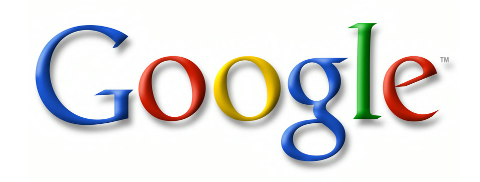
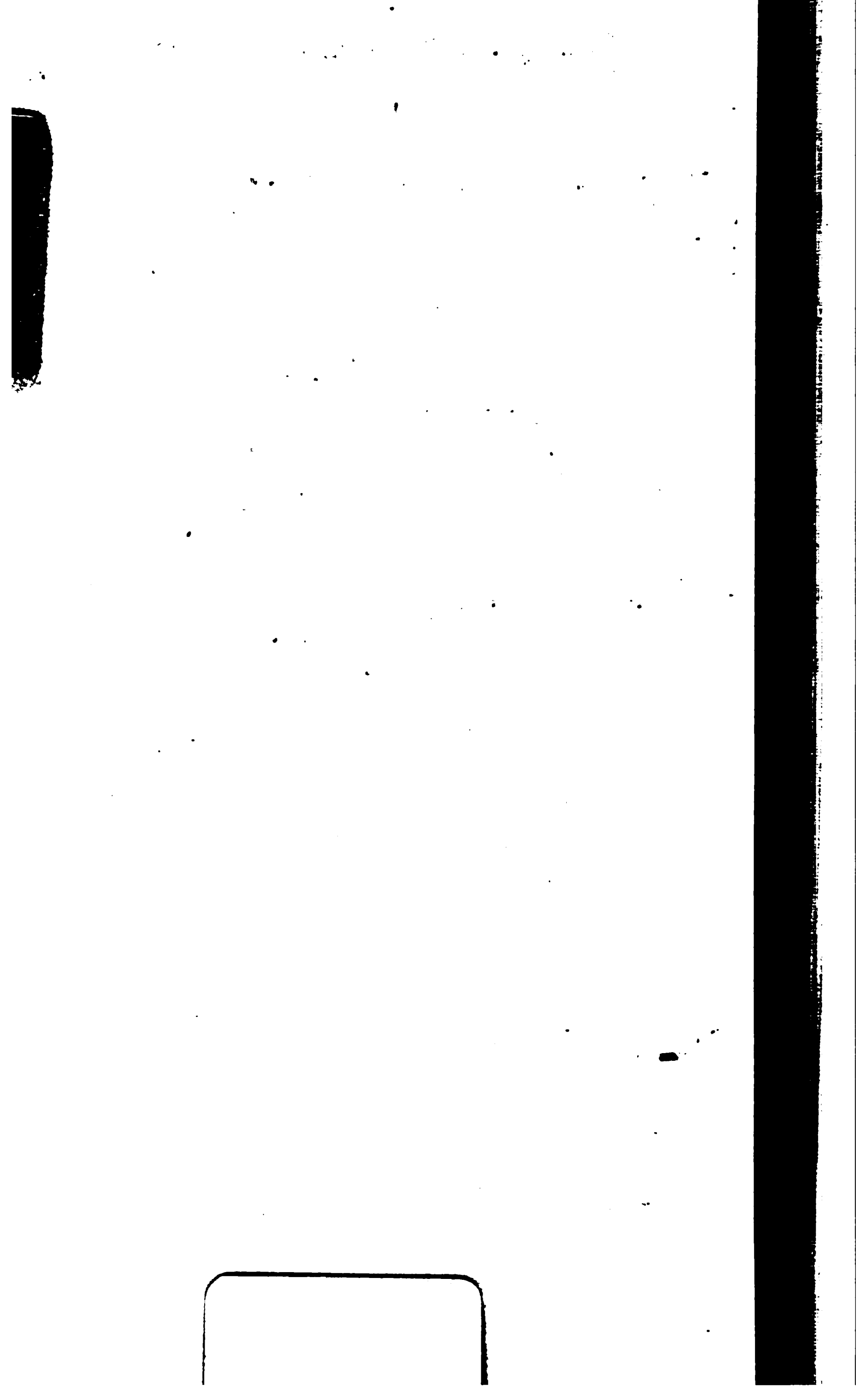
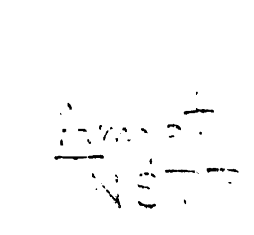






Rhet.
(Amort)
NGF

975 a



OEUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME DIX-HUITIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI.

ŒUVRES MÊLÉES DE PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC PAR AMYOT,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE;

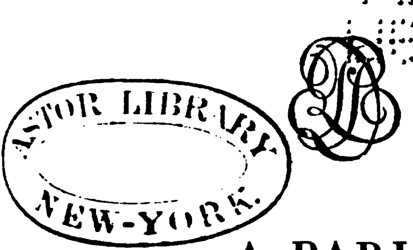
AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS

PAR MM. BROTIER, VAUVILLIERS, ET CLAVIER.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,

RUE NEUVE DES PETITS-CHAMPS, N° 17.

M DCCC XX.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITION DE 1786.

Les Œuvres mêlées de Plutarque sont la suite de ses Œuvres Morales, et en font, sous différents points de vue, une partie très intéressante. Dans celles-ci on a vu ce philosophe exposer tous les principes qui peuvent le plus contribuer au bonheur et aux agréments de la vie civile et privée : dans celles-là on le verra prendre un essor utile aux sciences. Il y développe, d'après les systèmes des anciens philosophes, les causes des divers phénomènes physiques et moraux qu'offre ce vaste univers. Cette dernière partie des Œuvres philosophiques de Plutarque a un mérite qui doit la faire rechercher des savants, c'est d'offrir un aperçu de toutes les connoissances des anciens sur des matières pour la plupart si peu approfondies par nous-mêmes. On y remarquera les progrès qu'ont faits les sciences depuis le temps où vivoit Plutarque, et on en retirera le même plaisir et la même utilité que de la lecture des

autres ouvrages de cet estimable auteur : par-tout il sait attacher son lecteur ; il le met toujours à la portée des matières qu'il traite, et toujours il le porte à l'amour du bien, en lui présentant des leçons de vertu à côté des exemples les plus faits pour la faire aimer.

Ce premier volume des Œuvres mêlées contient les neuf livres des Symposiaques. Cette nouvelle édition offre la traduction d'Amyot corrigée en quantité d'endroits (1), d'après le texte et d'après les notes des plus savants éditeurs de Plutarque. Ces corrections tombent sur le sens de l'original, très vicié, et souvent inintelligible, et non sur l'orthographe et le style du traducteur. On suit toujours l'édition de Vascosan avec le plus grand scrupule : les savants regrettoient de voir que, dans la *dernière question* du *neuvième livre*, Amyot eût rendu en françois les exemples d'harmonie imitative tirés de la langue grecque, en supprimant le texte grec ; on le retrouvera en notes dans cette nouvelle édition, pour se conformer au vœu de Plutarque lui-même, qui ne s'adressoit en cet endroit

(1) Voyez sur-tout les notes aux pages 25, 59, 116, 133, 154, 176, 197, 199, 254, 257, 323, 331, 425, 427, etc.

qu'aux vrais appréciateurs de la langue dans laquelle il écrivoit. En général les citations grecques seront assez fréquentes dans ces Œuvres mêlées : ce sera une nouvelle occasion d'applaudir aux soins qu'on se donne pour la perfection de l'exécution typographique de ce précieux ouvrage.

Voyez, à la fin de ce volume, des Observations sur ce qui fait l'objet des Symposiaques.

SOMMAIRES

DU PREMIER LIVRE

DES SYMPOSIAQUES OU PROPOS DE TABLE.

QUESTION I. S'il faut parler de propos de lettres à la table.

Question II. Si le festoiant doit luy-mesme faire l'assiette des conviez, ou s'il s'en doit remettre à leur discretion.

Question III. Pourquoy est-ce que la place que lon appelle consulaire, à la table, est tenue pour honorable.

Question IV. Quel doit estre celuy qui est esleu pour maistre du festin.

Question V. Comment se doit entendre ce commun dire, l'amour enseigne la musique.

Question VI. Si le roy Alexandre de Macedoine estoit grand beuveur.

Question VII. Pourquoy est-ce que les vieilles gens aiment mieux le vin pur.

Question VIII. Pourquoy est-ce que les vieilles gens lisent mieux de loin que de près.

Question IX. Pourquoy est-ce que les habillemens se lavent mieux avec de l'eau douce, qu'avec de l'eau de la mer.

Question X. Pourquoy est-ce qu'à Athenes la danse de la lignée Æantide n'est jamais jugée la derniere.

LES
ŒUVRES MÊLÉES
DE PLUTARQUE.

LES PROPOS DE TABLE,
OU SYMPOSIAQUES (1).

LIVRE PREMIER.

QUESTION PREMIERE.

S'il faut parler de propos de lettres à la table.

Il y en a, seigneur Socius Senecion, qui disent que ce proverbe ancien,

Je ne veulx point pour compagnon à boire
Un qui après en ait bonne memoire,

a premierement esté dict pour les hostelliers, lesquels sont ordinairement fascheux et mal-plaisans quand

(1) Ce volume renferme les neuf livres des symposiaques ou propos de table. Il est peu d'ouvrages plus variés, plus intéressants, traités avec plus de finesse et d'esprit que celui-ci, que nous offrons aujourd'hui au public, et qui forme le premier volume des Œuvres mêlées de Plutarque.

ils se vienent mettre à la table avec leurs hostes, pour ce que les Doriens qui habitoient ancienement en la Sicile, appelloient, ce semble, un hostellier Mnamon. Les autres estiment que ce commun proverbe nous admoneste, de mettre en oubliance tout ce qui se fait et qui se dit à la table, en faisant bonne chere. C'est pourquoy lon tient en nostre païs que l'oubliance et la ferule sont consacrées et dediées à Bacchus : ce qui nous donne à entendre, que ou lon ne doit aucunement se souvenir des faultes qui ont esté faictes à la table, ou bien qu'elles ne meritent que bien legere et puerile punition. Mais estant ainsi qu'il te semble, aussi bien qu'à Euripides que

Mettre en oubly le mal est grand' sagesse :

mais aussi que d'oublier generalement tout ce que lon dit à la table, non seulement est repugnant à ce commun dire, « que la table fait les amis » : et a les plus grands et plus excellents philosophes qui portent tesmoignage au contraire, comme Platon, Xenophon, Aristote, Speusippus, Epicurus, Prytanis, Hyeronymus, et Dion l'academique, qui tous ont estimé et réputé chose digne d'eux de coucher par escript les devis qui auroient esté tenus en leur presence à table : tu as pensé qu'il falloit aussi que je recueillisse les principaux et plus dignes poincts des propos de lettres que nous avons autrefois tenus et discourus par cy par là, tant à Rome chez vous, que chez nous en la Grece, en beuvant et mangeant avec noz amis : à quoy je me suis volontiers employé et

t'en ay desjà envoyé trois livres, contenans chascun dix questions, et t'envoyeray le reste bien tost, si je m'apperçoy que tu n'ayes pas trouvé les premiers impertinents, et sans aucune doctrine.

La premiere question doncques que j'ay mis en avant est, à sçavoir, s'il est bien seant de philosopher, c'est à dire, de parler et traitter de propos de lettres, quand on est à table. Car il te peult souvenir que ceste question fut proposée à Athenes après un soupper, « s'il estoit bien séant de tenir des propos, « et faire des discours de philosophie, lors que lon est « à table pour faire bonne chere : et s'il en falloit « user, jusques à quelle borne il estoit raisonnable « d'en user ». Et lors Ariston, qui estoit un de la compagnie : comment, dit-il, y a il doncques, je vous prie au nom des Dieux, des personnes qui refusent lieu aux devis et propos de la philosophie à la table? Ouy, dis-je, il y en a qui non seulement le refusent, mais qui s'en mocquent à bon escient et à certes, et disent qu'il ne faut pas que la philosophie (laquelle est comme la maistresse de la maison) parle à la table, où l'on vient pour faire bonne chere : et que les Perses faisoient bien et sagement, de ne vouloir pas banqueter ny baller et jouer avec leurs femmes espousées, ains seulement avec leurs concubines : aussi veulent ils semblablement que nous introduisions en noz festins la musique, les danses, les farces, et plaisanteries, et que nous ne touchions point à la philosophie, comme n'estant pas elle jamais propre à jouer, ny nous lors disposez à estudier : non plus que l'ora-

teur Isocrates ne voulut oncques respondre à ceulx qui le pressoient de leur dire quelque chose de beau en banquetant, lesquels ne peurent jamais tirer de luy autre chose sinon, « Il n'est pas maintenant le « temps de ce que je sçay faire : et ce de quoy il est « maintenant le temps, je ne le sçay pas faire (1) ». Alors Craton s'escriant à haute voix, et par le bon dieu Bacchus, il feit très bien, dit il, de refuser à parler, s'il eust voulu user de ses longues clauses et fascheuses trainnées de paroles, lesquelles eussent chassé et banny du festin toute grace et tout plaisir. Mais ce n'est pas tout un, à mon advis, que d'oster d'un festin le langage affetté de rhetorique, et les propos de philosophie, parce que c'est toute autre chose que la philosophie, laquelle estant l'art qui nous monstre comment il fault vivre, il n'est pas raisonnable de luy fermer la porte de jeu ny de volupté et passetemps quelconque, ains faut qu'elle y assiste et soit présente à tout, pour nous enseigner le temps, le moyen et la mesure qu'il y convient observer, si nous ne voulons dire par mesme moyen, qu'il ne faudra recevoir en noz festins ny la justice, ny la temperance, ny les autres vertus, en nous mocquant de leur venerable gravité. Or si nous devions soupper au palais de la Justice, sans parler, ne dire mot, comme lon fait au bancquet du sacrifice d'Orestes (2),

(1) Macrobe rend ainsi ce propos d'Isocrate : « Je ne sais pas « faire ce que le lieu et la circonstance exigent : et ce que je sais « faire ne convient ni à l'un ni à l'autre. »

(2) Voyez les Observations. *C.*

cela seroit à l'adventure une peu heureuse couverture et excuse de nostre ignorance : mais s'il est ainsi que le dieu Bacchus soit à bon droit surnommé Lysius ou Lydius, c'est à dire, deslieur de toutes choses, et principalement de la langue, à qui il oste le mors et la bride, et donne toute liberté à la voix et à la parole, je pense que ce seroit une grande sottise de priver le temps, auquel on est plus emparlé (1) et plus abondant en paroles, de bons propos et de fructueux devis, et de disputer aux escholes du devoir qu'il fault observer ès festins, et de l'office du festoyant, comment il se fault comporter à la table, et vouloir puis après oster de tout poinct la philosophie des bancquets et festins, comme ne pouvant confirmer de faict ce qu'elle enseigne de paroles.

Et comme tu eusses alors dit, qu'il ne falloit point s'amuser à contredire en cela à Craton, mais qu'il falloit chercher à mettre quelque borne, et donner quelque forme aux propos de philosophie que lon devroit tenir à la table, pour éviter ce que lon a accoustumé de dire plaisamment à ceulx qui ont envie d'arguer et de disputer quand il fault manger, pris des vers d'Homere,

Allez vous en pour ceste heure manger,
Et puis venez au combat vous ranger (2):

et m'eusses admonesté d'en dire mon advis, je me

(1) Être emparlé, être disposé à parler, c'est de là sans doute que vient le vieux mot *emparlier* pour désigner un avocat.

(2) Iliad. II, 381.

pris à deduire, qu'il me sembloit que lon devoit premierement considerer, quelle estoit la compagnie du festin. Car s'il y avoit plus de gens de lettres que d'autres, comme fut celuy d'Agathon, où estoient un Socrates, un Phedrus, un Pausanias, un Eryximachus, un Callias, un Charondas, un Antisthenes, un Hermogenes, et autres semblables à ceux là, nous les laisserons philosopher en leur propos, meslant et trempant Bacchus, non moins avec les Muses, qu'avec les Nymphes, qui sont les eaux, par ce que celles cy le font entrer doulx et gracieux au corps, et celles là non moins courtois et agreable à l'ame.

Car s'il y a quelque peu d'ignorans entre plusieurs doctes et sçavans, comme des lettres muettes parmy des voyelles, encore participeront ils à quelque voix qui ne sera pas du tout inarticulée pour eulx, et y pourront apprendre quelque chose: et si d'adventure il y a grand nombre de ces hommes qui aiment mieulx ouïr le chant d'un oiseau quel qu'il soit, ou le son d'une chorde ou d'un bois, que non pas la voix d'un philosophe, alors l'exemple de Pisistratus sera bon à praticquer, lequel ayant quelque debat et different à l'encontre de ses enfans, et s'appercevant que ses ennemis en estoient bien aises, il feit une assemblée de ville, en laquelle il dit au peuple, qu'il eut bien desiré pouvoir tirer à soy et gaigner ses enfans, mais puis qu'ils n'y vouloient entendre, que luy-mesme se laisseroit gaigner et mener à eulx. Aussi l'homme docte et philosophe parmy des autres convives qui ne voudront point prester l'oreille à ses

propos de lettres et de philosophie, se rengera de leur costé, et monstrera de prendre plaisir à leur passetemps, en tant qu'ils se pourront comporter, et qu'ils ne passeront point les limites d'honesteté, sçachant bien que les hommes ne peuvent monstrer et exercer leur eloquence qu'en parlant, mais qu'ils monstrent et exercent leur philosophie en se taisant mesme, voire et en se jouant, et en se gaudissant des autres, et endurant d'estre gaudis (1). Car ce n'est pas seulement une injustice extreme, comme disoit Platon, que n'estant pas juste faire semblant de l'estre : mais est une prudence souveraine de philosopher, et ne sembler pas philosopher, et en jouant faire tous offices de ceulx qui font à bon escient. Car ainsi comme les Bacchantes en Euripide, sans armes et sans ferrement aucun, frappans (2) avec leurs petits javelots ceulx qui s'addressent à elles, les blessent : aussi les rencontres, les mots de risée, et les jeux des sages et vrais philosophes esmeuvent et corrigent aucunement ceulx qui ne sont pas du tout incorrigibles, ne si durs que rien ne les puisse entamer.

Et puis il y a des contes propres à faire en une

(1) La vraie philosophie consiste donc moins à fronder les opinions des autres qu'à savoir s'y accommoder et se faire tout à tous, suivant cette belle maxime de Shaftesbury : « Whilst philosophy is taken (as in its prime sense it ought) for *mastership* « in *life* and *manners*, 'tis like to make no ill figure in the world, « whatever impertinencies may reign, or however extravagant the « times may prove. »

(2) Avec leurs foibles thyrses. *C*.

assemblée de festin, les uns que lon peult tirer des histoires escrittes, les autres des affaires que lon a en main, contenans des exemples pour inciter les hommes, les uns à l'estude de la philosophie, les autres à la pitié et dévotion envers les dieux, aucuns à imiter des actes genereux et magnanimes, autres à faire œuvres de bonté et d'humanité, par lesquels exemples qui pourroit secrettement et dextrement instruire ceulx qui boivent, sans ce qu'ils s'en apperceussent, deschargeroit le vin d'une grande charge de plusieurs vices qu'on lui impute : Or y en a il qui mettent des feuilles de bourache dedans le vin, et arrosent les planchez des sales où lon mange, d'eau là où aient trempé les herbes de la verveine, et du capilli veneris (1), ayans opinion que cela apporte quelque resjouissance, et quelque gayeté aux cœurs de ceulx qui sont au festin, pour imiter Heleine, laquelle ainsi que dit Homere, charmoit avec quelques drogues le vin de ceulx qui beuvoient et mangeoient avec elle, mais ils ne s'appercevoient pas que ceste fable amenée depuis l'Ægypte par un grand circuit de long chemin, se va terminant à la fin en propos honestes et bien accommodez au temps et au lieu, parce que Heleine leur raconte à table les travaux d'Ulysses,

Ce qu'il a fait et souffert constamment
En se battant luy mesme rudement (2).

Car c'est cela que le poëte appelle Nepenthes, dro-

(1) Grec : adiante, espèce de capillaire. (2) Odys. IV, 242.

gue qui garde de sentir mal, et qui charme la douleur, c'est à sçavoir un parler discret qui se sçait bien accommoder aux affections, aux temps, et aux affaires qui se presentent : mais les hommes advisez et de bon jugement, encore que directement ils parlent de philosophie, conduisent leurs propos par voye doulce et aimable de persuasion, plus tost que par force et contrainte de demonstration.

Voyez vous comment Platon en son Convive, discourant de la fin derniere des actions humaines, et du souverain bien de l'homme, et bref faisant du theologien, il ne roidit point la preuve de sa demonstration, ny ne saupoudre point sa prise, en maniere de parler, comme il a accoustumé de faire ailleurs, la rendant inevitable, ains induit les personnes avec des argumens plus lasches et plus mols, par certains exemples, et certaines fictions : et si fault davantage que les matieres mesmes, non seulement les raisons soient un peu plus familieres, et les questions plus aisées, à fin qu'elles ne serrent et n'estraignent par trop ceulx qui n'auront pas l'esprit trop aigu ne trop vif, et qu'elles ne les dégoustent ny ne destournent point. Car tout ainsi que lon a accoustumé quand on veult esgayer et remuer un peu les conviez en un festin, de les faire danser et baller seulement : mais qui voudroit les faire lever de table pour escrimer à oultrance, ou pour jetter la barre (1), et pour saulter, il rendroit son festin non seulement mal agrea-

(1) Grec : *ou pour lancer le disque*. Le jeu du disque se prati-

ble aux conviez, mais aussi nuisible et dommageable. Aussi les questions faciles et légeres exercent les esprits commodément et utilement, mais il se faut abstenir et garder de disputes enveloppées et impliquées, qui estraignent comme couroyes, ainsi que parle Democritus, c'est à dire de questions noueuses, espineuses, difficiles à soudre et à desnouer, lesquelles travaillent ceux qui les proposent et faschent ceux qui les escoutent.

Car il faut que comme le vin est commun en un bancquet, aussi les propos et matieres dont on parle soient intelligibles à tous, autrement ceux qui mettroient en avant des matieres ainsi scabreuses, seroient aussi deraisonnables, et auroient aussi peu d'esgard à leur compagnie que la grue et le renard d'Æsope : parce que le renard ayant convié à disner la grue, luy presenta un potage lié de febves passées, qu'il respandit dessus une pierre platte et lissée, de sorte que la pauvre grue n'en eut que l'ennuy de la honte et mocquerie, d'autant qu'elle ne pouvoit humer ce potage lié avec son bec qui estoit trop long et trop menu. Mais en revanche la grue l'ayant aussi convié à son tour à disner, lui presenta la viande dedans une bouteille qui avoit le goullet long et estroit, par lequel elle pouvoit facilement descendre son bec jusques au fond, et en faire bonne chere, mais le renard n'y pouvoit atteindre pour en avoir sa

quoit chez les Grecs dans les solennités des jeux publics. Les Romains eurent aussi le jeu du disque. Voyez la description qu'en fait Ovide, *Metamorph.* l. X.

part. Aussi depuis que les hommes doctes à la table se fondent en disputes espineuses, et questions entrelassées de dialectique, que les vulgaires ne peuvent comprendre, ils s'en faschent : et eux de leur costé se mettent ou à dire des chansons, ou à faire des contes de la cigoigne, et à tenir propos de leurs traficques et marchandises : alors tout le fruict et la fin de l'assemblée du festin se perd, et faict on injure au dieu Bacchus.

Tout ainsi donc comme quand Phrynicus et Æschylus destournerent premierement la tragedie, qui estoit à dire la chanson du bouc faitte à l'honneur de Bacchus, en des fables, et à esmouvoir des affections passionnées, on commença à leur dire : A quel propos cela, quand il est question de Bacchus ? aussi m'est il venu souvent en pensée de dire à ceux qui attirent en un festin le sophisme, qu'ils appellent le Maistre, mes amis à quel propos de Bacchus cela ?

Car à l'adventure que chanter mesme les chansons ordinaires des festins, que lon appelle Scolia, comme qui diroit, les tortues, estant encore la table au milieu, et la couppe dessus, les chappeaux de fleurs que le dieu Bacchus nous met dessus les testes, pour signifier qu'il nous donne toute liberté, n'est ny beau, ny honneste, ny bien séant à l'entiere franchise qui doit estre aux festins, combien que lon die que ces chansons là ne sont pas des carmes obscurs, ainsi qu'il semble que le nom de Scolia, qui signifie obliques et tortues, le veuille donner à en-

tendre : mais c'est pour ce que jadis tous les conviez chantoient premierement ensemble d'une voix, la chanson à la louange de Bacchus, et puis chascun à son tour chantoit à part : et bailloit on de main en main une branche de meurthe (1) de reng à chascun, que lon appelloit Æsacos (2), pour ce qu'il touchoit, à mon advis, à celuy qui la recevoit de chanter à tour de roolle. Et pour ce mesme effect portoit on aussi de reng tout à l'entour une lyre, et qui en sçavoit jouer la prenoit et chantoit dessus : mais ceux qui n'entendoient rien en la musique, la refusoient. Aussi pour ce que ceste maniere de chanter n'estoit pas commune ny facile à tous, elle en fut appellée Scolion. Les autres disent que la branche de meurthe n'alloit pas de reng tout à l'entour, mais qu'elle estoit portée de lict en lict, par ce que après, que le premier du premier lict avoit chanté, il l'envoyoit au premier du second, et celuy là au premier du troisieme, et puis conséquemment le second au second : au moyen dequoy, pour ceste variété et obliquité tortue de telle revolution, la chanson fut appellée Scolion.

QUESTION II.

Si le festoyant doit luy mesme faire l'assiette des conviez, ou s'il s'en doit remettre à leur discretion.

Mon frere Timon, ayant un jour convié bon nom-

(1) Myrte. (2) ὅτι ᾄδει ἕκαστος ἔχοντα. *Amyot.*

bre de personnes, leur dit que chascun à mesure qu'ils entreroient prist place, et s'assist là où il voudroit et comme bon luy sembleroit, parce qu'il y avoit des estrangers, et des citoyens de la ville, des voisins, des familiers, des parens et amis, et bref de toute sorte de gens qui avoient esté semonds (1): et comme desjà pour la plus part ils fussent arrivez et placez, il y eut un certain estranger bien en poinct, comme l'amoureux d'une comédie, un peu trop excessif en curiosité de vestemens, et suitte de vallets qu'il trainnoit après luy, lequel vint jusques à la porte de la salle : et après avoir jetté sa veuë tout à l'entour sur ceux qui estoient à table, il ne voulut pas entrer dedans, ains s'en retourna tout court : plusieurs coururent après luy pour le prier de revenir et d'entrer en la compagnie, mais il respondit, qu'il ne voioit point qu'on luy eust gardé place digne de luy. Ce qu'entendans ceux qui estoient à table, dont plusieurs avoient desjà un peu chargé, se prirent à dire avec grandes risées, qu'il le falloit

A la bonne heure en liesse et en joye,
Hors la maison remettre sur sa voye.

Mais après que le soupper fut achevé, mon pere dressant sa parole à moy qui estois assis bien loing de luy tout au bout : Timon, dit il, et moy, t'avons esleu pour juge d'un different que nous avons en-

(1) Invités.

semble. C'est que je le blasme pieça et reprens à cause de ce seigneur estranger, par ce que si dès le commancement il eust ordonné de l'assiette (1), ainsi que je luy avois conseillé, nous n'eussions pas esté condamnez d'estre peu entendus à donner bon ordre par tout mesmement par un personnage qui sçait

Gens de cheval en battaille ordonner,
Et gens de pied à la guerre mener.

Car on dit que Paulus Æmilius, celuy qui desfit le Roi de Macedoine, Perseus, après sa victoire feit de beaux et magnifiques festins, esquels il observa en toutes choses un ordre et disposition merveilleuse, disant que d'une mesme suffisance d'entendement dependoit et procedoit le sçavoir ordonner une bataille bien formidable aux ennemis, et un festin bien agreable aux amis : car l'un et l'autre depend d'un bon jugement, de sçavoir bien ordonnèr. C'est pourquoy Homere a accoustumé de nommer les plus vaillans et plus royaux hommes meritans mieux de commander, ordonneurs de peuple. Et vous autres philosophes dites, que le grand dieu ne feit que changer le desordre en bon ordre, quand il créa le monde, sans y oster ny adjouter, ains colloqua seulement chasque chose en lieu et place qui luy estoit convenable, donnant à la nature, qui paravant estoit sans

(1) Ordonner de l'assiette, faire l'assiette, c'est assigner la place à quelqu'un dans un repas.

forme quelconque, une très belle forme. Et quant à ces doctrines là, dignes veritablement et grandes, nous les apprenons de vous : mais de nous mesmes nous voyons bien, que toute la despense que lon fait en un festin n'a rien de delectable ny de gentil, s'il n'y a bon ordre. Et pourtant est-ce une vraye mocquerie que les cuisiniers et maistres d'hostel prennent garde soigneusement, quels mets ils doivent servir les premiers, quels au milieu, et quels à la fin, et qu'il y ait temps ordonné pour les parfums et senteurs quand il les faut apporter, et pour les chappeaux de fleurs quand il les faut distribuer, et pour ouïr chanter et baller la balladine s'il y en a : Et cependant que lon mette à la table pesle-mesle ceux qui y sont conviez, à l'adventure, ainsi comme ils vienent, pour les saouller et engraisser seulement, sans rendre ny à l'aage, ny à la dignité, ny à autre telle qualité le reng qui luy appartient : combien que par discrette distinction de rengs, celuy que lon préfere soit honoré, et celuy qui est mis au second lieu après s'accoustume par là à se contenter de raison, et celuy qui en fait l'ordonnance et la distinction s'exerce à distinguer et à juger ce qui est bien seant à un chascun selon son estat et degré. Car on ne sçauroit soustenir avec raison, qu'il doive avoir reng à se seoir en un conseil, ou à se tenir debout, plus ou moins honorable, selon l'estat et la dignité des personnes : et que pour se mettre à table il n'y en doive point avoir, ny que le festoyant doive boire à l'un premier qu'à l'autre : et que quant à l'assiette de ta-

ble il n'y doive faire difference, ny observer distinction quelconque, faisant d'un festin dès le commancement une mycone, comme lon dit en commun proverbe, c'est à dire, une meslange confuse.

Voilà les raisons que mon pere alleguoit. Mon frere à l'opposite respondoit, qu'il n'estoit pas plus sage que Bias, qui ne voulut oncques se constituer arbitre entre deux siens amis, encore qu'ils l'en requissent, pour se faire et commettre luy mesme juge entre tant de parens, d'amis et d'autres, mesmement où il est question non pas d'argent, mais de preference et precedence, comme s'il les avoit envoyé semondre, non pour leur faire bonne chere, mais pour les fascher. Et si Menelaus feit jadis une impertinence grande, tellement qu'il en est venu en commun proverbe quand il s'ingera sans estre mandé au conseil d'Agamemnon : à plus forte raison devra bien estre jugé plus impertinent celuy, qui au lieu de festoyant se constituera juge et censeur de ceux qui ne l'en requierent point, et qui ne veulent pas que lon juge d'eux s'ils sont pires ou meilleurs les uns que les autres, parce qu'ils ne vienent pas en jugement pour estre à droit, ains au festin pour disner (1) : oultre ce que la distinction n'en est pas aisée à faire, par ce que les uns precedent en aage, les autres en degré de parenté, les autres en amitié. Et faudra comme si lon estudioit une leçon de comparaison, avoir tous-

(1) Grec : parcequ'ils ne viennent pas pour disputer, mais pour manger.

jours le livre des Lieux d'Aristote, ou celuy des Precedences de Thrasymachus en la main, sans faire en cela rien qui soit utile ny profitable, sinon au contraire de transferer une vaine gloire touchant la preseance du theatre où lon sied à regarder les jeux, et de la place où lon se promene en l'assiette des festins, là où on tasche d'abattre et reprimer les autres passions de l'ame par la privauté de la compagnie, remettre sus en ce faisant l'arrogance et l'orgueil, duquel à mon advis on devroit plustot estudier et tascher à laver son ame, que non pas ses pieds de la fange et de l'ordure, pour converser privement et joyeusement ensemble à la table : là où maintenant nous taschons à oster aux conviez quelque vieille dent d'inimitié pour quelque courroux, ou pour quelques affaires qu'ils auroient eu ensemble, en les faisant manger en une mesme table : et au contraire, nous l'allons resveiller et rallumer par ambition, en abaissant les uns et exaltant les autres. Et si suivant la preference que nous avons faite en l'assiette, nous beuvons plus souvent aux uns que non pas aux autres, et les faisons servir de plus de viande ou de meilleures, si nous les caressons et parlons plus familierement et plus souvent à eux, ce sera lors un banquet de Seigneur, et non pas de pareils amis. Mais si en toutes autres choses nous leur gardons et maintenons égalité, pourquoy est-ce que nous ne commançons dès l'assiette incontinent à les accoustumer de se ranger et asseoir simplement et familierement les uns avec les autres, quand ils verront dès

l'entrée de la salle qu'ils seront appellez democratiquement et populairement à un soupper, et non pas aristocratiquement et seigneurialement à un Senat, estans les plus pauvres assis parmy les plus riches ?

Après que ces raisons opposites eurent esté déduittes, et que toute l'assistance m'en eut demandé ma sentence, je dis qu'ayant esté esleu pour arbitre, et non pas pour juge, je passerois entre deux par le milieu. Car ceux qui festoient de jeunes gens leurs egaux, tous amis et familiers, il les fault accoustumer, comme dit Timon, à se porter simplement et rondement en quelque place que lon les mette, prenans ceste facilité pour un entretien bien propre et convenable à nourrir l'amitié. Mais s'il est question de traicter des estrangers, ou des personnes constituées en dignité, ou des vieillards, j'ai peur qu'en fermant la porte de devant à la fierté et arrogance, nous ne luy ouvrions la porte de derriere avec nostre indifference : et si faut encore conceder en cela quelque chose à l'usage et à la coustume, ou bien il faut que nous ostions toutes les caresses de parler aux conviez, de les appeller et de boire à eux, desquelles façons nous usons, non sans jugement, à la volée, envers les premiers venus, ains avec le plus de discretion que nous pouvons, en les honorant,

D'assiette honneste, et de plus de viande,
De couppe pleine et tousjours la plus grande (1),

(1) Iliad. XII, 311.

comme dit le Roi des Grecs (1) en Homere, mettant la seance en premier degré d'honneur : aussi louons nous Alcinoüs de ce qu'il fait seoir son hoste auprès de luy en faisant lever son propre fils,

Laodamas assis auprès de luy,
Quoy que rien plus il n'aimast qu'iceluy (2).

Car de colloquer un estranger suppliant en la place de son fils mieux aimé, c'est un acte de courtoisie, d'humanité et honesteté singuliere, et mesme parmy les dieux est observée celle distinction de la seance. Car Neptune, quoy qu'il fust le dernier venu en l'assemblée, si prit il sa place au milieu du conseil (3), comme estant le lieu d'assiette qui lui appartenoit : et Minerve semble tousjours avoir de propre sur tous les autres le lieu proche de Jupiter, ce que le poëte nous monstre en passant, quand il dit, parlant de Thetis,

Elle s'assit près Jupiter, de grace
Pallas cedé lui avoit telle place (4).

(1) Xylander remarque avec raison qu'il y a ici une faute de libraire. Car Homère met ce vers dans la bouche de Sarpedon, roi de Lycie, qui exhorte Glaucus à combattre vaillamment contre les Grecs.

(2) Odys. VII, 170. Il faut lire dans Homère même la manière distinguée dont Ulysse est reçu par Alcinoüs. La peinture des soins, des égards et des attentions de celui-ci pour son hôte, est des plus gracieuses, et fait regretter ces temps heureux où les hommes s'aimoient, s'estimoient mutuellement, et saisissoient toutes les occasions de s'en donner des preuves.

(3) Iliad. XX, 15. (4) *Ibid.* XXIV, 100.

Mais Pindare encore plus expressément :

> Estant assise tout joignant
> De Jupiter en main tenant
> La foudre dont sort feu et flamme.

Toutefois Timon dit, qu'il ne faut pas oster ce qui appartient aux autres, mais c'est luy mesme qui le fait : car celuy l'oste, qui rend commun ce qui est propre. Or n'est il rien si propre à chascun que le merite de sa dignité, et en donnant à la vitesse, et à celuy qui se haste le plus, la preseance qui est duë à la vertu, à l'aage, à la parenté, à l'office et magistrat, ou autres telles qualitez, en cuidant fuir d'estre fascheux à ceux qu'il a conviez, il attire d'autant plus la fascherie sur luy : car il les fasche en privant chascun d'eux de l'honneur qu'il a merité ou accoustumé d'avoir.

Et quant à moy; il ne me semble pas qu'il soit si fort difficile qu'il dit, de faire ceste distinction : car premierement il ne se rencontre pas souvent que plusieurs, en pareil degré de dignité, soient conviez en un mesme festin : et puis y ayant plusieurs lieux honorables, il y a moyen d'en departir à plusieurs, qui a bon jugement (1) : l'un pource qu'il est le premier, l'autre pource qu'il est au milieu, un autre pource qu'il l'aura mis auprès de luy, ou bien d'un sien amy, ou d'un sien familier, distribuant ainsi les lieux à

(1) Il y a moyen pour celui qui a bon jugement d'en départir à plusieurs.

chascune des personnes colloquées en quelque dignité : aux autres je laisse le moyen de les contenter de quelques presens, et de quelques privautez et caresses plus que d'honneur. Mais si les merites et dignitez sont si malaisez à distinguer, et les personnes difficiles à contenter, regarde de quel engin je me sers en tel cas. S'il y a un pere, je le vous vay prendre par la main et le couche au plus honorable lieu, ou s'il y a un grand pere, ou un beau pere, ou un oncle, ou quelqu'un qui soit senateur au mesme senat, conseiller au mesme conseil, ou qui ait pareille prerogative d'honneur, que celuy qui fait le festin, prenant ceste reigle là de juger des offices ès livres d'Homere, au lieu où Achilles voyant Menelaus en dispute du second pris de la course des chevaux à l'encontre d'Antilochus, et craignant que leur courroux et leur debat ne passast plus oultre, il veut donner le pris à un tiers, faisant semblant de parole d'avoir pitié de Eumelus, et de l'en vouloir honorer : mais en effet c'estoit pour oster la cause du different des deux autres.

Comme j'achevois de dire ces paroles, mon frere commença à crier tout haut suivant sa coustume, de dessus un petit lict bas, où il estoit assis, demandant à l'assistence qu'ils luy donnassent congé de bailler un peu de reprimende à ce beau juge qui resvoit : et comme chascun luy dit qu'il poulsast hardiment, et qu'il n'espargnast personne : Et qui seroit celuy là, dit-il, qui espargneroit un philosophe, lequel distribue les lieux d'assiette en un festin, comme il feroit

en un theatre, pour veoir les jeux, selon les parentez, les alliances, les richesses, les estats, ne plus ne moins que s'il ordonnoit les seances, pour opiner en l'assemblée des estats des Amphictyons, à fin que non pas à la table mesme en beuvant nous ne nous peussions depestrer de l'ambition, et de la folle convoitise d'honneur : Car il ne faut distribuer les places à la table selon les degrez d'honneur, mais selon ce qui est plus au gré des seans, ny regarder à la dignité de chascun, mais à l'affection, l'habitude et convenance de l'un envers l'autre, comme lon fait ès autres choses que lon assemble en une commune conjonction. Car le bon architecte ne met pas le marbre Attique, ou le Lacedemonien le premier en œuvre, et devant le barbaresque, pource qu'il est le plus noble : ny le bon peintre ne donne pas la principale place de sa peinture à la couleur qui est la plus riche, ou qui couste le plus : ny le charpentier et maistre ouvrier de navires n'employe pas devant tous autres bois, en la frabricque d'une navire, le pin de Peloponese, ou le cyprès de la Candie : mais ils distribuent chascune matiere selon qu'estant assemblée et joincte l'une à l'autre, elle doibt rendre le commun ouvrage plus beau, plus fort et plus utile : ne plus ne moins que tu vois que dieu, lequel nostre Pindare appelle maistre ouvrier, ne met pas tousjours le feu au dessus, ny la terre au dessoubs, mais ainsi et selon que l'usage des corps le requiert, comme dit Empedocles en ces vers,

Conques de mer et coquilles voultées
De doz pesans, et tortues croustées
De tests massifs aussi durs comme pierre,
Dessus leurs corps monstrent avoir la terre:

non pas au lieu ny en la place que la nature leur a ordonnée en la constitution de l'univers, mais celuy que requiert l'ouvrage commun, auquel elle est employée. Or est le desordre et la confusion par tout fort mauvaise, mais quand elle se met parmi les hommes, mesmement qui boivent ensemble, elle fait veoir sa mauvaistié par insolences, outrages, et autres maux que lon ne sçauroit ny compter ny estimer, lesquels prevoir et y remedier est office d'homme entendu en matiere de police, d'ordre et d'harmonie.

Nous respondismes adoncques tous : mais pourquoy, envies tu à la compagnie ceste science d'ordre de proportion et d'harmonie, que tu ne la nous communiques? Il n'y a, dit il, point d'envie qui m'en engarde, prouveu que vous me vouliez croire, et obeir en ce que je remueray et changeray en l'ordre du festin, ne plus ne moins que feroit un Epaminondas, qui redresseroit l'ordonnance d'une bataille mal ordonnée. Nous luy permismes adonc tous de le faire ainsi. Et luy ayant premierement fait sortir tous les vallets et esclaves de la salle, regardant un chascun de nous au visage : Escoutez, dit il, comment je vous veux renger et ordonner les uns avec les autres, car je vous en veux devant advertir, pour ce qu'il me semble que le Thebain Pammenes reprenoit

Homere justement et avec bonne raison, disant qu'il n'entendoit rien à ordonner gens en battaille, parce qu'il met et renge ensemble ceux de mesme nation, de mesme race, et de mesme sáng, là où il ne falloit que joindre ensemble l'amant avec l'aimé, à fin que toute la battaille fust incitée et poussée d'un mesme esprit, estant attachée d'un lien vif et animé. Et c'est ce que je veux faire tout de mesme en vostre festin, non pas accoupler à la table un riche avec un autre riche, ny un jeune avec un autre jeune, ou un officier auprès d'un officier, et un amy joingnant un amy, parce que telle ordonnance est morte, en maniere de dire, et n'a vigueur ny vivacité quelconque, pour imprimer et augmenter une ardeur de bienveuillance des uns envers les autres : mais accommodant celuy qui a besoing avec celuy qui a ce qu'il luy faut, je veux asseoir auprès d'un homme sçavant un autre studieux, auprès d'un fascheux et malaisé un doux et patient, auprès d'un vieillard grand conteur un jeune homme desireux d'ouir, auprès d'un grand venteur un flattant mocqueur, auprès d'un cholerique vehement un taciturne et peu parlant : si je voy quelque riche et puissant homme libéral à donner, je feray lever de quelque coing un bon pauvre homme pour l'approcher de luy à fin qu'il se face comme quelque defluxion d'une couppe pleine en une vuide : mais je me donneray bien garde de mettre auprès d'un sophiste un autre sophiste, ou un poëte et retoricien auprès d'un autre : car comme dit le vieux proverbe d'Hesiode,

Tousjours un pauvre est de l'autre envieux,
Un chantre voit l'autre de mauvais yeux (1).

Combien que ces deux icy Sosicles et Modestus, confirmans (2) alternativement les propos l'un de l'autre,

Ne souffent pas la flamme languissante,

ains s'accordent très bien ensemble. Je separe aussi ceux qui prennent les gens à la gorge, les injurieux, ceux qui sont prompts et soudains en leurs choleres, mettant tousjours quelqu'un de gracieuse humeur entre eux deux, pour les amollir, et les engarder que de leur dureté ils ne s'entrefroissent : au contraire je mets ensemble et approche les uns des autres ceux qui aiment la lutte, et les autres exercices du corps, ceux qui aiment la chasse ou l'agriculture. Car il y a deux sortes de similitude, l'une qui est hargneuse et querelleuse, comme celle des coqs : l'autre amiable, comme celle des geais : aussi mets je les uns auprès des autres les bons compagnons qui boivent volontiers, les amoureux, non seulement ceux

Qui ont d'amour l'aiguillon masculin,

comme parle Sophocle, mais aussi ceux qui sont saisis de l'amour de filles ou de femmes, d'autant qu'estans eschauffez d'un mesme feu, ils s'attacheront et se prendront plus aisement les uns aux au-

(1) *Opera et Dies*, 26.
(2) Grec : comparans leurs vers et confirmans....

tres, ne plus ne moins que le fer que lon soulde, j'entends prouveu qu'ils n'aiment point en mesme lieu.

QUESTION III.

Pourquoy est-ce que la place que lon appelle consulaire, à la table, est tenue pour honorable.

Après cela on commança à deviser des lieux et places de l'assiette, comme les uns sont tenus pour honorables en un païs, et les autres en autres. Entre les Perses le plus honorable est celuy du milieu, auquel se sied le roy : entre les Grecs, le premier : et entre les Romains le dernier du lict du milieu, que lon nomme communément le lieu consulaire : comme au contraire, entre quelques Grecs habitans au païs de Pont, nommeement entre ceux d'Heraclée, le premier lieu du lict qui est au milieu, est le lieu d'honneur.

Mais nous fusmes principalement en doute touchant le lieu que lon appelle consulaire : car c'estoit de nostre temps celuy que lon tenoit pour le plus honorable : ce qui n'estoit ny pour estre le premier, ny pour estre le milieu, comme les autres. Et davantage des qualitez que lon remarquoit en iceluy, les unes ou ne sont pas propres à luy seul, ou ne me sembloient pas estre d'aucune importance, toutefois il y avoit trois raisons, entre celles que lon alléguoit, ausquelles nous nous arrestions le plus. La premiere estoit que les consuls ayans deffaict et chassé les

roys de Rome, et changeans toutes choses en façon plus populaire, se retiroient de la place royale du milieu vers le bas, à fin que jusques à ce regard de se demettre de la place qui leur appartenoit, ils evitassent toute occasion de rendre leur authorité et puissance odieuse, à ceux qui conversoient avec eux. La seconde raison estoit, que les deux premiers licts estans destinez pour les conviez au festin, le troisieme et le premier lieu d'iceluy appartient proprement à celuy qui fait le festin. Car il est placé en lieu fort à propos, comme un charton (1) en un chariot, ou un pilote en une navire, pour voir tout l'ordre du service, et n'est pas trop loing des autres licts pour pouvoir entretenir et caresser la compagnie : car des lieux plus prochains de luy, celuy d'au dessoubs est coustumierement ou pour sa femme ou pour ses enfans, et celuy d'au dessus est ordinairement destiné au plus honorable personnage de ceulx qui sont conviez, à fin qu'il soit auprès du festoyant. La troisieme raison et proprieté que sembloit avoir ce lieu là est, que lon le trouvoit bien à propos et commode pour ceulx qui ont des affaires : car le consul des Romains ne fait pas comme jadis Archias le capitaine des Thebains, si on luy apporte ou lettres ou nouvelles et advertissement d'importance, fust ce au milieu du soupper, il ne crie pas tout haut, à demain matin les affaires : et ne rejette pas le pacquet de lettres pour prendre la couppe de vin.

(1) Un cocher.

Car non seulement ce que l'on dit en commun proverbe,

> La nuict apporte à tout pilote sage (1),
> Tousjours la peur de tourmente et orage:

mais aussi tout plaisir de festin et d'autres passe-temps à un sage capitaine et homme de gouvernement requiert qu'il ait tousjours l'œil au guet. A celle fin doncques qu'il puisse tousjours entendre ce qu'il faut commander et signer, ou soubscrire, s'il est besoing, on luy a attribué ce lieu là, auquel estant le second lict joinct d'un tenant au premier, l'encoignure laissant une espace ouverte en tournant, donne moyen et à un secretaire, et à un sergent, et à un garde-corps, et à un messager venant du camp de s'approcher pour parler à luy, et pour l'interroguer sans que personne l'empesche, ne que luy aussi empesche personne des conviez, ains a et la voix et la main fort libre à son commandement.

QUESTION IV.

Quel doit estre celuy qui est esleu pour maistre du festin.

Mon gendre Craton et Theon mon familier estoient avec nous en un festin, auquel il se commança à faire quelque insolence d'yvrognerie, laquelle toute-

(1) Æschyle, Suppliantes, v. 777.

fois fut incontinent appaisée, mais cela leur donna matiere et occasion de parler de la presidence et maistrise des festins, dont on usoit anciennement, disans qu'il falloit que je meisse sur ma teste la couronne, et ne souffrisse point que l'anciene coustume de creer un roy ou gouverneur du festin pour y donner l'ordre en toutes choses, et empescher que nul desordre ne s'y meist, s'en allast par desaccoustumance faillir de tout poinct, et qu'il falloit que je la remeisse sus, et la feisse revenir en usage. Autant en sembla il à tous ceulx de la compagnie, de maniere qu'il se leva un bruit de toute la trouppe, qu'ils me prioient bien fort de le vouloir ainsi faire. Puis doncques, dis-je lors, que vous estes tous de ceste opinion, je m'eslis moy mesme president et maistre de ce festin, et ordonne à tous autres, que pour le present ils boivent à leur discretion, ainsi comme il leur plaira : Mais quant à Craton et à Theon, qui ont les premiers mis en avant ce propos, je leur enjoins de nous esbaucher sommairement en peu de paroles quel doit estre celuy que lon eslit pour presider en un festin, et à quelle fin il doit viser, et comment il s'y doit comporter envers ceulx qui l'ont esleu, et leur permets de diviser entre eulx deux la charge à leur discretion.

Si en feirent les susdits un peu de refus du commancement, prians qu'on les en excusast, toutefois voyans que tous les assistans leur crioient qu'ils obéissent au maistre, Craton le premier se prist à dire, qu'il faut que celuy qui commande aux gardes

soit luy mesme de bien soigneuse et diligente garde, ainsi que dit Platon : aussi faut-il que celuy qui commande à ceulx qui sont conviez pour faire bonne chere, soit luy mesme homme de fort bonne chere. Or sera il tel, prouveu qu'il ne soit point ny facile à se prendre de vin, ny difficile aussi à boire : ains comme Cyrus escrivoit jadis aux Lacedemoniens, que en toutes autres choses il estoit plus digne d'estre roy que son frere, et mesmement en ce qu'il portoit mieulx grande quantité de vin que luy ne faisoit. Car celuy qui s'enyvre devient insolent et oultrageux en son yvrognerie, et aussi celuy qui ne boit point du tout, et est trop sobre, n'est point joyeux, et est plus apte à servir de pedagogue que de maistre de beuveurs. Or Pericles toutes les fois qu'il sortoit de sa maison, ayant esté esleu capitaine general d'Athenes, en prenant son manteau ducal, devant que le vestir il disoit ainsi en soy mesme, pour refraischir sa mémoire : Pren garde à toy, Pericles, tu commandes à des hommes libres, tu commandes à des Grecs, tu commandes à des Atheniens : aussi faut-il que nostre maistre de festin die ainsi en soy mesme, tu commandes à des amis, à fin qu'il ne leur permette ny de faire aucune chose deshoneste, ny aussi il ne leur oste point leur plaisir : car il faut qu'il soit et amy de leurs serieuses vacations, et non ennemy de leurs jeux et plaisirs, ains bien temperé et pour l'un et pour l'autre : bien faut il que de son naturel, comme le bon vin, il soit un peu plus enclin à l'austerité, d'autant que par ce moyen le vin ré-

duira et ramenera ses meurs au milieu de la mediocrité en le destrempant et le rendant un peu plus joyeux et plus facile. Car comme Xenophon disoit, que la triste severité de Clearchus et son aspreté sembloit plus gaye et plus gracieuse quand il falloit combattre, à cause de son asseurance : aussi celuy qui n'est point de nature aigre ny maling, mais seulement grave et severe, en beuvant s'esgaye, et se relasche un peu tellement qu'il en devient plus amiable : davantage il faut qu'il ait sur-tout par experience cogneu quel est chaseun des conviez, quel changement il prent en beuvant, en quel accident ou passion il est enclin à tomber, et comment il porte son vin. Car s'il y a temperature propre de chasque sorte de vin avec l'eau, laquelle les sommeliers des princes et des roys sçavent bien discerner, et à ceste cause en versent dedans le vin tanstost plus et tanstost moins d'eau : par plus forte raison y doit il avoir meslange de l'homme avec le vin, laquelle il faut que le maistre du festin cognoisse, et la cognoissant qu'il l'observe, afin que comme le bon Musicien roidissant l'un et le faisant boire davantage, et laschant l'autre en l'espargnant, il amene et reduise les natures differentes en une mesme egalité et consonnance, ne mesurant pas l'égalité à la couppe ny au verre, ains à la mesure de l'aage et à la force du corps, selon ce qui sera propre et convenable à un chascun. Et si d'aventure cela est trop malaisé à sçavoir, de cognoistre toutes ces particularitez là, pour le moins est il convenable qu'il sache les choses generalles des

complexions et des aages : comme, pour exemple, que les vieillards s'enyvrent plus tost et plus facilement que ne font les jeunes, ceulx qui sont en mouvement continuel que ceulx qui sont reposez et rassis, les tristes et chagrins que les gays et joyeux, ceulx qui sobrement usent des femmes que ceulx qui excessivement y sont dissolus. Car celuy qui cognoistra cela, sera certainement plus idoine à maintenir honesteté, ordre et concorde en un festin, que celuy qui n'y entendra rien. Outre plus il n'y a personne qui n'entende très bien qu'il faut que le maistre du festin soit bien affectionné, et porte bonne volonté à tous les conviez, et qu'il n'ait ny hayne descouverte ny secrette malveuillance contre pas un, autrement il ne sera ny supportable s'il commande, ny equitable s'il distribue, ny agreable s'il se jouë.

Voylà, ce dit Craton, seigneur Theon, mon maistre de festin, que je te livre formé de paroles comme de cire. Et je le reçoy vrayment, respondit Theon pour beau et bien formé ainsi qu'il appartient pour gouverner un festin, mais je ne sçay si j'en useray à tout faire, et si en ce faisant je gasteray point son estat. Toutefois je m'asseure que s'il est tel que tu l'as descrit, il sçaura bien ordonner et gouverner un festin, et ne souffrira point qu'on en face tantost une assemblée de ville, tantost une escole de retorique, tantost un berland à jouër aux dets, tantost un eschaffaut à voir jouër comedies, ou à ouir chanter et baller. Ce que je dis parce que vous en voyez ordinairement qui en un festin font des harengues, comme s'ils estoient en

une assemblée de peuple pour prescher, les autres qui plaident comme s'ils estoient devant des juges, les autres s'exercent pour parler en public, ou bien recitent leurs compositions pendant que l'on est à table : les autres entreprennent de juger quels farceurs auront le mieulx joué, comme s'ils en estoient aucuns juges pour en sentencier. Qui pis est, Alcibiades et Theodorus feirent du festin de Polytion un mystere, y representant par mocquerie les torches et cierges que lon porte quand lon monstre les saincts secrets des mysteres, dont un bon maistre de festin n'endurera rien par nonchalance, ains donnera lieu seulement aux propos, aux spectacles, aux jeux et aux passe-temps qui tendent à la fin, pour laquelle on doit faire les festins, qui est d'engendrer ou augmenter amitié entre les conviez par le moyen du plaisir de manger ensemble, parce que le festin n'est autre chose qu'une resjouissance de table, tendant à fin de contracter amitié, par le moyen du plaisir que lon a de boire et manger en compagnie.

Mais pour autant qu'en toutes choses la varieté plaist, et la nature s'esjouit en la diversité, et au contraire la simple uniformité tousjours mesme, saoule et fasche incontinent, comme à l'opposite, la meslange de varieté appliquée opportunément en temps et lieu oste ce qui offense le plaisir, et qui contriste le profit : à ceste cause le maistre du festin cherchera de donner aux conviez quelque passetemps et deduict meslé parmy le boire et le manger. Or entens je dire à tout le monde que le pour-

mener au long de l'eau, et le naviger au long de la terre sont les plus plaisans : aussi conjoindra il tousjours l'affaire avec le jeu, et le profit avec le plaisir, afin que et en jouant ils facent aucunement à bon escient, et en faisant à bon escient ils se recreent de voir le jeu : ne plus ne moins que ceulx qui sont malades, et rendent leur gorge sur la mer, reprennent leurs esprits quand ils voient de près la terre, aussi peult on bien profiter en riant, et rire en profitant, et rendre un affaire plaisant. Car comme dit le commun proverbe,

> Parmy chardons et espineux halliers
> Naissent les fleurs des tendres violiers.

Mais toutes ces autres manieres de jeux, qui sans aucun profit se ruent insolentement à travers les festins, il commandera bien expressément aux conviez de s'en abstenir, de peur que sans s'en prendre garde ils ne devienent furieux et oultrageux, comme ceulx qui ont pris du jus de l'herbe nommée febve de porc (1), autrement hyuscyame, avec leurs beaux commandemens que lon appelle commandemens de

(1) Grec : ὑοσκύαμον, de la jusquiame, appelée féve de porc, parcequ'au rapport d'Élien, l. I, lorsque les sangliers ont mangé de cette herbe ils tombent dans des espèces de convulsions si violentes, qu'ils en périroient s'ils ne se jetoient dans l'eau pour y boire et pour s'y baigner. Il y a plusieurs espèces de jusquiame. Voyez Pline, XXV, 17. Les jusquiames sont en général stupéfiantes et narcotiques. En Turquie on traite de débauchés ceux qui en usent, et l'usage en est presque aussi défendu que celui du vin.

vin : comme, pour exemple, quand on commande à des begues de chanter, ou à des chauves de se peigner, ou à des boiteux de saulter sur un pied : comme lon commanda quelquefois par mocquerie en un festin où estoit Agamestor philosophe academique, lequel avoit une cuisse toute eticque et pourrie, que tous ceux de la compagnie se tenans debout sur le pied droit beussent chascun un pot de vin, autrement qu'ils payeroient certaine somme d'argent pour l'amende. Mais quand le droit de commander à tour de roolle fut venu à luy, il feit commandement que tous eussent à boire en la mesme sorte et maniere qu'ils le verroient boire. Si feit apporter un vaisseau de terre qui avoit le goulet fort estroict, et mettant sa jambe eticque et diminuée de maladie dedans, il beut : et tous les autres, après avoir essayé, cognoissant qu'ils ne pouvoient faire comme luy, furent tous contraints de payer l'amende. En quoy cest Agamestor fut gentil, car il faut ainsi faire ses revanches joyeuses et faciles à accomplir, et s'accoustumer à user de commandemens qui tendent à plaisir et à profit tout ensemble, en commandant à chascun ce qui luy est propre et facile, et mesme qui est pour luy faire honneur : comme à ceulx qui ont bonne voix et sont musiciens leur commandant de chanter, aux rhetoriciens de declamer, aux philosophes de souldre quelque difficulté, aux Poëtes de monstrer quelques vers siens : car un chascun prend plaisir à se laisser mener, et va volontiers à ce en quoy il se sent plus excellent.

Or le roy des Assyriens proposa jadis, à son de trompe par la voix du herault, un pris à qui pourroit inventer quelque nouvelle sorte de volupté : mais le roy et gouverneur d'un festin feroit gentiment, s'il proposoit un pris et loyer à qui pourroit inventer quelque nouveau jeu honneste où il n'y eust point d'insolence, quelque delectation profitable, et un ris qui n'approchast point de petulance ny de villenie, ains qui eust grace et plaisir : car c'est là où se perdent la pluspart des festins, et y font naufrage, n'estans pas regis et gouvernez ainsi qu'il appartient. Mais c'est faict en homme prudent et sage de sçavoir bien eviter la male-grace et le mauvais bruit que lon acquiert aux marchez par avarice, aux jeux des exercices du corps par opiniastreté, aux brigues des offices par ambition, et ès festins par telles manieres de jeux.

QUESTION V.

Comment se doit entendre ce commun dire, l'amour enseigne la musique.

On meit un jour en dispute chez Sossius Senecion, comment se devoit entendre ce commun dire d'Euripide (1),

Amour enseigne à l'homme la musique,
Quoy qu'il n'en eust devant nulle prattique (2):

(1) Ce mot n'est pas dans le grec. (2) Le bon La Fontaine a dit :

« Maître ne sais, meilleur pour enseigner,

après que lon eut chanté quelques vers Saphicques, esquels le poëte Philoxenus (1) dit (2), que le Cyclops geant Polyphemus consoloit (3) son amour avec les muses aux belles voix. Si fut allegué que l'amour est habile et apte à rendre l'homme hardy, avantureux, et prompt à entreprendre toutes nouvelletez, ainsi comme Platon mesme l'appelle entrepreneur de toutes choses : Car il rend babillard celuy qui paravant estoit morne et taciturne, grand courtisan et poursuivant celuy qui paravant estoit honteux, diligent celuy qui estoit paresseux et negligent : et, qui encore fait plus à esmerveiller, un chiche, tacquin et mecanique, depuis qu'il vient à donner dedans l'amour, s'amollit, ne plus ne moins que le fer dedans le feu, et devient plus liberal, plus courtois, et plus gracieux que de coustume : de maniere que ce commun dire ne semble pas impertinent, « Que la bourse d'un amoureux ne ferme que « avec des feuilles de poireaux ». On allegua aussi que l'amour ressemble à l'yvresse, d'autant que l'un et l'autre rend les personnes chaudes, gayes res-

« Que Cupidon : l'ame la moins subtile
« Sous sa férule apprend plus en un jour
« Qu'un maître-ès-arts en dix ans aux écoles :
« Aux plus grossiers, par un chemin bien court,
« Il sait montrer les tours et les paroles. »

(1) Voyez t. II, des Morales, p. 358.

(2) Grec : dit au contraire....

(3) Grec : se guérissoit de son amour.... et c'est là le sens de la traduction anglaise où on lit :

« With sweet tongu'd muses cur'd his love. »

jouyes et ouvertes, et depuis que les hommes sont devenus tels, ils se laissent facilement aller à chanter, à rythmer, et à faire des vers (1). Aussi dit on, que le poëte Æschylus composoit ses tragædies en beuvant, quand il estoit bien eschauffé du vin. Et Lamprias nostre grand pere se monstroit plus docte, plus aigu, et plus riche en inventions quand il avoit beu, qu'il ne faisoit en tout autre temps, disant qu'il ressembloit à l'encens, à qui la chaleur fait rendre ce qu'il a de bonne odeur.

Et s'ils prennent grand plaisir à voir leurs amours, ils n'en prennent pas moins à les louer qu'à les regarder : car l'amour de soymesme estant babillard en toutes choses, il l'est encore plus à louer ce qu'il aime, d'autant qu'ils veulent persuader aux autres ce qu'ils se persuadent premierement à eulx mesmes, qu'ils n'aiment rien qui ne soit parfaict en beauté et en bonté, et veulent que d'autres leur en portent tesmoignage. Ce fut ce qui induisit le Lydien Candaules à tirer Giges jusques dedans sa chambre, pour luy faire voir la beauté de sa femme nuë (2).

(1) « Love was the mother of poetry, and still produces, among « the most ignorant and barbarous, a thousand imaginary distres- « sing and poetical complaints ». « L'amour est le vrai dieu de la « poésie : il exagère aux yeux des amants, même les plus ineptes et « les plus grossiers, leurs maux et leurs malheurs, et leur inspire les « plus tendres élégies ». Il faut lire dans le *Spectateur* le développement de cette idée, nº 377.

(2) « Toutes les passions nous font faire des fautes; mais l'a- « mour nous en fait faire de plus ridicules ». Pensées de M. de La Rochefoucauld.

Voylà pourquoy s'ils escrivent les louanges de ce qu'ils aiment, ils les accoustrent et embellissent encore de vers, de chants et de mesures, à fin qu'elles en soient plus volontiers ouyes et mieux retenues de plus de gens. Car s'ils donnent un cheval, ou un coq, ou autre chose quelle que ce soit, ils veulent premierement que leur present soit beau de soy, et puis bien proprement et exquisement accoustré : mais sur-tout s'ils vienent à les flatter par escript ou de paroles, ils veulent qu'elles coulent doulcement, qu'elles soient braves et relevées de figures, comme est ordinairement le stile des poëtes.

Sossius approuvant toutes ces raisons y adjousta, qu'à l'adventure ne le prendroit il pas mal, qui tireroit ces raisons de ce que Theophrastus a laissé par escript touchant la musique. Car il n'y a gueres que j'en ay leu le livre, là où il dit qu'il y a trois principes de la musique, la douleur, la volupté, et le ravissement d'esprit : desquelles trois causes chascune plie et destourne un peu la voix de son ordinaire, par ce que les douleurs apportent coustumierement quant et elles des plaintes, qui facilement se glissent en chant. C'est pourquoy nous voions que les orateurs en leurs perorations et conclusions de leurs harengues, et les joueurs de comædies et tragædies, quand ils vienent à faire des regrets, approchent leur voix peu à peu de la façon de chanter, et la renforcent : et les grandes et vehementes joyes de l'ame soulevent tout le corps, mesme de ceulx qui sont un peu legers de leur nature, et les

provoquent comme insensez à saulter et danser, et plaudir des mains s'ils ne peuvent baller,

En sè secouant de furie,
Avec forcenée crierie,
Le col et la teste croslans,

comme dit Pindare. Mais ceulx qui sont un peu plus graves et plus rassis, se trouvans espris de telle joye, laissent seulement aller leur voix jusques à parler hault, et dire des chansons. Et sur tout le ravissement d'esprit ou inspiration divine, qui s'appelle Enthûsiasme, jette et le corps, et l'ame, et la voix hors de son ordinaire. C'est pourquoy les Bacchantes esprises du ravissement de Bacchus usent de cadences mesurées en leurs mouvements, et ceulx qui par inspiration prophetique rendent les oracles, respondent en carmes, et voit on peu de personnes furieuses et maniaques, qui parmy les follastreries qu'ils font, ne chantent et ne disent des vers.

Cela estant ainsi, si vous voulez maintenant desployer l'amour, et le considerer un peu de près à descouvert, à peine trouverez vous une autre passion qui ait ny les douleurs plus aiguës, ny les joyes plus vehementes, ny de plus grandes extases et ravissements d'esprit hors de soy mesme, ains descouvrirez que l'ame d'un amoureux est comme la ville que descrit Sophocles en son Oedipus (1),

(1) OEdip. tyran, v. 6.

Pleine de pleurs et de gemissemens,
De chants de joye, avec encensemens.

Parquoy ce n'est pas de merveille n'y chose estrange, si l'amour contenant et comprenant en soy toutes les causes primitives de la musique, la douleur, la joye et le ravissement d'esprit, il est en toutes autres choses diligent, grand causeur, et mesmement enclin à faire vers, et chanter chansons, autant ou plus que nulle autre passion qui puisse entrer dedans le cœur de l'homme.

QUESTION VI.

Si le roy Alexandre de Macédoine estoit grand beuveur.

Lon tenoit un jour propos d'Alexandre le grand, qu'il ne beuvoit pas beaucoup, mais qu'il demouroit longuement à table, et passoit le temps à deviser avec ses amis : mais Philinus monstroit par escrouës de sa despense, et papiers journaux de sa maison, que ceux qui l'asseuroient ainsi ne sçavoient pas bien ce qu'ils disoient, par ce que souvent et ordinairement on y trouve, « Ce jour là fut le roy emporté « dormant de la table, et quelquefois le jour ensuy- « vant encore aussi ». C'est pourquoy il n'estoit pas si chaud ne si aspre après les femmes, mais bien estoit il prompt à la main et courageux, qui sont indices de chaleur interieure : et trouve lon escrit que sa chair rendoit une odeur fort souëfve, de ma-

niere que ses chemises (1) et vestemens mesmes en estoient remplis de bonne odeur, comme s'ils eussent esté parfumez. Ce qui semble aussi estre argument et signe de chaleur, comme nous voions que les plus chaudes et seiches regions sont celles qui portent la cynamome et l'encens, suivant ce que dit Theophraste, que la souëfve odeur procede de la parfaicte concoction et digestion de l'humidité, quand par la chaleur l'humeur superflue en est de tout poinct chassée. Si semble que ç'ait esté la premiere cause pour laquelle Callisthenes fut en sa male grace, pour ce qu'il alloit enuis soupper chez luy, à cause qu'il luy falloit boire d'autant : Car on dit qu'une fois la grande couppe, que lon surnommoit la couppe d'Alexandre, estant venue par tour jusques à luy, il la repoulsa, et ne la voulut point boire, disant, « Je ne veulx point pour boire en Alexandre « avoir besoing d'un Æsculapius ». Voilà ce qui fut dit alors du beaucoup boire d'Alexandre.

Au demourant Mithridates, celuy qui feit la guerre aux Romains, entre autres jeux de pris qu'il ordonna, en feit un de ceux qui beuvroient le mieulx, et qui mangeroient le plus, et dit on qu'il gaigna le pris de l'un et de l'autre, tellement qu'il beut et mangea plus qu'homme qui fust de son temps, à l'occasion dequoy il fut publicquement surnommé Dionysius (2). Mais nous disons que cela est une des cho-

(1) Grec : ses petites tuniques. Étoffes de laine.
(2) Surnom de Bacchus.

ses que lon a creuës temerairement, j'entens de la cause de ce surnom, par ce qu'estant enfant au berceau la foudre brusla ses langes par dessus, et ne toucha point à son corps, sinon entant qu'il luy en demoura une petite marque de feu sur le front que ses cheveux luy couvroient tant qu'il fut enfant: mais depuis estant jà tout homme, la foudre tomba derechef en sa chambre ainsi qu'il dormoit, et ne l'attaignit point quant à luy, mais passant à travers sa trousse de flesches qui estoit pendue au chevet de son lict, elle brusla les flesches qui estoient dedans: ce que les devins interpreterent signifier qu'il seroit un jour puissant de gens de traict, armez à la legere: mais depuis la commune le surnomma Dionysius, à cause de la similitude de pareils accidents de foudre dont il avoit esté frappé.

Après cela on commança à entrer en propos de ceulx qui avoient esté grands beuveurs, et allegua lon un (1) escrimeur de poings, que ceulx d'Alexandrie appelloient (2) le petit Hercules du temps de noz peres. Cestuy ne pouvant trouver beuveur qui luy tint pied continuellement, en appelloit les uns à desjeuner dès le matin, les autres à disner, les autres à soupper, et les derniers à la collation: et quand les premiers s'en alloient, les seconds succedoient tout d'un tenant, et puis après les troisiemes, et à la fin les quatriemes, sans aucune interruption: et luy

(1) Grec : un certain Héraclide.

(2) Appeloient Héraclès.

sans bouger ne faire intermission quelconque, fournissoit à tous, et continuoit tout de reng les quatre repas.

Et entre ceulx qui estoient familiers de Drusus, fils de l'empereur Tybere, il y avoit un medecin qui deffioit tout le monde à boire (1), mais estant espié de près, on trouva que devant boire, à tous coups il prenoit cinq amendes ameres, à fin qu'il ne s'enyvrast point : ce qu'aiant esté observé, et luy estant defendu de ce faire, il ne peut pas depuis tant soit peu durer ne resister, et dit on que ces amendes là ont une proprieté mordante, abstersive et essuyante la chair, tellement qu'elles ostent mesmes les taches et lentilles du visage : au moyen dequoy, quand on les prend avant boire, elles raclent par leur amertume les pores et petits pertuis du cuir, et y impriment une morsure, par laquelle elles rabattent les vapeurs du vin qu'elles ne montent à la teste, et les font evaporer par ces petits trous : mais quant à moy il me semble plus tost, que l'amertume a force de deseicher et de consumer l'humidité. C'est pourquoy la saveur amere est la plus desagreable qui soit au goust, par ce qu'elle estrainct et reserre contre nature les petites veines de la langue, qui d'elles mesmes sont molles, rares et spongieuses (2), ainsi que

(1) Qui remportoit la palme sur tous les buveurs. Ce fait se trouve cité d'après Plutarque dans Athénée, l. II.

(2) Grec : parcequ'elle resserre contre nature le tissu spongieux et tendre de la langue.

dit Platon, en consumant l'humidité par sa seicheresse : Aussi reserre lon les playes avec medicamens composez de drogues ameres, ainsi que le poëte mesme tesmoigne,

Dessus luy meit d'une amere racine,
Qu'il luy broya de sa main, medecine
Qui la douleur toute luy emporta,
Seicha la playe, et le sang arresta (1).

Il a bien dit, que ce qui est amer au goust a proprieté et puissance de deseicher : aussi semble il que les pouldres dont lés femmes se saulpoudrent pour reprimer les sueurs, sont ameres de nature et astringentes, tant l'amertume a force de restraindre. Cela doncques estant ainsi, il y a, dis-je, grande raison que les amendes ameres aient force et vertu à l'encontre du vin pur, attendu qu'elles deseichent le dedans du corps, et ne permettent que les veines s'en remplissent, de la repletion, tension et commotion desquelles on dit que l'yvresse procede : à quoy peut aussi servir de grand et apparent argument ce qui advient aux regnards, lesquels aiants mangé des amendes ameres, s'ils ne boivent incontinent après, meurent, par ce que soudain toute humeur, defaut et se tarit en eux.

(1) Iliad. XI, 844.

QUESTION VII.

Pourquoy est-ce que les vieilles gens aiment mieux le vin pur.

On demandoit pour quelle cause les vieilles gens aiment mieux le vin sans eau, et mettent moins d'eau dedans leur vin : les uns alleguoient la temperature de leurs corps qui est toute refroidie, et difficile à eschauffer, au moyen dequoy le vin fort leur est plus convenable. Ceste raison là est toute commune, et qui se presente la premiere à la main, mais elle n'est pas suffisante pour rendre la cause de cest effect, ny mesme n'est pas en tout veritable. Car autant leur en advient il ès autres sentimens qui sont en eux difficiles à esmouvoir, et mal-aisez à exciter pour apprehender les qualitez, si elles ne sont bien fortes et bien vehementes, dont la cause veritable est, que leur temperature estant devenue foible et debile, elle veut estre frappée et feruë à bon escient. C'est pourquoy quant au goust ils aiment plus les saveurs qui piquent, et leur odorement au cas pareil ne s'esmeut que d'odeurs fortes et vehementes, et leur attouchement ne sent pas grande douleur des blessures, car quand ils viennent aucunefois à estre navrez, ilz n'en endurent pas beaucoup de mal : et quant à l'ouïe, il leur en advient tout de mesme : au moyen dequoy les musiciens à mesure qu'ils vieillissent entonnent plus haut et plus durement leur chant, comme excitans

leurs sentimens par la force et vehemence du son, d'autant que ce que fait le fil et la trempe au fer pour coupper, le mesme fait l'esprit au corps pour sentir : et depuis qu'il s'affoiblit et se lasche, le sentiment en devient aussi mousse, pesant et terrestre, et a besoing d'un fort aiguillon qui le poingne à bon escient, comme fait le vin pur.

QUESTION VIII.

Pourquoy est-ce que les vieilles gens lisent mieux de loing que de près (1).

A l'encontre de ces raisons que nous alleguions sur le subject qui se presentoit, il sembla qu'il y eust opposition de la part de la veuë, par ce que les vieilles gens pour mieux lire esloingnent un peu les lettres de leurs yeux, et de près ne les peuvent lire, ce qu'en passant nous monstre Æschylus quand il dit,

(1) Il ne faut pas s'attendre à trouver dans cet ouvrage une physique bien saine sur quantité de points de cette science, qui ne reçoit son développement que de la succession du temps. Ce grand maître accumule les faits, constate les expériences, et met seul en état de tirer des conséquences justes et conformes aux lois de la nature. La vraie raison pour laquelle les vieilles gens lisent mieux de loin que de près, c'est que l'âge fait perdre aux humeurs leur convexité, en relâchant les fibres et les muscles de l'œil. Ce défaut de convexité fait que les rayons réfléchis par un objet trop voisin, parviennent à la rétine avant leur réunion, et les représente confusément. Les jeunes gens éprouvent le même effet, parceque les humeurs n'ont point encore acquis la convexité suffisante.

Ne l'ayant peu de loing appercevoir
Tu ne pourras de près rien qui soit voir,
Car tu es comme un vieillard secretaire.

Et Sophocles declare cela des vieilles gens encore plus manifestement par ces vers,

Tardivement de la voix l'efficace
Par le pertuis de leur aureille passe,
Leurs yeux de loing voient bien troublement,
De près ils ont presque un aveuglement.

S'il est doncques ainsi que les sentimens des vieilles gens n'obeissent à leurs objects, sinon qu'ils soient forts et vehemens, pourquoy est-ce qu'ils n'endurent en lisant de près le rejaillissement de la lumiere des lettres, ains les reculant plus arriere de leurs yeux affoiblissent ceste lumiere, d'autant qu'elle se respand et esvanouit parmy l'air, comme l'eau parmy le vin? A cela y en eut qui respondirent, que les vieilles gens reculent arriere de leurs yeux les lettres, non pour rendre la lumiere plus doulce, ne plus foible, mais plus tost au contraire pour ambrasser de la lumiere davantage, et pour emplir d'air lumineux l'intervalle qu'il y a entre les yeux et les lettres. Les autres s'accordoient avec ceux qui tiennent que les yeux jettent des rayons, car pourautant que de l'un et de l'autre œil sort une pyramide, dont la pointe est en la prunelle, et la baze ambrasse l'object de la chose veuë, il est vraysemblable que l'une et l'autre pyramide va separément jusques à quelque espace de distance, mais quand elles sont plus es-

loingnées, venans à s'entrerencontrer et confondre l'une avec l'autre, elles ne font plus qu'une lumiere des deux. C'est pourquoy chasque chose que lon voit apparoit une et non pas deux, encore qu'elle apparoisse à tous les deux yeux ensemble, à cause que les deux pyramides assemblées esclairent en commun, faisant de deux une seule veuë. Cela supposé les vieillards approchans les lettres de près les ambrassent plus foiblement, d'autant que les pyramides des rayons de leurs yeux ne sont pas encore joinctes ensemble, et touchent à leur object chascune à part: mais ceux qui les esloignent plus loing estans desjà les deux pyramides meslées, ils en voient plus parfaictement, tout ainsi que ceux qui empoingnent quelque chose avec toutes les deux mains et la tiennent, ce qu'ils ne pourroient pas faire avec une seule.

Mais mon frere Lamprias donna incontinent à travers, et recita, presque comme s'il l'eust leuë dedans un livre, l'opinion de Hieronymus, maintenant que nous voions, et que la veuë se fait par le moyen des images et especes qui sortent des choses visibles, lesquelles sortent premierement grandes et grosses, et à ceste cause troublent la veuë des vieilles gens quand ils les regardent de près, pour ce qu'elle est tardive et dure: mais quand elles sont plus avant sorties et espandues en l'air, et qu'elles ont pris quelque distance, les plus terrestres se brisent et tombent à bas, mais les deliées s'approchent des yeux sans leur donner peine, et s'accommodent uniement à leurs pertuis, ainsi les yeux en estans moins tra-

vaillez, et troublez les apprehendent et reçoivent mieux : ne plus ne moins que les odeurs mesmes des fleurs sont plus souëfves à sentir un peu de loing, là où si on les approche de trop près elles ne rendent pas une si doulce ny si naïfve senteur, dequoy la raison est, qu'avec l'odeur il sort de la fleur beaucoup de fluxion terrestre, trouble et espesse, qui corrompt et altere la souëfveté de l'odeur quand on la sent de près : mais si on les sent un peu de loing, ce qu'il y a d'evaporation terrestre se perd et difflue à l'environ, et ce qu'il y a de pur et de chaud demeure et penetre plus pour sa subtilité, tant qu'il arrive jusques au sentiment du nez.

Mais nous recevans le principe Platonique disons, qu'il sort des yeux un esprit lumineux, lequel se mesle avec la clarté et lumiere qui est à l'entour des corps et objects visibles, dont il prent une composition, tellement qu'il se fait des deux un seul corps, s'accordans en tout et par tout l'un avec l'autre, mais ils se meslent l'un avec l'autre par mesure et proportion : car il ne faut pas que l'un ou l'autre perisse, estant surmonté par son compagnon, ains faut que des deux meslez et contemperez ensemble par proportion, il se face une puissance et faculté moyenne. Estant doncques ce qui sort de la prunelle des yeux des hommes suraagez, soit qu'on l'appelle fluxion d'esprit, ou rayon lumineux, foible et debile : il ne se peut faire une meslange ny une composition de luy avec l'air lumineux de dehors, ains plus tost une extinction et suffocation, si ce n'est qu'en esloi-

gnant les lettres un peu arriere de leurs yeux, ils ne destrempent la trop vehemente clarté de la lumiere, en sorte qu'elle ne rencontre pas leur veuë estant trop forte et trop brillante, ains mesurée et proportionnée à la foiblesse de leur œil : ce qui est la cause de ce qui advient aux animaux qui vont en tenebres, et se paissent la nuict, car leur veuë estant naturellement foible est offusquée de la grande lumiere du jour tellement qu'elle ne se peut pas mesler avec si forte et si puissante lumiere, d'autant qu'elle sort d'une si petite et si debile source, mais bien jettent leurs yeux des rayons, qui sont assez forts et bien proportionnez, pour se mesler avec une lueur plus morne et plus termie, comme est celle d'une estoille la nuict, tellement qu'elle s'incorpore avec elle, et parfaict l'operation du sentiment.

QUESTION IX.

Pourquoy est-ce que les habillemens se lavent mieux avec de l'eau douce, qu'avec de l'eau de la mer.

Theon le grammairien un jour que nous souppions chez Metrius Florus, demanda à Themistocles philosophe stoïque, pourquoy c'estoit que Chrysippus aiant fait mention en plusieurs lieux de questions estranges, et qui semblent contre toute raison, comme sont celles cy : « Pourquoy c'est que le poisson « ou la chair sallée, si on les lave avec de la saul- « mure, ils en devienent plus doulx : Pourquoy les « pelottons de laine se laissent moins aller si on les

« deschire à force, que si on les tire doucement petit « à petit : Pourquoy c'est que ceux qui ont longue-« ment jeusné, maschent plus laschement au com-« mancement, que quand ils ont un peu mangé : il « n'en rend la raison de pas une ». Il luy respondit, que Chrysippus les propose en passant seulement, comme par maniere d'exemple, pour nous advertir, que nous nous laissons trop facilement aller, et sans propos surprendre à croire les choses où il y a si peu d'apparence : et aussi au contraire à descroire celles qui nous semblent de premier front contre l'apparence : mais qu'as-tu affaire, dit-il, mon bel amy, d'aller enquerir de cela? Car si tu es tant enquerant, et si fort contemplatif à rechercher les causes des choses naturelles, il n'est pas besoing que tu t'esloignes beaucoup de ce qui est de ta profession : mais dy moy, pourquoy c'est qu'Homere fait, que Nausicaa lave ses habillemens en la riviere (1), et non pas en la mer qui estoit toute prochaine, combien que l'eau de la mer, estant plus chaude et plus claire que l'eau douce de la riviere, il y auroit apparence qu'elle deust estre aussi meilleure pour laver.

Quant à cela, respondit Theon, que tu as proposé, il y a long temps qu'Aristote mesme le nous a resolu en le referant à la terrestreité de la mer, d'autant que parmy l'eau de la mer il y a beaucoup d'aspreté terrestre meslé, et est ce qui la rend sallée, à raison dequoy elle soustient mieux ceux qui

(1) Odys. VI, 137 et suiv.

nagent dedans, et porte plus gros fardeaux que ne fait l'eau douce, laquelle obéit et cede plus d'autant qu'elle est plus deliée et plus legere et moins forte, d'autant qu'elle est plus simple et plus pure, à raison dequoy elle perce plus tost, et en penetrant plus facilement, elle efface mieux et fait plus tost en aller les taches que ne fait celle de la mer. Ne vous semble il pas qu'en ceste raison d'Aristote il y ait grande apparence? Ouy certainement, dis-je, il y a de l'apparence voirement, mais non pas pourtant de la vérité : car je voy que bien souvent lon grossit et espessit de l'eau douce avec de la cendre ou avec des pierres, voire s'il n'y en a avec de la pouldre mesme, comme estant l'aspreté de la substance terrestre plus apte à nettoyer toute ordure. Ce que l'eau simple et toute pure ne peut pas si bien faire, à cause de sa subtilité deliée, et qu'elle est trop foible.

Parquoy il n'a pas bien dit, que l'espesseur de l'eau de la mer empesche cest effect de nettoyer : mais la cause veritable est, pource qu'elle est penetrante et perçante : car ceste acuité desbouche et ouvre les petits pertuis, et en attire dehors l'ordure (1) : au con-

(1) Il y a ici une lacune dans le texte : Amyot a cherché à la faire disparoître; mais il ne présente pas un sens fort clair. Le traducteur anglois est plus heureux dans sa manière de suppléer notre auteur en cet endroit. Il dit : « par conséquent il s'est trompé « en disant que l'épaisseur de l'eau de la mer empêche cet effet de « nettoyer, puisque le tranchant et l'âpreté du mélange des parties « procure efficacement cet effet en débouchant et ouvrant les po- « res, et en chassant toutes les ordures. Mais au contraire ce qui « est gras.... »

traire; ce qui est gras n'est jamais propre ny bon à laver, ains plus tost fait tache et macule. Or est-il que la mer est grasse, et est à l'adventure cela pourquoy elle n'est pas bonne à laver : et qu'il soit vray que l'eau de mer soit grasse, Aristote mesme le tesmoigne : et le sel est gras aussi, au moyen de quoy il fait que les lampes bruslent et esclairent mieux quand on en met dedans : et l'eau de la mer quand on la distille sur la flamme s'allume, et n'y a point d'eau qui brusle comme fait la marine, et est à mon advis la cause pourquoy elle est aussi la plus chaude. Toutefois encore y a il une autre raison, c'est que la fin du laver est le seicher, et est le plus net ce qui est le plus sec. Parquoy il faut que l'humidité qui lave sorte quant et l'ordure, ne plus ne moins que l'humeur melancholique quant et l'hellebore. Or est-il que le soleil ravit et enleve facilement l'humeur qui est doulce, à cause de sa legereté, là où la sallure de l'eau marine s'attachant aux petits pertuis, à cause de sa dureté et aspreté est malaisée à deseicher.

Alors Theon prenant la parole : Cela que tu dis est faux, dit-il, car Aristote au mesme livre dit, que ceux qui se lavent dedans la mer sont plus tost secs, que ceux qui se lavent dedans l'eau douce, s'ils se mettent au soleil : il le dit voirement, respondis-je, mais je pensois que tu deusses plus tost croire à Homere, qui dit l'opposite : car Ulysses après son naufrage se rencontre devant Nausicaa,

Terriblement deffaict de la marine.

Et luy mesme dit aux servantes et femmes d'icelle,

Retirez vous, filles, un peu arriere,
Jusques à tant que dedans la riviere
J'aye lavé les ordures que l'eau
De la marine a mises sur ma peau.

Et après leur avoir dit cela, descendant en la riviere,

Il nettoya toute la villenie
Sallée, dont sa teste estoit honnie.

Auquel endroit le Poëte a singulierement bien entendu, et proprement exprimé ce qui se fait : parce que quand ceux qui sortent de la mer se tienent au soleil, la chaleur d'iceluy dissipe incontinent la partie la plus subtile et la plus legere de l'humidité, et ce qui est plus ord et plus salle demourant, s'attache à la peau comme une crouste de sel, jusqu'à ce qu'on l'ait lavée en eau douce et bonne à boire.

QUESTION X.

Pourquoy est-ce qu'à Athenes la danse de la lignée Æantide n'est jamais jugée la derniere.

Au festin que Serapion faisoit pour la victoire de la danse que la lignée Leontide avoit obtenue et gaignée par sa conduite, auquel festin nous estions conviez comme estans d'icelle lignée, parce que le peuple nous avoit donné privilege et droit de bourgeoisie

en icelle : on tint plusieurs propos de la grand'brigue qui avoit esté en ce jeu là des danses, qui fut poursuivy et brigué fort chaudement et de grande affection, à cause que le roy Philopappus en personne y presidoit fort honorablement et magnifiquement, ayant fait les frais des danses de toutes les lignées ensemble, et estoit à ce festin avec nous enquerant et alleguant luy mesme plusieurs antiquitez, plus à mon advis, par courtoisie pour entretenir la compagnie, que pour envie qu'il eust d'apprendre. Si fut là allegué par le Grammairien Marcus, que Neanthes Cyzicenien escrit en ses narrations fabuleuses qu'il fait de ceste ville, que la lignée Æantide avoit par honneur preciput ce privilege là, que sa danse n'estoit jamais jugée la derniere. L'autheur, dit le Roy, n'est pas gueres suffisant pour authoriser une histoire : mais si cela d'adventure n'est point faulx, prenons le pour un subject et matiere propre à discourir entre nous, et en recherchons la cause. Mais si la supposition est faulse, dit notre amy Milon. Il n'y a point de danger, respondit il, s'il nous en prend pour l'amour des lettres, comme il feit jadis au sage Democritus, lequel un jour mangeant d'une figue, trouva qu'elle avoit le goust de miel. Si demanda à sa servante, où elle l'avoit achettée. Elle luy nomma un certain verger. Et luy se levant, luy commanda de le mener tout de ce pas sur le lieu. De quoy la servante s'esbahissant, luy demanda pourquoy il y vouloit ainsi chaudement aller. Il faut, dit-il, que je trouve la

cause de cette douceur : et je la trouveray, quand j'auray veu et bien consideré le lieu. Dequoy la servante se prenant à rire, Rasseiez vous, dit elle, hardiment quant à cela, car n'y pensant pas j'avois mis ces figues en un vaisseau où il y avoit eu du miel. Et luy comme en estant marry, Tu me fasches, dit-il, de me dire cela : car nonobstant je suivray ma deliberation, et chercheray la cause, comme si ceste douceur venoit de la figue mesme. Aussi nous ne prendrons point occasion de fuir ceste dispute sur la trop grande facilité de Neanthes à escrire certaines choses non recevables : car quand cela ne servira d'autre chose, pour le moins sera ce un subject à nous exerciter.

Si se prirent egallement tous alors à louer la lignée Æantide, et n'y furent pas oubliez les hauts et glorieux faicts d'armes qu'elle avoit autrefois faicts. Car on ne faillit pas d'amener en jeu la bataille de Marathon, qui est un des bouts d'icelle lignée : et allegua lon aussi que Harmodius et Aristogiton estoient Æantides, natifs du bourg d'Aphidnes, lequel est en icelle lignée : et l'orateur Glaucias afferma que la poincte droicte de la bataille avoit esté donnée à ceux de celle lignée, prouvant par les elegies que le poëte Æschylus en avoit composées à la louange d'icelle contrée, y ayant luy mesme en personne fort vaillamment combattu. D'avantage il montra que Callimachus le mareschal du camp en estoit, qui se porta fort vaillamment au combat, et fut l'un des principaux au-

theurs de la battaille, ayant au conseil conclud à icelle après le capitaine Miltiades : et je confirmay le dire de Glaucias, alleguant que le decret, par lequel l'armée d'Athenes sortit en campagne, fut arresté lors que la lignée Æantide estoit en son reng de presider au conseil, que la mesme lignée, en la bataille de Platææs, emporta le pris d'avoir mieux fait. A l'occasion de quoy les Æantides (1) vont encore tous les ans faire un sacrifice pour la victoire, commandé et ordonné par l'oracle d'Apollo, sur le mont de Cithæron, aux nymphes Sphragitiennes : à quoy la ville leur fournit les victimes, et autres choses necessaires pour le sacrifice.

Mais vous sçavez, dis-je, que toutes les autres lignées peuvent aussi bien alleguer beaucoup de telles vaillances, mesmement la Leontide, qui est la mienne, ne cedant en gloire à nulle des autres, qui qu'elle soit : considerez doncques s'il seroit point plus vraysemblable de dire, que cela fust comme un excuse et un reconfort envers le demy-dieu Ajax Telamonien, lequel ne fut pas fort patient à supporter sa perte au jugement des armes d'Achilles, ains fut si enflammé de jalousie et de courroux, qu'il ne voulut pardonner à personne. De peur doncques qu'il n'en devint encore un autrefois furieux, et n'en fust implacable, il a esté ordonné de luy oster ce qui le pourroit plus aigrir en sa defaveur, c'est que jamais la lignée qui

(1) Lisez : « Allèrent faire un sacrifice pour la victoire, etc ». Plutarque ne dit pas en effet que ce sacrifice se fit encore de son temps. C.

porte son nom ne seroit reculée jusques au dernier lieu (1).

(1) Lucien, dans son Traité de la Danse, parle de la danse æantide ou ajacide. Ajax, fils de Télamon et d'Hésionne, fille de Laomédon, entra dans une si grande fureur quand il vit que les Grecs lui préféroient Ulysse, en lui donnant les armes d'Achille, qu'il se jeta sur un troupeau, et le tua, croyant immoler les Alcides et Ulysse à sa fureur. Ainsi *danser l'ajax*, chez les Grecs, c'étoit imiter dans une danse furieuse les fureurs d'Ajax.

SOMMAIRES

DU LIVRE SECOND.

Question I. Quelles sont les choses dont Xenophon dit, que l'on est bien aise d'estre interrogué et gaudy à la table.

Question II. Pourquoy est-ce que les hommes maugent plus en automne qu'en autre saison.

Question III. Lequel a esté le premier, la poule ou l'œuf.

Question IV. Si la luicte est le plus ancien des combats et jeux de prix sacrez.

Question V. Pourquoy est-ce qu'Homere entre les combats de prix, met tousjours en premier lieu l'escrime des poings, et puis la luicte, et le dernier la course.

Question VI. Pourquoy est-ce que le pin, le sapin, et autres semblables arbres jettans resine, ne se peuvent enter en escusson.

Question VII. Du poisson qui s'appelle Remora, à cause qu'il arreste les navires.

Question VIII. Pourquoy est-ce que lon dit que les chevaux lycospades, c'est à dire, qui ont esté tirez ou rescous du loup, sont plus courageux que les autres.

Question IX. Pourquoy est-ce que les moutons qui ont esté mords du loup, en ont la chair plus tendre, mais la laine plus subjette à engendrer des pouls.

Question X. Si les anciens faisoient mieux servans à table chascun à part, que maintenant que lon mange de communes viandes tous ensemble.

LIVRE SECOND.

QUESTION PREMIERE (1).

Quelles sont les choses dont Xenophon dit, que lon est bien aise d'estre interrogué et gaudy à la table.

Entre les choses dont on fait provision pour un festin, Sossius Senecion, les unes sont du tout nécessaires, comme le pain, le vin, et les viandes, les licts aussi et les tables : les autres sont accessoires, et sans aucune necessité urgente, comme sont les passe-temps que lon y introduit pour veoir ou pour ouir après soupper, comme sont les farces, le bal, les jeux, les masques, quelques plaisans boufons pour faire rire, ainsi que pourroit estre un Philippus de chez Callias : lesquels passe-temps resjouissent bien quelquefois la compagnie quand il y en a, mais quand il n'y en a point, on ne s'en soucie pas beaucoup, ny n'en treuve lon pas le festin defectueux pour cela. Autant en peut on dire des propos de table, parce que les uns concernent proprement l'usage des festins, les autres contiennent bien quelque gentille speculation, mais qui convient plus proprement au temps que lon employe à ouir la mu-

(1) Cette question renferme d'excellents préceptes sur la manière d'interroger, sur la nature des questions que l'on peut faire, et sur l'usage et le genre de raillerie que l'on peut se permettre.

sique des flustes, des aubois, de la lyre ou des violes (1) : dequoy le premier livre nous peut fournir quelques monstres et eschantillons meslez les uns parmy les autres. Comme, pour exemple de la premiere sorte, soit la question, « S'il est bon de « traicter et disputer de la philosophie à table » : et ceste autre, « s'il est meilleur que le festoiant « distribue luy mesme les lieux de l'assiette, ou qu'il « les laisse à la discretion des conviez ». De la seconde sorte sont telles questions « Pourquoy c'est « que lon dit, que l'amour fait les hommes musi- « ciens et poëtes », et la question touchant la prerogative de la lignée Æantide et autres semblables. Et quant à moi j'appelle proprement les premieres, « propos de table » : et les secondes, « propos après « la table ». Si les ay couchez par escript pesle-mesle non pas distinctement, ains selon que chascune me venoit en la mémoire. Et ne faut pas que les lecteurs s'esbahissent, si je vais recueillant pour te dedier quelques propos que toy mesme par cy devant as tenu : car encore que nostre apprendre ne soit pas un resouvenir, si est ce que le resouvenir et l'apprendre se rencontrent bien souvent ensemble en mesme subject.

Au demourant ayant mis dix questions en chasque livre, la premiere de ce second est une que

(1) Grec : *αὐλοῦ καὶ βαρβίτου*. Amyot a multiplié les noms des instruments. Le grec, comme l'on voit, n'en nomme que deux. Le traducteur anglois les désigne par les mots de *a fiddle and a pipe* : la flûte et le nable ou psaltérion antique.

Xenophon disciple de Socrates nous a aucunement proposée, quand il dit que Gobrias souppant avec Cyrus louoit grandement les façons de faire des Perses mesmement en ce qu'ils se faisoient des interrogatoires (1) l'un à l'autre, dont ils estoient bien-aises, et s'entredisoient des traicts de risée, dont ils estoient plus joyeux que si on ne leur en eust point dit. Car s'il est ainsi que les autres en nous louant mesmes, bien souvent nous faschent, comment ne seroit grandement à louer et priser la gentille grace et honnesteté de ceux là, dont les traicts mesmes de risée et de mocquerie donnoient plaisir et joie à ceux à qui ils estoient dicts? C'est pourquoy Sopater nous festoyant un jour, proposa, qu'il sçauroit volontiers de quelle sorte estoient ces interrogatoires là, et quelle en estoit la façon. Car ce n'est pas une petite partie de l'entre-gens (2), que sçavoir dextrement observer la bienseance en telles demandes, tels jeux et telles facecies. Non certainement, dis-je alors : mais regardez si Xenophon luy mesme, tant au festin de Socrates qu'en ceux des Perses, ne donne point à entendre quelle en estoit la façon, et s'il vous semble bon que nous entrions en ce discours.

Premierement il m'est advis que les hommes sont bien-aises qu'on leur demande les choses que facilement ils peuvent respondre, et ces choses là sont celles dont ils ont plus de cognoissance et d'expérience. Car si on les interrogue de choses qu'ils ne

(1) Des questions. (2) Du sçavoir-vivre.

savent pas, ou ils s'en faschent, ne plus ne moins que qui leur demanderoit ce qu'ils ne pourroient pas payer, ou faisant des responses de travers, et non pertinentes, ils se troublent et se mettent en danger de faillir, là où si la response leur est non seulement facile, mais aussi aiguë et subtile, elle en est tant plus agreable et plaisante à celuy qui la fait. Or est elle aiguë et subtile quand ils sçavent quelque chose de ce que lon ne sçait pas communement, et que peu de gens entendent ordinairement, comme sont des poincts d'astrologie, ou bien de la dialectique, si eux y sont bien versez : car non seulement ce que dit Euripides est vray, que

Chascun se plaist où il se treuve mieux,

mais aussi chascun devise et parle plus volontiers de ce qu'il sçait et entend le mieux, et sont tous hommes bien-aises quand on les interrogue de ce qu'ils sçavent bien, et qu'ils ne veulent pas que lon l'ignore, et que lon ne le sache. Voylà pourquoy ceux qui ont beaucoup voyagé ou navigué par le monde, sont bien-aises quand on les interrogue des païs lointains, des mers estrangeres, des mœurs, façons et coustumes des barbares, et volontiers le racontent, et descrivent sur une table les lieux, les destroicts et les golfes par où ils ont passé, reputans que cela soit par maniere de dire le fruict et le reconfort des travaux qu'ils y ont endurez. Brief tout ce que de nous mesmes, sans que personne nous en demande, nous avons accoustumé de dire et de raconter volontiers,

nous sommes plus aises d'en estre interroguez, par ce qu'il semble que nous façions plaisir à la compagnie en les disant, là où nous avons grande peine à nous abstenir et garder de les dire : ceste sorte de maladie prend volontiers aux gens de marine : mais ceulx qui sont plus honestes et plus modestes entre eulx sont fort aises qu'on leur demande ce qu'ils voudroient bien dire, mais ils en ont honte, et n'osent reprendre ceulx qui passent soubs silence les choses que par le passé ils ont faictes eulx mesmes heureusement et honorablement. Parquoy le bon Nestor en Homere fait sagement, lequel cognoissant la convoitise de gloire qui estoit en Ulysses luy dit,

Dy moy très sage Ulysses, je te prie,
Le grand honneur de la chevalerie
Des Grecs, comment vous pristes les chevaux (1).

Car on oit mal volontiers ceulx qui se louent eulx mesmes, et qui racontent leurs beaux faicts, s'il n'y a quelqu'un de la compagnie qui le leur face faire, et que par contrainte ils le facent. Pourtant sont-ils bien joyeux qu'on les interrogue des ambassades qu'ils ont faictes, des actes de gouvernement, mesmement s'il y a eu quelque chose de grand et honorable, quand ils sentent que ce n'est point par envie ne par malignité que lon les interrogue : et autrement aussi ceulx qui sont envieux et malings des-

(1) Iliad. X, 544.

tournent tels propos, ne voulans donner de lieu à telles narrations, ny bailler occasion ou matiere de devis qui tourne à l'honneur et à la louange de celuy qui le dit.

C'est doncques encore un autre moyen de gratifier à ceulx qui ont à respondre, de leur demander choses que l'on sçait bien que leurs ennemis et malveuillans ne veulent pas ouir, combien qu'Ulysses dit à Alcinoüs,

Tu veux ouir mes plorables malheurs,
Pour rengreger de rechef mes douleurs
En gemissant ma dure destinée (1).

Aussi respond OEdipus en Sophocles en la compagnie du chorus,

Il griefve, amy, bien fort quand on resveille
Une douleur qui de long temps sommeille.

Au contraire Euripide escrit ainsi,

Combien en soy a de suavité
Le souvenir d'un danger evité?
Mais non pour ceulx qui en mer importune
Courent encor' incertaine fortune.

Parquoy il se fault bien garder de demander de mauvaises nouvelles, par ce que les hommes se faschent quand on leur fait raconter comment ils ont mis en terre leurs enfans, comment ils ont esté condamnez,

(1) Odys. IX, 12.

et comment ils ont perdu leur procès, ou comment ils ont esté malheureux en quelque trafficque par terre ou par mer : et au contraire, ils sont bien-aises de repeter souvent quand on leur demande comment ils ont eu bonne audience, comment ils ont obtenu ce qu'ils demandoient en quelque harengue publicque, comment ils ont esté bien recueillis du roy, comment leurs autres compagnons, estans demourez au danger de la tourmente, ou des larrons, ils en sont tous seuls eschappez. Et pource qu'en le racontant il leur est advis qu'ils jouissent de la chose mesme, ils ne se peuvent saouler de la raconter et rememorer : aussi sont ils bien-aises quand on leur demande de leurs amis qui font bien leurs besongnes, ou de leurs enfans qui profitent bien aux lettres, ou à plaider au Palais, ou qui ont credit aux cours des princes. Ils sont aussi bien-aises et content volontiers quand on leur demande les pertes ou hontes de leurs malveuillans et ennemis qu'ils ont convaincus et fait condamner, ou autrement qui sont tombez en quelque desastre : car ils craignent de le raconter d'eulx mesmes sans en estre enquis, pour ne donner opinion d'eulx, qu'ils soient gens de maligne nature s'esjouissans du mal d'autruy.

C'est aussi grand plaisir à un chasseur quand on l'interrogue de chiens, et à un qui aime les exercices de la personne quand on luy demande des jeux où lon s'exerce à nud, et à un de complexion amoureuse quand on luy parle des belles creatures : comme aussi un devot et religieux ne fait ordinairement que

raconter des songes et visions qu'il a euës, et combien de choses luy seront heureusement succedées pour avoir bien observé quelques presages et augures, fait des sacrifices, et consulté les oracles par la faveur des dieux : aussi sont ils bien joyeux quand on leur en demande : mais quant aux vieilles gens, quoy que la narration ne soit point à propos, toutefois ceulx qui les interroguent de quelque chose que ce soit, leur font presque tousjours plaisir, et les grattent, comme lon dit, où il leur demange.

O Nestor, fils de Neleus, beau sire,
Je te supply la verité me dire,
Comment est mort Agamemnon l'aisné
Fils d'Atreus, et où est son puisné
Menelaus, s'il est en Achaie
Ou en Argos, encore plein de vie (1).

Il luy demande plusieurs choses à la fois : et luy donne matiere de beaucoup parler, non pas comme font aucuns, qui estraignans les personnes à ne respondre que ce qui est necessaire, et pressans ainsi les responses, ostent aux vieillards cela où ils prennent plus de plaisir.

En somme ceulx qui veulent plaire plus tost que fascher et desplaire, proposent de telles questions, que les responses d'icelles soient plus tost suyvies et accompagnées de louange que de blasme, d'amitié et de bienveuillance plutost que de haine et de mal-

(1) Odys. III, 247.

venillance des escoutans (1). Voylà ce qui me semble quant aux interrogatoires et demandes.

Au demourant quant aux brocards et traicts de risée, le meilleur est de s'en abstenir de tout poinct (2) qui n'en sçait user dextrement, et y estre retenu avec artifice en temps et en lieu oportun. Car tout ainsi que ceulx qui sont en lieu fort glissant et penchant, pour peu qu'on les touche en courant au long d'eux, on les porte et renverse par terre : aussi à la table en beuvant nous sommes en danger de broncher en cholere à la moindre occasion du monde pour aucune parole dite mal à propos, et bien souvent sommes plus esmeus pour un traict de mocquerie que non pas d'une injure, par ce que nous voyons que l'injure se dit bien souvent par une impetuosité de soudaine cholere contre la volonté mesme de celuy qui la dit : mais nous prenons à cœur plus aigrement la mocquerie, comme procedant de volonté propensée d'outrager, et d'une malignité volontaire sans aucune necessité : et brief par tout le parler nous nous offensons plus, et sçavons plus mauvais gré à ceulx qui parlent à certes gravement, qu'à ceulx qui parlent à la volée legerement.

(1) C'est une règle générale qu'on ne devroit jamais perdre de vue dans les sociétés où il est si essentiel de conserver cette bonne harmonie qui en fait toutes les délices.

(2) « Le ridicule déshonore plus que le déshonneur », dit M. de La Rochefoucauld. Plutarque, dans toute la suite de cette question, donne des règles très précieuses sur l'usage de la raillerie. Elles méritent d'être lues avec la plus grande attention.

Or est il certain, qu'en tout brocard de mocquerie il y a tousjours quelque figure, et quelque parole dicte de biais, tellement que c'est comme une artificielle injure de longue main propensée : comme, pour exemple, celuy qui appelle un autre « chaircuitier », il l'injurie tout ouvertement : mais celuy qui luy dit, « Il me souvient que tu te soulois moucher du coude », il se mocque de luy couvertement : et ce que dit Ciceron à un Octavius que lon soupçonnoit estre Africain, et qui s'excusoit de n'ouir pas ce que Ciceron luy disoit, « Si est ce que tu as l'aureille percée » : et Melanthius estant brocardé et mocqué par un joueur de farces, « Tu me rens, dit-il, une aumosne que je « n'ay pas meritée ». Les mocqueries doncques poingnent et picquent davantage, ne plus ne moins que les traicts barbelez qui demeurent plus long temps dedans la playe, et faschent plus ceulx qui sont mocquez, d'autant que pour estre ingenieuses elles delectent davantage les assistans, qui pour le plaisir qu'ils prennent à l'arguce ingenieuse de la mocquerie semblent adjouster foy à celuy qui l'a ditte : Car à dire vray, mocquerie n'est autre chose, qu'un reproche couvert et figuré de quelque faulte, ainsi que Theophrastus mesme le dit : tellement que l'auditeur qui l'escoute, adjouste de luy mesme par conjecture ce qui demeure à dire, comme le sachant bien et le croiant. Car celuy qui se prit à rire et monstra d'avoir trouvé bon, quand il entendit que Theocritus respondit à un, qui avoit le bruit de destrousser et oster les robbes de ceulx qui alloient la nuict par

la ville, et luy demandoit s'il alloit soupper en ville : « Ouy, dit il, j'y vais, mais je coucheray là » : Celuy là, dis-je, sembloit confirmer le crime dont l'autre estoit souspeçonné : tellement que le mocqueur qui se mocque mal à propos et de mauvaise grace, remplit les assistans mesmes et escoutans de malignité, comme estans bien aises de l'injure qui est faitte au mocqué, et comme aidans eux mesmes à l'injurier.

C'estoit une des choses que lon apprenoit jadis en la belle Lacedæmone, que se mocquer et gaudir sans fascher, et ne se fascher point aussi quand on estoit gaudy et mocqué : et si d'adventure lon se faschoit de s'ouir brocarder, le mocqueur incontinent s'en deportoit.

Comment doncques ne seroit difficile de trouver une mocquerie qui fust agreable au mocqué, veu qu'il faut avoir l'entendement bien vif et aigu pour sçavoir juger et discerner que c'est qui ne fasche pas en un traict de mocquerie? Toutefois pour en ouvrir un peu les moyens, il me semble en premier lieu que comme les mocqueries faschent plus ceux qui se sentent subjects aux vices et imperfections dont ils sont mocquez : aussi celles qui semblent mettre sus des faultes dont lon est notoirement fort esloigné, sont celles qui donnent quelque plaisir et quelque grace aux mocquez, comme Xenophon (1) dit plaisamment d'un homme qui estoit extremement laid

(1) Lib. II, Cyripoed.

gnent et picquent plus asprement ceulx qui injurient soubs de beaux et louables noms, comme ceulx qui appelleroient des meschans hommes des Aristides, ou des lasches et couards des Achilles : Oedipus en Sophocles quand il dit,

Creon qui d'elle
Avoit esté tousjours amy fidele.

Il y a une autre sorte de mocquerie opposite à celle louange simulée, quand on fait semblant de blasmer : de laquelle sorte de louër Socrates a souvent usé, comme quand il appelloit la façon de faire qu'avoit Antisthenes de concilier amitié entre les hommes et les assembler ensemble, macquerellage et courretage : comme aussi pour la bonne grace qu'avoit le Philosophe Crates, et pour ce qu'il estoit bien venu et receu en toutes maisons, on l'appelloit ancienement Thyrepanoictes, comme qui diroit, crocheteur de portes. Aussi est plaisante la mocquerie qui semble estre une plaincte, mais accompagnée de gratitude comme Diogenes disoit de son maistre Antisthenes, « Celuy qui m'a vestu de haillons et de « lambeaux, qui m'a contrainct de mendier, qui m'a « chassé de ma maison » : Il n'eust pas eu si bonne grace s'il eust dit, Celuy qui m'a fait sage, content et bien heureux. Et un Laconien faisant semblant de se plaindre d'un maistre d'estuves, qui leur bailloit le bois si sec qu'il ne faisoit aucune fumée, « Celuy par « lequel on ne peult pas plorer ». Et comme qui appelleroit celuy qui tiendroit fort bonne table, et don-

neroit tous les jours très-bien à disner, un tyran et un preneur d'hommes à force, qu'il ne luy auroit pas souffert de manger chez luy, ny de voir une seule fois la table de sa maison depuis tant d'années. Et comme celuy qui disoit que le roi l'avoit attrapé, et lui avoit joué un mauvais tour, de luy avoir osté tout son repos et loisir, et le moien de dormir à son aise, l'aiant rendu de pauvre riche. Et si quelqu'un aiant recueilly de fort bon vin, accusoit les dieux Cabires d'Æschylus, d'avoir fait faillir le vinaigre en sa maison, ainsi comme eulx mesmes par jeu l'en avoient menacé. Car ces façons là de louanges couvertes et simulées touchent au cœur, et agréent de tant plus qu'elles ont la grace plus aiguë, tellement que ceulx qui se sentent ainsi louez n'y resistent pas, et n'en sont pas mal contents.

Mais il faut que celuy qui veut gentiment et dextrement user d'une mocquerie cognoisse bien la difference des vices et imperfections dont les personnes seront tarées, comme d'avarice et d'opiniastreté, et des vacations ausquelles elles seront adonnées, comme aux lettres ou à la chasse : car on est marry à bon escient de se sentir attaint de ces imperfections, et bien aise d'estre gaudy des autres, comme Demosthenes le Mitilenien dit plaisamment, estant allé voir un sien familier qui aimoit fort la musique et le jeu de la cithre, après qu'il eut frappé à la porte, et que l'autre luy eut respondu de dedans qu'il entrast : « mais que tu aies attaché ta cithre », dit-il. Mais le bouffon de Lysimachus au contraire rencon-

tra mal plaisamment, car le roy se jouant à luy, luy meit un scorpion contrefait de bois sur sa robbe, de quoy il s'effroya, et en tressaillit de peur : mais s'estant incontinent apperceu que le roy se jouoit : « Je « te vais dit-il, sire, faire belle peur aussi, donne moy « un talent ». Autant faut il avoir d'esgard et faire pareille difference quant aux defectuositez et imperfections corporelles des personnes, au moins en la plus part. Car si on les moque pour ce qu'ils ont le nez long ou court, ils ne s'en font que rire : comme un mignon de Cassander ne se courrouça point de ce que Theophrastus luy dit, « Je m'esbahis comment « tes yeux ne chantent de joye, veu que le nez leur ce- « de ». Voulant dire qu'il avoit le nez plus enfoncé que les yeux. Et Cyrus qui dit à un qui avoit le nez grand et aquilin, qu'il espousast une femme camuse, par ce qu'ainsi ils seroient bien appariez. Mais si on les picque d'avoir ou le nez punais, ou l'aleine puante, ils s'en offensent : et derechef si on les gaudit d'estre chauves, ils le passent aisement, mais si on les mocque d'estre borgnes ou aveugles, ils s'en fachent. Car Antigonus se gaudissoit bien luy mesme de son œil crevé, comme quand on luy presenta un escript en grosses lettres, « Un aveugle mesme, dit il, y mor- « droit ». Mais il feit mourir Theocritus de Chio prisonnier, pour ce que quelqu'un le confortant, luy dit, qu'incontinent qu'il viendroit devant les yeux du roy, il auroit la vie sauve : voire mais, respondit il, c'est autant à dire, qu'il est impossible que ma vie soit sauve : pour ce que le roy Antigonus n'a-

voit qu'un œil. Et Leon Bysantin, comme Paciades luy objiceast qu'il avoit les yeux chassieux : « Tu me « reproches, dit il, un peu de mal que j'ay aux yeux, « et tu ne regardes pas que tu as un fils qui porte la « vengeance divine sur ses espaules ». Pour ce qu'il avoit un fils qui estoit bossu. Aussi se courrouça Archippus qui de son temps estoit l'un des orateurs qui avoit credit au gouvernement d'Athenes, de ce que Melanthius se mocquant de luy, pour ce qu'il estoit fort courbé en avant, disoit οὐ προεστάναι, c'est à dire, qu'il ne presidoit pas : mais προκεκυφέναι, c'est à dire, qu'il courboit et panchoit en avant la republique (1), comme qui diroit, qu'il ne dressoit pas, mais qu'il courboit le gouvernement d'Athenes. Il y en a d'autres qui prennent ces gaudisseries là doulcement et moderément : comme l'un des mignons d'Antigonus luy aiant demandé un talent en don, et en aiant esté refusé, luy demanda qu'il luy baillast de ses gardes pour l'accompagner et luy faire escorte, de peur que par le chemin on ne l'espiast pour le destrousser, et qu'il feroit semblant de porter le talent sur ses espaules. Voilà comment les hommes se portent en ces choses là exterieures pour leur inegalité, les uns d'une sorte, les autres d'une autre. Epaminondas estant en un bancquet avec ses compagnons en magistrat, beuvoit du vinaigre : et comme ils luy demandassent pourquoy il faisoit cela, et s'il estoit

(1) La grace ne se peult trouver en termes françois, par ce que l'un signifie estre droict, et l'autre courbe en avant. *Amyot.*

bon pour la santé : je ne sçay, respondit il, mais bien sçay-je qu'il est bon pour faire souvenir comment on vit en ma maison: pourtant fault il cognoistre et considerer les natures et les mœurs d'un chascun, pour tascher à user de jeux et de traicts de risée sans fascher personne, et pour se rendre agreable à un chascun.

Quant à l'amour il est fort divers et variable, comme en toute autre chose, en brocards et traicts de risée, par ce que les uns s'en offensent, les autres s'en esjouissent, mais sur tout fault il observer et sçavoir bien cognoistre l'oportunité du temps : car tout ainsi comme le vent du commancement esteint le feu à cause de sa foiblesse, mais quand il est embrasé il luy donne nourriture et accroissement, aussi l'amour quand il ne fait que naistre et commancer à venir, il se courrouce et se fasche contre ceux qui le descouvrent, mais quand il est tout descouvert et cogneu de tous, alors il s'en nourrit et s'en rit, estant par maniere de dire soufflé et enflammé davantage par les brocards et atteintes qu'on luy en donne : mais bien sont ils joyeux qu'on les gaudisse de leurs amours, principalement quand les personnes qu'ils aiment sont presentes, encore que ce soit de leurs propres femmes qu'ils soient amoureux, ou de quelques jeunes hommes qu'ils aiment d'un amour vertueux, ils s'en prevalent, en sont fort aises et en font gloire envers eulx, d'estre gaudis et brocardez pour l'amour d'eulx. Comme Arcesilaus luy en aiant esté en son eschole jetté un traict par quelqu'un de

ceulx qui faisoient profession d'aimer, respondit, « Ceste atteincte là ne me semble toucher à personne « de la compagnie ». « Tu ne touches doncques point, « repliqua l'autre, à celuy là » : en luy monstrant un beau et honneste jouvenceau qui estoit assis tout joingnant luy.

Il fault aussi bien prendre garde devant qui on les dit ces traicts là, car on se rit quelquefois des mots que lon s'oyt dire entre familiers et amis, que qui les diroit devant une femme, ou devant un pere, ou devant un maistre d'eschole, on s'en offenseroit, si ce n'estoit chose qui leur fust fort agreable. Comme si quelqu'un se mocquoit d'un sien compagnon devant un philosophe, de ce qu'il iroit les pieds nuds, ou de ce qu'il passeroit les nuicts à estudier et escrire, ou devant son pere de ce qu'il seroit tenant et chiche, ou devant sa femme de ce qu'il ne se monstreroit point courtois et gracieux aux autres dames, et qu'il seroit serviteur d'elle seule : comme Tigranes en Xenophon est mocqué par Cyrus, et que sera-ce si ta femme entend que tu portes toy mesmes tes hardes à ton col ? Elle ne l'entendra pas seulement, dit il, car elle le verra en sa presence mesme. Mais quand ceux qui disent de tels brocards, participent eulx mesmes aucunement à la mocquerie, cela les rend plus irreprehensibles, comme quand un pauvre se gaudit de la pauvreté d'un autre, ou un roturier de la basse et roturiere naissance de son compagnon, ou un amoureux de l'amour d'un autre : car il semble que ce n'est pas en intention d'injurier ny oultra-

ger quand ils se disent par ceulx qui ont semblables marques de defectuositez. Autrement il fasche fort, et picque bien au vif asprement : comme l'un des affranchis de l'empereur, glorieux à cause qu'il estoit soudainement devenu fort riche, se portoit superbement et insolentement en un bancquet envers quelques philosophes, jusques à leur demander par mocquerie, pour quelle cause la purée des febves et blanches et noires estoit egalement verte. Aridices qui estoit l'un des philosophes, s'en courrouçant, luy demanda reciproquement, pourquoy c'estoit que les marques des coups de fouët, soit que les escourgées fussent blanches, ou fussent noires, estoient tousjours egalement rouges : dequoy l'autre se courrouça si aigrement, qu'il se leva de la table tout bouffé, et s'en alla. Et Amphias natif de la ville de Tarse, que lon tenoit estre fils d'un jardinier, s'estant mocqué de l'un des familiers du gouverneur, comme estant yssu de petit lieu, y adjousta puis après, mais nous mesmes sommes yssus de pareille graine : et en feit rire l'autre. Aussi y eut il un musicien qui arresta gentiment et de bonne grace, la curiosité presumptueuse et importune du roy Philippus de Macedoine, qui s'oublioit tant que de luy vouloir monstrer sa leçon, et le reprendre touchant quelques accords de la musique : « J'à dieu ne plaise, dit il, sire, que tu sois « si mal fortuné que d'entendre cela mieux que « moy ». Car en faisant semblant de se mocquer de soy mesme, il remonstra au roy sa faute sans l'offenser. C'est le moien duquel usent aucunefois les

poëtes comiques, pour oster l'aigreur de la picqueure de leur mocquerie en se gaudissant d'eux mesmes, comme fait Aristophanes de sa teste chauve, et Cratinus de ce qu'il aimoit trop le vin, en sa comedie qu'il a intitulée Pytiné.

Mais sur tout fault il bien prendre garde que les brocards et traits de risée soient dicts promptement, et en respondant à quelque demande ou quelque risée sur le champ, non pas de loing comme chose estudiée et premeditée : car ainsi comme lon porte plus doulcement et plus patiemment les courroux, noises et debats qui naissent aucunefois ès convives mesmes, mais si quelque survenant de dehors injurie quelqu'un des conviez, et y vient faire quelque scandale, on le repute importun ennemy, et le chasse lon : aussi pardonne lon facilement à un traict de mocquerie, à une risée, et à une parole libre qui sera procédée de la matiere presente naifvement, sans estre par artifice cherchée d'ailleurs : mais si elle n'est point à propos de ce qui se fait, ou qui se dit là presentement, ains tirée par les cheveux, comme lon dit, de dehors, elle ressemble proprement à un guet à pend, et à une embusche projettée de loing, pour oultrager et injurier quelqu'un, comme fut le brocard de Timagenes, qui dit au mary d'une femme coustumiere de rendre sa gorge,

Ta musique est d'entrée mauplaisante
Nous amenant icy la vomissante (1).

(1) La grace de ceste rencontre ne se peut exprimer, à cause de

Et la demande qui fut proposée au philosophe Athenodorus, (1) si l'amour et charité des peres envers les enfans estoit naturelle : l'importunité de telles picqueures estans hors de propos, monstre une malveillance maligne, un propos deliberé d'outrager et injurier. Aussi ceulx là bien souvent pour la plus legere chose du monde, qui est une parole, payent la plus griefve amende qui soit : et au contraire, ceulx qui en sçavent user bien à propos en temps et lieu rendent tesmoignage à Platon, qui dit que c'est signe certain qu'un homme est bien né, et qu'il a esté bien nourry et appris, quand il se sçait jouër de bonne grace sans offenser personne.

QUESTION II.

Pourquoy est-ce que les hommes mangent plus en automne qu'en autre saison.

En la ville d'Eleusine, après la cerimonie des mysteres, estant la feste au fort de sa vigueur, nous estions en un festin chez l'orateur Glaucias, là où après que les autres eurent achevé de soupper (2), le frere du festoiant Xenocles commança à harceler

l'équivoque des mots grecs, dont l'un signifie musique, et l'autre vomissante. *Amyot.*

(1) Il devoit estre souspeçonné d'abuser d'une sienne fille. *Amyot.*

(2) Il faut lire, d'après la correction de M. Wyttembach : « Xe- « nocles de Delphes commença à railler Lamprias mon frère. » *C.*

et gaudir le mien Lamprias, de ce qu'il mangeoit encore, en se mocquant de ceulx de nostre païs de Bœoce, comme il a accoustumé, leur reprochant qu'ils sont grands mangeurs : et lors pour defendre mon frere, je pris la parole contre Xenocles qui suivoit la doctrine d'Epicurus, et luy dis : Tout le monde, mon bon amy, ne definit pas la volupté comme vostre Epicurus, que ce soit privation de toute douleur : et y a d'avantage, que Lamprias qui honore plus le pourmenement des peripatetiques et l'eschole de Lyceon, qu'il ne fait pas le verger d'Epicurus, veult par effect porter tesmoignage à ce que dit son Aristote, que chascun endroit soy mange plus en automne qu'il ne fait en toute autre saison de l'année, et si en donne la raison, mais il ne m'en souvient pas. Tant mieux, dit Glaucias : car nous nous efforcerons de la trouver après que nous aurons achevé de soupper. Après doncques que les tables furent ostées, Glaucias et Xenocles en refererent la cause aux nouveaux fruits diversement, l'un pour ce qu'il disoit, que les fruits nouveaux esmouvoient et laschoient le ventre, et ainsi qu'en vuidant le corps ils y engendroient tousjours de nouveaux appetis : l'autre, Xenocles, disoit, que la plus part des fruits ont je ne sçay quoy de perçant et poingnant qui provocque l'estomac à appeter de manger plus que nulle autre viande ny autre saulse qui soit, tellement que les malades qui sont desgoustez, recouvrent bien souvent leur appetit perdu en mangeant un peu de fruict nouveau : mais Lamprias dit, que la chaleur naturelle, par laquelle nous

nous nourrissons, se dissipe en esté et devient foible: et au contraire, quand ce vient sur l'automne elle se rassemble de rechef, et se fortifie par la froideur de l'air environnant, qui estrainct et reserre le corps. Et moy, à fin qu'il ne semblast que je voulusse participer à ce propos sans y rien contribuer à mon tour, je dis que l'esté nous avons plus grand soif, et usons plus d'humidité à cause de la chaleur. Maintenant doncques la nature, à cause de la mutation de l'air (1), cherchant le contraire., selon sa coustume ordinaire, nous fait avoir plus de faim en automne, à fin de rendre à la temperature du corps autant de nourriture seiche, comme elle en a pris d'humide en esté. Toutefois encore ne pourroit on pas nier, que partie de la cause de cest effect ne depende des viandes que lon mange, qui sont faittes des fruicts nouveaux tous frais et recents, non seulement des potages et legumages, mais aussi du pain, du bled, des chairs de l'année presente, qui sont bien plus savoureux et plus appetissans que ceux des années passées, et par consequent provoquent aussi plus à les appeter ceux qui en usent et qui en mangent.

(1) C'est en effet dans le changement de l'air qu'il faut chercher les principales causes de l'augmentation de l'appétit en automne. « Les légers froids de cette saison, dit M. Lorry (Usage des Ali« ments, t. II, p. 313), agissent sur les nerfs précisément comme « un stimulant, toute l'économie animale paroît être augmentée en « vigueur; il semble qu'il y ait une force et une action tonique plus « grande, plus de vibratilité et d'activité dans tous les nerfs; le vi« sage a un air de gaieté, les membres une activité plus grande, « l'esprit même paroît plus prompt et plus délié. »

QUESTION III.

Lequel a esté le premier, la poule ou l'œuf.

Il y avoit jà long temps que je m'abstenois de manger des œufs à raison de quelque songe que j'avois eu, voulant bien faire ceste experience en un œuf comme on le fait en un cœur, pour une vision qui m'estoit par plusieurs fois bien evidemment apparue en dormant : Si prit la compagnie opinion de moy en un festin que nous faisoit Sossius Senecion, que j'avois mis en ma teste les fantaisies et superstitions d'Orpheus et de Pythagoras, et que j'abominois le manger de l'œuf, pour ce que je croyois que l'œuf fust le principe et la source originaire de la generation, commė aucuns l'ont pensé du cœur, et les autres du cerveau, tellement qu'Alexandre Epicurien par maniere de risée allegua ces vers,

Qui febves mange autant de mal il fait
Que qui son pere ou sa mere deffait.

Comme si par ce mot Cyamos, qui signifie febves ils eussent voulu entendre couvertement des œufs, à cause de la groisse (1) qui s'appelle Cyesis, estimant que c'est tout autant manger des œufs que des animaux qui les ponnent. Et si pour respondre à cela je leur eusse dit la vraye cause, elle leur eust semblé

(1) Grossesse.

encore plus impertinente et plus digne de mocquerie, mesmement à cest Epicurien là, si je luy eusse dit que c'estoit pour un songe, tellement que je n'empeschay pas que cest Alexandre, qui se jouoit, n'imprimast ceste opinion de moy, car il estoit gentil personnage, et docte assez honnestement. Mais de là il prit occasion de tirer en avant la question de l'œuf et de la poule, qui donna bien de l'affaire aux rechercheurs des causes naturelles, pour sçavoir lequel des deux avoit esté devant en nature. Si dit nostre familier amy Sylla, qu'avec ceste petite question de l'œuf et de la poule, comme avec un petit levier, nous remuons toute la grande et lourde machine de la generation du monde, et se deporta d'en parler plus avant.

Mais Alexandre s'en mocquant, comme d'une demande legere pour rire, à laquelle il n'y avoit rien de pois attaché, mon gendre Firmus commança a dire, il ne faudra doncques icy emprunter les atomes d'Epicurus : car s'il est vray qu'il faille supposer, que les petits elemens soient les principes des grands corps, il est vray-semblable que l'œuf ait esté premier que la poule, car comme entre les choses qui se peuvent juger par les sens, il est plus simple, là où la poule est corps plus meslé et composé. Et à parler generalement, le principe va tousjours devant. Or la semence est un principe, et l'œuf est plein de semence, et plus petit que non pas l'animal : et tout ainsi comme le progrès et advancement est un milieu entre la disposition et la perfection, aussi

semble il que l'œuf soit un progrès et advancement de nature tendant à faire un animal vivant de la semence disposée. Davantage ainsi comme en l'animal on dit que premierement se forment les arteres et les veines, aussi est il raisonnable de dire, que l'œuf a esté premier que l'animal, oomme le contenu dedans le contenant : car les arts mesmes esbauchent premierement leurs ouvrages grossement sans forme ne figure, et puis après elles donnent distinctement forme et figure à chasque chose, suivant ce que disoit le statuaire Polycletus, que leur ouvrage estoit lors le plus difficile, quand l'argile dont ils font leurs moules estoit venue à l'ongle (1). Pourtant est il vray-semblable, que la matiere cedant et obeissant premier à la nature remuante et informante, produisit du commancement des masses grossieres, non encore figurées ny formées, telles que sont les œufs, mais depuis ils furent taillez et formez, tellement que la nature figura et forma dedans l'animal : ne plus ne moins que nous voions que la chenille s'engendre premierement, puis venant à s'endurcir par la seicheresse, en fin elle creve et met hors de sa taye un petit papillon, que lon appelle nymphe. Aussi l'œuf est comme la premiere matiere de la generation, par ce qu'il est force qu'en toute mutation precede et aille devant ce qui se doit transmuer en autre chose.

Regardez comment les artisons s'engendrent dedans

(1) Étoit venue au point d'être perfectionnée.

les arbres, et les vers dedans le bois, par la putrefaction ou concoction de l'humidité. Il n'est homme qui sçeust nier que ceste humidité là n'ait precedé, et que selon tout ordre de nature ce qui engendre ne soit plus ancien que ce qui est engendré, par ce que la matiere, ainsi que dit Platon, tient lieu de mere et de nourrice en toutes choses qui vienent à naistre, et est la matiere tout ce dont est composé ce qui se produit : mais quant au surplus, ce dit il en riant,

Je chanteray aux sages entendus

une sentence saincte et sacrée prise des hauts secrets d'Orpheus, laquelle ne prononce pas seulement, que l'œuf soit plus ancien que la poule, ains luy donne et adjuge le droict d'aisnesse de toutes les choses ensemble qui sont en ce monde, mais le reste demeure caché soubs sacré silence, comme dit Herodote, par ce que ce sont de trop profonds secrets, seulement vous diray-je en passant, que le monde contenant beaucoup de diverses especes d'animaux, il n'y en a pas une seule qui soit exempte de passer par la generation de l'œuf. Car l'œuf produict les volatiles, qui sont les oiseaux : les nageans, qui sont les poissons, en nombre infiny : les terrestres, comme les lisards : les ambigus qui vivent et en eau et en terre, comme les crocodiles : ceux qui n'ont que deux pieds, comme la poule : ceux qui n'en ont point du tout, comme le serpent : et ceux qui en ont plusieurs., comme les sauterelles. Ce

n'est donc pas sans grande raison qu'il est consacré aux sainctes cerimonies de Bacchus, comme une representation de l'auteur de nature qui produit et comprend en soy toutes choses.

Après que Firmus eut ainsi discouru, Senecion luy respondit, que la derniere comparaison qu'il avoit faicte estoit celle qui faisoit la premiere opposition contre luy. Car tu ne t'es pas pris garde, Firmus, que tu as ouvert la porte, comme lon dit en commun proverbe, du monde, contre toy mesme : pource que si le monde a esté devant toutes choses, comme celuy qui est le plus parfaict, et la raison veut que ce qui est parfaict precede ce qui est imparfaict, l'entier ce qui est defectueux et mutilé, et le tout la partie, d'autant que rien ne peut estre partie que son tout ne soit premier. C'est pourquoy personne ne dit jamais que l'homme soit de la semence, ains au revers dit on l'œuf de la poule, et la semence de l'homme, comme estans ces choses là succedentes et posterieures à celles cy, et prenans leur naissance en icelles, paians puis après comme une debte à la nature, qui est la generation : car elles sont indigentes et appetentes de ce qui leur est propre, pource qu'elles ont une inclination naturelle à desirer produire chose telle que celle dont elles sont sorties. Aussi est-ce, comme lon definit la semence, geniture appetant generation. Or n'y a il rien qui appete ce qui n'est pas en estre, et voit on que les œufs ont totalement leur essence de la composition et compaction qui se fait dedans le corps de

l'animal, il s'en fault seulement qu'il n'a pas les outils ny les vases tels qu'ils sont ès animaux.

C'est pourquoy lon ne treuve point escrit, qu'il y ait jamais eu œuf engendré de la terre, car les poëtes mesmes feignent que celuy des Tyndarides estoit tombé du ciel : là où la terre produit jusques au jourd'hui en Ægypte des animaux tous entiers et complets, et en plusieurs lieux des serpens, des grenouilles, des cygales, le principe et la puissance generative y estant de dehors inserée. En la Sicile du temps de la guerre servile y aiant eu grande quantité de sang espandu, plusieurs corps s'estans corrompus et pourris dessus la terre sans estre inhumez, il en sortit un nombre infiny de sauterelles, qui gasterent et rongerent tous les bleds, s'estans respandues par toute l'isle. Tous ces animaux là doncques naissent de la terre et s'en nourrissent, et puis en se nourrissant font une superfluité genitale propre à engendrer que lon nomme semence : pour de laquelle se descharger ils s'apparient par volupté le masle avec la femelle, et se meslans ensemble, les uns selon leur nature font des œufs, les autres des petits vivans : et par là voit on manifestement que leur premiere generation et production en estre estant yssue de la terre, par une maniere de conjonction puis après les uns avec les autres, ils font leurs enfantemens, mais en somme c'est tout autant comme qui diroit que la matrice a esté devant la femme : car telle relation que la matrice a à l'œuf, telle aussi et semblable l'a l'œuf au petit qui s'engen-

dre et s'esclost dedans luy. De maniere que celuy qui demande comment sont nez les oyseaux, n'estans pas nez les œufs, c'est tout autant comme qui demanderoit comment sont nez les hommes et les femmes avant que les parties naturelles de l'un et l'autre sexe fussent en estre : combien que la plus part des parties naissent ensemble avec le total, mais les facultez et puissances viennent à estre emprainte après ès parties, et les operations et actions succedent puis après aux facultez, et consequemment les ouvrages accomplis et parfaits aux actions et operations. Or l'ouvrage de la puissance et faculté generative des parties naturelles est la semence, et l'œuf, de maniere qu'il est force de confesser qu'il est doncq posterieur de generation à la naissance du total. Et considerez, que comme il n'est pas possible qu'il se face concoction de viande et de nourriture devant que l'animal tout entier soit faict, aussi n'est il pas possible que l'œuf ny la semence soit, attendu qu'ils se font par certaines concoctions et alterations : et ne se peut faire que devant que l'animal soit entierement complet, il y ait en luy ou de luy chose aucune qui ait nature de superfluité de nourriture.

Toutefois encore la semence est autrement principe, là où l'œuf n'a pas mesme raison de principe, par ce qu'il ne subsiste pas le premier, ny aussi raison de total, par ce qu'il est imparfaict : dont vient que nous ne disons pas que l'animal ait esté engendré sans principe, ains disons qu'il y a eu un principe de generation, qui est la puissance generative,

par laquelle la matiere a esté transmuée, et luy a esté imprimée une temperature generative, et que l'œuf puis après est comme une supergeneration, ne plus ne moins que le sang et le laict de l'animal après la nourriture et la concoction. Car on ne voit jamais œuf engendré de limon, d'autant qu'il a sa generation et concretion dedans le corps de l'animal seulement, là où il y a des animaux innumerables qui se procreent et engendrent du limon, et dedans le limon. Car pour n'en alleguer point d'autres exemples, on prend tous les jours une infinité d'anguilles, et ne veit on jamais anguille qui eust ny œuf ny germe, ains si on espuise toute l'eau, et que lon oste toute la bourbe et le limon, soudain que l'eau retourne à couler dedans ce lieu là, il s'y engendre des anguilles. Il est doncq force que ce qui a besoing d'un autre pour estre, soit posterieur de generation, et que ce qui autrement et sans cela peut estre, soit precedant, et qu'il aille devant quant à la precedence de generation, car c'est de celle priorité dont on parle. Qu'il soit ainsi, les oyseaux font et composent leurs nids avant que pondre leurs œufs, et les femmes preparent des couches et des langes pour leurs enfans avant qu'elles soient accouchées, et toutefois vous ne diriez pas ny que le nid ait esté de generation avant l'œuf, ny les langes avant l'enfant. Car la terre, ce dit Platon, n'imite pas la femme, mais c'est la femme qui imite la terre, et consequemment chascune des autres femelles : et est vraysemblable, que la premiere generation a esté faicte entiere et accomplie de la terre

par la vertu et perfection du generateur, sans avoir besoing de tels outils ny tels vases que la nature a fait et inventé depuis ès femelles, qui portent et engendrent à cause de son impuissance et imbecilité.

QUESTION IV.

Si la luicte est le plus ancien des combats et jeux de pris sacrez.

Nous faisions le festin pour la victoire que Sosicles de Corone avoit obtenue ès jeux Pythiques sur tous les autres poëtes, et approchant le jour que devoient combattre les combattans à nud, on y parloit plus de luicteurs que de nuls autres, pource qu'il en estoit arrivé grand nombre, et des plus renommez de toute la Grece. Estant doncques en la compagnie Lysimachus, l'un des procureurs des Amphyctions, dit qu'il avoit n'agueres ouy dire à un Grammairien, que la luicte estoit le plus ancien de tous les combats à nud, et disoit que le nom mesme en portoit temoignage, (1) (estant la luicte appellée *palé*, comme qui diroit *antique*). Car communément les choses plus modernes et plus recentes d'invention prennent leurs noms des ancienes, comme αὐλος, qui signifie aubois, semble avoir esté nommé de ναύλη, qui est instrument de clavier : et encore aujourd'hui appelle lon le jeu des flustes κρούμα, qui signifie touchement,

(1) Cela n'est pas dans le texte. Voyez les Observations. C.

la denomination estant prise de la lyre dont on jouë en touchant. Qu'il soit vray, on appelle palæstra le lieu où s'exercent tous ceux qui combattent à corps nud, combien que le jeu de la luicte de toute ancienneté luy ait donné le nom, et l'a tousjours retenu aussi bien pour les autres exercices qui ont esté inventez, et sont venus en usage depuis. Je pris alors la parole et dis, que cest argument et tesmoignage là n'estoit pas fort assez pour conclure, par ce que palæstra a bien esté denommé de palé, qui signifie la luicte, non pource qu'elle soit plus anciene que les autres combats, mais pource que c'est celuy seul de tous qui a besoing de saulpoudrure de poulsier qui s'appelle Pellos, et de Cerome, qui est une composition d'huile et de cire dont on frotte les luicteurs. Car au reste on n'exerce en ces lieux là ny la course ny l'escrime des poings, ains seulement y praticque lon la luicte, et le Pancration qui est l'escrime à faire du pis que lon peut, à cause qu'en l'un et l'autre exercice on y renverse l'un et l'autre dessus le sable : et est tout apparent que ceste escrime là du Pancration est meslée de la luicte et de la simple escrime des poings : autrement quel propos y auroit il, que ce combat là qui est le plus ingenieux et le plus artificiel de tous, soit aussi le plus ancien ? Car la necessité et l'usage met en avant le premier ce qui est simple, sans art, et qui se fait avec force et violence plus tost qu'avec regle. Après que j'eus dict cela, Sosicles y adjousta, Tu dis vray quant à cela, et pour confirmer ton dire, il me semble que palé a

esté denommé de ce verbe παλαίειν, qui signifie porter par terre, et renverser par ruse et par tromperie. Et Philinus, Mais plus tost il me semble, dit-il, qu'elle a esté appellée de ce mot παλαιστὴ, qui signifie la paulme de la main, par ce que c'est la partie des deux mains que plus emploient ceux qui luictent, comme aussi ceux qui escriment se servent plus des deux poings, dont l'escrime en a esté appellée πυγμὴ, comme la luicte palé, de la paulme de la main, combien que les poëtes usent de ce mot παλύνειν, qui signifie saulpoudrer et semer de poudre, dequoy nous voions que les luicteurs usent plus que nuls autres champions, et pourroit on bien encore dire, que le nom de palé seroit derivé de là. Mais considerez encore davantage cela, que les coureurs font tout ce qui est en eux pour esloigner le plus qu'ils peuvent, et laisser derriere leurs concurrents : et les escrimeurs des poings, encore qu'ils ne demandent bien souvent autre chose que s'entreharper, les juges et gouverneurs ne leur permettent pas de ce faire, et voions que les luicteurs seuls sont ceux qui plus s'entr'acollent et s'entr'embrassent, et la plus part de leurs façons de combattre sont prises ou vrayes ou feintes, accrochemens et mesuremens de l'un à l'autre, qui toutes les attachent et les entrelassent ensemble, tellement qu'il pourroit sembler que pour s'entr'aprocher ainsi, et estre tousjours près l'un de l'autre, la luicte auroit esté appellée palé de ce mot πέλας, qui signifie auprès.

QUESTION V.

Pourquoy est-ce qu'Homere entre les combats de pris, met tousjours en premier lieu l'escrime des poings, et puis la luicte, et le dernier la course.

Ces paroles aiant esté dittes, après que nous eusmes tous loué les raisons de Philinus, Lysimachus se prit à dire de rechef : Et quel autre combat voudroit on mettre devant la course, et la carriere, comme lon l'observe ès jeux Olympiques? Car icy aux jeux Pythiques, à chasque fois que lon combat, ils introduisent ainsi les combattans : Les enfans luicteurs les premiers, et puis les hommes luicteurs aussi, puis les escrimeurs des poings, et après les Pancratiastes à faire du pis que lon peut (1), puis quand les enfans ont achevé tous leurs combats, alors on appelle les hommes. Mais prenez garde si Homere auroit point fait cela expressement pour monstrer l'ordre qui y estoit observé de son temps, par ce qu'en ses œuvres tousjours l'escrime des poings est ordonnée, entre les combats à nud, la premiere, au second lieu la luicte, et au dernier la course. Dequoy Crates le Thessalien s'esbahissant, O Hercules (dit-il) combien nous ignorons de choses! Et je vous

(1) Amyot appelle ici les *pancratiastes*, gens à faire du pis que l'on peut; ailleurs il les appelle escrimeurs à outrance. Voyez la raison de ces différentes explications du mot *pancratiaste*, dans la note 1 du XIVe vol. p. 36.

prie, dit-il, si d'adventure vous avez en main aucuns de ses vers, de les nous vouloir reduire en memoire. Timon respondant : Il n'y a celuy, dit-il, à qui il ne sonne aux oreilles que aux honneurs des funerailles de Patroclus, cest ordre des combats y est observé. Et le poëte gardant tousjours ce mesme ordre egalement, fait qu'Achilles dit au bon homme Nestor,

Je t'offre en don gratuit ce present,
Pere Nestor, car ton aage est exempt
D'escrimer plus des poings, et te rebutte
Doresnavant du combat de la lucte,
Du javelot à tour de bras lancer,
Et du courir les autres avancer (1).

Puis faisant respondre le bon vieillard avec une longue trainée de paroles à la façon des vieilles gens, il dit ainsi,

Clytomedes je gaignay combattant
De mes deux poings, Angæus (2) en luctant,
Et Iphicus je passay de vistesse.

Et puis en un autre passage il introduit Ulysses qui provoque les Pheaciens

A faire à coups de poing, ou à lucter,
Ou à courir et se cullebuter (3).

A quoy Alcinoüs luy respond,

A coups de poing pas nous ne combattons

(1) Iliad. XXIII, 618 et suiv.
(2) Ajoutez : le Pleuronien. C.
(3) Odys. VIII, 206.

Des mieux du monde, et aussi peu luictons :
Mais à courir nous sommes bien fort vistes (1).

Là où il ne change pas l'ordre fortuitement, et selon qu'il luy venoit en la memoire, tantost en une sorte, tantost en une autre, ains suivant de poinct en poinct, comme par loy prescrite ce qui se faisoit alors et qui estoit en usage, par ce qu'ils gardoient encore lors l'anciene ordonnance.

Après que mon frere eut achevé son propos, je dis que selon mon advis il avoit bien parlé, mais que pour cela je ne pouvois entendre la raison de cest ordre, et si sembla à quelques uns des autres, que veu qu'il estoit question de combat, il n'y avoit point de propos que l'escrime des poings, ou le luicter allast devant le courir. Dequoy ils me prierent de rechercher la cause un peu de plus haut : parquoy je me pris à leur dire tout sur le champ, Qu'il me sembloit que tous ces exercices là estoient representation des choses de la guerre. Car qu'il soit vray, la coustume est encore, après que tous les combats sont achevez (2) d'amener sur les rengs un homme de pied armé de toutes pieces, comme pour tesmoigner que cela est le but où tendent tous les exercices du corps, et toutes ces jalousies là de gaigner le pris et le privilege que lon donne aux victorieux quand ils retournent triomphants ès villes dont ils sont nez, de faire une bresche aux murailles, et en

(1) Odys. VIII, 246.

(2) Lisez : « De faire combattre deux hommes armés de toutes « pièces. » *C.*

abattre une partie. Cela reçoit telle interpretation, qu'il n'est pas grand besoing de murailles à une ville qui a des hommes qui sachent combattre et emporter la victoire. Et en Lacedæmone ceux qui avoient une fois emporté le pris en ces jeux là sacrez et couronnez, par special privilege d'honneur avoient lieu et place de combattre en un jour de battaille tout joignant le roy : et n'y a de tous animaux que le cheval seul qui puisse participer à la couronne de tels jeux, pour autant que luy seul est idoine de nature et instruict par discipline à accompagner l'homme ès battailles, et à combattre quant et luy. Or si cela est veritable et à propos, nous voions que le premier affaire de ceux qui combattent est de frapper l'ennemy, et de se couvrir de luy (1). Le second est quand ils sont venus aux mains, et attachez aux prises, de s'entrepousser et essayer de renverser l'un l'autre, qui fut l'advantage, à ce que lon dit, que noz citoiens, estans bien adroicts à la luicte, eurent en la bataille de Leuctres à porter par terre les Lacedæmoniens. C'est pourquoy Æchylus en quelque passage parlant d'un vaillant homme de guerre, le nomme

Ferme luicteur à l'espée et bouclier.

Et Sophocles en quelque lieu parlant aussi des Troyens, les appelle

Aimant chevaux aux armes adresser,

(1) Se mettre à couvert de ses coups.

Les arcs de corne aux deux bouts enfoncer,
Luicter de près par si rudes approches,
Que les boucliers en sonnent comme cloches.

Le troisieme après tout est, de fuir si lon est vaincu, et de chasser si lon est vainqueur. A bon droict donq l'escrime des poings precede, la luicte est mise au second lieu, et la course au dernier. Parce que l'escrime des poings represente le charger l'ennemy, et se couvrir de luy, la luicte le harper et terrasser, et par le courir on s'exerce à chasser ou à fuir.

QUESTION VI.

Pourquoy est-ce que le pin, le sapin, et autres semblables arbres jettans rasine, ne se peuvent enter en escusson.

Soclarus nous festoyant en un sien vergier qui est arrosé et environné tout à l'entour de la riviere de Cephisus (1), nous monstroit des arbres diversifiez de toutes sortes d'entures en escusson. Nous y voions des oliviers qui sorteient de lentisques, et des grenadiers de meurthes. Il y avoit des chesnes qui portoient de bons poiriers, et des platanes qui recevoient des pommiers : et des figuiers qui avoient esté entez de greffes de meuriers, et d'autres meslanges de plantes sauvages domtées et apprivoisées jusques à porter fruits. Si se prirent les autres conviez à se

(1) Voyez la note 2 du XIVe. vol. p. 315.

jouër avec Soclarus, disans qu'il nourrissoit des especes de bestes plus estranges et plus monstrueuses que les sphinges et les chimeres des poëtes : mais Craton nous meit en avant la question, « pour quelle « cause les arbres huileux, et jettans resine ne reçoi« vent ny n'admettent point telles compositions », par ce que lon ne veit jamais ne cyprez, ne pin, ne sapin qui nourrist aucun greffe d'arbre de differente espece. Et Philon prenant la parole : Il y a, dit-il, une maxime entre les hommes doctes, qui est confirmée par l'experience des laboureurs, que l'huile est ennemie de toutes plantes, et n'y a plus prompt moien de faire mourir tel arbre que vous voudrez, que de le frotter d'huile, aussi bien que les abeilles. Or est il que tous ces arbres là sont gras, et ont une nature mollace, tellement qu'ils distillent la poix et la resine, et quand on les vient à fendre, ils jettent du dedans une liqueur, et les esclats d'iceux rendent une humeur huileuse qui reluit, à cause qu'elle est grasse. C'est pourquoy ils ne se peuvent mesler avec les autres arbres, non plus que l'huile avec les autres liqueurs. Philon aiant achevé, Craton adjousta qu'il estimoit, que la nature de l'escorce y faisoit aussi quelque chose, parce qu'estant deliée et seiche, elle ne bailloit pas siege ferme ne moien de prendre seve et s'incorporer aux greffes que lon mettoit dedans (1), comme tous les bois qui ont les es-

(1) Lisez : « Tout au contraire des arbres qui ont l'écorce molle « et humide, sous laquelle la greffe s'unit et s'incorpore facilement « avec le bois. » *C.*

corces de qualité trop humide et trop molle : car ils empeschent que le greffe ne se puisse unir et incorporer avec les parties qui sont au dessoubs de l'escorce. Soclarus mesme dit alors oultre cela, qu'il ne le prendroit pas mal celuy qui diroit estre necessaire, que ce qui reçoit une autre nature soit facile à muer et mouvoir, à fin que se laissant vaincre il se rende semblable, et qu'il transmue sa propre nature en celle de ce qui est planté dedans luy. Voylà pourquoy nous rendons, premier que de semer ou planter, la terre meuble, et l'amollisons et assouplissons (1), à fin qu'estant ainsi rompue et labourée, elle en soit plus aisée à se transmuer, et à ambrasser en son sein ce que lon y seme et ce que lon y plante. Car au contraire, celle qui est aspre et dure se transmue difficilement. Or ces arbres là estans de bois doux et leger, d'autant qu'ils ne se peuvent vaincre ne se transmuer, ne se peuvent aussi incorporer : et puis il est tout manifeste qu'il fault, que ce qui reçoit ait nature de champ et de terre labourable envers ce qui est enté dedans. Or, faut-il que la terre soit femelle et apte à porter : c'est pourquoy lon choisit les plus fertiles arbres pour enter dessus, ne plus ne moins que les femmes qui ont trop de laict, on leur baille encore d'autres enfans que les leurs à nourrir de mamelle. Et nous voions que le cyprez, le sapin, et autres tels arbres sont steriles et ne portent gueres ny de beaux fruicts : ainsi que nous

(1) Grec : nous l'arrosons et broyons.

voions le plus souvent, que les hommes et les femmes qui sont par trop grasses, ne font et ne portent point d'enfans, parce que consumans la plus part de leur nourriture en la grosseur de leurs corps, ils n'en laissent point de superfluité utile à faire de la semence. Aussi ces arbres là emploians toute leur substance et nourriture à se grossir eulx mesmes, ils en deviennent fort grands, et fort gros : mais ou ils ne portent point de fruict du tout, ou il est bien petit, et vient bien tard à perfection de maturité : pourtant ne se fault-il pas esbahir, si l'estranger ne peult naistre ne vivre, là où le naturel malaisément se nourrit.

QUESTION VII.

Du poisson qui s'appelle Remora (1), *à cause qu'il arreste les navires.*

Chæremonianus le Trallien, un jour qu'on avoit apporté grand nombre de petits poissons de toutes sortes, nous en monstra un qui avoit la teste longue et pointue, et nous dit qu'il ressembloit proprement à celuy que lon appelle Remora ou Echeneis, lequel il disoit avoir veu naviguant en la mer de la Sicile, et s'estoit grandement esmerveillé de voir la proprieté et force naturelle qu'a ce poisson de retarder et alentir sensiblement le cours d'une navire cinglant en

(1) Grec : ἐχενηΐς, le sucet, le remore. Voyez sur ce poisson Plin. Hist. Natur. IX, 41, et XXXII, 1.

pleine mer, jusques à ce que le marinier de la prouë le surprit attaché au paroy de la navire par le dehors. Si y en eut en la compagnie qui se mocquerent de luy, disans qu'il avoit reçeu pour bonne monnoye un conte fait à plaisir où il n'y avoit point de verisimilitude. Aussi y en eut il d'autres qui commencerent à caquetter des proprietez occultes et contrarietez naturelles, et allegua lon plusieurs telles choses, comme « Que l'elephant es« tant en fureur s'appaise si tost qu'il voit un « mouton. Et si vous approchez d'une vipere quel« que petite branche de fousteau, et l'en touchez, « vous la ferez demourer tout court. Un taureau « sauvage quelque eschauffé et esmeu qu'il soit, « s'appaise et s'adoucit aussi tost que lon l'attache à « un figuier. Que l'ambre remue et attire à soy tout « ce qui est sec et leger, excepté le basilic et ce qui « est frotté d'huile. Que la pierre d'aimant ne tire « plus le fer quand elle est frottée d'ail ». De tous lesquels effects l'experience est toute notoire, mais la cause en est bien difficile à trouver, si du tout elle n'est impossible : et quant à moy, je dis que cela estoit plus tost une deffaitte pour ne respondre point pertinemment à la question proposée, que non pas une exhibition de la cause : car nous voions que beaucoup d'evenemens qui s'entresuivent l'un l'autre sont reputez causes, qui ne le sont pas pourtant, comme si quelqu'un disoit, que le florir de l'ozier franc fust cause de faire meurir le raisin, pour ce que lon dit communément,

Si l'ozier fleurit,
Le raisin meurit:

ou qui diroit que par les potirons qui apparoissent dedans les lampes l'air se trouble et le ciel se couvre, ou les ongles crochus soient cause et non accident d'ulcere estant dedans les parties nobles. Tout ainsi doncques que chascun de ces exemples là, est suitte de divers accidents produits de mesmes causes, aussi cuide-je qu'il y a une mesme cause qui retarde la navire, et qui attrait ce petit poisson de Remora à s'y attacher : car ce pendant que la navire est seiche, et non pas encore trop imbue et trempée d'eau, il est vraysemblable que la quille en coule plus facilement par dessus la mer, et que pour ceste legereté elle fend plus aisement les vagues qui luy cedent, mais après qu'elle a esté bien trempée et longuement baignée, et qu'elle a amassé force algue, force coraline, et force mousse qui s'y est attachée, alors le bois de la quille en devient plus mousse à coupper et fendre les flots de la mer, et la vague venant à donner contre ceste masse ainsi grasse, ne se rompt pas aisement. C'est pourquoy les mariniers ont accoustumé de bien fourbir et racler les parois de la navire, pour en oster toutes accroches des herbes, d'algue, et de la mousse, qui s'y attachent, ausquelles il est aisé à croire que ce petit poisson Remora s'accroche volontiers, pour ce que c'est une matiere molle et tendre, au moien dequoy on a pensé qu'il fust cause principale d'arrester ainsi la navire, et non pas accessoire joincte à la principale de ce retardement.

QUESTION VIII.

Pourquoy est-ce que lon dit que les chevaux lycospades, c'est à dire qui ont esté tirez ou rescous du loup (1), *sont plus courageux que les autres.*

Aucuns estiment que les chevaux lycospades ont ainsi esté appellez, à cause d'une sorte de mors forte et rude qu'on leur baille, qui s'appelle lycos, c'est à dire loup, pour les arrester, à cause qu'ils sont ardents et malaisez à tenir : mais nostre pere, qui n'estoit pas homme prompt à dire comme les autres, et qui avoit tousjours des meilleurs chevaux qu'on eust sçeu choisir, disoit que ceux qui estoient eschappez aux loups pendant qu'ils estoient encore poulains en devenoient meilleurs et plus vistes, et qu'on les appelloit pour cela lycospades. Et d'autant que plusieurs luy portoient tesmoignage de dire en cela verité, nous estions en peine de trouver la cause, comment et pourquoy cest accident là pouvoit rendre les chevaux plus genereux, et plus courageux, par ce que la plus part de la compagnie soustenoit au contraire, que celà estoit plus tost pour leur imprimer une couardise que non pas une generosité : et que pour cela estans devenus paoureux et craintifs, ils en avoient les mouvemens plus legers et plus soudains, tout ainsi que les bestes qui se sont une fois

(1) Cette explication-là n'est pas dans le grec.

trouvées enveloppées dedans les toiles. Mais je dis quant à moy, qu'il falloit considerer, si c'estoit point tout le contraire de ce qu'il sembloit de prime face, par ce que les poulains ne devenoient pas plus vistes et plus dispos pour avoir evité le danger d'estre mangez des loups, mais au contraire ils n'en fussent jamais eschappez, si de nature ils n'eussent esté vistes et courageux : non plus que Ulysses ne devint pas plus sage et plus prudent, pour avoir eschappé le danger du cyclops geant Polyphemus : mais pour ce que de luy mesme naturellement il estoit tel, il trouva l'expedient et le moien de s'en sauver.

QUESTION IX.

Pourquoy est-ce que les moutons qui ont esté mords du loup, en ont la chair plus tendre, mais la laine plus subjette à engendrer des poulx.

Ce propos là nous conduisit après à parler aussi des moutons qui ont esté mords du loup, par ce que lon dit, que celle morsure en rend la chair plus delicate, mais que la laine en engendre des poulx. Si sembla bien que la raison que mon gendre Patrocleas allegua touchant la delicatesse estoit vraye, disant que ceste beste rendoit par sa morsure la chair plus tendre et plus fondante, d'autant que son aleine est si chaude et si ardente, qu'elle fond et digere les os mesmes dedans son estomac. Et que c'estoit pourquoy les chairs que le loup avoit mordues, se cor-

rompoient plus tost que les autres : mais quant à la laine nous en estions en doubte, d'autant qu'il nous sembloit qu'elle n'engendroit pas les poulx, mais que seulement elle les attrayoit, par la proprieté qu'elle a d'une aspreté raclante, et d'une chaleur dont elle ouvre les pores de la chair, laquelle proprieté s'imprime en la laine du mouton, par la morsure et par l'aleine du loup, qui altere non seulement la chair, mais jusques au poil et à la laine mesme de la beste tuée : dequoy faisoit foy l'experience et histoire, par ce que lon sçait que les chasseurs et les cuysiniers tuent aucunefois des bestes d'un seul coup, de sorte qu'elles tombent toutes roides mortes, sans respirer ny remuer pied ne patte, et d'autres à plusieurs coups mal-aisément et à toute peine : et qui est encore plus merveilleux, c'est que la chair de celles qui sont ainsi tuées à plusieurs fois, prend du ferrement dont elles sont blessées, une telle qualité, qu'elles se corrompent incontinent, et ne demeurent pas entieres un tout seul jour. Au contraire celle des bestes qui sont tuées tout à coup ou moins lentement, ne ressent rien de cela, ains demeure saine et entiere assez long temps. Et qu'il soit vray que les diverses façons de mort dont les bestes sont tuées, passent et s'apperçoivent jusques aux cuirs, jusques aux poils, et jusques aux ongles, Homere mesme le nous donne à entendre, parlant du cuir et des courroyes d'un bœuf tué à vifve force : car la peau de ceulx qui ne meurent point de vieillesse ny de maladie ou langueur, ains sont occis violentement, en est plus ferme et

plus dure : vray est que des animaux qui ont esté mordus par les bestes sauvages les ongles leur deviennent noirs, le poil leur tombe, et leurs peaux en devienent lasches et faciles à deschirer.

QUESTION X.

Si les anciens faisoient mieulx servans à table chascun à part, que maintenant que lon mange de communes viandes tous ensemble.

L'année que je fus prevost à Athenes de la prevosté qui donne le nom à l'année (1), les souppers en ma maison estoient presque tousjours bancquets ordinaires de sacrifices, là où à chascun estoit assigné à part sa portion : dequoy plusieurs estoient fort aises, et les autres le blasmoient comme chose incivile et mal honneste, disans que puis que lon a osté la couronne du sacrifice de dessus la teste, il fault aussi remettre les tables à l'usage et à la façon accoustumée : car ce n'est pas pour manger simplement, ce disoit Agias, ny pour boire, à mon advis, mais pour manger et boire ensemble, que nous nous entreconvions, là où ce departement de chair et de viandes par portions oste toute communication de societé, et fait d'un soupper plusieurs souppers, et plusieurs souppans à part, et nuls souppans ensem-

(1) Grec : lorsque je gérai la place d'éponyme, ainsi appelée parcequ'elle donne son nom à l'année.

ble les uns avec les autres, quand chascun prent ainsi comme de l'estau du boucher, sa chair à certain pois, et à certaine mesure, et met sa portion devant soy. A quoy tient il, je vous prie, que lon ne baille quant et quant à chascun des conviez son hanap (1), son pot (2) plein de vin, et sa table à part? Comme lon dit que ceux de la lignée Demophoontide (3) feirent jadis à Orestes, en luy commandant de boire et manger, sans s'amuser à parler aux autres. N'est-ce pas tout un que ce qui se fait maintenant en mettant du pain et de la chair devant un chascun pour le paistre à part en sa propre maugeoire? Il n'y a difference sinon que lon ne nous fait pas commandement de manger en silence sans parler, comme lon fait à ceux qui disnent au festoyement d'Orestes, là où cela mesme nous doit appeller à communauté de toutes choses en un bancquet que nous parlons les uns aux autres, que nous participons au plaisir du chant d'une menestriere, qui nous resjouit autant les uns que les autres de sa musique, et d'une balladine tout de mesme. Ceste couppe mesme d'amitié qui est apportée au milieu de la compagnie pour y boire tous les uns aux autres sans estre astrainct à certaines bornes, comme une source et fontaine vive de benevolence, aiant pour toute

(1) Grand vaisseau servant à boire, écuelle.

(2) Grec : son conge.

(3) Grec : les Demophoontides; c'est une nouvelle lignée ou tribu qu'Amyot introduit à Athènes, et qui n'y fut jamais, comme l'observe très bien Méziriac.

mesure la soif et disposition à boire d'un chascun, non pas comme ceste très-injuste distribution de portions de chair et de pain à chascun, qui se farde et se masque d'une couleur faulse d'egalité entre ceulx qui sont inegaux, par ce que l'egal et le mesme à un qui a besoing du moindre devient plus, et à celuy qui a besoing de plus, est moins. Tout ainsi doncq que celuy se feroit mocquer, qui à plusieurs differents malades de diverses maladies distribueroit medecines egales à pois et mesures exactement semblables : aussi feroit le festoiant qui aiant assemblé en un festin plusieurs differentement appetissez, les voudroit traitter tous de mesme, en mesurant l'egalité de sa distribution à la proportion arithmetique, et non pas à la geometrique. Il est vray que nous allons tous à la taverne acheter le vin à une mesme mesure et egale, qui est la publique, mais à la table chascun y apporte son estomac, lequel se remplit non de ce qui est egal à tous, mais de ce qui suffit à chascun. Et quant aux banquets d'Homere, il n'est point à propos de les apporter de ceste discipline là militaire, et de la coustume du camp, à noz mœurs de maintenant, ains est plus raisonnable que nous nous proposions à ensuivre l'humanité et courtoisie des anciens, qui honoroient non seulement ceux qui logeoient et demouroient avec eulx, mais aussi leurs commensaux qui mangeoient à mesme table, et de mesme viande, d'autant qu'ils reveroient la societé et communauté en toutes choses. Parquoy laissons là, je vous prie,

les souppers d'Homere, lesquels me semblent un peu trop affamez, et trop alterez, encore qu'ils aient des princes pour maistres d'hostel, qui sont plus fins et de plus près regardans à la depense que les taverniers et hosteliers mesmes de l'Italie, veu qu'entre les armées, et lors qu'ils estoient aux mains avec les ennemis, ils se souvenoient exactement combien de fois chascun des conviez avoit beu en son logis. Ceux de Pindare sont certainement bien meilleurs, esquels, comme il dit,

Bien souvent le prince honorable
Séioit avec eulx à la table,

par ce qu'ils avoient communication de toutes choses ensemble : cela veritablement estoit une communion et une mixtion, là où cecy n'est qu'une division et une separation d'hommes, qui monstrent semblant d'estre grands amis, et ne peuvent pas neantmoins communiquer ensemble jusques à manger de mesme viande.

Agias fut bien ouy et loué pour les raisons qu'il avoit alleguées, (1) et y en avoit qui disoient qu'il ne falloit pas trouver estrange, s'il se courrouçoit qu'on luy baillast une portion egale aux autres, veu qu'il avoit le ventre si grand, et si gros : car à la verité il estoit de grande vie, et mangeoit beaucoup. Or en un poisson commun, comme disoit Democritus, il

(1) Lisez : « ce qui m'engagea à lui répondre. Je dis, qu'il ne « falloit pas trouver étrange, etc. » C.

n'y a point d'arestes. Et c'est cela, dis-je adoncque, principalement qui nous a introduit et amené l'usage des portions, et non sans grande raison : car comme dit la vieille royne Jocaste ès Phœnices d'Euripide,

Cela qui joinct les peuples alliez
L'un avec l'autre, et citez à citez
En un lien, c'est ceste egalité,

de laquelle il n'y a rien qui ait tant affaire ny tant de besoing, comme la societé et communion de la table, l'usage en estant fondé sur la nature et sur la loy necessaire, non pas vaine ou tirée d'ailleurs par opinion, par ce que naturellement celuy qui ne peult tant manger, ou qui demeure derriere, veult mal à celuy qui mange plus de la viande commune, ne plus ne moins que la galere qui a la vogue devant les autres, necessairement est mal vouluë d'elles : car ce n'est point à mon advis un amiable commancement de festin, quand on vient à ravir des mains la viande les uns aux autres, et que lon y jouë à qui sera plus habile de la main, et que lon s'entrepousse à coups de coude l'un l'autre, ains sont toutes ces façons de faire là mal honnestes, et tiennent de la coustume des chiens, se terminant quelquefois, et bien souvent, en injures et en choleres, non seulement des conviez les uns contre les autres, mais aussi alencontre des maistres d'hostel, voire de ceulx mesmes qui font le festin. Mais du temps que ces sages fées là, Mœra et Lachesis, gouvernoient la societé et

communauté des festins, on n'y voioit rien de desordre, rien de salle ny mechanique, ains appelloit on lors les souppers et banquets δαῖτας, et les conviez souppans δαιτυμόνας, et les escuyers trenchans qui servoient à la table δαιτρούς, pour ce qu'ils departoient et donnoient à chascun sa portion. Aussi avoient les Lacedæmoniens pour leurs distributeurs de chairs, non personnes vulgaires, ains les premiers hommes de leur estat, tellement que Lysander mesme fut en Asie estably par le roy Agesilaus, commissaire à distribuer les chairs en son camp.

Mais telles distributions cesserent alors que la superfluité et les delices furent introduictes ès festins, d'autant que lon ne pouvoit pas ainsi facilement partir les pastisseries, les tartes, les maschepans, les saulses, les saupiquets et viandes exquises, de maniere qu'estans vaincus par la friandise de telles voluptez, les hommes abandonnerent l'egalle distribution des parts et portions : dequoy on peult prendre pour argument et preuve suffisante ce que lon voit encore jusques au jourd'huy, que les sacrifices et banquets publicques se font encore à la mode antique aux portions, pour monstrer la netteté et simplicité de vivre des anciens ; tellement que celuy qui reçoit la distribution remet sus quant et quant la frugalité. Voire mais on me pourra dire, que là où il y a du propre se perd le commun. Ouy bien, où le propre n'est pas egal entre tous : car ce n'a pas esté la possession du propre, mais l'usurpation de l'autruy, et la convoitise du commun, qui a amené l'in-

justice, la noise et la guerre au monde, laquelle lés loix reprimans par les bornes du propre à chascun, en ont esté appellées νόμοι, de l'authorité et puissance qu'elles ont de partir egallement à chascun ce qui est commun entre tous : autrement tu ne devras non plus vouloir que le festoiant distribue à chascun sa couronne et son chappeau de fleurs, ny sa place de l'assiette, voire que si quelqu'un d'adventure amenoit au festin une sienne amie, ou une balladine, cela devra doncque estre commun entre les amis, à fin que toutes choses soient ensemble pesle mesle et tout un, comme disoit Anaxagoras. Ou s'il est ainsi, que la vendication en proprieté de telles choses ne trouble rien la societé et communauté, veu que les autres de principalle consideration et de plus grande importance sont communes, j'entens la conference de paroles, les caresses de boire les uns aux autres : nous nous deporterons à bon droit de mespriser et condamner les portions et le sort de partage, fils de Silence, comme dit Euripides, lequel ne donnant point la prerogative, ny à la richesse, ny au credit, ny à la noblesse, ains allant ainsi qu'il se rencontre tantost cy tantost là, esleve le cœur à celuy qui est pauvre et petit, et ne le prive point de quelque espece de liberté, et si accoustume le grand à ne desdaigner point l'egalité, ains le modere et tempere sans le fascher.

SOMMAIRES

DU TROISIEME LIVRE.

LIVRE TROISIEME.

LE PREAMBULE.

Le poëte Simonides, Sossius Senecion, voiant en quelque banquet un estranger qui ne disoit mot, et ne parloit à personne, luy dit : mon amy, si tu es un sot, tu fais sagement : mais si tu es sage, tu fais sottement. Car il vaut bien mieux couvrir et cacher son ignorance, comme disoit Heraclitus, que de la descouvrir, mais il est bien malaisé quand on est à faire grand chere, et que lon boit à bon escient : car comme dit le poëte,

Le vin peult tant que le sage il destrave,
Et fait chanter l'homme tant soit il grave,
Rire, gaudir, et chanter, et baller,
Et, ce que taire il devroit, deceler (1).

Là où il semble que le poëte en passant nous à voulu monstrer la différence qu'il y a entre avoir beu et estre yvre : par ce que le chanter, le rire et baller advient communement à ceulx qui ont assez beu, mais de babiller, et ne celler ce qu'il eust mieulx vallu taire, cela est acte d'ébrieté et yvrognerie. C'est pour quoy Platon dit (2), que les conditions du commun des hommes se descouvrent mieulx en beuvant qu'autrement. Et quand Homere dit,

(1) Odys. XIV, 462. (2) L. I, des Loix.

Ils ne s'estoient pas cogneus à la table (1).

il monstre bien qu'il entendoit la vehemence du vin, et la force qu'il a d'engendrer beaucoup de paroles : car on ne cognoistroit point les hommes, ny leurs meurs et conditions pour manger et pour boire, s'ils beuvoient et mangeoient sans mot dire. Mais d'autant que le boire induit les gens à beaucoup parler : et le parler descouvre et met en evidence plusieurs choses, qui autrement estoient couvertes : le boire ensemble, par conséquent, donne grande cognoissance des uns aux autres. De maniere que lon pourroit à bon droit reprendre Æsope et luy dire, Dea mon amy, à que faire vais tu cherchant des fenestres, par lesquelles chascun peust voir ce que son voisin a sus le cœur? car le vin le nous descouvre assez, ne laissant pas demourer celuy qui a beu en silence, ains luy ostant tout masque et toute simulation deguisée, lors qu'il semble estre plus esloigné de la loy, comme de son regent et pedagogue. Le vin doncques est suffisant pour Æsope, pour Platon, et pour tous ceux qui cherchent les moiens de descouvrir les secrets des cœurs des hommes : mais ceux qui ne se veulent point tenter ne langueier les uns les autres pour s'entredecouvrir, ains cherchent à se resjouir et recreer ensemble, ils tiennent de tels propos, et mettent en avant de telles questions, que par icelles les mauvaises parties et imperfections de l'ame, si aucunes y

(1) Odys. XXI, 35.

en a, se cachent, et ce qu'il y a de meilleur et de plus gentil se fortifie, comme estant conduit par le devis des lettres en ses propres prairies, et ses propres pastis. C'est pourquoy nous t'avons recueilly ceste dizaine troisieme des propos de table, dont la premiere question sera celle des chapeaux de fleurs.

QUESTION PREMIERE.

S'il est bon de porter sur la teste chappeaux de fleurs à la table.

En un banquet que faisoit un jour à Athenes le musicien Eraton, aiant sacrifié aux muses, là où il y avoit belle compagnie, on meit en avant le propos des couronnes et chappeaux de fleurs, par ce que lon en apporta de toutes sortes après le soupper. Et Ammonius se mocqua un peu de nous, qui au lieu de chappeaux de laurier en mettions de roses sur noz testes, par ce, disoit il, que les chappeaux de fleurs sont plus propres aux filles, et conviennent mieux aux pucelles et jeunes femmes, que non pas aux assemblées des philosophes et des hommes de lettres. Et m'esbahis de cest Eraton, attendu que haïssant et reprouvant les fleuretis en la musique, et blasmant le bon et le gentil Agathon, de ce que lon dit que ce fut luy premier qui faisant jouer la tragædie des Mysiens mesla parmy la musique ordinaire un petit de la chromatique, et cependant luy mesme nous a remply tout son festin de festons et

chappeaux de fleurs et de toutes sortes de parfums et senteurs : trouvant estrange que fermant la porte des oreilles aux delices et aux voluptez, il ouvre ce pendant celle des yeux et des naseaux, leur donnant entrée en l'ame par ailleurs, et faisant de la couronne de religion et devotion, chappeau de volupté et de dissolution : combien que les huiles et pouldres des parfums rendent plus doulce et plus souëfve odeur que ne font pas ces chappeaux de fleurs toutes fenées et flaistries entre les mains des bouquetieres : et toutefois elles n'ont point de lieu ès banquets et assemblées de philosophes, d'autant que c'est une volupté oyseuse, qui n'est accouplée à utilité quelconque, ny ne part d'aucune source de necessité naturelle, ne plus ne moins que ceux qui vont en un banquet y estans menez par quelqu'un des convies, suivant une coustume honneste, ils sont les bien venus, et traittez de mesme les conviez, comme fut Aristodemus mené par Socrates au festin que faisoit Agathon : mais si quelqu'un presumoit d'y aller de luy mesme sans y estre mandé ne mené, on luy fermeroit la porte. Aussi les voluptez du boire et du manger estans conviées par la nécessité, en suivant les appetits naturels ont lieu mesme entre les sages : mais aux autres qui vienent sans estre mandez ny conviez, par une seule convoitise desordonnée, la porte leur est bouchée.

A ces paroles d'Ammonius, les jeunes hommes qui ne cognoissoient pas encore sa façon de faire estans honteux, commencerent tout bellement à arracher

les chappeaux de fleurs qu'ils avoient dessus leurs testes. Mais moy qui sçavois que c'estoit pour un exercice, et pour nous inviter à en chercher la raison qu'il avoit mis ce propos en avant, adressant ma parole au medecin Tryphon : Il est raisonnable, dis-je, ou que tu poses comme nous ce beau chappeau que tu as sus la teste, reluisant de belles roses vermeilles, ou bien que tu dies presentement, comme tu fais souvent entre nous, les profits et commoditez que nous apportent les chappeaux de fleurs quand nous beuvons d'autant. Alors Eraton prenant la parole : comment, dit-il, est il doncques ordonné que lon ne doit recevoir aucune volupté sinon qu'elle apporte son salaire quant et elle? Et que quand on nous tiendra bien aises nous nous en fascherons et courroucerons, si ce n'est encore avec quelque loyer : car quant aux huiles de parfum et à la couleur de pourpre, à l'adventure y a il bonne occasion pour laquelle nous en devons avoir quelque honte, pour la superfluité affettée et curieusement cherchée, qu'il y a : et les devrions rejetter comme vestemens, couleurs et oignemens frauduleux et trompeurs, ainsi que disoit jadis le Scythe barbare (1). Mais les couleurs et odeurs qui sont naturelles sont simples, pures et nettes, ne differens en rien des fruicts des arbres que la nature produit. Ne seroit ce doncq pas une sottise de recueillir le jus de tels fruicts, et ce

(1) Le roy des Æthiopiens Macrobies. Voyez le 3. d'Herodote *Amyot.*

pendant condamner et rejetter les odeurs et les couleurs que les saisons apportent, à cause de la volupté et du plaisir qui florit par-dessus, si d'ailleurs elles n'apportent encore quelque proprieté qui soit utile et profitable? car plus tost il semble au contraire que s'il est véritable, comme vous autres philosophes dittes, que la nature ne fait rien pour neant et en vain, qu'elle a fait et produict ces choses là pour la volupté de l'homme seulement, qui ne servent à autre chose qu'à resjouir et donner plaisir, et n'ont point d'autre propriété. Qu'il soit ainsi, considerez comme ès arbres et plantes qui verdoient, la nature a donné des feuilles pour sauver et contregarder leur fruict, et à fin que soubs icelles les arbres s'echaufans, ou refraischissans, peussent plus facilement porter les injures de l'air et mutation de temps : mais quant à la fleur, elle ne porte profit quelconque, si ce n'est qu'elle nous donne quelque plaisir à veoir et à sentir, pource qu'elle nous rend de merveilleusement souëfves odeurs, et nous ouvre la porte a une infinité de teintures et couleurs presque inimitables. Et pourtant quand on arrache les feuilles aux arbres, il semble qu'ils en soient marris, qu'ils en sentent douleur d'une blessure ulcerée, et d'un despouillement de leur naturelle beauté et honneur, en demourant difformes à veoir. Si ne se faut pas seulement abstenir, comme dit Empedocles,

Totalement des feuilles de laurier:

Ains faut aussi pardonner aux feuilles et branches

de tous autres arbres, et ne se point parer de leur desamparement, en leur ravissant par force et contre nature, là où leur oster leurs fleurs ne leur fait tort ny dommage quelconque : car cela resemble proprement aux vendanges, quand on oste le raisin à la vigne, parce que qui ne les leur oste en la saison, elles tombent d'elles mesmes toutes fenées et flaistries.

Comme doncques les peuples barbares se vestent des peaux de leurs moutons, au lieu de faire des draps de leurs laines, aussi me semble il que ceux qui tissent leur chappeaux et couronnes de feuilles plus tost que de fleurs, ne se servent pas des plantes ainsi qu'il appartient. Voylà ce que je dy quant à moy, pour defendre la cause des bouquetieres qui font les chappeaux de fleurs. Car je ne suis pas Grammairien pour alleguer les poëtes, où nous lisons comme anciennement les victorieux, qui avoient gaigné le pris ès jeux sacrez, estoient couronnez de chappeaux de fleurs : bien diray-je que le chappeau de rose estoit proprement destiné et attribué aux Muses, ainsi qu'il me souvient avoir leu en un passage de Sapho, là où parlant d'une femme ignorante et aliene des Muses, elle dit,

Toute au tombeau morte gerras,
Pource que cueilly tu n'auras
Jamais des roses, dont fleurie
Est la montaigne Pierie.

Mais il nous faut escouter si Tryphon nous alle-

guera point quelque tesmoignage de sa medecine. Tryphon adonc prenant la parole : Les anciens, dit il, n'ont point oublié à traicter de cela, comme ceux qui usoient et se servoient beaucoup des plantes à la médecine, dont il y en a encore de grands signes qui en sont demourez jusques aujourd'huy : Car les Tyriens offrent à Agenorides, et les Magnesiens à Chiron qui les premiers ont exercé et praticqué la medecine en leurs païs, les primices des herbes et des racines, dont ils souloient guerir les malades. Et Bacchus non seulement pour avoir inventé le vin qui est une puissante et plaisante medecine, fut estimé bon medecin, mais aussi pource qu'il enseigna à ceux qui estoient espris de fureur bacchanale de se couronner la teste de lyerre, mettant ceste plante en honneur et en réputation, à cause qu'elle a une propriété contraire à celle du vin, reprimant et estraingnant par sa froideur la chaleur d'iceluy, et le gardant par ce moyen d'enyvrer, et les noms mesmes de quelques plantes monstrent en cela la soigneuse diligence des anciens : car ils ont appellé le noyer caryon, pour autant qu'il jette une vapeur et esprit perçant et endormant, qui fait mal à la teste de ceux qui se couchent et s'endorment dessoubs ses branches et à son ombre. Le narcisse, autrement campanette, a semblablement esté ainsi appellé, d'autant qu'il endort les nerfs, et engendre des pesanteurs endormies. C'est pourquoy Sophocles l'appelle l'ancienne couronne des grands dieux, qui est à dire des dieux terrestres. Aussi dit on que Peganon, qui signifie la

rue, est ainsi appellée, d'autant que par sa chaleur elle fait seicher et durcir la semence de l'homme, et generalement est ennemie aux femmes grosses. Quant à l'amethyste, tant l'herbe que la pierre qui en porte le nom, ceux qui estiment qu'elles aient l'une et l'autre esté ainsi nommées, pource qu'elles empeschent l'yvresse, ils se mescontent, pource que l'une et l'autre a esté ainsi nommée pour la couleur à cause que la feuille n'a pas la couleur vive, ains ressemblant à celle d'un vin passé et usé, ou qui est fort destrempé d'eau. L'on pourroit alleguer plusieurs autres plantes ausquelles la force et proprieté naturelle a imposé le nom, mais ces exemples là suffisent pour monstrer la diligence et experience des anciens, pour laquelle ils usoient de chappeaux de feuilles et fleurs sus leurs testes cependant qu'ils beuvoient. Car le vin pur venant à donner à la teste, et à relascher tout le corps, en saisissant l'origine des nerfs et des sens, tourmente et travaille fort l'homme, là où les fluxions de senteurs qui sortent des fleurs y servent merveilleusement, d'autant qu'elles munissent, remparent et fortifient la teste contre l'yvresse, comme une citadelle, d'autant que les chaudes ouvrent mediocrement, et destouppent les pores, et en ce faisant donnent moien au vin de s'evaporer et eventer ses fumées. Au contraire, celles qui sont moderément froides, par un gracieux attouchement repoulsent les vapeurs qui montent au cerveau, comme font les chappeaux de violettes et de roses, et par leur odeur repriment et empeschent

QUESTION II.

Si le lierre de sa nature est froid ou chaud.

Nous donnasmes tous louanges au discours de Tryphon, et Ammonius s'en prenant à rire, Il ne seroit pas bien à propos, dit-il, de regiber maintenant à l'encontre d'un discours embelly de tant de varietez, et aussi fleury que les chappeaux de fleurs mesmes, qu'il a entrepris de soustenir et defendre, sinon que je ne sçay pas comment on a entrelassé le lierre en ce chappeau de fleurs, en disant que par sa naturelle froideur il a proprieté de restraindre la force du vin : car au contraire il semble qu'il soit chaud et ardent, et son fruict estant mis et trempé dans le vin, luy donne force d'enyvrer, et de travailler et troubler le corps, d'autant qu'il enflamme. Au moien de quoy son serment de son naturel est tortu, ne plus ne moins que le bois que lon courbe avec le feu. Et la neige qui demeure bien souvent dessus les autres arbres par plusieurs jours, s'enfuit incontinent, ou pour mieux dire, se deffait et se fond dessus le lierre, à cause de sa chaleur : et qui plus est encore, et que Theophrastus a laissé par escrit, c'est que Harpalus lieutenant d'Alexandre le grand en la province de Babylone, par ordonnance de son maistre s'efforça d'affier (1) ès vergers royaux des arbres

(1) Planter.

et plantes de la Grece, mesmement de celles qui font grand ombrage, et qui ont la feuille large et sont fresches, pource que le païs en Babylone est fort bruslant et ardent, mais la terre ne peut jamais endurer ny recevoir le lierre, combien que Harpalus y employast beaucoup de peine, et y usast de grande diligence: car il y mouroit incontinent et se deseichoit, d'autant qu'il est chaud de sa nature, et que lon le mesloit avec une terre encore plus chaude, qui empeschoit qu'il n'y pouvoit prendre pied, parce que tousjours les excessives vehemences des objects destruisent les puissances. C'est pourquoy ils appetent leurs contraires, de maniere que la plante qui est froide demande place chaude, et celle qui est chaude demande assiette froide. A raison de quoy les lieux hauts et montueux qui sont continuellement battus des vents, et couverts de neiges portent ordinairement les arbres qui font la poix, et qui servent à esclairer, comme sont les pins, les pesses et sapins. Mais sans cela, Tryphon mon bel amy, les arbres qui sont de nature froids et frilleux perdent leurs feuilles tous les ans pour le peu de chaleur, foible et debile, qui se restraint et abandonne l'arbre, là où au contraire la chaleur et qualité grasse et onctueuse qui est en l'olivier, au laurier et au cyprez les maintient tousjours verds et feuillus, comme aussi demeure tousjours le lierre. Voylà pourquoy le bon pere Bacchus n'a pas amené en usage le lierre, comme un preservatif et un secours à l'encontre de l'yvresse, ni comme l'ennemy du vin, attendu qu'il appella le vin pur Me-

thy, et se surnomma soy mesme Methymnæus : mais à mon advis, tout ainsi comme ceux qui aiment le vin, quand ils n'en peuvent avoir de celuy de la vigne usent de biere, breuvage contrefaict d'orge, ou bien de cydre fait de pommes, ou de dattes : Aussi celuy qui desiroit avoir en la saison d'hyver un chappeau de pampre de vigne sur sa teste, la voyant nue et destituée de feuilles se contenta d'avoir du lierre qui luy resemble : joinct que son bois et son serment est aussi tousjours tortu, et ne va jamais droict, ains se jette à l'adventure çà et là, et la mollesse grasse des feuilles esparses à l'entour des branches sans ordre, et après tout, son raisin qui resemble proprement à une grappe de verjus commanceant à se tourner, representent fort naïfvement toute la forme de la vigne, et toutefois encore qu'il apportast quelque secours à l'encontre de l'yvresse, nous dirons que cela se fait par le moien de sa chaleur, en ouvrant les pores et petits pertuis pour faire sortir et évaporer les fumées du vin, ou plutôt en cédant de sa chaleur à le cuire et digerer, à fin que Bacchus pour l'amour de toy Tryphon, demeure medecin. A cela Tryphon demeura une espace de temps sans respondre, pensant en luy mesme comment il luy repliqueroit : et Eraton aiguillonnant chascun de noz autres jeunes gens, nous disoit, que nous devions secourir Tryphon l'advocat et defenseur de noz chappeaux de fleurs, ou bien que nous les devions oster de dessus noz testes. Mais Ammonius dit qu'il leur donnoit asseurance de sa part, d'autant qu'il ne

rechargeroit point à l'encontre de ce que nous respondrions : et Tryphon mesme nous incitoit à dire quelque chose. Alors je me pris à dire, ce n'est point à moy à prouver que le lierre soit froid, ains à Tryphon, attendu qu'il l'a emploié à refraischir et à reserrer et constiper.

Mais quant à ce qui a esté maintenant allegué, que la grappe du lierre enyvre quand elle est trempée dedans le vin, il ne se trouve pas véritable, et l'accident qu'il fait en ceux qui en boivent ne se pourroit bonnement appeller yvresse, ains plus tost troublement d'esprit et alienation d'entendement, comme fait le juscyame, autrement hanebane, et plusieurs autres plantes, qui troublent furieusement et transportent l'entendement. Et quant à la tortuosité des branches, elle est hors de propos : car les œuvres et effects contre nature ne peuvent proceder des puissances naturelles, ains les bois mesmes se courbent et se tordent parce que le feu qu'on leur applique en tire toute l'humeur naturelle par force, là où la chaleur interieure et naturelle leur eust entretenue et augmentée.

Mais prenez garde plus tost, que ceste forme tortue bossue, et ceste bassesse tendant tousjours contre terre, ne soit plus tost argument d'imbécillité et de froideur au corps là où elle est, prenant plusieurs reposées, et faisant plusieurs reprises, ne plus ne moins qu'un pelerin, qui pour sa foiblesse et lassitude se repose et se sied par plusieurs fois en chemin, et puis se remet de rechef à cheminer. Voylà

pourquoy il a tousjours besoing de quelque soustien qu'il embrasse à quoy il se tienne, et sur lequel il s'appuye n'aiant pas la puissance de se soustenir et de se conduire soy mesme, à faute de chaleur. De laquelle la force naturelle est de monter contremont: et quant à ce que la neige s'escoule et se fond incontinent dessus, c'est à cause de la moiteur molle de sa feuille, comme nous voions que l'eau mesme deffait et dissoult incontinent la laxité et rarité spongieuse d'icelle, attendu qu'il semble que ce ne soit qu'un amas de plusieurs petites boutiffles serrées et estraintes ensemble, dont vient qu'aux lieux fort baignez et fort humides, la neige ne se fond pas moins tost, qu'aux lieux qui sont exposez au soleil. Quant à l'estre tousjours feuillu, et avoir la ferme feuille, comme dit Empedocles, cela ne vient point de la chaleur, non plus que le perdre tous les ans la feuille ne procede pas de froideur. Qu'il soit ainsi, le meurthe, et l'adianton qui est capilli veneris, qui ne sont pas plantes chaudes, mais froides, sont tousjours feuillues et verdoiantes. Et pourtant y en a qui ont opinion, que ce demeurer feuillu procede d'une certaine egalité de temperature. Mais Empedocles outre cela le refere à certaine proportion des pores et petits pertuis, par lesquels également penetre et se transmet la nourriture aux feuilles. Tellement qu'il y en coule tousjours suffisamment pour les entretenir, ce qui ne se fait pas ès arbres perdans leurs feuilles, à cause de la laxité et largeur des pertuis d'enhaut, et l'estroisseure de ceux

d'embas, qui fait que les uns n'en envoyent pas, et les autres ne le retiennent pas, ains si peu encore qu'ils en reçoivent, ils le respandent tout à la fois, comme il advient ès escheneaux et canaux à arroser les jardins quand ils ne sont pas bien egaux, là où celles qui sont tousjours arrosées et abreuvées, pource qu'elles ont continuellement de la nourriture autant qu'il leur en faut en proportion, elles resistent, et demeurent fermes tousjours verdoiantes, sans se fener ne vieillir.

Voire mais quand on voulut planter et faire croistre le lierre en Babylone, il n'y peut jamais venir, et refusa d'y vivre. Il feit bien certes et genereusement, si estant familier et commensal d'un dieu Bœotien, il ne voulut pas sortir hors de son païs pour aller habiter entre les barbares. Et ne feit pas comme Alexandre qui s'allia par mariage à ces nations estrangeres là, ains resista à ce changement de son païs naturel. Mais la cause en estoit non sa chaleur, ains plus tost sa froideur, de maniere qu'il ne pouvoit supporter une temperature d'air si contraire à la sienne. Car ce qui est propre ne perd et ne gaste point ce qui luy est familier, ains le reçoit, le nourrit et le porte, comme la terre seiche le thim. Or dit on que la province de Babylone a un air si estouffant de chaleur, et si malaisé à supporter, que plusieurs des habitans qui sont riches font emplir des outres et peaux de chévre d'eau fraische, et couchent dessus pour dormir et se tenir fraischement.

QUESTION III.

Pourquoy c'est que les femmes s'enyvrent malaisément, et les vieillards facilement.

Florus s'èsmerveilloit un jour comment Aristote en son traitté de l'yvresse, aiant escrit que les vieillards estoient fort facilement et bien tost surpris de l'yvresse, et au contraire les femmes difficilement et rarement, et n'en avoit pas rendu la raison, veu qu'il n'a pas accoustumé de mettre ainsi en avant aucune difficulté sans la decider. Et puis le proposa à la compagnie pour en chercher la raison : car c'estoit en un soupper de gens tous de familiere cognoissance. Si dit adonq Sylla, que lon voioit l'un à travers l'autre, et que si nous prenons bien la cause des femmes, il ne sera pas besoing de beaucoup de recherche pour trouver celle des vieillards, parce que leurs natures sont directement toutes contraires en humidité, siccité, aspreté, molesse et dureté. Et supposé cela premierement que la naturelle temperature des femmes est fort humide, ce qui leur rend la charnure ainsi molle, lissée et luysante, avec leurs purgations naturelles. Quant doncques le vin vient à tomber en une si grande humidité, alors se trouvant vaincu il perd sa couleur et sa force, et devient decoloré et eveux, et en peut on tirer quelque chose des paroles mesmes d'Aristote : car il dit, que ceux qui boivent à grands traicts sans reprendre haleine,

ce que les anciens appelloient ἀμυστίζειν (1), ne s'enyvrent pas si facilement, par ce que le vin ne leur demeure gueres dedans le corps, ains estant pressé et poussé à force il passe tout oultre à travers. Or le plus communement nous voions que les femmes boivent ainsi : et si est vraysemblable que leur corps, à cause de la continuelle attraction qui se fait des humeurs contre bas, pour leurs purgations menstruelles, est plein de plusieurs conduicts et percé de plusieurs tuyaux et escheneaux, esquels le vin venant à tomber, en sort vistement et facilement sans se pouvoir attacher aux parties nobles et principalles, lesquelles estans troublées l'yvresse s'en ensuit.

Au contraire, que les vieillards aient faute d'humeur propre et naturelle, il me semble que le nom le donne assez à entendre : car ils ont esté appellez γέροντες, non pource qu'ils panchent vers la terre, mais pource qu'ils sont eulx mesmes tous terrestres de leur habitude et temperature : et le monstre aussi ce, qu'ils sont malaisez et durs à plier : l'aspreté de leur cuir aussi monstre la seicheresse de leur temperature : ainsi est il vray-semblable, que quand ils boivent, leur corps, qui est devenu, à cause de la seicheresse, rare comme une esponge, reçoit par tout le vin, lequel s'y arrestant fait des battements au cerveau, et des pesanteurs en la teste. Tout ainsi doncques comme les eaux coulent par dessus les ter-

(1) Notre mot *sabler* répond à ce mot grec ; *sabler* le Champagne, le Bourgogne.

res qui sont dures et solides, et n'y font point de boue, ains les lavent par dessus en passant seulement, et penetrent plus au dedans de celles qui sont rares, aussi le vin estant attiré par la seicheresse alterée de leurs corps, y demeure davantage.

Mais sans cela encore voit on que la nature des vieillards a d'elle mesme les accidents que l'yvresse cause, qui sont tous evidents, par ce qu'elle fait trembler et bransler les membres, begueyer la langue, parler beaucoup, se courroucer facilement, oublier; et troubler l'entendement, desquels la plus part estans aux vieilles gens, voire quand ils sont mesmes en pleine santé, il ne leur fault pas gueres d'esbranlement, et bien peu d'agitation, pour faire que l'yvresse engendre en eulx non de nouveaux accidents, mais qu'elle augmente ceulx qui desjà leur sont tous communs : qu'il soit vray, il n'y a rien qui resemble mieulx à un vieillard qu'un jeune homme quand il est yvre.

QUESTION IV

Si les femmes sont de complexion et temperature plus froides, ou plus chaudes, que les hommes.

Ainsi doncques parla Sylla : et le capitaine Apollonides, qui faisoit profession de renger les gens en battaille, dit qu'il approuvoit bien ce qui avoit esté allegué des vieilles gens, mais qu'il luy sembloit qu'on avoit obmis à dire la cause de la froideur na-

turelle des femmes, par laquelle on disoit que le vin qui est fort chaud venoit à s'estaindre et à perdre celle vehemence enflammée qui secoue et esbranle tout le corps de l'homme, ce qui toutefois avoit esté trouvé vraysemblable par toute la compagnie. Mais Athryilatus medecin natif de l'isle de Thasos entrejetta un peu de retardement à l'inquisition de ceste cause, parce qu'il y en a, dit il, qui estiment que les femmes ne sont pas froides, mais plus chaudes que les hommes, et qu'il y en a aussi qui tiennent que le vin ne soit pas chaud, mais froid. Dequoy Florus s'esmerveillant : Quant au vin, dit il, je le laisse à celuy là, en me monstrant, pource qu'il n'y avoit pas long temps que nous en avions devisé ensemble : Mais quant aux femmes, ceulx qui cuydent soustenir qu'elles sont plus tost chaudes que froides, alleguent pour prouver leur dire, qu'elles ne sont point pelues ny velues, disans que c'est à cause que la chaleur consume la superfluité qui engendre le poil. Secondement ils alleguent l'abondance du sang qui semble estre la source de la chaleur qui est dedans le corps : et les femmes en ont tant, qu'elles brusleroient et s'enflammeroient, si souvent elles n'avoient leurs purgations. Tiercement, l'experience des funerailles et obseques, ce disent ils, monstre et prouve que les corps des femmes sont plus chauds que ceulx des hommes, par ce que ceulx qui ont la charge de brusler les corps en mettent tousjours un de femme parmy dix d'hommes, car il aide à faire brusler les autres, d'autant que leur chair a je ne sçay quoy de

gras, qui brusle comme une torche, de maniere qu'il sert de bois sec à allumer les autres. Davantage s'il est vray que ce qui est plus generatif, soit aussi plus chaud : il est certain que les filles sont plus tost prestes à marier, et appetent plus tost la generation que non pas les fils, et n'est pas petite ny foible preuve de chaleur, ains plus grande et plus vraysemblable, qu'elles supportent plus facilement la rigueur du froid et de l'hyver : car elles transissent moins de froidure que ne font les hommes, et demandent bien peu d'habillemens.

Mais au contraire, dit Florus, il m'est advis que par ces mesmes argumens ceste opinion se refute d'elle mesme. Car premierement elles supportent mieulx le froid, et y resistent plus facilement, d'autant que chasque chose s'offense moins de son semblable. Et puis elles n'ont pas la semence idoine à engendrer à cause de leur froideur, ains sert leur geniture seulement de matiere et de nourriture à la semence virile. Qui plus est, elles cessent bien plus tost de porter, que les hommes d'engendrer, et bruslent leurs corps mieulx que ne font ceulx des hommes, d'autant qu'ils sont plus gras, et la graisse est la plus froide partie de tout le corps : c'est pourquoy les jeunes hommes et ceux qui font plus d'exercice, ont moins de graisse : et la purgation de leurs mois n'est pas signe d'abondance ou de quantité grande, mais de corruption ou de mauvaistié de sang : car ce qu'il y a de plus crud et de plus superflu, n'ayant où s'arrester et s'amasser dedans le corps, en sort de-

hors tout pesant et tout trouble, à cause de son imbecillité procedant de faulte de chaleur. Ce qui appert par ce que ordinairement celles qui ont leurs mois sont frilleuses, et tremblent de froid le plus souvent, d'autant que ce qui est esmeu et qui demande à sortir de leurs corps est froid et crud. Au reste quant à ce qu'elles ont le cuir lissé sans aucun poil, qui diroit que cela fust effect de chaleur, et non pas plus tost de froideur? veu que nous voions que les plus chaudes parties du corps humain sont ordinairement veluës : car toutes telles superfluitez sont poulsées au dehors vers le cuir par la chaleur qui gratte et ouvre les pores de la superfice d'iceluy. Mais au contraire la polissure vient de la froideur qui l'espessit et la serre. Or qu'elles aient le cuir plus serré que les hommes, seigneur Athryilatus, tu l'entendras de ceulx qui couchent avec les femmes lesquelles se parfument le corps, ou se frottent d'huiles de senteurs : car ils se treuvent tous pleins de tel parfum et huilemens, encore qu'ils ne s'approchent pas d'elles, et qu'ils ne les touchent pas, à cause que leur corps d'eux qui est chaud et rare le tire à soy : Toutesfois, dit il, quoy qu'il en soit, si a la cause des femmes divinement esté debatue.

QUESTION V.

Si le vin est de nature froid (1).

Mais au demourant je desire sçavoir (2) dont tu as prins suspicion de dire, que le vin de puissance soit froid de nature. Comment, dis-je adonc, cuides tu que ce soit moy qui le die? Et qui donc? dit il. J'ay souvenance, dis-je, d'avoir leu, non depuis n'agueres, mais il y a long temps, un discours d'Aristote touchant ceste question : Et Epicurus mesme en son festin en fait un long procès, dont le sommaire, ainsi comme il me semble est tel : c'est qu'il dit, que le vin n'est pas absoluëment chaud, mais qu'il a en soy quelques atomes qui causent la chaleur, et d'autres aussi qui causent la froideur, dont il en perd les unes quand il entre dedans le corps, et en prend aussi d'autres du corps mesme où il entre selon qu'ils sont de nature ou de temperature propres à s'accommoder avec nous, de maniere que les uns quand ils sont yvres s'echauffent par le vin, les autres au contraire se refroidissent. En disant cela, repliqua Florus, il nous meine tout apertement par les opinions de Pro-

(1) On ne trouvera dans cette question que de mauvaises raisons en faveur de l'affirmative : il y en auroit de très bonnes à dire en faveur de la négative; ou plutôt il faudroit distinguer des vins chauds et des vins froids.

(2) Florus continue de parler : ce qui prouve que les titres de ces questions ont passé de la marge dans le texte.

tagoras en l'incertitude de Pyrrhon : car il est tout manifeste qu'en parlant de l'huile, du laict, du miel, et de toutes autres choses, nous ne viendrons jamais à specifier de quelle nature elles seront, et dirons qu'elles deviendront telles, selon qu'elles seront meslées et contemperées les unes avec les autres. Mais toy, dit il, quels argumens allegues tu? Ceulx icy, dis je, (me voiant pressé par deux de dire sur le champ vistement ce que j'en pensois). Le premier qui me vient en l'entendement est, ce qui se fait par les medecins à ceulx qui ont debilitation d'estomac, et qui ont besoing de corroborer et fortifier celle partie, ils ne leur ordonnent rien qui soit chaud, mais en leur baillant du vin ils les secourent. Semblablement aussi arrestent ils et font cesser les fluxions quand le corps se resould tout en sueurs, avec du vin, les arrestant et retenant ainsi, non moins voire plus, que ne sçauroit faire la neige en refraichissant et reserrant toute l'habitude du corps, qui se va autrement dissolvant : là où s'il avoit la nature et la force d'eschauffer, ce seroit autant d'applicquer du vin pur au cœur, comme d'approcher le feu de la neige. Et puis la plus part des medecins tient, que le dormir se fait par refrigeration, de maniere que la plus part des medicaments qui provocquent à dormir sont froids, comme la mandragore et le pavot : mais c'est avec grand'force et violence qu'ils compressent et figent le cerveau, là où le vin refraichissant tout doulcement, et avec plaisir, arreste et fait reposer le mouvement, n'y aiant difference que du plus et du

moins quant à cest effect. Davantage ce qui est chaud est generatif de semence : car l'humeur luy donne aptitude de couleur, et l'esprit par le moyen de la chaleur luy donne la vigueur, la puissance et appetit d'engendrer. Or ceulx qui boivent beaucoup de vin, mesmement tout pur, sont lasches à l'acte de la generation, et ne sement rien qui vaille, ne qui soit de bonne trempe pour bien engendrer, ains sont leurs conjunctions avec les femmes vaines et imparfaictes, à cause de la foiblesse et frigidité de la semence. Et puis tous les signes que le froid fait aux hommes advienent semblablement, à ceulx qui sont yvres : ils tremblent, ils devienent pesans, ils pallissent : l'esprit vital qui est en leurs membres bransle, la langue leur beguoye, les nerfs en leurs extremitez se retirent, perdent sentiment : et en plusieurs les yvresses se terminent en une resolution generale de tous membres, après que le vin a du tout amorty et esteint entierement leur chaleur. Et remedie-lon aux inconveniens qu'apportent ces yvrongneries là et excès de boire sur l'heure en les faisant coucher, et les couvrant fort pour les eschauffer, et le lendemain en les mettant au baing et les frottant d'huile, et les nourrissant de viandes qui ne travaillent point la masse du corps, revocquant tout doulcement la chaleur qui par le vin a esté dissipée et chassée dehors. Et combien que nous sçachions rechercher ès choses qui apparoissent à l'œil des similitudes cachées et des facultez secrettes, on ne se sçauroit douter de l'yvresse que c'est, ny quelle elle est. Car

ainsi que nous avons desjà dit, les yvrongnes ressemblent le plus qu'il est possible aux vieillards, et pourtant les grands yvrongnes vieillissent fort tost, et la plus part d'eux deviennent chauves avant le temps, et se font chenus avant l'aage : ce qui semble advenir à l'homme à faulte de chaleur. Davantage le vinaigre semble tenir de la nature et proprieté du vin. Or n'y a il de toutes les choses propres à estaindre, rien si repugnant ny contraire au feu que le vinaigre, qui plus que nulle autre surmonte et suffoque la flamme par son excessive froideur. Et entre tous les fruicts nous voions que les medecins se servent le plus de ceulx qui sont vineux pour refraischir, comme des grenades et des pommes, et du miel : mesme n'en mesle lon pas la substance avec de l'eau de pluye, ou de la neige pour faire du vin, le froid convertissant le doulx, pour l'affinité qui est entre eux en saveur austere, quand il est plus puissant. Et qu'il soit ainsi, les anciens ont ils pas attribué et consacré (1) le dragon à Bacchus pour ceste occasion ? et le lierre entre les plantes, comme estant une puissance froide et gelée ? et si lon m'oppose pour cuider monstrer que le vin soit chaud, qu'à ceulx qui ont beu de la ciguë le plus souverain remede est de boire beaucoup de bon vin pur après, je luy repliqueray au contraire en renversant son argument, que le vin meslé avec la ciguë est venin incurable, et qui sans remede tue et fait mourir ceux qui en boivent, de

(1) Grec : et consacré parmi les reptiles le dragon à....

maniere qu'il ne doit point estre estimé plus tost chaud pour repugner, que froid pour aider à l'effect de la ciguë, ou bien il faudroit dire que ce n'est pas par sa froideur qu'elle tue ceulx qui la boivent, mais par quelque autre qualité et proprieté (1).

QUESTION VI.

Du temps propre à cognoistre femme.

Quelques jeunes hommes qui s'estoient de nouveau mis à l'estude des anciens bons livres, deschiroient Epicurus, comme homme impudent qui avoit importunément mis en avant un propos qui n'estoit ne beau ny honneste, et encor moins necessaire, mesmement en un banquet où il y avoit force jeunes gens, d'aller faire mention des œuvres de Venus, un homme vieil et ancien comme luy, devant de jeunes adolescents, et proposer la question, « S'il est meil« leur avoir affaire aux femmes devant ou après le « soupper ». Cela sembloit proceder d'extreme incontinence. Contre ce propos là, il y en eut quelques uns qui alleguerent l'exemple de Xenophon, qui en son convive, après soupper emmene les conviez, non à pied, ains à cheval, coucher avec leurs femmes. Mais Zopyrus le medecin qui estoit fort versé et exercité ès livres d'Epicurus, dit, qu'ils n'avoient pas

(1) Voyez dans le tome XVII les Observations de M. Simonnet sur l'effet et l'usage des vins, p. 452 et suiv.

assez diligemment leu le convive d'Epicurus, par ce qu'il n'avoit pas pris ceste question à traitter dès le commancement, comme un subject expressément choisi, pour terminer encore leur devis à ne parler d'autre chose que d'iceluy : mais aiant faict lever les jeunes hommes de table, pour se pourmener après le soupper, il en commança à discourir pour les induire à continence et temperance, et les retirer des cupiditez dissolües, comme de chose tousjours dangereuse à faire tomber l'homme en quelque inconvenient, mais qui faisoit encore plus de mal à ceulx qui en usoient après avoir bien beu et faict grand chere en un festin. Et quand bien, dit il, il eust pris pour son principal subject, le discourir de ce poinct là, est il impertinent et du tout mal seant à un philosophe de traitter et enquerir du temps propre et commode à coucher avec les femmes? ou bien (estant certain qu'il vault trop mieulx en user en temps opportun, et avec raison, qu'autrement) est il deshonneste d'en deviser en un festin à la table, encore qu'il ne fust pas impertinent d'en disputer ailleurs? Quant à moy, il me semble au contraire, que lon pourroit avec raison reprendre et blasmer un philosophe qui disputeroit publiquement de plein jour en son eschole, devant toute sorte de gens, de ceste matiere : mais estant la table mise devant ses familiers et amis, là où il est quelquefois expedient de diversifier, en beuvant, un propos qui sera ou tiede ou froid, comment voulons nous qu'il soit deshonneste de dire et d'ouir chose qui soit sa-

lubre et utile aux hommes pour l'usage de la compagnie des femmes? car quant à moy, par le chien, j'aimerois mieux que les escarquillements de Zenon eussent esté couchez en quelque livre de banquet, et en quelque joyeux traitté, qu'en une composition si grave et si serieuse, comme sont les livres du gouvernement de la chose publique. Les jeunes hommes se sentans attachez de ces paroles, demourerent tout court picquez.

Et comme les autres de la compagnie le priassent de leur reciter les paroles d'Epicurus touchant ceste matiere, il dit qu'il ne se souvenoit pas bien particulierement de tous les propos, mais qu'il pensoit, qu'il craignoit les battemens et emotions qui se font en telle conjonction, par ce que les corps en sont tout esmeus et agitez, d'autant que le vin, qui de soy mesme est remuant, et causant agitation turbulente, communément jette le corps hors de son repos rassis : et si la masse du corps estant en telle agitation ne vient à trouver un calme de tranquillité et un repos de sommeil, ains se va precipiter en d'autres mouvemens, troubles et agitations du jeu de Venus, tellement que les ligatures qui ont accoustumé de maintenir nostre corps plus robuste et plus ferme, en sont toutes esbranlées et secouées, il y a danger que les fondemens estans ainsi remuez, tout l'edifice n'en vienne par terre, car la semence mesme et geniture ne coulle pas lors facilement, y aiant une constipation à cause de la repletion, ains la fault arracher comme par force toute troublée et

confuse : et pourtant dit il, qu'il se faut mettre à ceste besongne là lors que le corps est totalement rassis, et que la concoction et digestion de la viande est toute parfaicte, de maniere qu'il a desjà besoing d'une autre nourriture.

Et pour confirmer ceste opinion d'Epicurus, on y pourroit adjouster la raison medicinale, que l'opportunité du lendemain matin, après que la concoction est du tout parachevée, est beaucoup plus seure : là où se mesler avec la femme incontinent après le soupper n'est pas sans danger, par ce que lon ne sçait si après l'emotion de l'acte venerien il ensuivra point une crudité et indigestion, tellement que ce seroit double inconvenient qui en ensuivroit.

Adonc Olympius prenant la parole : Quant à moy, dit il, la sentence du Pythagorien Clinias me plaist infiniement, lequel estant enquis, quand il estoit meilleur s'approcher de la femme, « Quand tu auras, « respondit il, envie d'en valoir pis ». Car ce que Zopyrus a dit maintenant, a bien grande raison : et l'autre temps opportun a plusieurs autres importunitez, et plusieurs difficultez que je voy en cest affaire. Tout ainsi donc comme le sage Thales estant importuné par sa mere, qui le pressoit de se marier, s'en deffit dextrement, et la trompa, en luy disant à sa premiere semonce, « Il n'est pas encore temps, « ma mere » : puis quand il eut passé la fleur de son aage, comme elle luy en feist encore instance, « Il n'est plus temps, dit il, ma mere ». Aussi sera il très bon que chascun se porte et gouverne de mesme

envers le jeu d'amours, de maniere que le soir en se couchant il die, « Il n'est pas encore temps » : et le matin en se levant, « Il n'est plus temps ».

Alors Soclarus prenant la parole se prit à dire, c'est à faire aux champions de la luicte et de la course, qui veulent combatre aux jeux sacrez pour gaigner le pris. Cela sent sa vieille mode que lon jouoit à faire flocquer le vin, et que lon ne faisoit que manger force chair : mais à present cela est mal à propos, par ce qu'il y a icy beaucoup de jeunes gens qui sont nouveaux mariez (1),

> Lesquels jouër doivent au jeu d'amours.

Et si n'est pas encor' de tout poinct dame Venus esloignée ny recullée de nous, car nous luy faisons encore priere en chantant les hymnes des dieux et luy disons,

> Dame Venus, nostre belle deesse,
> Renvoye encore arriere la vieillesse.

Considerons doncq' si bon vous semble, si Epicurus a bien et convenablement osté la nuict à Venus, ou s'il a faict contre tout droit et raison, combien que Menander homme bien entendu en l'amour l'appelle très bonne entre les dieux : car il a esté à mon advis, bien institué par coustume de venir à cest

(1) Amyot eût dû traduire, d'après le grec : Ce que vous venez de dire est bon pour des athlètes gorgés de vin et de viande : mais ne convient point à ces jeunes mariés qui sont ici, et lesquels jouer....

acte là, en mettant le voile des tenebres au devant de la volupté, et non pas chasser toute honte au dehors de ses yeux, en y venant de plein jour à la lumiere et donnant moyen à la luxure de s'enhardir et asseurer, et de s'imprimer la memoire de l'acte si vive, qu'elle demeure long-temps en l'entendement pour derechef rallumer de nouvelles cupiditez. Car la veuë, ainsi comme dit Platon, passe fort vistement à travers les affections du corps jusques à l'ame, et resveille tousjours la concupiscence fraische et nouvelle, en luy representant avec grande vehemence les images de la volupté : là où au contraire, la nuict ostant la plus part de ce qui est plus furieux, abuse et endort la nature, de maniere qu'elle ne se desborde pas par la veuë jusques à luxurieuse dissolution.

Mais sans cela, quel propos y auroit il qu'un mary retournant tout gay d'un festin, aiant peut estre encore le chappeau de fleurs sur la teste, et parfumé d'huile de parfum, tournast le dos à sa femme, et s'enveloppant dedans le lict se mist à dormir, et puis qu'en plein jour au milieu des affaires du mesnage il mandast à sa femme qu'elle le vint trouver pour telle chose? ou bien, qu'il ne l'embrassast que le matin à jeun, comme fait le coq ses poulles? car le soir, mon bel amy, est la fin et le repos des travaux de tout le jour, et le matin en est le commancement. Au soir preside le bon Bacchus, qui est surnommé Lysius, pour ce qu'il dissoult tous ennuis, et met fin à tous travaux, et avec luy les Muses, Terpsichore qui aime la danse, et Thalia les banquets : là où le

matin se léve au poinct du jour pour vacquer à Minerve l'ouvriere, et à Mercure le trafficqueur. Et pourtant au soir conviennent les chansons, la musique, le bal, le plaisir des nopces.

Masques, festins, et les chansons à voix,
Le bruit plaisant des fleustes et aubois.

Le matin on n'entend que les coups de marteaux, le bruit des sies, le resveille-matin des gabeleurs et peagers qui crient après ceux qui entrent et qui sortent, les adjournements des sergents à comparoir devant les juges, les publications des edicts, et sommation de venir faire la court à quelque prince, ou à quelques seigneurs ou magistrats ayants charge publique, auquel temps il n'y a point de lieu pour la volupté :

Dame Venus à l'heure est en default,
Du javelot de Bacchus plus ne chault,
Ny de son lierre, et prennent alors cesse
Tous les festins et les jeux de jeunesse.

Et puis il ne se trouvera point que le poëte ait jamais fait qu'aucun des princes demi-dieux se soit sur jour couché avec sa femme ny avec sa concubine, sinon Paris, qui s'en estant fuy de la bataille s'en alla cacher au giron de son Heleine (1), donnant à entendre par là, que ce n'est point acte de mary honneste et legitime, mais lubricité d'adultere furieux de

(1) Iliad. III, 446.

paillardise, de servir à telle volupté en plein jour : et si ne fault point qu'Epicurus die, que le corps s'offense plus de l'œuvre de mariage après le soupper que le matin, si ce n'est que l'homme soit yvre, ou bien si chargé de viande et d'avoir trop mangé, qu'il en creve : car certainement en ce cas là l'acte seroit dangereux et dommageable voirement, mais s'il a beu et mangé à suffisance, qu'il soit modérement gay, son corps dispos et son esprit bien deliberé, et qu'il vienne par intervalles à ambrasser sa femme, cela ne luy causera agitation grande la nuict pour la quantité de la viande, ny ne luy apportera dommage, un refroidissement, ny un remuement des atomes hors de leur place, ainsi que dit Epicurus : ains se mettant puis après à reposer, et se relaschant par le sommeil, il remplira ce qu'il aura vuidé, d'autant qu'il se fera nouvelle fluxion ès vases qui auront esté espuisez.

Mais bien plus tost fault il prendre garde de n'user de ce mestier là sur jour, de peur que le corps et l'esprit estans agitez du labeur et du soucy des affaires, ne s'aigrissent et s'enflamment encore davantage, n'aiant pas eu la nature suffisant intervalle et distance entre deux pour se reposer et refaire : car tout le monde, mon amy, n'a pas le grand loisir d'Epicurus, ny provision pour toute sa vie de ce grand repos qu'il disoit avoir acquis par les lettres et l'estude de philosophie, ains n'y a celuy qui ne se treuve par chascun jour assailly de plusieurs affaires, et de plusieurs exercices qui le travaillent in-

finiement, ausquels il n'est ny beau ny bon d'exposer le corps ainsi resolu, affoibly et debilité d'un furieux exploit de concupiscence : parquoy laissons luy tenir quant à luy sa folle opinion, que les dieux estans immortels et bienheureux, ne se soucient et ne s'entremettent point de noz affaires : mais nous obeissans aux loix, uz et coustumes de nostre païs, ainsi comme tout homme de bien doit faire, donnons nous bien garde d'entrer le matin au temple, et de mettre la main aux sacrifices, venans tout fraichement de faire un tel acte. Car il est honeste qu'interposant la nuict et le sommeil entre deux, et y mettans suffisant espace et intervalle, nous nous y venions presenter purs et nets, comme nous estans levez en un autre jour nouveau avec toute nouvelle pensée, ainsi que dit Democritus.

QUESTION VII.

Pourquoy est-ce que le moust n'enyvre point.

On essaye du vin nouveau à Athenes l'unzieme jour du mois (1) de fevrier, et appelle on ce jour là πιθοίγια, c'est à dire l'ouverture des tonneaux et ancienement avant que d'en boire ils en respandoient les primices aux dieux, en leur faisant prieres que l'usage de ce medicament leur fust salutaire et non dommageable. Mais en nostre païs ce mois là s'ap-

(1) Le mois n'est pas désigné dans le grec.

pelle προτατήριος, et est la coustume que le sixieme on taste des vins nouveaux, après avoir faict sacrifice à la bonne fortune et au bon demon, et après avoir commancé à sentir le soufflement du vent de zephyre, qui est celuy du Ponent, par ce que c'est luy qui plus trouble et esmeut le vin, tellement que celuy qui s'en est peu sauver, on a esperanse qu'il demourera ferme, et tiendra bon pour toute l'année. Si fit nostre pere le sacrifice accoustumé, et après le soupper son vin aiant esté trouvé bon, et loué, il proposa ceste question aux jeunes hommes qui estudioient en la philosophie avec moy, « Pourquoy e'est que le « moust n'enyvre point ». La chose sembla de prime face estrange à plusieurs, et Agias dit, que le doulx saoule incontinent et vient contre cœur, au moien dequoy malaisément pourroit un homme boire tant de moust qu'il fust suffisant à l'enyvrer, par ce que l'appetit se lasse incontinent pour le peu de plaisir qu'il y prend, si tost qu'il est venu jusques à ne sentir plus de soif. Or qu'il y ait difference entre doux et souëf, le poëte mesme le donne à entendre, quand il dit,

Du doulx miel avecques du fourmage (1),
Du vin souëf agreable bruvage.

Car le vin à son commancement est doulx, et devient à la fin souëf, quand il est envieilly, et que moienant l'ebulition et concoction il a passé par la saveur

(1) Odyssée, l. XX, v. 69. C.

austere et brusque. Et Aristænetus de Nice dit qu'il se recorde avoir leu en quelques livres, que le moust meslé avec le vin fait cesser l'yvresse : et si dit davantage, qu'il y a des medecins qui ordonnent à ceux qui ont trop beu, quand ils se vont coucher, de prendre du pain trempé dedans du miel. S'il est doncques ainsi, que les doulceurs emoussent la force du vin, c'est avec bonne raison que le vin nouveau n'enyvre pas jusques à ce que la doulceur soit changée en souëfveté. Nous approuvasmes grandement le discours de ces jeunes hommes, de ce que n'estans point tombez sus les communes raisons, ils en avoient excogité de nouvelles : car les communes et plus promptes à la main sont, la pesanteur du moust, comme dit Aristote, laquelle ouvre le ventre, et la quantité des vents qui y demeurent, et la substance eveuse dont les vents en sortent estans poulsez par force, et la substance eveuse de sa nature affoiblit la force du vin, comme au contraire la vieillesse luy augmente la force, par ce que ce qu'il y avoit de substance eveuse en est dechassé, au moien dequoy la quantité du vin en diminue, et la force et vertu en augmente.

QUESTION VIII.

Pourquoy est-ce que ceux qui sont yvres à faict, sont moins troublez que ceux qui le sont à demy.

Puis doncques, dit mon pere, que nous avons com-

mancé à remuer Aristote, il ne sera pas mauvais que nous assayons de dire quelque chose touchant ceux qu'on appelle ἀκροθώρακες, c'est à dire qui ont bien beu et sont à demy yvres : car encore qu'Aristote soit ordinairement fort aigu et subtil à resouldre telles questions, si m'est il advis qu'il n'a pas assez exactement resolu celle cy, ne suffisamment declaré la cause : car il dit, comme il me semble, que le discours de celuy qui est sobre, juge bien et à la verité les choses ainsi comme elles sont : au contraire que de celuy qui est yvre à faict et mort yvre, comme lon dit, le sentiment est du tout assoupi : mais de celuy qui a bien beu et est à demy yvre, l'apprehension et fantasie est encore saine, mais le discours et jugement est desjà troublé, et pourtant ils jugent et jugent mal, pour ce qu'ils suivent leurs fantasies et apprehensions corrompues. Or que vous en semble de cela? Quant à moy, dis-je, considerant sa raison à part moy, elle me semble assez suffisante pour rendre bien la cause de cest effect. Mais si vous voulez que nous y recherchions quelque chose de singulier davantage, considerez premierement si ceste difference qu'il allegue ne se doit point referer au corps. Car de ceux cy qui ont bien beu, il n'y a que le discours de la raison seulement qui soit troublé, et le corps peut encore servir à toutes ses volontez, d'autant qu'il n'est pas du tout noyé de vin : car quand il est du tout abbatu et oppressé de la quantité du vin, il destitue les appetitions, et faut de garant aux affections, estant si descousu et si relasché qu'il ne

leur peut plus servir, ny venir jusques à executer ce qu'il voudroit bien. Les autres, aians le corps qui leur sert et leur aide à pecher et faillir, sont descouverts, non pource qu'ils soient plus fols ne plus privez de raison, mais pource qu'ils ont plus de moien de monstrer leur follie.

Toutefois à le prendre par ailleurs, dis-je, qui considerera la force du vin, il n'y a rien qui empesche qu'avec la quantité, elle ne se change et devienne diverse, ne plus ne moins que le feu, s'il est mediocre il endurcit la tuyle, et tous ouvrages de terre, mais s'il est vehement à outrance, il les fond et fait couler : et d'autre costé, l'esté au commancement esmeut et enflamme les fiebvres, et quand il est à son milieu elles se rasseient et diminuent, et à la fin se terminent du tout. Qui empesche donc que l'entendement, qui naturellement est troublé par le vin, après qu'il a bien esté renversé sans dessus dessoubs, venant la quantité à s'augmenter, ne se revienne de rechef, et se rasseie aussi : ne plus ne moins que l'hellebore commence son operation de purger par renverser sans dessus dessoubs l'estomac et toute la masse du corps : mais si on en donne en quantité moindre dose qu'il ne faut, il trouble bien, mais il ne purge rien : et ceux qui prennent des médicamens propres à faire dormir, s'ils en prennent en dose moindre que moyenne, au lieu de dormir, ils se trouvent plus tormentez qu'au paravant, et d'autres en aians pris plus qu'il n'en faut, dorment à faict. Aussi peut-il

estre, que la tormente qui est en l'entendement de celuy qui a bien beu, quand elle est creuë jusques à sa plus grande force et vigueur se va diminuant, et qu'à cela luy aide le vin, lequel entrant en grande abondance dedans le corps, brusle et consomme ce qu'il y a de maniaque troublant l'usage de la raison, tout ainsi que le chant funebre que lon sonne avec des flustes aux funerailles des trespassez, au commencement esmeut les cœurs à compassion et fait tomber les larmes des yeux, mais après qu'il a ainsi amené l'ame jusques à pitié et compassion, passant plus outre petit à petit il oste et assoupit tout sentiment de tristesse et de douleur. Semblablement aussi verrez vous après que le vin a bien esmeu et agité la partie vigoureuse et courageuse de l'ame, leur entendement puis après vient à se revenir et à se rasseoir, de maniere qu'ils demeurent en repos, aiant l'yvresse passé plus oultre.

QUESTION IX.

Que signifie ce vieil proverbe, boy cinq ou trois, et non pas quatre (1).

Après que j'eus dit cela, Ariston criant à pleine teste, comme estoit sa coustume, à ce que je voy, dit-il, le rappel de ban des mesures aux bancquets a

(1) Le traducteur anglois a omis cette question, qui nous apprend fort obscurément qu'il faut mettre dans son verre plus d'eau que de vin.

esté decerné avec la plus juste et plus populaire raison du monde. Lesquelles mesures par je ne sçay quel temps sobre, ne plus ne moins que par un tyran, en avoient esté longuement bannies. Car ainsi que ceux qui font profession de sonner de la lyre, disent que la proportion sesquialtere produit l'accord musical de la quinte, que la double produit le diapason qui est l'octave, et que l'accord de la quarte qui est le plus obscur qui soit, se fait de la proportion sesquitierce. Aussi ceux qui font profession d'entendre les harmonies de Bacchus, ont cogneu qu'il y avoit trois accords du vin avec l'eau, disans et chantans ainsi, boy cinq ou trois et non pas quatre. Car le cinq contient la proportion sesquialtere, quand trois mesures d'eau sont meslées avec deux de vin: et le trois contient la proportion double, quand deux d'eau sont meslez avec un de vin: mais le quatre contient en soy la proportion sesquitierce, quand sur un de vin on verse trois d'eau, qui est la mesure de quelques graves senateurs et magistrats seans au palais à despescher de grands affaires de consequence, ou de quelques dialecticiens renfrongnez et fronçans leurs sourcils, quand ils desveloppent et desmeslent les changemens de leurs syllogismes. Brief c'est une meslange et une trempe trop sobre et trop froide: mais des deux autres, celle d'un à deux, produit ce turbulent ton des Acrothoraces, c'est à dire, de ceux qui ont trop beu.

Touchans du cœur les chordes plus cachées,
Qui ne devoient pour rien estre touchées.

Car il ne permet pas, le maladvisé qu'il est, que l'homme demeure ou sobre du tout, ou du tout noyé en vin. Mais la meslange de deux à trois est la plus gentille et plus musicale proportion de toutes, faisans gracieusement dormir l'homme, et oublier tous ses ennuis, comme celle bonne et fertile terre d'Hesiode,

> Tous les ennuis du laboureur chassant,
> Et ses enfans doucement nourrissant.

Elle appaise et endort toutes les plus superbes et plus violentes passions qui soient dedans nostre cœur, y induisant une paix et tranquillité profonde.

A ces paroles d'Ariston personne ne contredit ny ne repugna, par ce que lon voyoit bien qu'il se jouoit. Parquoy je luy dis, qu'il prist donq la couppe en main : et comme s'il tenoit une lyre qu'il entonnast cest accord et consonance là qu'il louoit tant, et qu'il trouvoit si bonne. Si s'approcha incontinent un serviteur qui luy versa du vin, mais il le refusa, disant que la musique consistoit en raison de speculation, et non en pratique d'instrumens, mais mon pere y adjousta seulement, qu'il luy sembloit, que les poëtes anciens avoient aussi feinct que Jupiter avoit deux nourrices, Ide et Adrastia : et Juno une, Eubœa : Apollo semblablement aussi deux, Alethia et Corythalia : mais que Bacchus en avoit plusieurs, pour autant qu'il faut qu'il soit alaicté et nourry de plusieurs nymphes, c'est à dire de plus de fois autant d'eau pour le rendre plus sage et mieux domté.

QUESTION X.

Pourquoy est-ce que les chairs se corrompent plus tost à la lune que non pas au soleil.

Euthydemus du bourg de Sunion nous festoiant en sa maison nous feit servir un porc sanglier bien grand, tant que tous ceux de la table s'en esmerveilloient, et il nous dit, qu'on luy en apportoit un autre qui estoit encore bien plus grand, mais qu'il s'estoit gasté en venant aux rayons de la lune, et qu'il estoit en grand doubte dont cela pouvoit ainsi advenir, pource qu'il ne luy sembloit pas vraysemblable, que le soleil ne deust plus tost corrompre la chair, attendu qu'il estoit plus chaud que la lune. Et lors Satyrus : Cela n'est pas, dit-il, ce que je treuve plus esmerveillable en tel cas, mais bien ce qui se fait par les veneurs. Car quand ils ont abbatu ou un sanglier ou un cerf, et qu'ils le veulent envoyer loing en la ville : ils y fichent dedans un clou de cuyvre, comme s'il avoit force et vertu d'empescher la putrefaction.

Après le soupper doncques Euthydemus mettant de rechef ceste demande en avant, Moschion le medecin dit, que la putrefaction estoit une maniere de fonte et de coulleure de la chair, par ce que la corruption la reduict en une certaine humidité, tellement que ce qui pourrit devient plus humide qu'il n'estoit au paravant, et que toute chaleur qui est douce et benigne esmeut et dilate l'humidité : mais

au contraire l'ardente et bruslante la diminue et la ravit, et que de cela apparoissoit la raison de ce que nous demandions toute evidente, par ce que la lune eschauffant tout bellement les corps par consequence les humectoit, là où le soleil ravissoit plus tost tout ce qu'il y avoit d'humeur ès corps par son ardente chaleur. Suivant quoy Archilochus a bien dit en philosophe naturel,

J'ai bon espoir que la caniculaire,
Qui d'un ardeur de feu bruslant esclaire,
Deseichera un grand nombre d'iceux.

Et Homere encore plus clairement parlant d'Hector, sur le corps duquel gisant mort estendu, Apollo, dit-il, amena une nuée umbrageuse,

Que du soleil la cuisante bruslure
Ne luy gastast les nerfs et la charnure (1).

Au contraire, que les rayons de la lune soient plus imbecilles, le poëte Ion le monstre quand il dit,

Jamais raisin par iceux meurissant
En sa couleur n'en devint noircissant.

Après que cela eut esté ainsi dit : tout le reste, dis-je, me semble bon, mais de referer la cause de la pourriture à la quantité de la chaleur, et au plus ou moins d'eschauffoison, totalement je le treuve mauvais : car nous voions que le soleil eschauffe

(1) Iliad. XXIII, 190.

moins en hyver, et pourrit plus en esté, dequoy il eust deu faire le contraire, si les putrefactions advenoient à cause de l'imbecille chaleur : mais au contraire, plus il augmente sa chaleur, plus il gaste et corrompt les chairs. Parquoy il faut aussi inferer, que ce n'est point à faute de chaleur, ny par la foiblesse d'icelle, que la lune amene les corps morts à pourriture et putrefaction, ains le faut plus tost referer à une proprieté de l'influence qui procede d'icelle. Car que la chaleur n'ait pas une seule qualité differente du plus ou du moins, et que le feu mesme ait plusieurs facultez diverses qui ne resemblent point l'une à l'autre, il appert par experiences qui sont toutes notoires. Car les orfevres fondent l'or avec feu de paille : les medecins cuisent les medicamens qu'ils veulent faire bouillir ensemble, principalement avec du serment de vigne : et pour fondre et mettre en œuvre le verre, il semble que le feu de bruyere soit plus à propos que de nulle autre matiere. Le bois d'olivier pour chauffer les corps est bien bon, mais au contraire il est fort mauvais pour chauffer les estuves, parce qu'il gaste les ais du lambris et foncemens d'icelles, et si gaste aussi les fondemens quand on en brusle dedans le fourneau, dont vient que les eschevins de bon entendement, quand ils baillent à ferme les estuves publicques, exceptent ordinairement le bois d'oliver, defendant à ceux qui les prennent à louage d'en user, et semblablement de jetter dedans le fourneau de la graine d'yvraie, parce que les fumées qui exhalent de telles matieres apportent

des pesanteurs et douleurs de teste, et des èsblouissemens, à ceux qui se lavent et estuvent. Parquoy il ne se faut pas esmerveiller s'il y a difference entre la chaleur du soleil et celle de la lune, veu que l'une envoye influence qui deseiche, et l'autre qui dissoult et estend les humeurs des corps. Voylà pourquoy les nourrices, si elles sont bien apprises, se gardent soigneusement d'exposer leurs petits enfans aux rayons de la lune, par ce qu'estans pleins d'humiditez, comme sont les boys verds, ils se tordent et se rejettent : et nous voyons ordinairement que ceux qui s'endorment à la lune ne se peuvent esveiller qu'à toute force, et quand ils sont esveillez se treuvent tout estourdis et hebetez de leur entendement, parce que la lune fondant et dilatant leurs humeurs appesantit les corps : aussi dit on qu'elle aide et sert aux femmes grosses à leurs enfantemens, mesmement quand elle est au plein, en relaschant et respandant ainsi les humeurs. Voylà pourquoy à mon advis Diane qui n'est autre chose que la lune, s'appelle Lochia et Ilythia, c'est à dire, aiant la superintendance des enfantemèns : ce que Timotheus tesmoigne tout apertement en ces vers,

Par le hault ciel azuré des estoiles,
Et de la lune aussi qui les femelles
Fait accoucher sans douleur vistement

Et se monstre la puissance de la lune fort evidemment ès corps mesme qui n'ont point d'ame ny de sentiment, parce que les charpentiers rejettent les bois qui

ont esté couppez en pleine lune, comme estans tendres, subjets à vermoullure et à se pourrir bien tost, à cause de l'humidité. Et les laboureurs s'estudient à enlever leurs grains de l'aire, à la fin du mois au decours de la lune, à fin qu'estans endurcis par la seicharesse, ils en soient de meilleure garde, et en durent plus long temps, là où ceux qui sont serrez en la pleine lune se tournent en poudre, devenans plus mols à cause de l'humidité. Aussi dit on que la paste se leve mieux durant la pleine lune : car encore qu'il y ait peu de levain, et moins en quantité qu'il n'en faudroit, si ne laisse il pas en rarefiant et aigrissant de faire lever aussi bien toute la masse de la paste. Les chairs aussi qui se pourrissent ne le seuffrent pour autre chose, sinon que l'esprit qui les maintient venant à se tourner en humidité, elles se rarefient, se laschent et s'escoulent. Ce que nous voions advenir en l'air mesme, lequel se fondant aux pleines lunes plus qu'en autre temps rend aussi lors plus grande quantité de rosée. Ce que le poëte lyricque Alcman nous donne couvertement à entendre quand il dit,

De Jupiter et de la lune fille,
Dame rosée.

Ainsi est il tesmoigné de tous costez, que la lumiere de la lune a je ne sçay quoy d'humide, et proprieté de lascher et d'humecter : et quant au clou de cuyvre, s'il est vray ce qu'ils disent, qu'estant fiché dedans la chair, il la preserve quelque temps de pu-

trefaction, c'est pource qu'il semble avoir quelque vertu et efficace de restraindre. Car les medecins usent de sa fleur qui est ver-de-gris, à faire les medicamens restraintifs. Et dit on que ceux qui frequentent près des minieres où lon tire le cuyvre, en sentent un grand secours alencontre de la chassie et autres maux des yeux, tellement que s'il y en a qui aient perdu les sourcils, ils leur reviennent là. C'est pourquoy lon dit que le poëte appelle le cuyvre ἐνήνοπα et νώροπα, c'est à dire servant à la veuë : et dit Aristote que les playes et blessures qui se font de lances aux bouts de cuyvre, ou d'espée mesmes de cuyvre, sont moins douloureuses et se guarissent plus facilement que celles qui se font avec le fer, d'autant que le cuyvre a je ne sçay quoy de vertu medicinale, laquelle il laisse incontinent dedans la playe. Or est il tout manifeste, que ce qui resiste à pourriture est contraire à ce qui pourrit, et ce qui preserve a faculté contraire à ce qui perd et qui gaste, si ce n'est qu'on veuille dire, qu'en perçant à travers la chair, le clou attire à soy toute l'humidité, attendu que tousjours la fluxion se fait en la partie qui est offensée. Aussi dit on qu'il apparoit tousjours, comme quelque meurtrisseure et quelque mascheure en cest endroit là de la chair, et y a apparence de raison que le reste de la chair demeure sain et entier, quand la corruption conflue toute et accourt en cest endroit là.

SOMMAIRES
DU QUATRIEME LIVRE.

Le Proeme.

Question I. Si la nourriture de plusieurs diverses viandes est plus facile à digérer que la simple.

Question II. Pourquoy est-ce qu'il semble que les truffes s'engendrent du tonnerre, et que l'on pense que les dormans ne sont jamais frappez de la foudre.

Question III. Pourquoy est-ce que aux nopces on convie plusieurs gens à soupper.

Question IV. Si les viandes de la mer sont plus friandes que celles de la terre.

Question V. Si c'est par religion, ou par abomination que les juifs s'abstiennent de manger chair du porc.

Tout le reste de ce quatrieme livre ne se trouve plus. Amyot (1).

(1) Voyez dans les Observations le reste des titres de ce livre. *C.*

LIVRE QUATRIEME.

LE PROEME.

Polybius donna jadis à Scipion l'Africain un bon advertissement, de ne se partir jamais de la place, là où communément se font les affaires des citoiens, que premierement il n'y eust faict quelque nouvel amy. Si ne faut pas prendre là estroictement et trop subtilement ce nom d'amy pour celuy qui demeure ferme et stable à tout jamais, ains le faut entendre civilement pour un bienveuillant, ainsi comme le prenoit Dicæarchus, quand il disoit, qu'il se falloit rendre tous hommes bienveuillans, et les gens de bien amis, par ce que celle vraye amitié ne s'acquiert que par un long temps et avec la vertu, là où ceste bienveuillance se peut gaigner pour avoir eu quelque affaire ensemble, pour avoir devisé ou joué quelquefois les uns avec les autres, mesmement quand l'opportunité du temps s'y rencontre, qui aide à une bonne volonté et affection humaine de s'entredonner du plaisir. Mais considere, Sossius Senecion, si cest admonnestement se pourroit pas bien et dextrement applicquer non seulement à la place, ains aussi au festin, et dire, qu'il ne faut jamais se lever de table, ny se departir de la compaignie du festin, que lon ne se soit acquis la bienveillance et bonne affection de quelqu'un de ceux qui auront esté à la compagnie,

avec tant plus de raison, que lon va sur la place ordinairement, pour autres affaires et negoces : mais à un festin, les sages et bien advisez y vont autant pour acquerir nouveaux amis, que pour entretenir ou faire plaisir à ceux qui sont desjà tous acquis. Car il seroit trop importun, trop salle et trop mechanicque, de vouloir emporter d'un banquet autre chose quelle qu'elle soit : mais d'en sortir avec plus d'amis que l'on n'y est entré, c'est chose et delectable et honorable à un homme de bien : comme au contraire, celuy qui neglige cela se rend l'usage de se trouver en compagnie imparfaict, sans en rapporter ne plaisir ne profit, et s'en va aiant souppé du ventre, et non pas de l'ame et de l'esprit, attendu que celuy qui vient à un soupper, n'y vient pas pour participer seulement au pain, au vin, à la viande et aux confitures, ains pour communicquer aussi aux devis, à la doctrine et conversation des conviez, laquelle finablement avec le temps se termine en amitié. Car les saisies, accrochemens et prises de ceux qui luictent, ont besoing de poussiere esparse sur leurs mains pour les rendre plus fermes : mais le vin et la table sont ce qui donnent la commodité aux prises de l'amitié quand on les accompagne de bons propos, d'autant que le devis transfonde par celle communication, comme par des tuyaux, la courtoisie et l'humanité honneste du corps en l'ame. Car qu'il soit autrement, le vin se respand çà et là par le corps, sans y apporter rien de meilleur que de le saouller et remplir. Mais tout ainsi comme le marbre oste au fer

fondu l'humidité coulante en le refroidissant, et rend sa mollesse ferme et roide apte à recevoir impression de quelque forme : aussi les propos et devis honnestes à la table, ne souffrent pas les conviez beuvans et mangeans ensemble se laisser trop aller au vin, ains les arrestent et font que leur gayeté et resjouissance procedant du relaschement de boire, se destrempe et se rend apte à estre seellée, comme d'un seau d'amitié, si on sçait manier les hommes dextrement lors qu'ils sont attendris et rendus susceptibles de toute impression par le vin et l'aise de bonne chere (1).

QUESTION PREMIERE.

Si la nourriture de plusieurs diverses viandes est plus facile à digerer que la simple (2).

La premiere question doncques de ceste quatriéme dizaine des propos de table, sera de la diversité des viandes, par ce qu'estant la feste de Elaphebolia (3),

(1) Mais c'est dans ces circonstances sur-tout qu'il faut apporter la plus grande attention aux liaisons qu'il n'est que trop facile d'y contracter : car il ne faut jamais oublier cette maxime de M. de La Rochefoucauld : « Toutes nos qualités sont incertaines et douteuses en bien comme en mal, et elles sont presque toutes à la merci des occasions. »

(2) Cette question est très bien traitée : les raisons pour et contre y sont exposées dans un grand jour, et l'on y voit avec plaisir qu'il est autant utile qu'agréable de mélanger ses mets.

(3) Fête en l'honneur de Diane qui se célébroit dans le mois Élaphebolion.

comme qui diroit la tuerie des cerfs, en la ville de Hyampolis (1) où nous estions allez pour la solennité, le medecin Philon nous y festoioit aiant fait un grand appareil pour nous traicter. Et voiant Philinus avec son petit garsonnet de fils qui mangeoit du pain tout sec, sans demander autre chose : O Hercules, dit-il, c'est bien ce que lon dit communément,

Ils combattoient en lieu tout plein de pierre,
Et n'en pouvoient lever une de terre.

Si s'en alla courant à la cuysine pour leur apporter quelque chose de bon pour leur faire collation, et après avoir demouré une bonne espace de temps, il revint sans leur apporter autre chose que des figues et du fourmage. Quoy voiant je luy dis alors que c'estoit l'ordinaire de ceux qui faisoient provision de choses exquises et sumptueuses de ne se soucier point des utiles et necessaires, dont il se trouve puis après avoir faulte. Il ne me souvenoit pas, respondit Philon, que Philinus nous nourrissoit un Zoroastes, lequel on dit n'avoir jamais beu ni mangé en toute sa vie autre chose que du laict. Mais quant à celuy là il est vraysemblable qu'il commença ceste vie par quelque mutation, et qu'il n'avoit pas tousjours ainsi vescu : mais ce Philinus icy, comme un nouveau Chiron, nourrit son fils en la maniere que fut eslevé Achilles dès son enfance (2), de viandes dont il n'a

(1) Ville de la Phocide. Voyez le t. II des Morales, p. 440.

(2) Le traducteur anglois ne s'est point ici trompé comme Amyot sur la valeur du mot ἀντιστρέφως, qui signifie au rebours, au con-

point esté tiré de sang, c'est à sçavoir des fruicts de la terre. Ne vous semble il doncques pas, qu'il verifie par demonstration certaine ce que lon escrit des cygalles, qu'elles vivent de l'air et de la rosée? Je ne pensois pas, respondit Philinus, que nous deussions au jourd'huy (1) soupper en festin de cent victimes, comme lon fait à la feste de Aristomenes, autrement je fusse venu de chez nous premuny des viandes simples et saines, comme de preservatifs à l'encontre de ces sumptueuses et fiebvreuses tables, aiant mesmement entendu par plusieurs fois (2) des medecins, que les viandes simples sont encore plus aisées à digerer, que faciles à recouvrer (3). Alors Marcion adressant sa parole à Philon : Ce Philinus icy, dit il, gaste tous tes preparatifs, faisant peur à tes conviez pour les divertir d'en manger : Mais si tu m'en requiers je respondray pour toy, et me constitueray pleige envers eulx (4), que la diversité de viande est

traire : aussi traduit-il : « But our Chiron here quite contrary to « the old one that bred Achilles from his very birth ». Il est d'ailleurs tombé dans la même faute qu'Amyot en rapportant ces mots, « dès son enfance », à Achille, tandis que dans le texte ils ne se rapportent qu'au fils de Philinus. Méziriac a donc raison de dire qu'il falloit traduire ainsi : « Mais ce nouveau Chiron nourrit ce « garçon dès son enfance, tout au rebours d'Achille, à sçavoir, « de viandes non sanglantes ».

(1) Lisez : « faire un sacrifice de cent victimes, comme le fit ja- « dis Aristomène. » C.

(2) Lisez : *de toi-même.* C.

(3) Que faciles à se procurer.

(4) Je m'offre pour caution, pour garant envers eux....

plus aisée à digerer que n'est la simplicité et uniformité, à fin que plus asseurément ils se mettent à faire bonne chere de ce que tu leur as fait appareiller.

Philon le pria d'ainsi le faire, et après que nous eusmes soupp' nous priasmes Philinus d'entreprendre de blasmer et accuser la multiplicité et diversité de viandes : ce n'est pas moy qui le dis, respondit il, mais c'est ce beau Philon icy, qui à tous propos nous dit premierement, que les bestes qui ne mangent que viande simple et tousjours d'une sorte, sont plus saines que ne sont les hommes, et que celles que lon tient enfermées dans des cages ou en des toicts, sont plus en danger de tomber en des maladies, et que souvent elles se treuvent travaillées de cruditez, d'autant qu'on leur baille une nourriture aucunement meslée. Davantage il n'y eut jamais medecin si temeraire entrepreneur de nouveauté, ny si hardy, qui osast donner à un febricitant viande et nourriture diverse, ains leur ordonne lon tousjours la plus simple que lon peut et la moins cuysinée, comme celle qui est la plus aisée à cuire en l'estomac : car il faut que la viande soit alterée par les facultez naturelles qui en viennent au dessus. Or la teinture de couleurs toutes simples perce et penetre bien mieux, et entre les huiles celle qui n'a aucune senteur prend bien mieux les drogues et bonnes odeurs des parfumiers, et se tourne plus facilement que ne fait l'autre : aussi la nourriture qui est plus simple, est celle qui plus aisement s'altere et se cuit par la vertu digestive, là

où quand il y a plusieurs diverses qualitez contraires en facultez les unes aux autres, elles s'en corrompent plus facilement, d'autant qu'elles s'empeschent les unes les autres, ne plus ne moins qu'une ville et une tourbe confuse de gens ramassez de toutes pieces, difficilement peult jamais prendre consistence bien unie et accordante, par ce que chascune partie tire à son profit particulier et à sa privée affection à l'encontre de l'autre, et ne se peut jamais accorder et entendre avec ce qui luy est estranger. Ce que lon peult voir evidemment par un exemple bien familier du vin, pour ce qu'il n'est rien qui enyvre plus promptement que le vin meslé de plusieurs. Or semble il que l'yvresse ne soit autre chose, qu'une indigestion de vin qu'on ne peut cuire : c'est pourquoy ceux qui font profession de bien boire, fuyent le plus qu'ils peuvent le vin brouillé, et ceux qui le brouillent aussi le font à cachettes, le plus secrettement qu'il leur est possible, comme ceux qui dressent embusche : car toute mutation apporte inegalité et sort de son premier estat : c'est pourquoy aussi les musiciens, le plus tard qu'ils peuvent, touchent plusieurs cordes ensemble (1), et n'y a rien de mal qui ne soit meslé et diversifié. Je puis bien dire cela, que plus facilement on feroit à croire et consentir ce que lon voudroit, en alleguant raison contraire, que lon ne feroit une bonne cuisson et digestion de facul-

(1) Lisez : « Quoiqu'il n'y ait pas d'autre mal, que le mélange et « la variété. » C.

tez diverses et differentes, mais à fin qu'il ne semble que je me mocque, laissant ces preuves là, je reviens aux raisons de Philon, car nous luy entendions dire bien souvent, que pour la qualité de la viande se cause la difficulté de la digestion, et que la meslange de plusieurs est chose pernicieuse qui engendre d'estranges accidents (1). Si faut cognoistre par experience ce qui est amy (2) et propre à sa nature, en user et s'en contenter : et si d'adventure il n'y a rien qui soit de nature difficile à cuire, et que ce soit la quantité seulement qui trouble nostre estomac, et y fait la corruption, de tant plus, à mon advis, devons nous eviter la diversité de plusieurs sortes de viandes, desquelles le cuisinier de Philon exerçant une art toute contraire à celle de son maistre, nous a empoisonnez, en nous diversifiant et gardant nostre appetit de se lasser par nouvelle varieté, le menant de l'une à l'autre, et le faisant sortir hors des bornes du contentement de la raison par ceste diversité, comme le nourrisson de Hypsipyle assis dedans une belle prairie,

Alloit cueillant de main tendrette
Mainte fleurette sur fleurette,
Ne pouvant son cœur enfantin
Rassasier de tel butin.

(1) Il faut lire : nous lui entendions dire bien souvent que c'est la qualité des mets qui cause la difficulté de la digestion ; or le mélange des mets est une chose pernicieuse, puisqu'il leur donne des qualités étrangères et nuisibles.

(2) D'où il concluoit qu'il falloit connoître par expérience ce qui étoit amy et....

Et se fault en cest endroit souvenir de l'instruction de Socrate, qui conseilloit de se garder et abstenir des viandes qui convient les hommes à manger encore qu'ils n'aient point de faim : ce qui ne vouloit autre chose dire, sinon que lon devoit craindre et fuir la diversité et pluralité de viandes, d'autant que c'est ce qui tire hors des bornes de suffisance, plus loing qu'il ne seroit de besoing, la volupté en toutes choses qui plaisent à voir et à ouïr, en amour, en jeu, en toutes sortes d'exercices, estant tousjours refraischie et renouvellée par la singularité qui a plusieurs commancemens, là où ès simples et uniformes voluptez, jamais l'attrait de delectation n'excede l'appetit et le besoing naturel. Bref il m'est advis que plus supportable seroit le musicien qui louëroit une confusion de plusieurs cordes discordantes, ou un maistre de luicte qui priseroit l'huile de parfum, et non pas la simple dont on huile les corps de ceulx qui s'exercent, que non pas le medecin qui recommanderoit la pluralité et diversité de viandes, par ce que tels changemens et deguisemens de viandes destournent à force les hommes de la droitte voye et chemin de santé.

Après que Philinus eut ainsi parlé, Marcion dit qu'il luy sembloit, que non seulement ceux qui separoient l'utilité de l'honnesteté, encouroient la malediction de Socrates, mais aussi ceulx qui distinguoient la volupté de la santé, comme si elle luy estoit repugnante et contraire, et non pas amie et compagne : car nous nous servons, dit il, bien peu souvent et

envis de la douleur, comme d'un instrument trop violent, là où lon ne sçauroit, quand bien on le voudroit, chasser la volupté et la bannir de toutes autres actions, ausquelles elle est tousjours presente, et assiste au manger, au dormir, au laver, estuver, frotter et baigner, recueille, traitte et entretient celuy qui est travaillé et lassé, effaçant par sa benignité amiable et convenable à la nature toute l'estrangeté de la maladie : car quelle douleur, quelle disette, quel poison, pour present qu'il soit, appaise et dissipe si proprement et si doulcement une maladie, que fait le baing donné à propos, et le vin baillé à ceulx qui en ont besoing, quand le cœur leur faut? La viande mesme descendant en l'estomac avec volupté et plaisir resoult incontinent et efface tous ennuis et toutes fascheries, remettant la nature en son estat, comme estant retourné le beau printemps et la serenité, là où au contraire les secours et remedes qui procedent par moiens douloureux et laborieux, petit à petit, difficilement et à grand' peine en viennent à bout en forçant et tenaillant la nature. Parquoy que Philinus ne nous calomnie point, si nous ne fuyons la volupté à pleines voiles, levant tous les appareils, ains nous estudions de concilier et marier ensemble la volupté avec la santé, plus raisonnablement que ne font aucuns philosophes la volupté avec l'honnesteté : car tout premierement il me semble, Philinus, que tu t'es grandement abusé dès l'entrée de ton discours, en supposant que les bestes brutes usent de plus simple nourriture que les hommes, et

que pour ceste cause elles en vivent plus sainement: car ny l'un ny l'autre n'est veritable, ains est l'un desmenty par le tesmoignage des chevres d'Eupolis (1), qui chantent et louënt hautement leur pasture, comme estant meslée et diversifiée de plusieurs plantes et plusieurs herbes, en disant:

Nous nous paissons de toute sorte
De plantes que la terre porte,
Du sapin les tendres jettons
Et du chesne verd nous brouttons,
Du cythise, de l'arbousier,
Genievre odorant et laurier,
De l'if au dru-menu feuillage,
Du pin, de l'olivier sauvage,
Du lierre, lentisque, et du fresne,
Du tamarin, bruyere et chesne,
Du fouteau et du groseilier,
Du cisthe, saule et prunellier,
Des aphrodilles, du bouillon,
De la sariette:

Ces plantes, herbes et arbres qu'il nomme là, il est certain qu'ils ont plusieurs differences de jus, de saveurs, de senteurs et de facultez, encore en a il obmis davantage à compter.

Et quant au second poinct Homere le refute par

(1) Macrobe (Saturnal. VII, 5,) nous a conservé un fragment d'une des comédies d'Eupolis, où cet élégant poëte fait parler des chèvres qui se vantent de la multiplicité des plantes qu'elles ont coutume de paître; et c'est ce même fragment que Plutarque nous met ici sous les yeux.

experience, affermant que les maladies contagieuses et pestilentes saisissoient premierement les bestes brutes, et puis la briefveté mesme de leur vie tesmoigne assez, combien elle est maladive et subjette à divers accidents : car il n'y en a pas une, en maniere de dire, qui vive bien longuement, si lon ne m'oppose le corbeau et la corneille, lesquelles mangent beaucoup et de toutes sortes de viande, comme nous voions ordinairement.

Davantage il me semble que tu as pris bien à gauche le moien de discerner les choses qui sont de facile ou de difficile digestion, en le prenant de ce que lon ordonne aux malades : car le travail et les exercices servent de beaucoup à la digestion, mais pour cela ils ne conviennent pas à ceux qui ont la fiebvre. Et au demourant il m'est advis que tu craignois sans occasion la repugnance et contrarieté de la viande et nourriture diverse : car soit ou que la nature recueille des dissemblables, ce qui luy est propre, la diverse nourriture transmettant plusieurs diverses qualitez en toute la masse du corps, distribue à chasque partie, ce qui luy est convenable, de maniere qu'il se fait ce que dit Empedocles en ces vers,

Le doulx saisit ce qu'il y a de doulx,
L'amer s'en court se joindre à l'amer roux,
L'aigre s'attache à l'aigre, et la partie
Qui est bruslée, aussi à la rostie :

l'un allant de çà, l'autre delà, à ce qui luy est sortable, après que la meslange par la chaleur est dila-

tée, les semblables suivent ce qui est de leur mesme genre : car un corps qui est ainsi fort meslé et composé de plusieurs choses, comme le nostre, il est vraysemblable qu'il emprunte son entretenement, et remplit sa temperature plus tost d'une diverse que d'une simple nourriture. Ou bien si cela n'est ainsi, mais que la concoction, que lon appelle (1), soit ce qui a force d'alterer et de changer la viande, encore ainsi cela adviendroit bien plus tost et mieux en une viande diverse qu'en une simple, par ce que le semblable ne reçoit point de passion ny d'alteration de son semblable, mais la contrarieté et repugnance altere et change bien plus tost les qualitez affoiblies par la meslange de leur opposite.

Et si d'adventure, Philinus, tu as resolu de condamner tout ce qui est meslé et composé, ne te prens pas seulement à reprendre et blasmer Philon de ce qu'il traitte ainsi sumptueusement et friandement ses amis à la table, mais reprens le encore davantage de ce qu'il mesle ses compositions royales de medicaments que Erasistratus souloit appeller les mains des dieux : condamne de vanité, de curiosité et superfluité ceux qui brouillent et meslent ensemble les herbes, les simples mineraux, la theriaque (2), où il entre partie des bestes venimeuses tant de la mer que de la terre : car selon ton advis il vaudra mieux reduire la medecine à la tisanne, à la semence de courges, à l'eau, et à l'huile.

(1) Comme on l'appelle. (2) Grec : et les remédes où il entre....

Voire mais la pluralité et diversité de viandes ravit et transporte hors de soy l'appetit, de maniere qu'il n'est pas maistre de soy mesme. (1) Je te respons aussi qu'elle tire après soy la netteté, qu'elle fait bon estomac, qu'elle rend l'alèine doulce, et brief qu'elle tient l'homme plus joyeux et plus gay, et nous dispose à mieux boire et mieux manger : car autrement, que ne destrempons nous du son aussi bien que de la fleur de farine pour faire de la boulie? Que ne faisons nous accoustrer des chardons (2) et des oignons (3) sauvages, aussi bien que des asperges? Que ne rejettons nous ce vin qui a l'odeur si souëfve, et que nous n'en buvons de quelque sauvage fait de pommes ou d'orge, environné d'une musique de mouscherons à l'entour? Pource me diras tu, que le vivre selon le regime de santé n'est pas de fuir totalement et abominer la volupté, mais plus tost une moderation et attrempement de voluptez qui rend l'appetit obeissant à l'utilité. Et tout ainsi comme les pilotes et patrons de navires ont plusieurs artifices et moiens d'eschapper un vent impetueux et violent, mais quand il est cessé et du tout amorty, il n'y a personne qui le sceust

(1) Lisez : « Je te réponds à cela, que la propreté, que le bon « goût, que la bonne odeur des mets, enfin, que tout ce qui les « rend plus agréables, nous provoque aussi à manger et à boire « davantage : pourquoi donc ne détrempons-nous pas etc. » *C.*

(2) Grec : Scolymos ; c'est l'artichaud sauvage à feuilles larges, dont la fleur s'appelle en Languedoc la chardonette.

(3) Grec : gyth, de la nielle, autrement, la poivrette, les quatre épices.

resveiller ny remettre sus : aussi à refrener l'appetit, et reprimer ce qu'il y a de trop, il n'y a pas beaucoup d'affaire, mais de le remettre sus et le rendre gaillard et vigoureux quand il vient à se lascher et à perdre la vigueur qu'il avoit en son temps, c'est la maistrise que de sçavoir faire, et y a bien de la peine et de la difficulté. Parquoy la nourriture de diverses viandes est meilleure que la simple, qui pour tousjours estre d'une sorte saoule incontinent, pour autant qu'il est plus aisé d'arrester la nature quand elle va trop viste, que de l'emouvoir quand elle se lasse.

Au reste quant à ce que quelques uns disent, que la repletion est plus à craindre et à fuir, que non pas l'inanition, il n'est pas veritable (1) : ains au contraire la repletion, quand elle se termine en quelque corruption et quelque maladie, est mauvaise : mais l'inanition, encore qu'elle n'ameine autre mal, elle est contre nature d'elle mesme.

Voilà les raisons qui me semblent sonner au contraire de ce que tu as philosophé : mais vous autres chiches, qui vous attachez au sel et au cumin, de peur de despendre, n'avez pas entendu que la varieté est plus plaisante, et que ce qui est plus plaisant, est aussi plus appetissant, pourveu que vous en ostiez tout excès et toute gourmandise de trop manger : car elle s'attache incontinent à nostre corps qui la desire, et qui va, par maniere de dire, au devant

(1) Plutarque a raison. Hippocrate dit positivement (aphorisme V, sect. 1,) qu'il y a en général plus de danger à se priver de nourriture qu'à en prendre une trop grande quantité.

pour la recevoir, luy aiant la veuë faict et preparé le chemin : là où au contraire, ce qui n'est point appetissant va flottant et errant dedans le corps sans trouver qui le reçoive, de sorte que ou nature le rejette totalement, ou si elle le reçoit, c'est maugré elle et à faute d'autre : mais quand je parle de diversité et varieté de viandes, souvenez vous et notez que je ne parle point de pastisserie, de saulses, tartes et gasteaux, car tout cela ne sont que delicatesses curieuses et vaines. Et qui plus est, Platon mesme baille diversité de vivres à ses gentils et genereux citoiens qu'il descrit en sa republique, en leur presentant eschallottes, olives, des herbages des jardins, et de toutes sortes de potage, et outre tout cela, encore ne prive il pas les festins des yssues (1) de table.

QUESTION II.

Pourquoy est-ce qu'il semble que les truffes s'engendrent du tonnerre (2), *et que lon pense que les dormans ne sont jamais frappez de la foudre.*

En un soupper où nous estions en la ville d'Elide, Agemachus nous feit servir de bien fort grosses truffes, dequoy les assistans s'esbahissans, il y eut un

(1) Grec : du dessert.

(2) C'étoit là l'opinion des anciens. Voyez Pline, Hist. natur. XIX, 11. Tout le monde sait maintenant que la truffe est une espèce de champignon qui prend ses différents degrés d'accroissement comme toutes les autres plantes.

de la compagnie qui en se souriant dit : Elles sont certainement dignes des tonnerres qu'il a fait ces jours passez, comme s'il se fust voulu mocquer de ceste opinion que lon a, que les truffes naissent du tonnerre. Si y en eut qui dirent que le tonnerre fait ouvrir et fendre la terre en se servant de l'air, comme d'un coing : et puis que ceux qui cherchent les truffes par ces crevaces là conjecturent là où elles sont, et les trouvent, et que de là est venue l'opinion vulgaire qu'elles s'engendrent du tonnerre, comme si quelqu'un pensoit que la pluye produisist les escargots, et non pas les feist sortir et venir en evidence. Mais Agemachus le confirmoit, et asseuroit par experience l'avoir veu, et prioit que lon ne le tint pas pour chose incroyable, si bien il estoit estrange et admirable, par ce qu'il y avoit beaucoup d'autres effects du tonnerre, de la foudre, et autres impressions celestes, admirables, dont il estoit bien malaisé, sinon du tout impossible, de comprendre les causes. Car ce bulbe que quelques uns appellent des appetits, dont lon fait plusieurs risées, jusques à le tourner en commun proverbe, ne se sauve pas du tonnerre pour sa petitesse, mais pour ce qu'il a une proprieté qui luy est contraire, comme aussi a le figuier, et la peau du veau marin, et de la hyene, desquelles peaux les mariniers ont accoustumé de revestir les bouts de leurs antennes ou verges à attacher leurs voiles : et les jardiniers qui cultivent les jardins appellent les eaux de pluyes qui tombent quant et le tonnerre ἐνάλδη, c'est à dire bonnes à arro-

ser (1), et les estiment telles. Et brief ce seroit simplesse de s'esmerveiller de cela, veu que nous voions devant noz yeulx des choses plus admirables et plus difficiles à croire que cela, de voir sortir du feu et de la flamme, et des bruits si grands et si espouventables des nuées qui sont humides et molles : ce que j'en cacquette, dit il, pour vous solliciter d'en vouloir chercher la cause, à fin que je ne vous presse point d'exiger de chascun de vous sa quotte partie du payement de mes grosses truffes.

Alors prenant la parole, je dis, qu'Agemachus luy mesme avec la main en monstroit la vraye cause : car pour le present il ne me vient rien en l'entendement qui soit plus vraysemblable. C'est qu'avec le tonnerre il tombe bien souvent de l'eau genitale et propre à engendrer, dont la cause est la chaleur meslée parmy : car la substance pure, legere, et perçante du feu s'en est allée, s'estant convertie en foudre. Et ce qui en est plus pesant et venteux demourant enveloppé dedans la nuée l'altere, en ostant toute la froideur, et rendant l'humeur flatueuse, tellement que ces pluyes la penetrent et se fourrent fort douces et amiables dedans les plantes, arbres et herbes qui en sont arrosées, les faisant en peu de temps grossir, et leur impriment au dedans une particularité de temperature et peculiere difference de jus, comme nous voions que la rosée rend l'herbe plus

(1) Bonnes et propres à faire croître les plantes, et à féconder la terre. La saine physique avoue cette opinion, reçue généralement parmi tous les cultivateurs.

appetissante et mieux assaisonnée au gré des moutons : et les nuées où se fait la refraction de l'arc en ciel, remplissent les arbres et les bois sur lesquels elles fondent d'une bien souëfve odeur : au moien de quoy noz païsans les recognoissans à cela, les appellent ἰμεριόκηπτα, aians opinion que l'arc en ciel est tombé dessus. Si est vraysemblable, que quand ces eaux là de foudre et de tonnerre avec leurs ventositez et chaleurs viennent à percer bien profondement dans la terre, elle s'en tourne, et s'y engendre quelques tels nœuds et pelottons mols et friables, comme ès corps humains se produisent les tumeurs et enfleures que lon appelle glandes et escrouelles, y estans formées par je ne sçay quelles chaleurs et humeurs sanglantes, ou qui tiennent de la qualité du sang. Car la truffe ne ressemble point à une plante, ny ne s'engendre point sans humeur, n'aiant ny racine, ny germe qui jette aucune verdure, et si est toute separée à l'entour ne tenant à rien, par ce qu'elle a sa consistence de la terre seulement, qui a esté un peu alterée et changée. Et si d'adventure ce propos et ceste raison vous semble maigre, je vous dy que la plus part des accidents qui suivent les foudres et tonnerres sont de semblable sorte : c'est pourquoy on a opinion qu'en la plus part d'iceux il y a de la divinité.

Adonc l'orateur Dorotheus, qui estoit en la compagnie : tu dis la verité, dit il, car non seulement les personnes simples et ignorantes, mais aussi quelques uns des philosophes en sont là logez. Quant à

moy je le sçay bien par experience, par ce que n'agueres la foudre estant tombée en nostre maison, y feit plusieurs choses estranges et merveilleuses : car elle versa tout le vin emmy la cave, sans offenser les tenons et poinssons de terre, où il estoit, et volant par dessus un homme qui dormoit, elle ne luy feit aucun mal, ny ne toucha point à son habillement, mais aiant un baudrier ceint, où il y avoit quelques pieces de billon (1), elle les fondit toutes et les confondit, de sorte que lon n'y eust plus sceu recognoistre aucune forme. Le personnage s'en addressa à un philosophe Pythagorien qui d'aventure se rencontra là passant son chemin, et luy demanda que cela vouloit signifier : mais le philosophe s'en excusant luy dit, qu'il y avisast luy mesme à part luy, et qu'il se recommandast bien aux dieux. J'entens aussi que depuis n'agueres il y eut un soldat à Rome, lequel faisant la sentinelle en un des temples de la ville, la foudre tomba tout auprès de luy, sans luy faire autre mal que de brusler seulement les courroies de ses souliers, et des boettes d'argent estans dedans des estuis de bois, l'argent tout fondu se trouva en masse, au fond, et le bois n'eut mal aucun, ains demoura en son entier.

Et quant à cela, on le peut croire et non croire qui veut, mais ce qui est plus merveilleux et plus estrange, nous le sçavons, je croy, tous, c'est que les corps de ceux qui ont esté tuez par la foudre, demeurent

(1) De cuivre.

longuement sus terre sans se corrompre ne pourrir, pour ce que plusieurs ne les veulent brusler ny enterrer, ains les laissent sur la terre, et les remparent de quelque fermeture à l'entour (1) de maniere que lon voit les corps demourans là long temps sans se corrompre ny empuantir : et consequemment arguans de menterie Clymené, à qui Euripides en sa tragedie fait dire du corps de son fils Phaëton,

Mon bien aimé, las en quelque fondriere
Son corps pourrit estant sur la poulciere!

Et croy que c'est pourquoy on a appellé le soulfre θεῖον pour la similitude de l'odeur que rendent les choses qui ont esté frappées de la foudre, lesquelles sentent le feu, et ont une odeur de soulfre fort perçante : c'est pourquoy à mon advis les chiens et les oiseaux s'abstienent de manger de tels corps, qui ont esté frappez du ciel.

Jusques icy doncques soit la premiere pierre du fondement jettée par moy, et au reste prions cestuy-cy de l'achever, pour ce qu'il s'est bien porté, et a bien rencontré en la recherche de la cause et generation des truffes, à fin qu'il ne nous en prenne comme il feit jadis au peintre Androcydes, lequel peignant le gouffre de Scylla, peignit plus vivement et plus au naturel les poissons d'alentour, que tout le demourant, par où lon jugea qu'il y avoit employé

(1) Pline, II, 55, nous apprend que la religion défendoit de brûler les corps frappés de la foudre, et ordonnoit de les mettre en terre.

plus d'affection que d'artifice, par ce qu'il estoit de sa nature friand de bons poissons. Aussi pourroit quelqu'un dire, que nous aurions tant philosophé de la naissance et origine des truffes, qui est douteuse comme tu vois, pour le plaisir que nous prenons à les manger : mais attendu qu'il y avoit de la probabilité en ce propos, puis que personne ne disoit à l'encontre, qui nous persuadoit que la cause en estoit assez clairement exposée : je fus d'advis, et dis, qu'il estoit temps de dresser les engins de feintes, comme lon fait ès comedies pour contrefaire le tonnerre, en devisant des effets de la foudre et du tonnerre, dequoy toute la compagnie fut bien d'advis, mais ils passoient tous les autres poincts, et me prioient instamment de leur vouloir discourir touchant cestui-cy, pourquoy c'est que les hommes en dormant ne sont jamais frappez de la foudre.

Or voyois-je bien que je ne gaignerois rien de toucher une cause, dont la raison fust commune à tous les effects du tonnerre, toutefois si me mis-je à dire premierement, que le feu de la foudre estoit merveilleusement delié et subtil, comme celuy qui prenoit son origine et naissance de la plus pure, plus nette et plus saincte essence, et où encore qu'il y eust quelque humidité ou terrestreité meslée parmy, la celerité de son mouvement l'en jetteroit dehors et l'en purgeroit. « Ce qui ne peut arrester le feu celeste, ce « disoit Democritus, n'est jamais foudroyé ». Parquoy les corps solides comme le fer, le cuyvre, l'argent et l'or l'arrestent bien, mais aussi sont ils gastez et

fondus par la foudre, d'autant qu'ils luy tiennent coup, et luy font resistence. Au contraire ceulx qui sont rares, pleins de pertuis, mols et laxes, il passe soudain à travers, sans leur faire dommage : comme sont les habillements, les bois fort secs, car ceux qui sont verds bruslent, d'autant que l'humidité qui est au dedans tient coup et s'allume. S'il est doncq veritable, que les dormans ne soient jamais frappez ny tuez du tonnerre, il en fault là, et non ailleurs, chercher la cause : car les corps des hommes veillans sont plus robustes, plus serrez, et font plus de resistence, comme ceux qui en toutes leurs parties sont pleins d'esprit, lequel regissant les sentimens naturels, et les tenant serrez, l'animal en demeure roide, ferme, et s'entretenant tout d'une venue : là où en dormant il se lasche, devient rare et inegal, mol, et comme tout resolu, les pores ouverts, l'esprit luy defaillant et l'abandonnant. C'est pourquoy lors les voix, les odeurs et saveurs courent tout à travers, sans qu'elles soient apperceuës ny senties, d'autant que ce qui doit resister, et en resistant souffrir, ne vient point au devant de tels objects qui se presentent mesmement quand ils percent avec une telle subtilité et vitesse que fait le feu de la foudre : car ce qui est de soy mesme moins fort et robuste pour resister, nature le defend, en luy donnant des remedes contre ce qui le peut offenser, luy mettant au devant des duretez et soliditez : mais ce qui est de puissance non-pareille et invincible, outrage et offense moins ce qui luy cede, que ce qui luy fait teste et luy resiste. Adjoustez y

cela davantage, que ceux qui dorment ont moins de peur, d'estonnement et de frayeur, de laquelle plusieurs sont morts, seulement pour la crainte qu'ils avoient de mourir, sans souffrir autre mal. Voilà pourquoy les bergers divisent leurs moutons à courir tous ensemble en une troupe, quand il tonne, pour ce que ceux qui demeurent escartez çà et là (1), sont plus tost saisis et offensez de la frayeur, tellement qu'on en voit innumerables, qui sont morts du tonnerre, sans avoir sur eux aucune marque ny de coup, ny de blesseure, ny de bruslure, leur ame s'en estant fuye de peur hors de leur corps, comme l'oiseau qui s'en vole de sa cage : car comme dit le poëte Euripide,

> Le violent esprit du grand tonnerre,
> Jette sans sang plusieurs tout morts en terre.

Et puis d'ailleurs l'ouye est le sentiment de tous le plus subject à souffrir violentes passions, et les peurs et frayeurs qui vienent du bruit, apportent les plus grands troubles à l'ame : à l'encontre de quoy ne sentir point, est un très-ferme et très-seur rampart à l'homme qui dort, là où ceux qui sont esveillez se perdent de la frayeur qu'ils souffrent avant le coup, et la peur leur serrant et espessissant tout le corps, fait que la foudre tombant sur eux, en donne plus grand coup et plus rude atteinte, d'autant qu'elle trouve plus de resistance.

(1) Lisez : « Parceque celles qui se trouvent écartées avortent. » Il s'agit en effet des brebis. *C.*

QUESTION III.

Pourquoy est-ce que aux nopces on convie plusieurs gens à soupper.

A la feste des nopçes de mon fils Autobulus se trouva Sossius Senecion à Cheronée avec nous, et y avoit une belle et grande compagnie de plusieurs autres honorables personnages : Ce qui luy donna occasion de demander pour quelle cause on convioit plus grand nombre de personnes à un soupper de nopces qu'à nul autre festin, attendu mesmement qu'entre les legislateurs ceux qui ont plus formellement fait la guerre à la superfluité, ont nommément definy le nombre des personnes qu'ils vouloient pouvoir estre conviées aux nopces. Car quant aux philosophes celuy qui a voulu parler de ceste cause, qui est Hecatæus Abaritain (1), à mon jugement n'en a escrit rien qui vaille, ne où il y ait fondement. Car il dit, que ceux qui se marient convient plusieurs personnes au festin de leurs nopces, à fin que plusieurs sçachent et puissent tesmoigner, qu'estans de condition libres, ils prennent aussi femme de mesme condition : et au contraire les poëtes comicques se mocquent de ceux qui font de superbes et sumptueux festins en leurs nopçes avec une splendeur et magni-

(1) Lisez : Abdéritain, avec Méziriac et avec Plutarque lui-même qui parle de ce philosophe en d'autres endroits de ses ouvrages.

ficence grande, disans que c'est signe qu'ils ne se sentent pas bien certains ny asseurez de leur baston : comme Menander fait dire par un, à qui lon conseilloit qu'il remparast bien avec force plats et escuelles,

> Le marié nouveau qui le feroit,
> Comme tu dis, par trop couard seroit.

Toutefois à fin qu'il ne semble que comme lon dit communément nous reprenions bien à nostre aise les autres, pource que nous ne disons rien de nous mesmes, je dis qu'il n'y a point d'occasion de festoier qui soit si publique ne si divulguée, que celle de ceux qui se marient. Car soit que lon face sacrifice aux dieux, ou que lon convoye un amy partant pour faire un long voyage, ou que lon festoye un sien hoste passant, on peut bien le faire sans le sçeu de ses parents et amis, mais la table et le festin nuptial avec la chanson conjugale de l'Hymeneus criant à haute voix, les torches que lon porte devant l'espousée, les fleustes et aubois, comme dit Homere, et les femmes qui sont à leurs portes pour regarder l'espousée, tout cela ne peut estre que la feste ne soit cogneuë de tous. Au moyen dequoy, les mariez aians honte de n'y semondre ceux qui le sçavent, y convient tous leurs familiers, leurs parens, leurs alliez et amis, et generallement tous ceux qui en aucune sorte leur appartiennent. Ce que nous tous ayans approuvé, Theon prenant la parole : Cela, dit il, soit supposé pour veritable, car il y a grande apparence,

mais adjoustez y encore si vous voulez, que ces festoiemens là nuptiaux ne sont pas seulement festins d'amis, mais aussi de parens et d'alliez, parce que toute une race et parenté vient à se conjoindre et allier l'une avec l'autre. Et qui plus est venans deux maisons à s'assembler en une, celle qui prend estime qu'elle doit traicter et festoier tous les parens et amis de celle qui donne, et reciproquement celle qui donne de celle qui prend : ainsi doublent ils le nombre de leurs conviez. Et puis d'autant que tout ou la plus part des choses qui appartiennent au mariage se font par l'entremise des femmes, là où les femmes sont, il est necessaire d'y recevoir aussi les marits.

QUESTION IV.

Si les viandes de la mer sont plus friandes que celles de la terre.

Galepsus est un bourg en nostre païs de Bœoce (1), là où il y a des baings de fontaine d'eau chaude, fort accommodez de la nature pour y prendre tous honnestes plaisirs, et basty de logis, en sorte que c'est

(1) Amyot fait ici plus d'une faute, qu'il faut corriger d'après Xylander. On lira donc : Ædepsus dans l'Eubée.... L'Eubée, maintenant l'Egripo ou le Négrepont, n'est point la même chose que la Béotie : elle n'en est à la vérité séparée que par l'étroit canal de l'Euripe : « *Tam modico interfluente Euripo, ut ponte jungatur* », dit Pline, Hist. nat. IV, 21.

comme une hostellerie publicque de toute la Grece, et y prend on grande quantité de gibbier, tant de volatiles que d'animaux terrestres : et si la mer n'y rend pas les tables moins bien fourniés, par ce qu'au long de la coste la mer y est fort profonde et haute, et l'eau fort nette nourrissant force beau et bon poisson. Mais encore y fait il meilleur au cœur de l'esté qu'en nulle autre saison de l'année : car plusieurs y conviennent en ce temps là, qui conversent familierement les uns avec les autres, en grande affluence de vivres, et abondance de tous biens : et n'aians autre chose à faire, la plus part de leur passe-temps est, de deviser ensemble de propos de lettres. Mais quand Callistratus l'orateur s'y treuve, il est bien malaisé de soupper ailleurs que chez luy, car il a une courtoisie et hospitalité inexpugnable. Et d'autant qu'il assembloit volontiers tous ceux qui estoient gens de lettres, il en rendoit de tant plus douce sa compagnie et conversation : car il imitoit souvent Cimon entre les anciens, prenant plaisir à festoier plusieurs personnes, et de tous païs, en sa maison : et tousjours, à maniere de dire Celeus (1), lequel on escrit avoir esté le premier, qui journellement en son logis meit sus un reduict et une assemblée de personnes honorables, et de gens de marque, qu'il appelloit le conseil, ou le senat (2).

Si estoient les propos que lon y tenoit ordinaire-

(1) Lisez : et le plus souvent il imitoit Celeus, lequel....

(2) Grec : le prytanée.

ment sortables et convenables à telle compagnie : et un jour la table estant chargée de toutes les sortes de viandes que lon eust sceu souhaitter, cela donna occasion d'enquerir touchant icelles viandes, lesquelles estoient les meilleures, celles de la terre, ou celles de la mer. Et comme tous les autres presque d'un commun consentement louassent celles de la terre, y en aiant de toutes especes en nombre infiny, Polycrates appellant Symmachus par son nom : Toy, dit il, qui es un animal aquaticque nourry entre tant de mers, qui environnent tout à l'entour vostre sacrée ville de Nicopolis (1), ne veux tu point soustenir et defendre vostre Neptune? Ouy certainement je le veux, dit Symmachus, et te prens et prie d'estre en la defense de ceste cause mon adjoinct, attendu que tu es jouyssant de la plus belle partie de la mer d'Achaïe.

Commençons doncques premierement, ce dit Polycrates, à la coustume de parler : Car ainsi comme entre tant de poëtes qu'il y a, nous en appellons un par excellence simplement le poëte, aussi y aiant au monde plusieurs friandises et plusieurs viandes exquises, l'usage de parler a ainsi obtenu, que le poisson seul, ou principallement, entre les autres s'appelle ὄψον, c'est à dire viande exquise, parce que c'est la meilleure de toutes : dont vient que nous appellons

(1) Xylander et Reiske s'accordent à croire qu'il est ici question de Nicopolis de l'Épire. Cette ville fut bâtie par Auguste après la victoire d'*Actium*, dans l'emplacement même de son camp, où se trouve actuellement Prevesa-Vecchia.

aussi les friands et gourmands, opsophages, et Philopses, non ceux qui aiment la chair de bœuf, comme Hercules, lequel ainsi que dit un poëte,

Mangeoit la chair aiant des figues fraisches (1).

Ny un figon mangeur de figues, comme estoit Platon : ou un friant de raisins, comme estoit Arcesilaus : ains ceux qui ne se font que pourmener ordinairement en la poissonnerie, et qui ont l'aureille tousjours ouverte à escouter le son de la cloche, quand on delivrera le poisson au marché (2). Et Demosthenes reproche à Philocrates que de l'argent qu'il recevoit pour estre traistre à son païs il en achetoit des putains et des poissons, l'accusant ensemble de luxure et de gourmandise. Et Ctesiphon ne rencontra pas mal, quand il dit à un gourmant qui crioit en plein senat, qu'il creveroit plus tost : Garde toy bien, dit il, mon amy, de le faire, car tu nous ferois manger icy aux poissons. Et celuy qui a composé ces petits vers,

Vivre pourrois d'estourgeon grassement,
Là où tu vis de capres maigrement.

Que veut il entendre? Et que veut dire le commun usage de parler, quand le peuple s'enhorte l'un l'autre à se resjouir, en disant, Au jourd'huy nous acta-

(1) Lisez : « Mangeoit après la viande des figues vertes. » C.
(2) Aussitôt que le poisson étoit arrivé dans les marchés et mis en vente, on en avertissoit en sonnant une cloche destinée à cet usage.

serons? Qui est autant à dire comme, aujourd'huy nous ferons grande chere, pour autant que la grande chere se faict sus le bord de la mer qui s'appelle Acté, non pas pour y voir les undes de la mer, ny les petits cailloux et coquilles de la greve. Quoy donq? Pource qu'on y mange du potage de legumes, ou bien des capres? Nenny certes : mais c'est pource, que ceux qui habitent au long du rivage de la mer ont tousjours foison de beau, bon et frais poisson. Aussi le vend on plus cherement que nulle autre viande qui vienne au marché : de sorte que Caton declamant devant le peuple, à l'encontre de la superfluité, et des delices de la ville de Rome, dit, non point excessivement par une maniere de parler, mais veritablement, qu'un poisson se vendoit plus cher à Rome, que non pas un bœuf : car ils vendent à plus haut pris une oulle ou pot de gelée faitte de poisson fondu (1), qu'ils ne feroient toutes les hosties (2) d'un sacrifice solennel, où le bœuf marche devant aspergé de farine.

Or est il ainsi que le meilleur juge de l'efficace des medicamens, c'est celuy qui est le plus exercité en la medecine : et semblablement celuy qui peut mieux juger des chansons et motets c'est celuy qui est le plus expert en la musique : par consequent aussi faut il doncques inferer, que le plus apte à juger de la bonté et friandise des viandes, c'est celuy qui les

(1) Il est ici question du *garum*. Voyez tome XVII, p. 482.
(2) D'une hécatombe. *C.*

aime le plus. Car il ne faut pas prendre pour juge et arbitre d'un tel different, un Pythagoras ny un Xenocrates, mais bien un Antagoras le poëte, ou un Philoxenus fils d'Eryxis, et un Androcydes le peintre, lequel on dit quand il peingnit le gouffre de Scylla et de Carybdis, avoir peinct les poissons d'alentour avec plus d'affection, mieux au vif et au naturel, que tout le demourant, pource qu'il en estoit friant. Et Antagoras le poëte estant un jour au camp du roy Antigonus, le roy le trouva tout troussé et rebrassé qui faisoit cuire un congre dans une poesle, si luy dit à l'aureille en s'approchant de luy, « Penses tu Antagoras qu'Homere s'amusast à « frire un congre, quand il escrivoit les hauts faicts « du roy Agamemnon »? Et le poëte luy replicqua tout sur le champ, « Mais penses tu, sire, que quand « Agamemnon faisoit ces hauts faicts d'armes là, il « allast curieusement rechercher parmy son camp, « qui frisoit du congre dedans une poesle, comme tu « fais »? Ainsi parla Polycrates en concluant : quant à moy je le donne gaigné à la poissonnerie, tant par les tesmoignages sus alleguez, que par la preuve de la coustume.

Mais moy, dit Symmachus, j'y viens à bon esciant, plus subtilement et plus dialecticquement. Car si friandise est ce qui assaisonne et rend appetissante la nourriture, il est force de confesser, que la meilleure viande et plus friande sera celle, qui pourra plus retenir l'appetit à la table. Tout ainsi doncques que les philosophes que lon surnomme Elpistiques, affer-

ment qu'il n'y a rien qui contienne et conserve mieux la vie de l'homme que fait l'esperer, parce que sans l'esperance qui adoucit les travaux, la vie seroit insupportable à tout le monde : aussi faut il confesser, que ce qui contient et qui conserve l'appetit est cela, sans quoy toute viande est desagreable et malaisée à prendre. Or ne trouverez vous rien procedant de la terre qui soit tel, mais de la mer, si : c'est le sel, sans lequel rien, par maniere de dire, ne se peut manger, car le pain mesme en est plus agreable au goust, quand on en mesle dedans. C'est pourquoy lon loge tousjours en un mesme temple Neptune avec Cerès. Brief le sel est comme la saulse et la friandise de toutes les autres delicatesses et friandises du monde. Voylà pourquoy (1) les demy-dieux et princes de la guerre de Troye, qui faisoient profession de vie simple, comme des religieux et qui ostoient toute volupté curieuse et adjoustée à la nourriture necessaire, de maniere qu'ils ne mangeoient pas seulement des poissons, lors qu'ilz estoient campez sur le destroict de l'Hellespont, ne pouvoient endurer qu'on leur servist de la chair à la table sans sel, portans tesmoignage que c'est la seule saulse qui ne se peut obmettre ny refuser. Car ainsi comme les couleurs ont necessairement besoing de lumiere, aussi ont les jus et liqueurs besoing de sel pour resveiller et resjouir le sentiment du goust, autrement ils luy sont desagrea-

(1) Les héros. *C.*

bles et fascheux. Car les morts, ce disoit Heraclitus, sont plus à jetter dehors, que non pas les fumiers. Or toute chair que lon mange est morte, et partie d'un corps mort, mais quand la puissance du sel vient à y estre adjoustée, c'est comme une ame qui luy donne et grace et saveur. Voylà pourquoy lon prend devant toute autre nourriture, celle qui est aiguë ou sallée, et brief celle qui tient et participe plus du sel. Car les choses sallées sont comme un aiguillon ou un allechement de l'appetit, lequel appasté et alleché par tels avant-coureurs de hault goust, vient plus frais, plus dispos, et plus deliberé à donner dedans les autres viandes, là où s'il commançoit aux autres, il se lasseroit et se retireroit incontinent. Je diray plus, que le sel n'est pas seulement la saulse et l'assaisonnement du manger de l'homme, mais aussi de son boire. Car l'oignon qu'Homere celebre, comme l'attraict et la friandise du boire, est plus convenable aux matelots, forsats et mariniers, que non pas aux princes ny aux roys: mais les viandes qui sont un peu saupoudrées de sel, pour la bonne bouche, ont force de rendre agreable au goust toute sorte de vin, et toute eau amiable, et si ne tiennent rien de ceste mauvaise senteur et odeur de l'oignon. Qui plus est il rarefie les autres viandes, et les rend plus faciles à la concoction et digestion, tellement qu'il sert au corps de grace, de viande savoureuse, et de force de medicament.

Au demourant les autres viandes que la mer nous fournit, outre ce qu'elles sont très souëfves et plai-

santes au goust, encore sont elles innocentes. Car bien qu'elles aient la nature de chair, si ne chargent et ne pesent elles point sur l'estomac, ains se cuysent et digerent facilement : à quoy nous porteront tesmoignage Zenon et Crantor, lesquels, incontinent que l'homme se sent mal disposé, le renvoyent au poisson. Et si est vraysemblable que les animaux que la mer nous nourrit, doivent estre plus salubres : d'autant qu'ils sont plus exercitez, encore qu'ilz ne respirent pas un air en pureté et simplicité semblable au nostre.

Tu dis bien, dit adonc Lamprias, mais j'y adjousteray encore ceste philosophie, que mon grand pere souloit dire ordinairement en se mocquant des Juifs, qu'ils s'abstenoient de manger de la chair qui plus justement meritoit d'estre mangée que nulle autre : aussi dirons nous, que la plus juste viande que l'homme mange, est celle qui nous vient de la mer. Car quand nous n'aurions autre communauté avec ces animaux icy terrestres, si est-ce pour le moins qu'ils mangent de mesmes choses que nous, et respirent un mesme air, se lavent et boivent de mesme nous, et brief ils font quelquefois honte et pitié à ceux qui les tuent, quand ils jettent un cry lamentable, et font plusieurs choses respondantes à la nourriture qu'ils ont eue : là où les animaux maritimes et aquatiques sont totalement estranges à nous, comme estans nez et nourris en un autre monde, et n'y a ny leur regard, ny leur voix, ny service aucun qu'ils nous aient fait, ou puissent faire, qui les sauve ou exempte

d'estre par nous tuez. Car on ne s'en sçauroit à quoy servir les gardant vifs, attendu qu'ils ne vivent pas mesmes avec nous : et ne pouvons prendre aucune charitable affection envers eux, par ce que le lieu où nous habitons, leur est à eulx comme un enfer, d'autant que si tost qu'ils y arrivent, ils meurent.

QUESTION V (1).

Si c'est par religion, ou par abomination que les Juifs s'abstiennent de manger de porc (2).

Après que cela eut esté dit, comme quelques uns

(1) On peut s'attendre à trouver beaucoup d'erreurs dans cette question, où il s'agit d'une nation qui se faisoit un crime de communiquer quoi que ce soit de ses rits ou de ses livres sacrés aux nations étrangères, et chez laquelle toute la science étoit concentrée dans une seule tribu, dont les individus n'avoient ni les moyens, ni le goût de s'expatrier. Tacite lui-même est tombé dans les mêmes erreurs que Plutarque. La nouvelle édition du premier de ces deux écrivains, in-4° et in-12, renferme des dissertations et des notes précieuses, où toutes ces erreurs sont réfutées de la manière la plus claire et la plus satisfaisante.

(2) On doit répondre à cette question, que c'étoit par religion et par abomination que les Juifs s'abstenoient non seulement de la viande de porc, mais encore de celle de tout animal mort sans avoir été saigné, et de celle de plusieurs autres animaux, oiseaux et poissons. Leur loi est formelle sur ce point, et entre dans les plus grands détails : *Levit.* XI et XVII; et cette loi prohibitive étoit pour eux une nouvelle preuve de la bonté toujours vigilante du dieu qu'ils adoroient : car, comme le remarque le docteur Mead, sans les plus scrupuleuses précautions dans le régime, on est promptement attaqué de la lèpre dans la Syrie, l'Égypte et

se preparassent pour discourir au contraire, Callistratus leur rompant la parole demanda, que vous semble il de ce que Lamprias vient de dire, que les Juifs ne mangent point de la chair la plus juste qui soit? Il me semble, dit Polycrates, qu'il a fort bien parlé. Mais je demande davantage, si c'est par honneur ou reverence qu'ils portent aux porceaux, ou bien par abomination et par haine, qu'ils s'abstiennent d'en manger. Car quant à ce qu'ils en content eulx cela resemble proprement aux fables controuvées à plaisir, si ce n'est qu'ils en aient quelques propos secrets qu'ils ne veulent pas dire devant tout le monde. Quant à moy, ce dit Callistratus, j'estime que ceste beste là soit en quelque honneur envers eulx. Et bien que ce soit une laide, villaine et orde beste, je ne voy point qu'elle soit ny plus estrange de figure à veoir, ny plus mausade de nature que l'escharbot, le chien, le crocodile, la musaraigne, ou le chat, que les presbtres des Ægyptiens honorent et reverent, comme de tressaincts animaux, les uns en un lieu, les autres en un autre. Mais quant au porceau on dit qu'ils l'honorent pour luy rendre graces, d'autant que ç'a esté luy qui premier a monstré la maniere de labourer la terre en la fen-

dans ces autres pays chauds. Or la lèpre et toutes les maladies cutanées sont la suite la plus ordinaire des aliments grossiers et indigestes, tels que le porc, le lièvre, et autres; et, malgré toutes les précautions possibles, les pays dont je viens de parler sont encore infectés de ces affreuses maladies. *Medica Sacra*, cap. 2, p. 12, 17.

dant et couppant avec le bout de son groin : et a quant et quant enseigné la forme et maniere de faire le soc de charrue, qui pour cela s'appelle ὕνις, le mot estant derivé de ὗς, qui signifie porceau. Qu'il soit ainsi, jusques au jourd'huy les Ægyptiens qui habitent en lieux bas, et mols au long de la riviere, n'ont aucunement que faire de charrue : car quand le Nil s'est escoulé après avoir bien trempé les campagnes, les païsans ne font que jetter les porceaux dedans, et vont après avec la semence, par ce que les porceaux à force de fouller des pieds, et fouiller du muzeau, ont incontinent renversé toute la terre, et couvert la semence que les païsans ont jettée dessus.

Si ne faut pas trouver estrange qu'il y ait des gens, qui pour cela s'abstiennent de manger du porceau, veu qu'il y a d'autres animaux, qui pour aussi legeres causes, et quelques unes fort ridicules et dignes de plus grande mocquerie, ont bien de plus grands honneurs emprès les nations barbares, par ce que lon dit que les Ægyptiens ont deifié la musareigne, pour autant qu'elle est aveugle, et qu'ils estiment que les tenebres sont plus anciennes que la lumiere, et qu'elle s'engendre des souris à la cinquieme generation, au croissant de la lune, et outre que son foye va diminuant à mesure que la lune decroist. Davantage ils attribuent le lion au soleil, par ce que c'est la seule beste à quatre pieds, de celles qui ont les ongles croches, qui fait son petit voiant, qu'il dort bien peu, que ses yeux reluisent encore quand il dort, et mettent des testes de lion au bout des tuyaux des fon-

taines, et en font des gargouilles, pour autant que le Nil amene de nouvelle eau sur leurs champs et terres labourables, quand le soleil passe par le signe du lion : ils disent que la cicogne noire qu'ils appellent ibis, incontinent qu'elle est esclose poise deux dragmes, autant que poise le cœur d'un petit enfant qui vient de naistre, et que de ses deux jambes estendues et de son bec, elle forme en terre un triangle à trois costez egaulx. Et pourquoy reprendroit on les Ægyptiens de si grande simplesse, veu que lon dit que les Pythagoriens mesmes adoroient un coq blanc, et entre les animaux marins ils s'abstenoient principalement du surmulet, et d'une ortye de mer : et que les magiciens qui furent de la secte de Zoroastes, honoroient sur tous animaux le herisson de terre, et haïssoient les souris de mer, estimans que celuy faisoit grand service et agreable aux dieux, et estoit plus heureux qui en tuoit le plus.

Cela me fait penser que si les Juifs avoient en haine et abomination le porceau, ils le tueroient, comme les magiciens tuent les souris, là où au contraire il leur est autant defendu d'en tuer, comme d'en manger : et à l'adventure y a il raison, que comme ils honorent l'asne pour ce que jadis en une grande seicheresse il leur monstra l'endroict où il y avoit une fontaine (1), aussi qu'ils reverent le porceau, d'autant qu'il leur monstra à

(1) Voyez la réfutation de cette absurdité dans la nouvelle édition in-4° de Tacite, où l'on trouvera une dissertation, *de fabulâ asini à Judæis culti.* Tome III, p. 544.

labourer et semer la terre. Il y en a certes aussi qui disent, qu'ils s'abstiennent semblablement de manger du lievre, le haïssans et abominans, comme une beste impure et pollue. Ce n'est pas sans cause, dit Lamprias, prenant la parole : car ils s'abstiennent de manger du lievre, pour la similitude qu'il a avec l'asne, lequel ils reverent misticquement et significativement : car la couleur en tous deux est mesme, les oreilles longues et grandes, les yeux grands et reluysans, dont ils s'entreresemblent merveilleusement, de maniere qu'il n'y a animal, de petit au grand, qui soit plus semblable l'un à l'autre : si ce n'est d'adventure qu'entre ces similitudes ils imitent encore en cela les Ægyptiens qui estiment la celerité et vistesse de cest animal divine, et la perfection de ses sentimens naturels. Car son œil est de telle vigueur qu'il dort les yeux tous ouverts, aussi a il l'ouïe fort aiguë, tellement que les Ægyptiens l'en aians en admiration, quand ils veulent signifier l'ouyë en leurs lettres sacrées hieroglyphiques, ils peignent un lievre.

Mais il semble que les Juifs abominent la chair de porc, pourautant que les barbares ont fort à contrecœur et haïssent merveilleusement entre autres maladies la lepre, et le mal de saint Main, estimans que telles maladies devorent et rongent à la fin les hommes ausquels elles s'attachent. Or voions nous que le porceau ordinairement a le ventre tout plein de lepre, et couvert de ceste fleur blanche qui s'appelle Psora, ce qui semble proceder de quelque mauvaise

habitude au dedans, et de quelque corruption interieure, se monstrant au dehors par le dessus du cuir, outre que l'ordure de cest animal en sa façon de vivre, apporte encore quelque mauvaise qualité à sa chair : car il n'y a point de beste qui prenne ainsi plaisir à la fange, et à se veautrer en ords et salles lieux, comme il fait, si ce ne sont celles qui y naissent et qui s'y nourrissent. Mais on dit davantage, que leurs yeux sont tellement de leur regard tournez et attirez contre bas, que jamais ils ne peuvent apprehender chose qui soit en haut, ny regarder le ciel, si ce n'est qu'on les renverse les pieds contremont, et que leurs prunelles ne soient par ce moien renversées tout au contraire de leur naturel. Et pourtant voit on, que combien que ce soit un animal autrement criard et qui grongne ordinairement[1], toutefois si on le porte les pieds contremont, il se tait du tout sans crier, tant il est estonné de veoir la face du ciel qu'il n'a pas accoustumé : et se trouvant serré de si estroite peur, il ne peut pas crier : et s'il y faut encore adjouster les fables poëtiques, on dit que le bel Adonis fut tué par un porc sanglier. Et que cest Adonis n'est autre chose que Bacchus mesme, ce qui est confirmé par plusieurs cerimonies semblables qui se font ès sacrifices de l'un et de l'autre : les autres tiennent que c'estoit le favorit de Baccchus, comme lon peut voir par ces vers de Phanocles, homme bien entendu en matiere d'amour,

Bacchus aimant des montaignes l'orée,
Passant un jour par Cypre la sacrée,

Veit d'Adonis la divine beauté,
Le ravissant en feit sa volonté.

Symmachus (1) s'esmerveillant de ce dernier propos se prit à dire (2), Comment Lamprias endures tu doncques que lon insere et entre-mesle le dieu qui est de vostre païs,

Bacchus Evius qui errantes
Incite à fureur les Bacchantes,
Qui veut estre honoré de jeux
Et de service furieux,

parmy les secrettes cerimonies des Hebrieux, ou si tu penses que ce soit à la verité un mesme dieu, que celuy des Juifs? Adonc Mœragenes prenant la parole, Laisse moy là, dit il, Lamprias : car moy, qui suis Athenien, te dis et t'asseure que ce n'est autre dieu que Bacchus. Mais la plus part des arguments, indices et conjectures qui le preuvent, ne se peuvent declarer, sinon à ceulx qui sont profez en la religion et confrairie Trieterique (3) de Bacchus en nostre païs. Toutefois ce qui n'est pas defendu de dire

(1) Ici commence la sixième question, qu'on a mal à propos confondue avec la cinquième, et qui a pour titre : *Quel est le dieu des Juifs ? C.*

(2) Jusqu'à présent Plutarque a parlé de la chair des pourceaux, qui étoit en abomination aux Juifs ; il va maintenant traiter de la prétendue ressemblance du dieu des Juifs et de Bacchus. Voyez la dissertation citée p. 216.

(3) On lit dans le grec : sinon à ceux qui sont initiés au culte triétérique, appelé parmi nous pantelie (culte parfait) de Bacchus.

entre ses amis, mesmement à la table en jouissant des dons de ce dieu, s'il plaist à la compagnie, je suit prest de le dire. Toute l'assistance adonc le pria et enhorta de ce faire.

Premierement, dit il, la saison et façon de leur principale et plus grande feste, est toute propre et convenable à Bacchus : car celle qu'ils appellent le jeusne, ils la celebrent environ les plus grands forces des vendanges, et dressent emmy les rues des tables chargées de toutes sortes de fruicts, et se seient soubs des fueillades et ramées tissues principalement de branches de vigne et de lierre entrelassées les unes parmy les autres, et appellent le jour de devant (1), la feste des Pavillons. Puis peu de jours après ils en celebrent une autre, qui n'est plus soubs figure et couvertement, mais tout à descouvert de Bacchus, et est une feste où lon porte des rameaux en main et des javelots, et entrent ainsi avec leurs javelots dedans leur temple, mais que c'est qu'ils y font, nous ne le sçavons pas, sinon qu'il est vraysemblable que ce soient quelques resjouissances Bacchanales, car ils usent de petites trompettes et clairons, dont ils invoquent leur dieu, ne plus ne moins que font les Argiens en la solennité de leur Bacchanales, et en viennent d'autres qui jouent de luths et de cithres, lesquels ils appellent en leurs langages Levites, nom à l'adventure derivé de ce surnom de Bac-

(1) Grec : et appellent le premier jour de ceux qu'ils consacrent à cette solennité la fête des.... .

chus Lysius, ou bien plus tost d'Evius. Et si me semble que leur feste des sabbats n'est pas du tout aliene de Bacchus, par ce qu'il y a encore beaucoup de lieux en la Grece, où lon appelle les suppos de Bacchus Sabbes, lesquels en leurs jeux et cerimonies Bacchanales jettent ces voix, *ἰυοῖ* et *σαβοῖ*, comme lon peult voir en l'oraison de la Coronne que feit Demosthenes contre Æschynes, et en Menander aussi : ce que lon pourroit encore non sans propos dire estre imposé, à cause de l'agitation et turbulente motion dont sont espris les Bacchants en leur fureur Bacchanale, et eulx mesmes semblent porter tesmoignage à ce propos, par ce qu'ils honorent ce sabbat, en se convians les uns les autres à boire et à s'enyvrer, si ce n'est qu'il soit survenu quelque occasion grande qui les en empesche : et lors encore accoustument ils de gouster du viu pur (1).

Toutefois quelqu'un pourroit dire, que tous ces arguments là ne sont que conjectures vraysemblables, mais ce qui se fait parmy eulx en est preuve necessaire à toute force : premierement leur grand pontife sortant en leurs festes avec une mitre en la teste, vestu d'un palletoc faict de peau de cerf, semé de papillottes d'or, avec une robbe longue par dessoubs jusques en terre, de brodequins en ses pieds, et de petites clochettes attachées à la bordure de sa

(1) Tout cet endroit de Plutarque depuis le commencement de l'alinéa se trouve rapporté et expliqué dans une dissertation de la nouvelle édition de Tacite, in-4°, *de fabulâ Judæos, hederâ vinctos, Bacchum coluisse*. Tome III, p. 548.

robbe tout à l'entour, qui sonnent à mesure qu'il chemine, ne plus ne moins que lon fait un grand bruit en nostre païs ès sacrifices nocturnes de Bacchus qui s'appellent Nyctelia, mesmement que lon surnomme les nourrices de Bacchus Chalcodristas, comme qui diroit grattans le cuivre : et puis le thyrse ou javelot et les tabourins que lon monstre imprimez contre les lambris des parois de leur temple, toutes ces cerimonies là ne peuvent certainement convenir à autre dieu qu'à Bacchus.

Davantage ils n'offrent jamais en leurs oblations du miel, d'autant qu'il semble qu'il gaste le vin quand on y en mesle : et c'estoit anciennement ce dont on faisoit les libations aux dieux, et dont on buvoit avant que la vigne fust trouvée : et jusques icy les Barbares qui ne boivent point de vin, usent de bruvage fait de miel, corrigeans sa doulceur avec quelque saveur de racine aigrette et vineuse. Et les Grecs encores appellent ces mesmes oblations là, Nephalia et Melisponda, comme qui diroit sobres et miellées, aiant le miel nature et proprieté toute contraire à celle du vin. Et que ce soit un mesme dieu, cela en est encore un argument non petit, qu'entre plusieurs sortes de punitions qu'ils ont, la plus ignominieuse et plus honteuse est celle, où lon defend le vin à ceux qui sont punis, pour autant de temps qu'il plaist à celuy qui a la puissance d'imposer la peine : et ceux qui sont ainsi punis (1),

(1) Tout le reste de ce quatrieme livre ne se trouve plus. *Amyot.*

Montesquieu a mieux connu que Plutarque les lois mosaïques, et en a plus senti la véritable utilité. Je dois ici mettre sous les yeux de mes lecteurs les sages réflexions de l'auteur de l'Esprit des Lois, au sujet de ce qui a donné lieu à la question que traite ici Plutarque, l. XIV, chap. II. « Hérodote nous dit que les lois des « Juifs sur la lèpre ont été tirées de la pratique des Égyptiens. En « effet les mêmes maladies demandoient les mêmes remèdes..... « Le climat de l'Égypte et de la Palestine les rendit nécessaires ; « et la facilité qu'a cette maladie à se rendre populaire, nous doit « bien faire sentir la sagesse et la prévoyance de ces lois... Comme « il est de la sagesse des législateurs de veiller à la santé des ci- « toyens, il eût été très censé (ajoute le même auteur, par rapport « à la maladie qui corrompt les sources de la génération) d'arrê- « ter cette communication par des lois faites sur le plan des lois « mosaïques ». D'après cela on concevra aisément les motifs de la défense faite aux Juifs de manger de la chair de porc et d'autres animaux semblables ; et l'on doit comprendre combien il est essentiel de connoître le climat, la constitution des pays dont on veut juger et apprécier les lois et les usages.

SOMMAIRES

DU CINQUIEME LIVRE.

Le Proeme.

Question I. Pourquoy est-ce que nous oyons et voyons volontiers ceux qui font les courroucez et faschez, mais ceux qui le sont au vray, non.

Question II. Que c'estoit un ancien jeu de pris que celuy de la poesie.

Question III. Pourquoy est-ce que le pin est consacré à Neptune et à Bacchus, et que du commancement on couronnoit de branches de pin ceux qui gaignoient le pris ès jeux Isthmiques, et depuis d'ache, et maintenant on a recommancé à les couronner de pin.

Question IV. Que veulent dire ces mots qui sont en Homere, ζωρότεροι δὲ κέραιρε.

Question V. De ceux qui convient plusieurs personnes à soupper.

Question VI. Pourquoy est-ce qu'au commancement du soupper on se trouve pressé à table, et à la fin au large.

Question VII. De ceux que l'on dit qu'ils charment.

Question VIII. Pourquoy est-ce que le poete appelle le pommier ἀγλαόκαρπον, portant beau fruict : et Empedocles appelle les pommes ὑπέρφλοια.

Question IX. Quelle cause y a il pourquoy le figuier es-

tant un arbre âcre et agu, produit un fruict qui est fort doulx.

Question X. Qui sont ceux que lon appelle en commun proverbe, après le sel et le cumin : et pourquoy est-ce que le poete appelle le sel divin.

LIVRE CINQUIEME.

LE PROEME.

Je ne sçay pas quelle opinion tu as presentement, Sossius Senecion, touchant les plaisirs de l'ame et du corps,

Car il y a entre nous maintenant
Beaucoup de mer terrible bruit menant,
Et de forests mainte montaigne noire.

Mais par cy devant il me sembloit que tu accordois fort à mon opinion, et n'approuvois pas celle qui tient, qu'il n'y ait rien qui soit proprement agreable, ny aucunement plaisant à l'ame : et que ne faisant seulement que vivre à l'ombre du corps, elle rit avec luy selon qu'il sent de doulces affections, ou au contraire se chagrine et se contriste, comme si c'estoit un miroir qui ne feist que recevoir les images et especes des sentimens qui se font en la chair. Car on peut aisément refuter par plusieurs raisons la faulseté ignorante et deshonneste de ceste opinion, mesmement par ce que à la table, incontinent après soupper, les hommes doctes et de sçavoir se mettent à deviser ensemble, comme à une yssue de table, s'entreresjouissent et se donnent plaisir les uns aux autres de propos et devis, ausquels les corps ne participent aucunement, si ce n'est de bien loing, portans tesmoignage que cela est comme une reserve et une

espargne de plaisir pour l'ame, et que ces plaisirs là sont seuls propres à l'ame, et les autres sont bastards et estrangers qui sont attachez au corps. Tout ainsi doncques comme les nourrices, pendant qu'elles donnent la boulie ou la panade à leurs enfans, y prennent et en sentent quant à elles bien peu de plaisir : mais après qu'elles les ont faict manger, et qu'elles les ont mis dormir, de sorte qu'ils ne crient plus, alors estans à par elles, elles prennent leur refection de boire et de manger, et font bonne chere. Aussi l'ame participe aux appetits du corps, ne plus ne moins qu'une nourrice le servant et s'accommodant à ses necessitez : mais quand il est suffisamment traitté et qu'il se repose, alôrs estant delivré de sa besongne et de son service, de là en avant elle se met à prendre ses propres plaisirs, en se repaissant de discours de lettres, de sçavoir, d'histoires, d'enquerir, ouir et apprendre tousjours quelque chose de singulier. Et qui pourroit dire autrement, veu que ceux mesmes qui sont alienés des lettres, et addonnez à plaisirs importuns, après le soupper appliquent leur entendement à des autres jeux qui sont bien eslongnez du corps, proposans et mettans en avant des enigmes à souldre, et des questions impliquées à faire deviner, et des noms compris soubs les notes de certains nombres? Oultre cela les banquets ont donné lieu aux farces et moràlitez, à Menander et ceulx qui les jouent. Tous lesquels passetemps n'ostent aucune douleur au corps, ny n'apportent aucun doulx et gracieux chatouillement à nostre

chair : mais c'est pour ce que la partie speculative et studieuse qui est en chascun de nous, requiert et demande quelque particulier plaisir et recreation sienne, quand elle est deschargée de l'occupation que luy donne le corps à le traitter.

QUESTION PREMIERE.

Pourquoy est-ce que nous oyons et voyons volontiers ceux qui font les courroucez et faschez, mais ceux qui le sont au vray, non.

De telles choses furent tenus propos entre nous à Athenes en ta presence, lors que le joueur de comædies Straton, estoit en si grande reputation d'honneur, que lon ne parloit que de luy. Nous estions en un banquet chez Boëtus l'Epicurien, auquel souppoient avec nous plusieurs de la mesme secte, et après le soupper la fraische souvenance de la comædie que nous avions veu jouer, nous feit, comme gens de lettres, tomber sur le propos de rechercher la cause, pour laquelle nous nous faschons et supportons mal volontiers d'ouïr les voix de ceux qui se courroucent, ou qui se contristent, qui craignent, et qui sont en frayeur : et au contraire ceux qui contrefont ces passions là, qui representent leurs voix, leurs gestes et leurs façons de faire, nous donnent du plaisir. Si estoit l'opinion et le dire des autres presque tout de mesme, par ce qu'ils disoient, que d'autant que celuy qui contrefait ces passions là, est

meilleur que celuy qui les seuffre, et que pour ne les souffrir point, il en est plus à priser. Nous entendans et cognoissans cela, y prenons plaisir et nous en esjouissons : mais moy, combien que je meisse le pied en la danse d'autruy, dis, que nous estans naturellement nez à discourir par raison, et aimans les choses ingenieuses et artificielles, portons affection, et avons en estime ceux qui rencontrent bien à les faire : car ainsi comme l'abeille, par ce qu'elle aime le doulx, recherche et aime toute plante où il y a quelque substance emmiellée : aussi l'homme qui de sa nature est ingenieux et amateur de choses belles, cherit et ambrasse tout œuvre, où il cognoit qu'il y a de l'entendement. Si doncques on vient à presenter à un petit enfant un pain, et un petit chien ou un petit bœuf faict de paste, vous verrez qu'il s'en viendra courant à ce qui sera figuré. Semblablement aussi, si quelqu'un luy offre de l'argent en masse, et un autre quelque petite beste formée d'argent, il prendra beaucoup plus tost cela où il verra qu'il y aura l'esprit de l'artifice meslé parmy, et pourtant ces mesmes enfans, en cest aage là, prennent plus de plaisir à ouïr des propos couverts qui monstrent une chose et en enseignent une autre. Et quant aux jeux ils prennent aussi plus de plaisir à ceux où il y a quelque entrelassure ou quelque ingenieuse difficulté : car ce qui est gentil, aigu et subtil tire à soy la nature de l'homme, comme estant son propre, encore que lon ne luy enseigne point.

Pour autant doncques que celuy qui à la verité

se courrouce et se fasche, ne monstre que des passions communes et ordinaires, mais à les representer et contrefaire il y a de la dexterité et de la subtilité d'esprit qui le sçait bien faire, c'est pourquoy nous prenons plaisir à voir l'un, et desplaisir à regarder l'autre. Qu'il soit ainsi, il nous en prent tout de mesme aux spectacles que nous voions, car nous voions avec ennuy et tristesse ceux qui meurent ou qui sont malades : et au contraire nous prenons plaisir à voir et admirons un Philoctetes peint en un tableau, et une Jocaste de bronze jettée en moulle, sur la face de laquelle on dit que l'ouvrier mesla un petit d'argent, à fin que la bronze representast plus naifvement la face et couleur d'une personne trespassée. Cela, dirent les Epicuriens, est un grand argument aux Cyrenaïques alencontre de nous, pour monstrer que ès passetemps de voir et ouïr, le plaisir n'est pas ny en la veuë, ny en l'ouye, mais à l'entendement : car c'est chose fascheuse et mal plaisante que d'ouïr une poule croquetter, et une corneille crailler, et toutefois celuy qui contrefait bien naifvement la poule croquetante, ou la corneille craillante, nous plaist et nous resjouist : aussi nous faschons nous de voir des personnes eticques, ou phthisiques, et toutefois nous prenons plaisir à en voir les figures bien peintes ou moullées, par ce que nostre entendement se delecte de l'imitation, comme de chose qui lui est propre : car à quel propos, et pour quelle occasion exterieure se seroient ainsi esmerveillez les hommes du porceau de Parmenon, que la chose en est venue en commun proverbe?

Car on dit que ce Parmenon estoit un qui contrefaisoit excellemment le grongnement du porceau, dequoy ses compagnons estans envieux s'efforçoient à le contrefaire à l'envy de luy. Mais les hommes estans desjà preoccupez d'une opinion prejugée, disoient : « Voilà « bon, mais encore n'est-ce rien au pris du pourceau « de Parmenon ». Parquoy il y en eût un qui prit un petit cochon soubs son aisselle, et le feit crier : les assistans oyans ce vray cry se prirent à dire, « Cela « n'approche point du porceau de Parmenon. » Et adonc celuy là laissa aller le cochon emmy la place pour les convaincre, qu'ils jugeoient par opinion anticipée, et non pas à la verité : par où il appert manifestement, qu'une mesme action du sentiment n'affectionne pas de mesme l'ame, quand l'opinion n'y est pas, encore que l'action soit faicte ingenieusement et exquisement.

QUESTION II.

Que c'estoit un ancien jeu de pris que celuy de la poesie.

En l'assemblée des jeux Pythiques on tint quelque fois propos, qu'il falloit retrencher et oster les jeux supernumeraires, que lon avoit adjoustez aux anciens premiers, par ce que du commancement il n'y en avoit eu que trois, le jeu des fleustes, le jeu de la cithre, et le chanter sus la lyre. Mais depuis y aiant esté receu le jeu des tragedies, aussi tost que la

porte, par maniere de dire, a esté ouverte, on n'a peu resister à un nombre infini d'autres jeux qui s'y sont jettez à la foulle : ce qui a bien apporté une diversité, et une multitude concurrente à ceste feste qui n'est pas mal-plaisante, mais aussi n'a pas la feste retenu son ancienne dignité ny gravité bien ordonnée, ains en ont esté les Juges faschez, et a le combat engendré plusieurs inimitiez, par ce que où il y a plusieurs qui combattent et font à l'envy à qui gaignera le pris, il est force qu'il y en ait beaucoup de malcontents qui perdent : mais entre autres on jugeoit principalement estre raisonnable d'en oster ceulx qui combattent à qui gaignera le pris des oraisons et de la poësie : non certes pour haine qu'on portast aux lettres, mais pour ce que ceulx qui se presentent à tels combats de lettres, sont ordinairement les plus notables personnes de tous les combattans, ausquels les juges deputez portent honneur et reverence, les estimans tous doctes et honnestes : et toutefois ils ne peuvent pas tous gaigner le pris. Or tachasmes nous à contenir au conseil ceulx qui vouloient changer et remuer les façons accoustumées, et qui blasmoient en un jeu sacré la multiplicité et varieté de tant de voix, ne plus ne moins que de beaucoup de cordes en un instrument : et durant le soupper au logis de Petræus, le president et gouverneur du jeu, qui nous festoyoit, le propos en estant derechef mis en avant, nous prismes à defendre la cause de la musique, et monstrasmes que la poësie n'estoit pas modernement ny depuis un peu de temps entrée aux combats des

jeux sacrez, ains que de toute ancienneté elle y avoit obtenu et gaigné des pris et des couronnes. Si y en avoit en la compagnie à qui il sembloit que je deusse alleguer des choses toutes vulgaires et triviales, comme les funerailles de Oeolycus Thessalien, et celles d'Amphidamas Chalcidien, ausquels lon tient qu'Homere (1) et Hesiode feirent des carmes à l'envy l'un contre l'autre (2), mais passant par sus tout cela, comme estant trop repassez et divulguez par le babil des Grammairiens, et ce que quelques uns alleguent des honneurs funebres de Patroclus en Homere,. là où ils disent non ἥμονας, qui signifie lanceurs de dards, mais ῥήμονας, c'est à dire harengueurs ou orateurs, comme si Achilles eust proposé un pris pour les harengues et oraisons : laissant aussi, dis-je, que Acastus faisant les funerailles de son pere Pelias, proposa un jeu de pris de Poësie, auquel la Sibylle emporta le pris. A quoy plusieurs s'opposans, et demandans garant et pleige de cela, pour ce que l'histoire leur en sembloit estrange, et mal-aisée à croire, de bonne adventure il me vint en memoire que j'avois leu en la Chronique de Libye, de Acesander où il est escrit : et ce livre là, dis-je, n'est pas en la main de tout le monde, mais je croy que plusieurs de vous ont esté curieux de lire ce que Polemon Athenien homme diligent, et qui n'est point sommeillant en la recherche des antiquitez et singu-

(1) Iliade, l. XIII, v. 886. *C.*

(2) Lisez : *laissant aussi cela, je dis que*, etc. *C.*

laritez de la Grece, a mis par escript touchant ce qui se treuve ès thresors de la ville de Delphes : car vous trouverez là, dedans la chambre du thresor des Sicyoniens, qu'il y avoit un livre d'or qu'avoit donné, dedié et consacré Aristomache poetisse Erythrienne, après avoir obtenu la victoire et gaigné le pris des jeux Isthmiques. Et si ne fault pas que vous estimiez que la feste Olympique, non plus que les autres, ait esté comme une fatale destinée immuable ny immobile en ses combats et en ses jeux : car quant à la feste des jeux Pythiques, il y en a eu trois ou quatre adjoustez et extraordinaires de ceux des lettres : et quant à ceulx où lon combat à corps nud, la plus part furent instituez et establis dès le commancement, ainsi comme ils sont maintenant : mais quant aux olympiques, tous ont esté adjoustez, fors que celuy de la course. Et si y en a plusieurs que lon avoit premierement instituez, que lon a depuis abolis et ostez, comme celuy de κάλπη, ((1) qui estoit, que le coureur monté sur une jument, au milieu de la course se jettoit à terre, tenant la jument par la bride couroit à pied à elle au grand galop :) et celuy de ἀπήνη, ((2) qui estoit la course de charrette trainée par deux mules). Aussi a lon osté la couronne qui avoit esté ordonnée pour les enfans victorieux des saincts combats. Bref on a innové, changé et remué beaucoup de choses en l'ordonnance de

(1) Cette explication est d'Amyot. *C.*
(2) Aussi d'Amyot. *C.*

ceste feste là, et ay peur que vous ne me demandiez encore une autrefois garant, si je vous dis qu'anciennement à Pise il se faisoit des combats (1) à outrance d'homme à homme, où celuy qui demouroit vaincu et qui tomboit, estoit tué sur le champ. Et si d'adventure il ne me peult souvenir du nom de l'historien qui l'a escrit, je crains que lon ne s'en mocque de moy, comme en ayant perdu la memoire pour avoir trop beu.

QUESTION III.

Pourquoy est-ce que le pin est consacré à Neptune et à Bacchus, et que du commancement on couronnoit de branches de pin ceux qui gaignoient le pris ès jeux Isthmiques, et depuis d'ache, et maintenant on a recommancé à les couronner de pin.

On demandoit un jour pourquoy c'est que lon couronne de chappeaux de branches de pin ceux qui gaignent le pris ès jeux Isthmiques, c'estoit en la ville de Corinthe durant la feste isthmiaque, que le grand pontife Lucanius nous festoyoit en son logis. Le geographe doncq Praxiteles allegua les fables poëtiques, que le corps de Melicerta fut trouvé contre le tronc d'un pin, où le flot de la mer l'avoit jetté, par ce qu'il y avoit assez près de la ville de Megare un endroit que lon appelloit encore la course de la

(1) Au pentathle. *C.*

belle, par où lon dit que Ino tenant son enfant entre ses bras s'en courut precipiter dedans la mer : mais estant le commun langage et la commune opinion, que le pin est le chappeau propre à Neptune, le pontife Lucanius y adjousta lors, que le mesme arbre estant aussi bien consacré à Bacchus, ce n'estoit pas de merveille s'il estoit aussi associé aux honneurs de Melicerta. Parquoy cela nous donna occasion de chercher pour quelle raison les anciens avoient consacré le pin à Bacchus et à Neptune tout ensemble. Si me fut advis qu'en cela il n'y avoit rien d'estrange ny hors de propos, par ce que ces deux dieux sont seigneurs et dominateurs d'un principe genital, qui est l'humidité, estant certain que tous les Grecs universellement sacrifient à Neptune soubs le surnom de φυτάλμιος, comme qui diroit, protecteur des plantes : et à Bacchus aussi surnommé δενδρίτης, comme qui diroit, presidant aux arbres. Toutefois on pourroit dire, que le pin particulierement appartiendroit à Neptune, non comme dit Apollodorus, pource que ce soit un arbre qui aime les rivages de la mer et les vents, ainsi que fait la mer, car il y en a encore d'autres qui le disent : mais pour ce qu'il est propre à faire navires : car luy et les autres arbres qui luy ressemblent, comme le sapin, la pesse, la meleze fournissent de bois fort propre à flotter sur les eaux, et si rendent la poix et la resine pour les godranner et poisser, sans laquelle composition rien ne serviroit le calfeutrer, quelques jointures et liaisons que lon sçeust donner au bois contre l'eau de la mer.

Et quant à Bacchus ils luy ont consacré le pin, comme à celuy qui adoulcit le vin, pour ce qu'on dit que la vigne produit le vin doulx ès lieux où croist le pin naturellement. Ce que Theophrastus refere à la chaleur de terre, car communement le pin croist ès terres où il y a de l'argille, laquelle de sa nature est chaude, et par consequent aide à cuire le vin, comme elle rend et produit aussi l'eau legere et fort doulce. Davantage estant meslée parmy du froment, elle en fait croistre le tas et le monceau, d'autant qu'elle l'enfle et l'attendrit de sa chaleur : mais encore reçoit la vigne plusieurs commoditez et plaisirs du pin, attendu qu'il luy fournit les choses propres et necessaires à bonifier et conserver le vin : car tous universellement empoissent les vaisseaux où on le met, et encore y en a il qui mettent de la resine dedans le vin mesme, comme font ceux de Eubœe en la Grece, en Italie ceux qui habitent aux environs du Pau. Et qui plus est, on apporte de la Gaule Viennoise du vin empoissé, que les Romains estiment beaucoup et en font grand cas, d'autant qu'il semble que cela luy donne non seulement une agreable odeur, mais aussi qu'il le rend plus fort et meilleur, luy ostant en peu d'espace tout ce qu'il a de nouveau, et de substance eveuse, par le moien de sa chaleur.

Cela aiant esté dit, il y eut un orateur qui avoit bien veu et beaucoup leu les lettres humaines, qui se prit à dire : ô dieux, et comment, n'est il pas vray qu'il n'y a comme rien que les branches de pin servent de couronne aux victorieux qui gaignent le pris

ès jeux Isthmiques, et que paravant ils estoient couronnez de feuilles et chappeaux d'ache? Cela se peult voir par les mots que dit un taquin avaricieux, en une comædie,

Toute la feste Isthmique volontiers
Je quitterois pour autant de deniers
Que cousteroit une couronne d'ache.

Et Timeus l'historien escrit, que comme les Corinthiens marchoient en battaille soubs la conduite de Timoleon, à l'encontre des Carthaginois pour combattre de la Sicile, ils rencontrerent en leur chemin quelques uns qui portoient des faisceaux d'ache, et comme plusieurs de l'armée prissent cela pour un mauvais presage, à cause que l'ache est tenue pour herbe funeste et mortuaire, de maniere que quand il y a quelqu'un extremement malade en danger de mort, nous disons qu'il ne lui fault plus que de l'ache: Timoleon les asseura et leur remit le cœur, leur ramenant en memoire que lon usoit de l'ache ès jeux Isthmiques, et que l'on en couronnoit les victorieux. Davantage la galere capitainesse du roy Antigonus fut surnommée Isthmia pour autant que sans semer ny planter, il y creut de l'ache d'elle mesme à l'entour de la pouppe. Et cest epigramme enigmatique, qui soubs paroles obscures et couvertes signifie des vases de terre pleins de vin bouchez et estouppez d'ache,

Terre Argienne au feu arse et bruslée,
Cache le sang noir de Bacchus, sellée

Sa gueule estant d'Isthmiaques rameaux.

Certainement ils n'avoient pas leu cela ceux qui soustenoient et vantoient le pin, comme n'estant un moderne estranger venu d'ailleurs, ains ancien, propre et naturel couronnement des jeux Isthmiques. Ces paroles esmeurent (1) aucuns de la compagnie, comme estans dittes par homme qui avoit beaucoup veu et leu : et le grand pontife Lucanius jettant ses yeux sus moy, et me soubriant : ô Neptune, dit il, que cest homme a de lettres!

Toutefois les autres se tindrent à mon ignorance, se persuadans le contraire, que le pin estoit le couronnement ancien, naturel et ordinaire du pris ès jeux Isthmiques : et au contraire que celuy de l'ache estoit estranger, venu d'ailleurs par emulation et jalousie d'Hercules, et avoit eu tant de vogue, que pour quelque temps il auroit supplanté l'autre, mais que depuis le pin, aiant de rechef recouvré son crédit, florit aujourd'huy en honneur, comme devant. Parquoy je me laissay persuader, et me l'imprimay si bien en ma fantasie, que j'appris d'eux plusieurs tesmoignages pour le confirmer, dont j'en retins quelques uns en ma memoire, mesmement d'Euphorion entre autres, qui dit ainsi touchant Melicerte,

En lamentant l'enfant mort estendirent
Soubs des hauts pins, dont les branches ils prirent
Pour couronner les chefs victorieux,

(1) Les jeunes Grecs. *C.*

Qui gaigneroient les pris ès sacrez jeux:
Car pas encor n'avoit la main meurtriere
Tué Charon, au long de la riviere
Du pere Asope, et depuis lors en ça
Ceindre le front d'ache l'on commença.

Et Callimachus qui l'expose encore plus clairement, là où il introduit Hercules, luy disant touchant l'ache,

Les Allaictins, qui au dieu de la mer (1)
Feront un jeu bien plus à estimer
Que cestuy cy, la prendront pour le signe
De la victoire Isthmiaque très digne,
Comme font ceux de Nemée, quittans
Le pin duquel jadis les combattans
On couronnoit en la noble Corinthe.

Davantage il me semble avoir leu quelque escript de Procles, touchant ceste feste de jeux Isthmiens, où il recite que du commancement que la feste fut ordonnée, la couronne estoit de branches de pin. Mais depuis que les jeux furent sacrez, ils transfererent de la feste de Nemée la couronne d'ache aux Isthmiques. Ce Procles a esté l'un de ceux qui furent en l'eschole de l'Academie du temps de Xenocrates.

(1) Lisez : *Les Alétides*. Les Corinthiens en effet furent gouvernés par Alètes, l'un des Héraclides, et par ses descendants. *C.*

QUESTION IV.

Que veulent dire ces mots qui sont en Homere,
ζωρότερον δὲ κέραιρε.

Quelques uns de la compagnie où je souppois un jour, se mocquoient d'Achilles, de ce qu'il commande à son amy Patroclus au neufvieme de l'Iliade d'Homere, qu'il verse du plus pur, et y adjouste encore ceste raison,

Car ces seigneurs qui voir me sont venus,
Sont de mon cœur plus chers amis tenus (1).

Mais l'un de noz familiers amis Niceratus Macedonien affermoit, que ζωρότερον en cest endroit là ne signifie pas pur et sans eau, mais du meilleur et plus chaud, à cause de la chaleur vitale et de l'ebulition : et qu'il estoit raisonnable qu'estans survenus de ses plus grands amis, le jeune homme versast du vin frais, comme quand nous voulons faire les libations aux dieux, nous versons tousjours du vin frais. Et Sosicles le poëte alleguant Empedocles, qui en la mutation generale de l'univers dit,

Meslé fut lors ce qui souloit sainct estre,

et qu'il n'y avoit rien qui empeschast que lon n'entendist qu'Achilles commandoit à Patroclus qu'il

(1) Iliad. IX, 203.

preparast et temperast le vin, comme pour boire : et ne se falloit point esbahir s'il avoit dit ζωρότερον, au lieu de ζωρὸν, comme nous avons accoustumé de dire θηλύτερον, au lieu de θῆλυ, et δεξίτερον, au lieu de δεξιὸν, estant reçeu en commun usage que nous usons des comparatifs en quelques dictions, au lieu des positifs. Et Antipater l'un de noz amis disoit, que en langage ancien ὥρος signifioit l'année, et que ζα, en composition, avoit accoustumé de signifier augmentation : c'est pourquoy le vin vieil, et qui est de plusieurs années en ce lieu là est appellé par Achilles ζωρότερον. Mais quant à moy je leur ramenay en memoire que ζωρὸν aucunefois signifie chaud, et que par ce chaud il entendoit en ce lieu, viste et tost, comme nous commandons quelquefois à noz vallets de se prendre plus chaudement à leur besongne : mais en fin je leur remonstray qu'ils craignoient puerilement de confesser que ζωρότερον signifiast en ce lieu là plus pur et moins trempé, comme si en cela Achilles eust fait quelque erreur et quelque impertinence , ainsi comme Zoilus Amphipolitain estimoit, ne prenant pas garde premierement qu'Achilles voyoit Phenix et Ulysses tous deux anciens, qui ne prenoyent plus plaisir à mettre beaucoup d'eau en leur vin, ains le beuvoyent plus pur, comme font tous autres vieilles gens. Au moyen dequoy il luy commande de leur moins tremper : et puis aiant esté disciple de Chiron, et aiant appris de luy le regime, par lequel le corps se doit gouverner, il discouroit en luy mesme, que les corps qui sont en repos, et ne font rien, aiant au

paravant accoustumé de travailler, ont besoing d'une temperature plus molle et plus aisée, comme leur estant plus convenable. Car mesme aux chevaux parmy les autres fourrages il leur fait jetter devant de l'ache, non sans grande raison, parce que les chevaux qui demeurent oyseux, et que lon tient à l'estable sans rien faire, se gastent les pieds, à quoy remedie souverainement ceste herbe d'ache. Aussi ne trouverez vous point en toute l'Iliade, que lon baille de l'ache, ou de quelque autre semblable pasture à nuls autres chevaux qu'à ceux qui sont de repos, et qui ne travaillent point. Parquoy Achilles ayant cognoissance de la medecine, traictoit et pensoit les chevaux selon que le requeroit l'occasion du temps : et pour les corps des hommes leur ordonne reigle de vie plus aisée, comme estant la plus saine à ceux qui sont de repos, et qui ne travaillent point, là où il ne donnoit pas semblable traictement à ceux qui tout le jour estoient à la guerre et aux factions des armes, comme à ceux qui estoient de loisir, leur faisant mettre plus d'eau dedans leur vin. Et puis Achilles de sa nature estoit sobre, et n'aimoit pas le vin, d'autant qu'il estoit aspre, comme dit le poëte,

Car point n'estoit d'une nature douce,
Et qui jamais de rien ne se courrouce,
Mais homme ardent, aspre et determiné (1).

(1) Iliad. XX, 467.

Et parlant de soy-mesme avantageusement il dit en quelque autre passage,

Sans clore l'œil j'ai passé mainte nuict (1).

Or le court sommeil, et le peu dormir ne suffit pas et n'est pas convenable à ceux qui boivent le vin pur. Et là où il entre en grosses paroles à l'encontre d'Agamemnon, la premiere injure qu'il luy dit, il l'appelle yvrongne (2), comme estant l'yvrongnerie le vice que son cœur detestoit le plus. Ainsi pour toutes ces occasions là, il estoit raisonnable que voiant ces personnages de tel aage venant devers luy, il pensast à donner ordre que lon ne leur trempast le vin, comme lon avoit accoustumé de le tremper pour luy, par ce que telle trempe ne leur estoit pas convenable.

QUESTION V.

De ceux qui convient plusieurs personnes à soupper (3).

A mon retour d'Alexandrie chascun de mes amis me voulut festoier, et convioit on quant et moy tous

(1) Iliad. IX, 325. (2) *Ibid.* I, 225.

(3) Plutarque traite dans cette question du nombre et du genre des convives que l'on doit réunir à sa table, suivant les différentes circonstances. Il y fait sentir tout le désagrément et le ridicule de ces repas où on est en aussi grand nombre qu'à une *foire*, pour me servir de l'expression d'Amyot.

ceux que lon pensoit aucunement d'amitié ou de parenté m'appartenir, de maniere que pour la multitude grande des conviez, le festin en estoit ordinairement tumultueux, et s'en retiroit on plus tost que lon n'avoit accoustumé. Parquoy le desordre qu'il y avoit en l'assiette à tels festoyemens, nous donna occasion de parler de ceste maniere : Onesicrates le medecin me festoiant comme les autres à son tour, n'en convia pas beaucoup, ains seulement ceux qu'il sçavoit qui m'estoient plus familiers et plus grands amis. Si me fut advis proprement ce qu'avoit escrit Platon, que la ville qui va tousjours croissant se trouve à la fin n'estre plus ville, et qu'il y a une certaine grandeur qui luy est prefixe et limitée : aussi y a il une certaine grandeur de festin jusques à laquelle il demeure festin, mais oultre laquelle s'il passe, les conviez ne se peuvent plus entresaluer, ny entrecaresser de boire les uns aux autres, non pas seulement s'entre cognoistre, de maniere qu'il n'y a plus forme de festin : car il ne faut pas qu'en un festin il y ait, comme en un camp, des advertisseurs pour envoyer çà et là, ny comme en une galere des comites et soubs-comites avec leurs sifflets : ains faut que les conviez par eux mesmes parlent et devisent les uns avec les autres, et que ne plus ne moins qu'en une danse, celuy qui est à la queuë s'entende avec celuy qui est à la teste.

Après que j'eus dit cela, mon grand pere Lamprias, prenant la parole d'une voix si claire et si forte que toute la compagnie le pouvoit entendre : il y a doncq,

dit-il, une espece de moderation et d'attrempance, dont nous avons besoing non seulement à manger en un festin, mais aussi à semondre et à convier. Car aussi y a il une intemperance de courtoisie et d'humanité qui ne peut omettre ny laisser pas un de ceux avec lesquels elle a quelquefois banqueté, ains les tire tous avec elle, comme si c'estoit pour aller veoir jouër des jeux ou ouir de la musique : quant à moy, il me semble que le festoiant n'est pas tant digne de reprehension et mocquerie, quand le pain ou le vin defaillent aux conviez à son festin, comme quand il n'y a pas assez de place ny de lieu pour les placer, dequoy non seulement il y doit avoir largement pour ceux qui sont conviez, mais encore pour les survenans qui viennent d'eux mesmes sans mander, et pour les estrangers passans s'il en survient : mesmement que quand il y a faute de pain ou de vin on s'en peut prendre aux serviteurs, et les mescroire de l'avoir desrobé; mais où il se treuve faute de place, et que le lieu est trop anguste, pour le nombre de ceux qui sont conviez, cela ne peut venir que de la negligence et faute de jugement du festoiant qui a fait faire la semonce : de sorte que le poëte Hesiode a fort bien rencontré quand il a dit,

Premierement le grand chaos estoit (1).

Car il falloit qu'il y eust premierement lieu et place pour pouvoir tenir et comprendre les choses qui se-

(1) Théogon. 116.

roient créées : non pas, dit il, comme mon fils feit l'autre jour de son soupper proprement, ce que disoit Anaxagoras, que toutes choses estoient ensemble pesle-mesle. Toutefois encore qu'il y eust de la place assez, et provision suffisante de viandes, il faudroit neantmoins eviter la presse et la confusion, comme ce qui rend une société non sociable, et une assemblée mal compagnable. Car ce seroit moins de mal d'oster à ceux qui sont appelles à une mesme table la communication du vin, que la communication de discourir et de deviser ensemble. C'est pourquoy Theophrastus en se jouant appelloit les ouvroirs et bouticques des barbiers, des bancquets sans vin, à cause que ceux qui y sont assis les uns auprès les autres, y devisent ensemble, et ceux qui entassent les hommes à troupes ainsi les uns sur les autres, leur ostent toute communication de propos : ou, pour mieux dire, ils font qu'il y en a peu qui soient ensemble : car ils se departent eux mesmes deux à deux, et trois à trois pour parler ensemble. Et ceux qui sont assis loing, à peine les cognoissent ny les regardent ils, d'autant qu'ils sont esloignez d'eux de la course d'un cheval, par maniere de dire.

Les uns devers les tentes d'Achilles,
Autres devers celles d'Ajax.

Voylà pourquoy les riches monstrent quelquefois leur magnificence mal à propos quand ils bastissent des salles de trente licts, et encore de plus grandes. Car cela est un appareil pour faire des souppers de gens

qui n'ont aucune société ny amitié les uns avec les autres, et où il seroit plus tost besoing d'un prevost de foire, que d'un maistre de festin : mais quant à ceux là, il leur fault pardonner, par ce qu'ils estiment que leur richesse ne seroit pas richesse, ains qu'elle seroit à la verité sourde et aveugle, et sans honneur, si elle n'avoit beaucoup de tesmoings, comme la tragœdie beaucoup de spectateurs.

Mais quant à nous, le remede de n'en assembler pas tant à la fois seroit, de les convier souvent peu à peu à diverses fois, par ce que ceux qui convient peu souvent; et quand il esclaire à Harma, comme lon dit en commun proverbe, c'est à dire bien tard, et ne sçait on quand, sont contraincts de faire mettre en leur roolle, tous ceux qui leur appartiennent aucunement ou de parenté, ou d'amitié, ou de cognoissance, là où ceux qui ordinairement en convient tantost trois, tantost quatre, font de leurs festins comme des alleges et barques à descharger les grands batteaux.

Mais avec cela quand on considere la cause, pour laquelle on fait l'assemblée, cela met quelque difference entre les amis. Car ainsi comme pour affaires nous n'assemblons pas toutes sortes de gens, mais seulement ceux qui sont idoines à chasque besongne : car si c'est pour prendre conseil, nous assemblons les plus prudents : si c'est pour plaider, les plus eloquents : si c'est pour aller à l'esbat aux champs, ceux qui sont plus delivres d'affaires et plus de loisir : aussi ès semonces faut il selon les occasions choisir

es plus idoines. Car si c'est un prince ou un seigneur que nous festoions, les plus à propos pour soupper avec luy seront les officiers, ou les principaux hommes de la ville, mesmement s'ils ont quelque familiarité et cognoissance avecques luy : si c'est un festin de nopces ou de la nativité, ceux qui sont parents et liez du lien de Jupiter protecteur de consanguinité.

Et en tels festoiemens faut tousjours avoir l'œil de mettre ensemble ceux qui sont plus agreables les uns aux autres. Car quand nous sacrifions à un dieu, ce n'est pas à dire que nous facions priere à tous les autres, encore qu'ils soient en mesmes temples, et sur mesmes autels, ains estans trois couppes apportées pleines, nous offrons les libations aux uns de la premiere couppe, aux autres de la seconde, et aux autres de la troisieme, d'autant que l'envie n'a point lieu en la danse des dieux, et la danse des amis est aussi divine moiennant que lon sçache bien distribuer et departir les caresses à tous en beuvant à eulx.

QUESTION VI.

Pourquoy est-ce qu'au commancement du soupper on se trouve pressé à table, et à la fin au large.

Ces propos achevez on demanda incontinent la cause, pourquoy au commancement du soupper on se trouve coustumierement serré et pressé à la table, et à la fin à l'aise et au large, là où il sembleroit que

ce devroit plus tost estre le contraire, d'autant que lon s'est remply au soupper. Si y en avoit quelques uns d'entre nous qui attribuoient cela, à ce que nous souppons ordinairement assis de nostre large, veu que nous estendons la main droicte sur la table : et puis quand nous avons souppé, alors nous nous tournons sur le costé, faisant la forme de nostre corps plus aiguë, et n'occupons plus la place de l'assiette par superfice, en maniere de dire, ains par ligne seulement. Ne plus ne moins doncques que les osselets occupent moins de place quand ils tombent droits sur l'un des costez, que quand ils tombent couchez tout à plat, aussi un chascun de nous au commancement panche sur le devant, regardant de front vers la table, mais après il change son assiette de front en flanc. Il y en avoit plusieurs autres qui allegnoient que la coultre du lict s'affaissoit, par ce qu'estant foullée de l'assiette, elle s'eslargit et s'esvachit, ne plus ne moins que les souliers croissans et se laschans à force de marcher, deviennent à la fin si larges que le pied tourne dedans. Et le bon vieillard alors se jouant dit, qu'il y avoit tousjours deux gouverneurs et presidens d'un mesme festin, qui estoient bien differens l'un de l'autre : au commancement la faim, qui ne sçait rien de garder ordre : et à la fin puis après Bacchus, que tous confessent avoir esté un très-suffisant capitaine. Tout ainsi doncques comme Epaminondas, aians les autres capitaines Thebains par leur ignorance jetté l'armée de Thebes en des lieux si estroicts et si malaisez, qu'elle se rom-

poit, heurtoit et fracassoit elle mesme, la retira de ces destroicts, et puis la remeit en bonne ordonnance : aussi la faim nous trouvant à l'entrée du soupper affamez, nous fait presser et chocquer les uns les autres, comme chiens : mais le bon Bacchus puis après nous prenant, luy qui est surnommé Lyeus et Chorius, c'est à dire delieur et maistre de bal, nous rend et remet en ordonnance gracieuse, doulce et aisée.

QUESTION VII.

De ceux que lon dit qu'ils charment (1).

S'estant quelquefois esmeu propos à table, touchant ceux que lon dit qui charment, et qui ont l'œil ensorcelleur, les autres passoient la chose en risée et mocquerie : mais Metrius Florus qui nous donnoit à soupper, dit que les effects que lon en voioit aidoient merveilleusement au bruict qui en estoit, et qu'il

(1) Le magnétisme animal n'offre guere d'effets plus surprenants que ceux qui sont recueillis par Plutarque dans cette question : de part et d'autre ils ne sont ni mieux constatés, ni mieux expliqués, en supposant leur existence. On parle néanmoins par-tout du nouveau genre de *charme* : « Parceque, comme l'observe Malebranche (Recherche de la vérité, liv. II, 3e partie, dernier « chapitre), tous les discours qui réveillent l'idée d'une puissance « invisible, sont toujours écoutés avec crainte et curiosité. Les « hommes s'attachent à tout ce qui est extraordinaire, se font un « plaisir bizarre de raconter des histoires surprenantes et prodi- « gieuses.... à épouvanter les autres, et à s'épouvanter eux- « mêmes. »

n'estoit pas raisonnable que si lon ignoroit la cause d'une chose faicte, que lon la mescreust pour cela, attendu que d'une infinité d'autres choses qui realement sont en essence, nous n'en pouvons comprendre la cause. Car generallement qui veult qu'en toute chose il y ait raison apparente, il en oste la merveille, par ce que là où on ignore la cause, là commence lon à douter et enquerir, qui est à dire, philosopher, de maniere que lon peult dire, que ceux qui decroient les choses merveilleuses, ostent toute la philosophie : mais il fault de telles choses chercher le pourquoy il est ainsi, avec la raison. Et qu'il est ainsi (1), le prendre de l'histoire.

Or en lisons nous de cela plusieurs exemples ès histoires. Car nous sçavons et cognoissons des hommes qui par regarder fichément de petits enfans, les offensent griefvement, par ce que la temperature de leur corps, qui est humide et imbecille, s'en altere et s'en tourne en pis, là où ils seuffrent moins cela quand leurs corps sont desjà fermes et plus robustes. Et Philarchus escrit, que certaine nation de gens qui habitoient jadis au royaume de Pont (2), que lon appelloit les Thibiens, estoient mortels et pestilens non seulement aux jeunes enfans, mais aussi aux hommes faicts (3), par ce que ceux qui recevoient ou leur

(1) Et s'il est ainsi....

(2) Ancien royaume d'Asie sur les bords du Pont-Euxin ou mer Noire.

(3) Voyez Pline, Hist. natur. VII, 2. Il faut lire sur cet endroit de Plutarque, Weckeri *de Secretis*, l. IV.

haleine, ou leur regard, ou leur parole, se fondoient en langueur, et tomboient aussi tost malades, dequoy se sont apperçeus, comme il est vraysemblable, les marchands trafficquans en ces quartiers là, qui en amenoient des serfs à vendre : mais quant à ceux-là, l'exemple à l'adventure n'en est pas si esmerveillable, par ce que l'attouchement et la contagion de les hanter familierement apporte un manifeste principe de tel accident. Et tout ainsi comme les æles des autres oiseaux, qui les met avec celles des aigles, perissent et viennent à neant (1), par ce que les pennes et plumes leur tombent et pourrissent : aussi est il bien raisonnable que l'attouchement des hommes, d'aucuns soit utile et profitable, et des autres nuysible et prejudiciable.

Mais d'estre offensé pour estre seulement regardé, il se fait comme nous avons desjà dit : mais pource que la cause en est difficile à trouver, on le decroit (2) : et toutefois, dis-je, il semble que tu en es sur les voyes, et en as trouvé la trace, aiant touché la defluxion qui se fait des corps. Car et la senteur, et la voix, et la parole et l'haleine sont des fluxions et decoulemens qui sortent des corps des animaux, et parties qui esmeuvent les sentimens naturels, lesquels en les recevant en sont alterez et affectez. Et est encore plus vraysemblable, que telles defluxions se facent hors des corps des animaux par la chaleur et le mouvement, quand ils sont echauffez, et esmeus, et que

(1) Pline, Hist. natur. X, 4. (2) On ne le croit pas.

les esprits vitaux en prennent un haulsement de pouls, et un battement plus viste, duquel le corps estant agité et secoué, jette hors de soy continuellement quelques defluxions : et y a apparence que cela se fait autant par les yeux que par autre conduict qui soit. Car la veuë estant un sentiment fort leger et mobile, respand une merveilleuse puissance enflammée quand et l'esprit qui la dirige, de maniere que l'homme par le moien d'icelle veuë, fait et souffre plusieurs notables effects, et reçoit des choses qu'il voit, des plaisirs et desplaisirs qui ne sont pas petits. Car l'amour, qui est l'une des plus grandes et plus vehementes passions de l'ame, prent sa source et origine de la veuë, tellement que celuy qui est espris d'amour, se fond et s'escoule tout en regardant la beauté des personnes qu'il aime, comme s'il entroit dedans elles, au moien dequoy lon se pourroit avec raison esbahir, comment il y en a qui confessent que l'homme peut bien souffrir et recevoir dommage par la veuë, et trouvent estrange qu'il face du mal et porte nuysance par la mesme veuë. Car le regard des personnes qui sont en heur de beauté, et ce qui sort de leurs yeux, soit en lumiere ou fluxion d'esprits, fond les amoureux, et les consomme avec je ne sçay quelle volupté meslée de douleur, qu'ils appellent eulx aigredouce. Car ils ne sont pas tant ferus et ulcerez ny pour ouïr, ny pour toucher, que pour regarder et estre regardez, tant il se fait profonde penetration et inflammation grande par la veuë, de sorte qu'il me semble que ceux là n'ont jamais senty

ny esprouvé que c'est de l'amour, qui s'esmerveillent de la Naphthe de Babylone (1), laquelle s'allume en la monstrant seulement au feu de loing : car les yeux des belles creatures allument un feu dedans les ames et entrailles des amoureux, encore qu'ils n'y regardent que de bien loing.

Mais nous experimentons souvent le secours que fait à ceux qui ont la jaunisse le regard du Loriot, car s'ils le peuvent veoir ils guarissent, aiant cest oyseau telle nature et temperature, qu'il attire à soy et reçoit la maladie sortant du patient, comme une fluxion par le conduit des yeux (2). C'est pourquoy les Loriots ne veulent jamais regarder une personne qui a la jaunisse, ny ne le peuvent endurer, et le fuyent et s'en destournent, tenans leurs yeux clos de peur de les regarder: non pour envie qu'ils portent à la guarison des malades, comme quelques uns estiment, mais pour ce qu'ils en sont blecez et offensez eulx mesmes (3). Et quant aux autres maladies, ceux qui hantent et frequentent avec ceulx qui ont mal aux yeux, facilement et promptement prennent le mal, tant la veuë a une prompte et legere puissance d'attacher à un autre le principe de quelque contagion.

(1) Le naphte, espèce de bitume. Voyez Plin. Hist. nat. II, 109, et XXXV, 51. On lit dans le premier endroit que Médée fit brûler une concubine, en faisant enduire de naphte la couronne que celle-ci devoit avoir sur la tête pendant un sacrifice qu'elle alloit offrir.

(2) Plin. Hist. natur. XXXVI, 61, XXX, 28, et X, 50.

(3) Pline dit plus : « on prétend qu'ils en meurent. »

Ouy bien, dit alors Patroclias, ès maladies et passions corporelles, mais quant aux choses de l'ame et spirituelles, entre lesquelles est le charmer et ensorceller, comment est-ce que cela se fait, et comment est-ce que par un regard ils transmettent une lesion et nuysance au corps d'autruy? Ne sçavez vous, dis-je, que l'ame selon qu'elle est affectionnée dispose et altere aussi le corps? Car la cogitation du jeu d'amour fait dresser la nature : l'ardeur des chiens quand ils sont acharnez après les bestes, bien souvent leur estaint la veuë, et les aveugle du tout. Les ennuys, l'avarice et la jalousie changent ordinairement la couleur du visage, et deseichent les habitudes des corps, et l'envie qui n'est pas moins subtile à penetrer ès ames, emplit le corps d'une mauvaise et pernicieuse disposition, laquelle les peintres representent gentilment ès tableaux, où ils peingnent la face de l'envie. Quand doncques ceux qui sont infects de ce vice viennent à jetter leurs yeux, qui pour estre prochains de l'ame tirent aiséement ce vice, et venans à darder leurs rayons, comme des traicts empoisonnez et envenimez sur quelques uns, si ceux là en sont offensez et blecez, il me semble qu'il ne leur advient rien qui soit estrange, ny à quoy on doive refuser creance. Car les morsures mesmes des chiens sont plus mauvaises et plus dangereuses quand ils mordent estans courroucez : et la semence des hommes prend mieux et est plus apte à engendrer quand ils ont affaire à femmes qu'ils aiment : et generalement les passions et affections de l'ame for-

tifient et corroborent les puissances et facultez du corps. Voilà pourquoy lon pense que les preservatifs que lon appelle προβασκάνια, aient force alencontre de cest ensorcellement d'envie, quand on retire et destourne le regard qui est ainsi malefique, à fin que moins il s'appuye et prenne moins pied sur les patiens : voilà, dis-je; seigneur Florus, mon escot de ce banquet, que je te paye contant.

Ouy bien, ce dit Soclarus, mais que nous en aions esprouvé les deniers pour voir s'ils sont bons, car il y en a qui me semblent faulx : par ce que si nous supposons que ce que le vulgaire dit touchant ceulx qui sont ainsi ensorcelez, soit véritable, tu n'ignores pas certainement qu'ils estiment qu'il y ait des amis et des parents, voire des peres mesmes, qui aient des yeulx sorciers, de sorte que les femmes ne leur veulent pas seulement monstrer leurs petits enfants, et ne permettent pas que telles gens les regardent longuement. Comment doncques procederoit cest effect là d'envie? et que direz vous, je vous prie, de ceulx que lon dit qui s'ensorcellent eulx mesmes? car tu l'as bien ouy dire, et pour le moins as tu bien leu ceste epigramme,

Belles estoient la face et chevelure
D'Eutelidas, mais trop à sa mal-heure,
En l'eau d'un fleuve esblouy les mira,
Et sa beauté tellement admira,
Que de ses yeulx il se charma soymesme,
En se fondant par maladie blesme.

Cestuy Eutelidas s'estant veu dedans une riviere, se

trouva si beau, et s'affectionna si fort à ceste veuë qu'il en tomba malade, et en perdit toute sa beauté et son en-bon-poinct : mais maintenant regarde comment tu es prouveu de response pour souldre ces inconvenients là. Fort suffisamment, dis-je, d'ailleurs : mais encore buvant en une si grande et si ample couppe comme ceste cy, j'ose bien hardiment dire et asseurer, que toutes les passions demourans longtemps en l'ame, y impriment des habitudes mauvaises, lesquelles après y avoir avec le tems pris force de nature, s'esmeuvent pour la moindre occasion du monde, et bien souvent tuent les hommes malgré eulx, en leurs propres et accoustumées passions.

Qu'il soit ainsi, voyez que les hommes couards redoutent cela mesme qui les sauve, et ceux qui sont choleres se couroucent bien souvent à ceulx qui sont leurs plus grands amis : et ceulx qui sont luxurieux, à la fin ne se peuvent pas contenir qu'ils ne touchent mesmes aux plus saincts et plus sacrez corps : car l'accoustumance a une force merveilleuse de conduire la disposition à ce qui luy est familier, et est force que celuy qui est disposé à broncher, choppe à tout hurt qui se presente. Et pourtant ne se fault il pas esbahir si ceulx qui ont contracté en eulx mesmes une habitude envieuse et sorciere, se meuvent selon la particularité de leur passion contre ceulx mesmes qui leur sont plus chers : et quand ils sont une fois esmeus, alors ils ne font pas ce qu'ils veulent, mais ce à quoy ils sont

enclins et disposez :ne plus ne moins qu'une boulle quand elle se meut est contraincte de se mouvoir rondement, selon la qualité de sa forme : et semblablement aussi un rouleau, en façon de rouleau, selon la difference de sa figure : aussi celuy qui a ainsi l'habitude de ceste envie sorciere, sa disposition le meut et le poulse envieusement à toutes choses. Et est vraysemblable qu'ils offensent plus ceux qui leur tienent de plus près, et qu'ils aiment le plus.

Parquoy le bon Eutelidas et tous autres que lon dit qui se charment et ensorcellent eux mesmes, me semblent souffrir cela, et encourir en cest inconvenient, non sans tres grande apparence de raison : car comme dit Hippocrates, l'extreme en-bon-poinct est fort dangereux, et les corps qui sont parvenus jusques à une extrême vigueur de bon portement, n'y peuvent demourer, ains panchent incontinent et enclinent vers l'opposite. Quand doncques ils sont venus à croistre tout à coup, et qu'ils se voyent en meilleur estat qu'ils n'esperoient, tellement qu'ils s'en esmerveillent et se contemplent, alors leur corps est prochain de mutation, et tendans selon leur habitude au pire, ils s'ensorcellent et se charment eulx mesmes. Et cela se fait encore de tant plus facilement et plus promptement, par les fluxions qui sont arrestées par la repercussion d'un mirouër (1),

(1) Le grec dit au contraire : et cela se fait plus facilement par la répercussion de la surface de l'eau que de tout autre miroir.

ou d'un carquois, par ce que telles fluxions rejallissent en arriere à l'encontre de ceulx mesmes qui y regardent, tellement que le mal et dommage qu'ils eussent fait à autruy, ils se le font à eulx mesmes. Ce qui, peult estre, advient bien souvent aux petits enfans : mais on en attribue la cause, à faulses enseignes, à ceulx qui les regardent.

Comme j'eu achevé mon propos, Caius, le gendre de Florus, se prit à dire : et quoy, des images de Democritus (1), on n'en fait doncques ne mise ne recepte, ny compte ny mention, non plus que des Ægiens ou Megariens (2) (que dit le proverbe) car ce philosophe dit, qu'il sort des images des yeux de ceulx qui sont envieux sorciers, et ce non sans quelque sentiment et quelque inclination, ains estans pleines de l'envie et meschanceté de ceulx qui les jettent hors de soy, avec laquelle venans à s'emplastrer, s'attacher et s'arrester avec ceulx qui sont ainsi envieux, perturbent et offensent leur corps et l'ame et l'entendement : car il me semble que cest homme parle ainsi magnifiquement et merveilleusement, et qu'il

(1) C'est de Démocrite d'Abdère dont il est ici question. Il croyoit qu'on voyoit les images de tout ce qui peut tomber sous notre vue : et Diogène Laërce rapporte, d'après Athénodore, qu'Hippocrate étant allé trouver ce grand philosophe, celui-ci jugea, en voyant du lait, qu'il venoit d'une chèvre à sa première portée, et qui étoit noire, ce qui donna une haute opinion de Démocrite au célèbre médecin.

(2) Voyez Hérodote et Élien sur les guerres des Athéniens et des Mégariens, et sur la haine et le mépris des premiers pour ceux-ci. Il faut lire à ce sujet les comédies d'Aristophane.

descrit ainsi son opinion. Si fait il certainement, dis-je, mais je ne sçay comment vous ne vous estes pas apperceus que je n'ay rien osté à ceste fluxion et decoulement là, sinon l'ame et la volonté, de peur que si maintenant qu'il est bien avant en la nuict, j'allois introduire des esprits et fantosmes, aians sens et entendement, cela ne vous meist en quelque trouble et en quelque frayeur : parquoy si bon vous semble nous en remettrons la dispute et la consideration à demain au matin.

QUESTION VIII.

Pourquoy est-ce que le poëte appelle le pommier ἀγλαόκαρπον, portant beau fruict : et Empedocles appelle les pommes ὑπέρφλοια.

Comme nous souppions un jour en banquet en nostre ville de Chæronée, on nous servit de toutes sortes de fruicts en grande abondance. Si vint en la fantasie de l'un de ceulx qui estoient à la table, d'alleguer ce vers d'Homere,

> Des figuiers doulx, des pommiers au beau fruict
> Des oliviers verdoyans (1).

Et demanda lon, pourquoy le poëte avoit appellé les pommiers, au beau fruict. Et adonc le medecin Tryphon respondit, que cela pouvoit estre dit par com-

(1) Odys. VII, 115.

paraison à l'arbre, lequel estant petit et de peu d'apparence produit un si beau et si gros fruict. Un autre dit qu'il appercevoit, que la beauté composée de toutes ses parties estoit en (1) ce seul arbre fruictier là, car il a l'attouchement net comme la violette, sans qu'il sallisse en sorte du monde, ains emplit de doulce senteur les mains de celuy qui le touche : il a le goust doulx, et si est à sentir très souëf, et très-plaisant à veoir, de maniere que delectant tous les sentimens ensemble, il en est à bon droit loué comme beau.

A cela nous dismes que c'estoit assez bien discouru : mais Empedocles aiant escrit,

Voilà pourquoy les poires sont tardives
Communément, et les pommes hastives.

J'entens, dis je, bien l'epithete des poires (2), pourquoy il les appelle tardives : c'est pour ce qu'elles ne sont point meures qu'il ne soit sur la fin de l'Automne, estans jà les grandes chaleurs toutes passées, pour ce que leur humidité estant foible et en petite quantité, le soleil ne permet pas qu'elle prenne consistence, que l'air ne commance de se tourner et changer en froidure : Et pourtant dit Theophrastus, que c'est le seul de tous les arbres fruictiers qui meurit mieulx et plus tost son fruict à l'ombre. Mais je ne

(1) Lisez : *en ce seul fruit là.... C.*

(2) Grec : grenades; et ce qu'on lit ici des pommes ne doit s'entendre que des grenades. Amyot a mal interprété le mot grec, comme Méziriac l'a déja observé.

sçay en quel sens le sage poëte a appellé les pommes ὑπέρφλοια, attendu mesmement que ce philosophe là a accoustumé d'embellir et esgayer les matieres d'adjectifs fort propres et exquis, comme de couleurs vives, non pour orner son langage ny enrichir son stile, ains pour representer et exprimer plus vivement quelque substance ou quelque faculté, comme quand il appelle ἀμφίβροτον terre circummortelle, le corps qui environne l'ame, et νεφεληγερέτην, l'air assemble-nuée, et πολυαίματον, le foye sanglant.

Aiant mis ces doubtes en avant, il y eut quelques grammairiens qui dirent qu'il appelloit les pommes ὑπέρφλοια, à raison de leur vigueur, par ce que les poëtes appellent φλοιεῖν estre en sa vigueur et en sa fleur : et que le poëte Antimachus avoit ainsi appellé la ville des Cadmiens, florissante de fruicts. Et semblablement Aratus parlant de l'estoile caniculaire,

Croistre des uns elle fait la vigueur,
D'autres perir la totale verdeur,

il appelle en ce lieu-là la fleur et verdure des fruicts φλόον : et y a quelques uns entre les Grecs qui sacrifient à Bacchus, surnommé Phlœus. Pour autant doncq que la pomme se contregarde plus longuement en sa vigueur, c'est pourquoy le philosophe l'appelle ὑπέρφλοια.

Mais Lamprias nostre grand pere dit, que ceste diction ὑπὲρ ne signifioit pas seulement fort et beaucoup, mais aussi par dehors et par dessus : car ainsi

appellons nous ὑπέρθυρον, le dessus de l'huis, et ὑπερῷον, la chambre haulte. Et le poëte appelle la chair ὑπέρτερα, qui est au dehors de la victime, comme il nomme, ἔγκατα, ce qui en est au dedans, comme les entrailles. Considere doncq, si Empedocles a point visé à cela en cest adjectif, que les autres fruicts sont contenus dedans quelque escorce, et ont par le dessus les coques, les tayes, et les gousses que lon appelle, là où l'escorce de la pomme est par le dedans une petite tunique gluante et grasse, en laquelle est contenue la graine et le pepin, et ce qu'il y a de bon à manger est par dehors tout à l'environ, à raison dequoy elle est appellée ὑπέρφλοια.

QUESTION IX.

Quelle cause y a il pourquoy le figuier estant un arbre acre et agu, produit un fruict qui est fort doulx.

Après cela on demanda aussi, Pourquoy la figue, qui est l'un des plus doulx fruicts du monde, peult naistre d'un arbre qui est fort amer : car la fueille mesme du figuier, à cause de son aspreté est appellée Thrion, et le bois en est plein de jus, de maniere que quand on le brusle il rend une fumée fort acre, et quand il est bruslé la cendre en fait une lexive qui est fort detersive et forte à merveilles, à cause de son acrimonie : et ce qui est encore plus admirable, là où tous arbres et toutes plantes qui portent feuilles et fruicts florissent, le seul figuier ne florist jamais :

et s'il est vray ce que lon dit davantage, que jamais il n'est touché de la foudre, cela se doit referer et attribuer à l'amertume et mauvaise habitude du tronc : car il semble que la foudre et le tonnerre ne touche jamais à telles choses, non plus qu'à la peau du veau marin, ny au cuir de la Hyene. Adonc le bon vieillard prenant la parole : Ce n'est pas de merveilles, dit il, si toute la doulceur se rendant au fruict, tout le reste de l'arbre en demeure aspre et amer : car ainsi comme toute la substance et humeur cholérique se vengeant en la bourse du fiel, la propre substance du foye en demeure fort doulce, aussi le figuier aiant envoyé tout ce qu'il avoit de douceur au fruict de la figue, luy en demeure tout despourveu : car qu'il soit vray que dedans le tronc de l'arbre il y ait autrement quelque doulceur, et quelque peu de bon suc, j'en prens pour argument ce que lon dit de la rue, que ce qui en croist dessous un figuier ou auprès, en devient plus doulx, comme en tirant et recevant quelque peu de doulceur, par le moyen de laquelle la trop grande et trop vehemente pesanteur de la rue s'esteint : si ce n'est d'adventure plus tost au contraire, que le figuier attirant à soy la nourriture, luy oste ce qu'il y a d'acrimonie et d'amertume.

QUESTION X.

Qui sont ceux que lon appelle en commun proverbe, après le sel et le cumin : et pourquoy est-ce que le poete appelle le sel divin.

Florus nous demanda un jour que nous souppions en son logis, qui sont ceux que lon appelle en commun proverbe, autour du sel et du cumin. Appollophanes le grammairien, qui estoit en la compagnie, solut la question tout sur le champ : Car ceux, dit il, qui nous sont si amis et si familiers, qu'ils souppent de sel et de cumin, sont designez par ce commun proverbe.

Mais nous demandions davantage, dont procedoit que lon honoroit tant le sel, par ce qu'Homere dit tout ouvertement,

Il espandit du sel divin dessus (1).

Et Platon (2) dit que le corps du sel par les loix humaines est très sacré et sainct : et augmenta encore la doute, que les presbtres des Ægyptiens qui sont chastes, et vivent sainctement, s'abstiennent du tout de sel, de sorte qu'ils ne mangent point de pain sallé, car s'il est sainct et divin, pourquoy l'avoient ils en abomination? Florus donc nous pria de laisser là les façons de faire des Ægyptiens, et de dire quelque

(1) Iliad. IX, 214. (2) Dans son Timée.

chose des Grecs sur ce subject : et adoncq je dis, que les Ægyptiens mesmes n'estoient point en cela contraires aux Grecs, car la sainctetê de chasteté defend l'usage de faire des enfans, le rire, et le boire vin, et plusieurs autres choses semblables, qui autrement sont choses bonnes et non point à rejetter : mais quant au sel, ceux qui veulent mener une vie saincte et impollue s'en abstiennent, à l'adventure pour ce qu'il provocque par sa chaleur ceux qui en usent, à luxure et à se mesler avec les femmes, ainsi comme quelques uns tiennent, et si est vray-semblable qu'ils s'en abstiennent, comme d'une trop delicate viande : car lon peult dire, que c'est la saulse et l'assaisonnement de toutes les autres viandes. Et pourtant y en a il qui l'appellent les graces, pour ce qu'il rend ce qui est necessaire pour nostre nourriture, doulx et agreable.

Dirons nous doncq que le sel soit appellé divin pour ceste cause? Ce n'en seroit pas, dis-je, une trop legere occasion, par ce que les hommes ont accoustumé d'attribuer quelque divinité aux choses qui sont fort communes, et dont l'utilité s'estend bien largement, comme sont l'eau, la lumiere, les saisons de l'an, et la terre, laquelle ils n'estiment pas seulement divine, mais en font une deesse. Or à toutes ces choses là le sel ne cede aucunement en utilité et commodité, estant comme un temperament et fortification de la viande dedans le corps, et qui luy donne une convenance avec l'appetit : mais toutefois considerez s'il y a point encore ceste proprieté

divine, que conservant longuement les corps morts sans pourriture et corruption, il resiste par ce moyen à la mort, et ne seuffre pas que ce qui est mortel perisse et s'en aille à neant de tout poinct : ains ne plus ne moins que l'ame estant la plus divine partie de nous qui maintient le reste en vie, et ne laisse point fondre la masse du corps : aussi la nature du sel prenant les corps morts, et imitant en cela les actions de l'ame, les retient qu'ils ne s'aillent precipiter en corruption, et les arreste, donnant aux parties une amitié, accord et convenance des unes avec les autres. Voylà pourquoy quelques uns des stoïques disent, que la chair de porc est dès sa naissance morte, et que l'ame y a esté semée, comme du sel pour les garder de pourrir, et les conserver longuement (1). Et vous voyez que nous estimons le feu du tonnerre feu celeste et divin, pour ce que nous voions que les corps qui ont esté frappez de la foudre demeurent long temps sans se gaster et corrompre. Quelle merveille est ce doncques si les anciens ont estimé le sel divin, pour autant qu'il avoit la mesme

(1) Ce propos est de Cléanthe le stoïcien. (*Clemens Alexandr. VII, Stromat.*) Il sera très intelligible d'après ce passage de Cicéron, lib. V, *de finib. bon. et mal.* 38. « Le souverain bien de « toutes les choses privées d'ame, ou qui sont à-peu-près comme « si elles n'en avoient point, ne réside que dans les jouissances « corporelles. Ce n'a donc pas été sans raison qu'on a dit du co- « chon, que son ame lui tient lieu de sel, pour que ses chairs se « conservent et qu'il vive ». « C'est un animal fort brute, ajoute « Pline, et on se plaît à croire que l'ame lui tient lieu de sel. » Hist. natur. VIII, 77.

vertu que ce feu celeste et divin? En cest endroit aiant finy mon propos, Philinus prenant la parole : Et ce qui est generatif et a puissance d'engendrer, dit il, ne te semble il pas estre divin, attendu que lon estime que dieu est le principe et l'origine de toutes choses? J'advouay qu'il estoit ainsi. Et lon tient que le sel aide et sert beaucoup à la generation, comme toy mesme en as faict mention en parlant des presbtres Ægyptiens. Et ceulx qui nourrissent des chienes pour en faire race, quand il vient qu'elles ne devienent point chaudes, ils excitent et reveillent leur vertu generative qui est endormie, tant par autres viandes chaudes, que par leur faire manger des chairs salées et confittes en saumure : et les vaisseaux et navires où lon mene du sel, produisent une multitude innumerable de souris, parce que quelques uns tiennent que les femelles engrossissent sans la conjonction du masle, quand elles ont lesché du sel. Mais il est plus vraysemblable que la saleure imprime quelque demangeaison ès parties naturelles des animaux, et les provocque par ce moyen à se joindre le masle et la femelle, et s'assembler ensemble. C'est pourquoy, à mon advis, nous appellons la beauté d'une femme salée et assaisonnée de sel, qui n'est point fade ny morne, ains accompagnée de grace vive et émouvante. Et c'est aussi pourquoy, à mon advis, les poetes appellent Venus ἁλιγενῆ, c'est à dire, engendrée de la mer, et en feignent une fable qu'elle ait pris sa generation de la mer, donnans par cela couvertement à entendre la vertu generative du

sel : et bref ils font (1) tousjours les dieux marins peres de plusieurs enfans et de grande lignée, et entre les animaux il n'y en a espece quelconque ny terrestre, ny volatile, qui soit si generative comme sont toutes les especes des poissons : à quoy visant Empedocles escrit,

La nation muette conduisant
Peuple infini de poissons produisant.

(1) Lisez : « Et bref ils font Neptune, et en général tous les « dieux marins, et.... etc. » *C.*

SOMMAIRES

DU SIXIEME LIVRE.

LIVRE SIXIEME (1).

LE PROEME.

Platon retirant Timotheus le fils de Conon de ces sumptueux et superflus banquets que font ordinairement les capitaines, luy donna un jour à soupper en l'academie sobrement, doctement et nettement, d'un appareil qui n'apporte point de fiebvreuse eschaufaison, ny d'inflammation, comme souloit dire lon, ains est communement suivy d'un doux et gracieux sommeil, et d'imaginations produisans peu de songes, qui monstrent une grande tranquillité et serenité du corps. Le lendemain doncques Timotheus s'appercevant de la difference qu'il y avoit entre ces souppers là et les autres, dit que ceulx qui avoient soupppé ches Platon s'en trouvoient bien encore le lendemain : car à dire la verité c'est un grand moien de vivre heureusement, que d'avoir le corps dispos et bien temperé, non noyé de vin, ny agravé de viande, prest à employer, sans doute ny defiance quelconque, à toute action que lon veult. Mais il y avoit encore un autre moyen, qui n'estoit pas moindre que celuy là, qu'avoient ceulx qui souppoient

(1) L'on doit avouer ici avec M. Reiske que Plutarque est très peu intelligible dans tout ce sixième livre, où il traite des causes des choses naturelles : il est vrai que ce livre est rempli de lacunes. On y trouvera néanmoins quelques observations justes, et même des vérités.

chez Platon, c'estoit la discussion des bons et doctes propos, qui y estoient tenus à table durant le soupper : car les voluptez du boire et du manger ont un souvenir qui n'est point liberal ny digne de gens d'honneur, et qui autrement ne fait que passer, et ne demeure point, non plus que l'odeur de parfum, ou la senteur de cuisine du jour passé : là où les discours de philosophie, et les decisions des disputes qui y sont traictées, en les rememorant après, donnent du plaisir tousjours frais à ceulx qui se souvienent d'y avoir assisté : et si font que ceux qui ne s'y sont pas trouvez presents, en oyent et participent autant quant à la doctrine et erudition, comme eulx mesmes, attendu que maintenant les hommes studieux et doctes ont autant de fruition et de participation aux festins de Socrates, que ceulx mesmes qui pour lors realement soupperent avec luy. Et toutefois si les delices corporelles les eussent affectionnez et espris de volupté, il eust fallu que Platon et Xenophon eussent escrit les memoires non des propos et discours qui furent lors tenus, mais des viandes qui furent servies chez Callias et chez Agathon, et qu'ils eussent laissé une liste des pastisseries et des confitures : là où de toutes ces choses là ils n'en ont jamais fait aucun compte encore qu'il soit vraysemblable qu'ils y aient emploié et de la diligence, et de la despense beaucoup : mais au contraire ils ont soigneusement redigé par escript les discours des lettres et de la philosophie, qui lors furent tenus en jouant et passant le temps, et nous les ont laissez par es-

cript, pour nous donner exemple que nous devons non seulement converser ensemble de propos et de devis, mais aussi nous souvenir encore après de ceulx qui ont esté tenus.

QUESTION PREMIERE.

Pourquoy est-ce que ceux qui jeunent ont plus de soif qu'ils n'ont de faim.

Je t'envoie doncques, Sossius Senecion, ce sixieme livre des propos de table, duquel la premiere question est, pourquoy ceux qui jeunent ont plus de soif qu'ils n'ont de faim. Car il sembloit que ce fust contre raison que ceulx qui avoient jeuné eussent plus de soif que de faim, par ce que le default de nourriture seiche, sembloit aussi par nature requerir un remplissement propre de nourriture pareille. Je commençay doncques à dire aux assistans, que de tout ce qui estoit dedans, la chaleur naturelle seulement ou principalement avoit besoing de nourriture et d'entretenement, comme certainement nous voions au dehors, que ny l'air, ny l'eau, ny la terre, n'appetent d'estre nourris ny ne consument ce qui est auprès d'eux, et n'y a que le feu seul qui le face : c'est pourquoy les jeunes mangent plus que ne font les vieux, à cause qu'ils ont de la chaleur davantage. Et au contraire les vieillards portent bien plus facilement le jeune, par ce que la chaleur naturelle est desormais toute languissante et debile en eulx, comme elle est aussi aux animaux qui n'ont point de sang,

lesquels ont besoing de bien peu de nourriture, à faulte de chaleur. Et nous voions qu'en chascun de nous, les exercices du corps, le crier, et autres choses semblables, qui par le mouvement augmentent la chaleur, font que nous prenons plus de plaisir à manger, et mangeons de meilleur appetit : et la nourriture premiere plus propre et plus selon nature de la chaleur, à mon advis c'est (1) l'humeur, ainsi que nous monstrent et donnent à cognoistre les flammes qui s'augmentent, quand on jette de l'huile dessus, et ce que la couldre (2) est la plus seiche chose qui soit, par ce que toute l'humidité en est bruslée, et la substance terrestre, destituée de toute liqueur, y est seulle demourée. Semblablement aussi le feu separe et divise les corps, en ostant l'humidité qui les colle et tient reliez ensemble. Quand doncques nous avons bien jeuné, la chaleur naturelle attire premierement toute l'humeur qu'il y a ès reliques de nostre nourriture, et puis l'inflammation passe oultre à la liqueur mesme radicale, qui est en nostre chair, cherchant par tout de l'humidité pour se nourrir. Se faisant doncques une seicheresse en nostre corps, ne plus ne moins qu'en de la terre cuitte, nostre chair par consequence vient à avoir plus tost besoing de boire que de manger, jusques à ce que après que nous avons beu, la chaleur en estant refaitte et renforcée, engendre lors un appetit de nourriture grave, seiche et solide.

(1) L'humide. *C.* (2) La cendre

QUESTION II.

Si c'est l'indigence de nourriture qui fait la faim et la soif, ou si c'est le changement et la transformation des conduits.

Ce propos achevé, le medecin Philon voulut remuer et renverser la premiere position, par ce qu'il maintenoit que la soif ne provenoit point de faute d'aucune nourriture, ains de la mutation des corps : et pour le monstrer alleguoit d'un costé que ceux qui ont soif la nuict, s'ils s'endorment là-dessus, ils perdent leur soif sans avoir beu : et de l'autre costé, que ceux qui ont la fiebvre, quand ils ont quelque relasche, ou bien que la fiebvre leur cesse du tout, ils sont quant et quant delivrez de la soif. Item, il y en a qui après s'estre baignez et lavez, ou bien après qu'ils ont vomy, perdent aussi leur soif : et toutefois ny l'un ne l'autre accident n'augmente l'humidité du corps, et n'y a que les pores et petits conduits qui souffrent mutation, par ce qu'ils sont remuez et transformez en autre estat et autre disposition : ce qui appert encore plus manifestement en la faim, car il y a plusieurs malades qui tout ensemble ont besoing de nourriture et faute d'appetit, et d'autres qui, quoy qu'ils mangent et qu'ils se remplissent, jamais leur appetit n'en diminue, ains demeurent tousjours et s'augmentent. Et y en a plusieurs qui estans degoustez ont recouvré et fait revenir leur

appetit, en goustant seulement un peu d'olive confite avec du sel, ou un peu de cappres. Par où il appert tout evidemment que la faim ne nous vient pas de faute de nourriture, mais pour quelque alteration qui advient aux pores et conduicts : car ces viandes là diminuent la faute de nourriture, et neantmoins font avoir faim. Ainsi la pointe et acrimonie de telles viandes confites en sel, reserrant et estraingnant l'estomac, ou bien au contraire le relaschant et l'ouvrant, impriment en iceluy certaine convenance mordante de la nourriture, laquelle nous appellons appetit. La raison de cest argument me sembla bien assez ingenieusement tissue, et subtilement deduitte, mais toutefois estre contraire à la fin principale de la nature, à laquelle l'appetit mene et conduit tout animal, desirant le remplissement de ce qui luy defaut, et poursuyvant tousjours ce qu'il s'en faut qu'elle n'ait ce qui luy est propre. Car de dire que ce en quoy principalement differe l'animal du corps sans ame, ne nous ait esté baillé pour la tuition, entretenement et conservation de nostre salut, comme est le desir de toutes les choses qui sont propres et amies à nostre corps, et la crainte de toutes celles qui luy sont ennemies et contraires, et de penser que cela soit seulement une passion, remuement et alteration des pores qui advient, selon qu'ils sont faits ou plus grands ou plus petits, cela est tout rondement à faire à gens qui ne mettent en aucun compte ny aucune consideration la nature : et puis de confesser que le trembler de froid advienne à

nostre corps à faulte de la chaleur qui luy est propre et familiere, et nier que la faim et la soif n'advienne pas aussi à faute d'humidité et de nourriture, il n'y auroit point de propos : et seroit encore plus deraisonnable de dire, que la nature desire l'evacuation, quand elle se sent chargée de repletion, et qu'elle n'appete pas repletion quand elle se sent trop vuyde, ains que ce soit quelque autre passion qui s'imprime en elle. Et neantmoins ces defaults là et remplissemens qui se font ès corps des animaux, resemblent proprement à ce qui se fait en l'agriculture. Car la terre seuffre plusieurs telles necessitez et defauts, ausquels on essaye de remedier, comme à l'encontre de la seicheresse on l'arrose, quand elle est arse et qu'elle brusle, on la refraichit tout doucement : quand elle est gelée on tasche à la rechauffer, et la couvre lon de plusieurs couvertures. Et ce qui n'est pas en nostre puissance de faire, nous supplions aux dieux de le nous donner, comme de la rosée doulce, et des vents gracieux, tellement que la nature cherche tousjours le remplissement de ce qui luy defaut pour conserver sa temperature : et estime quant à moy que ce mot trophé, qui signifie nourriture, ait ainsi esté appellé, comme qui diroit, conservant la nature, laquelle se conserve quant aux arbres et plantes insensiblement, ce dit Empedocles, par l'air d'alentour quand elles sont arrosées autant comme elles en ont de besoing.

Mais quant à nous l'appetit nous fait chercher et procurer ce qui s'en faut que nous n'aions nostre

temperature, mais toutefois considerons un peu à part chascune des oppositions qui ont esté proposées, et nous verrons comment elles ne sont pas veritables. Car premierement les viandes qui ont une poincte aiguë et acrimonie n'impriment pas un appetit aux parties capables et susceptibles de nourriture, mais une picqueure et morsure, comme un chatouillement quand on a appliqué au cuyr quelque chose qui racle et qui gratte, il est vraysemblable que par telles viandes acres ce qui remplissoit venant à estre subtilizé et attenué se resoult, et par ainsi qu'il se fait un defaut, non pource que les pores soient alterez ou changez en autre forme, mais plus tost pource qu'ils sont vuydez et purgez, parce que les jus qui sont acres, aigus, perceans et salez, attendrissans et attenuans la matiere, la dissipent, disgregent et respandent, en sorte qu'ils engendrent un nouvel appetit.

Et quant à ceux qui s'endorment sur leur soif, ce ne sont pas les pores qui pour estre transformez appaisent la soif, mais pource qu'ils reçoivent l'humidité de la chair, et qu'ils se remplissent d'une moiteur vaporeuse. Quant aux vomissemens, en rejettant l'humidité qui est estrangere ou ennemie à la nature, ils luy donnent moien de jouir de celle qui luy est amie et familiere. Car la soif n'est pas une appetence d'infinie quantité d'humeur, mais seulement de celle qui est propre et agreable à la nature. Voilà pourquoy l'homme, encore qu'il ait en son corps une quantité grande d'humeur estrangere, a neantmoins

faute et besoing, par ce que la soif ne cede qu'à humeur propre et naturelle, dont elle est appetente, et ne donne point d'attrempance au corps de l'homme, jusques à ce que ce qui est estranger ait cedé et s'en soit allé, et alors les pores reçoivent celle moiteur qui leur est propre et familiere.

Quant à la fiebvre elle poulse l'humidité au fond du corps, le milieu duquel bruslant, toute l'humeur s'y retire et y est retenue, pressée et entassée, de sorte qu'il advient souvent que pource qu'elle y est ainsi fort amassée, les parties du milieu la rejettent par vomissement, pour se descharger, et qu'ils ont soif quant et quant, par ce que le demourant du corps est aride et a besoing d'humidité. Quand doncques il se fait un relaschement de la fiebvre, et que l'ardeur s'en va dedans, l'humidité retourne alors, et se respandant et coulant par tout, comme est son naturel, elle apporte tout ensemble une aisance au dedans et milieu du corps, et rend la chair et la peau par dehors lissée, doulce et moite, au lieu que paravant elle estoit aspre, seiche et aride, et bien souvent elle amene encore des sueurs, dont vient que le defaut qui paravant engendroit la soif, cesse quand l'humidité passe du lieu, où elle estoit au paravant estroictement retenue et pressée, à celuy où elle est au large, qui la desire et qui en a besoing. Car tout ainsi comme en un jardin où il y a un puys, dedans lequel y a force eau, si on n'en tire et que lon n'en arrose, il est force que les herbes, plantes et arbres aient grand soif et faute de nourriture : aussi en un corps,

si toute l'humeur est attirée en un lieu, il ne se faut pas esmerveiller s'il y en a disette et grande seicheresse au demourant, jusques à ce que de rechef il s'y soit fait un nouveau decoulement et nouvelle diffusion, ainsi comme il advient aux febricitans quand la fiebvre les a laschez, et à ceux qui s'endorment en leur soif. Car à ceux là le dormir en ramenant l'humidité du fond et milieu du corps, et la distribuant par tout aux membres et parties, en fait un egal departement et remplissement.

Mais ceste transformation et changement de pores, dont lon dit que procede la faim et la soif, quelle est elle? Quant à moy je n'y voy point d'autres differences que du plus ou du moins, et qu'ils soient estouppez, ou ouverts, quand ils sont estouppez, ils ne peuvent recevoir ny breuvage ny viande : quand ils sont destouppez et ouverts, alors ils font un vuyde, et une place libres, qui n'est autre chose qu'un defaut de ce qui leur est propre et selon nature. Car mesme ce que lon trempe premierement en eau sure d'alun (1) les laines et draps que lon veut teindre, c'est pource que telle eau a vertu penetrante, nettoyante et abstersive, par laquelle tout ce qu'il y a de superflu estant espraint et consumé, les pores alors reçoivent mieux et retiennent plus ferme la teinture que lon leur baille, par ce que celle vuydange leur est comme un defaut.

(1) L'espèce de liqueur n'est pas désignée dans le grec.

QUESTION III.

Pourquoy est-ce que ceux qui ont faim, s'ils boivent, leur faim se passe : et ceux qui ont soif, s'ils mangent, leur soif s'augmente.

Ces choses dittes, celuy qui nous festoioit, dit, il me semble qu'il y a bien grande apparence en ceste raison là de la vuidange et repletion des pores, mesmement pour souldre encore une autre question, pourquoy c'est que ceux qui ont faim s'ils boivent, leur faim cesse incontinent : et ceux qui ont soif, s'ils mangent, leur soif en augmente. Il m'est advis, dis-je, que ceux qui supportent ces pores là, rendent fort facilement et fort probablement la cause de cest accident, et en plusieurs poincts plus que probablement : car comme ainsi soit que tous corps ont des pores, et les uns une mesure et symmetrie, et les autres, une autre, ceux qui sont plus larges reçoivent la nourriture solide et liquide tout ensemble, et ceux qui sont plus estroicts admettent le breuvage, et l'evacuation d'iceux cause la soif, et des autres la faim : parquoy si ceux qui ont soif mangent, ils ne sentent point de secours, par ce que les pores, à cause de leur capacité estroitte, ne peuvent recevoir la nourriture seiche et solide, et demeurent tousjours indigents et destituez de ce qui leur est propre : et ceux qui ont faim s'ils boivent, la nourriture liquide entrant dedans les grands po-

res, et remplissant les concavitez vuydes qui y sont, relaschent et diminuent la vehemence de la faim.

Quant à moy, l'evenement et effect me semble bien veritable, mais je ne pouvois pas accorder ny consentir à la supposition de la cause pretendue. Car si lon perçoit la chair de ces pores, ausquels quelques uns s'attachent si fort, et les aiment tant, on la rendroit fort laxe, tremblante et vermollue : et puis de dire que mesmes parties du corps ne reçoivent pas et le boire et le manger ensemble, ains qu'ils soient passez et coullez, comme à travers une coulloire ou un tamis, cela me semble merveilleusement estrange, et comme un conte fait à plaisir. Car la meslange de l'humidité attendrissant et destrempant les viandes, à l'aide de la chaleur naturelle et des esprits aguise et subtilise la nourriture par toutes sortes de coupeures et d'incisions plus exactement et plus parfaictement que ne sçauroient faire outils ny instrumens du monde, de maniere que toute partie d'icelle nourriture est familiere, convenable et amie de toute partie du corps, non par s'accommoder à certains vases ou certains pertuis, ains par s'unir et incorporer à luy.

Mais sans cela ce qui est le principal de la question, ne se soult pas par cela : car ceux qui mangent, s'ils ne boivent non seulement n'appaisent point leur soif, mais au contraire ils l'augmentent : à quoy on n'a point respondu ne satisfait. Or considerons maintenant, dis-je, si les positions que nous supposons ont de l'apparence, supposans premierement que l'humidité perit estant consumée par la

seicheresse, et que le sec destrempé et amolly par l'humide a ses diffusions et ses exhalations. Secondement tenans que ny la faim ne soit pas un defaut universel et general de nourriture aride, ny la soif de liquide, ains indigence de l'une et l'autre mediocre et suffisante : car ceux à qui l'une et l'autre defaillent de tout poinct, n'ont ny faim ny soif, ains meurent subitement. Cela supposé, il n'est desormais pas malaisé de cognoistre la cause de l'un et de l'autre : car la soif s'augmente à ceux qui mangent, d'autant que les viandes par leur seicheresse amassent et assemblent l'humidité qui est esparse, et qui demeure petite et foible en tout le corps, et la font encore davantage evaporer : ainsi comme nous voions hors du corps la terre seiche, et la poulsiere ravir incontinent, et faire disparoir l'humeur que lon y mesle. Mais au contraire le boire relasche necessairement la faim, car l'humidité destrempant et gaschant ce peu de viande qu'elle trouve dure et seiche, et en faisant du jus et des vapeurs, les esleve par tout le corps, et les applique aux parties qui en ont besoing, tellement qu'Erasistratus appelloit bien gentilment l'humidité, la voitture de la viande. Car se meslant parmy la viande qui est oyseuse et immobile pour sa seicheresse, et pour sa pesanteur, elle nourrit et aide à l'essence : de sorte que plusieurs sans boire, par se laver seulement, ont appaisé une excessivement vehemente soif qu'ils avoient, par ce que l'humidité penetrant du dehors au dedans, les rendoit plus succulents et plus aptes à recevoir nourriture, en las-

chant et amollissant le dedans, de maniere que ce qu'il y a de plus amer et plus violent en la faim s'en amollit et s'en adoulcit un peu. Voylà pourquoy ceux que lon fait mourir de faim vivent et durent longuement, si seulement ils prennent de l'eau, jusques à ce que tout ce qui peult nourrir et estre appliqué au corps soit entierement evaporé et deseiché.

QUESTION IV.

Pour quelle cause est-ce que l'eau de puys estant tirée et laissée toute la nuict dedans l'air du puys, en devient plus froide.

Nous avions un hoste delicat, qui aimoit à boire froid, noz serviteurs pour le servir à son appetit tirerent de l'eau du puys en un vase, lequel ils suspendirent au dedans du puys, en sorte qu'il ne touchoit point à l'eaue, et l'y laisserent toute la nuict, et l'apporta lon au soupper plus froide que n'estoit pas celle qui estoit toute fraische tirée. Or estoit cest estranger homme docte honnestement, et nous dit qu'il avoit appris cela d'Aristote, fondé en grande raison : et que la raison en estoit telle. Toute eau qui est premierement eschauffée en devient après plus froide, comme celle que lon appreste pour les roys, après que lon l'a eschauffée jusques à bouillir, on amasse force neige à l'entour du vaisseau, et elle en devient plus froide : ne plus ne moins que noz corps, après que nous nous sommes estuvez, se refroidissent plus fort, par

ce que la relaxation qui s'y fait à cause de la chaleur, rend le corps plus rare, et les pores d'iceluy plus ouverts, et par consequent reçoit plus de l'air de dehors environnant, et fait la mutation plus violente. Quand doncques l'eau est patouillée par le battement du vase où on la puyse, en estant premierement eschauffée, elle se refroidit plus par l'air qui environne le vase tout à l'entour.

Nous louasmes cest hoste, d'avoir si vaillamment retenu Aristote, mais nous doubtions fort de la raison qu'il en alleguoit. Car si l'air auquel est suspendu le vase est froid, comment eschauffe il l'eau? et s'il est chaud, comment la refroidit il après? Car il n'y a point de raison, qu'une mesme chose souffre de mesmes choses passions toutes contraires, n'y estant point entrevenu aucune difference. Luy se taisant un espace, et y pensant : Il ne faut point, dis-je, doubter de l'air, car l'experience du sentiment nous monstre qu'il est froid, et mesmement au fond des puys, de sorte qu'il est impossible que l'eau soit eschauffée par l'air qui est froid. Mais cest air froid ne peut pas changer toute l'eau qui est au fond du puys, pource qu'il y en a trop grande quantité, mais si lon en tire en petite quantité, il en vient mieux à bout, et la refroidit davantage.

QUESTION V.

Pourquoy est-ce que les petits cailloux et les plombées que lon jette dedans l'eau, la rendent plus froide.

Mais vous souvenez vous point de ce qu'Aristote dit, que les menus cailloux et les plombées, qui les met dedans l'eau, la refraischissent et la reserrent ? Il n'a seulement dit que ce qui se fait, respondit-il, mais nous essayons à en trouver la cause, car il semble qu'elle soit bien malaisée à imaginer. Bien fort, dis je, et sera bien merveille si nous la pouvons trouver : mais voyez toutefois. Premierement ne vous semble il pas que l'eau se refraischisse devant par l'air qui vient du dehors à penetrer dedans, et qu'il a plus d'efficace quand il vient à s'appuyer et arrester sur les pierres et sur les cueux (1) ? Car ils ne le laissent pas passer à travers, comme font les vases de cuyvre ou de terre, ains par leur solidité le soustenant, ils le rebattent de leur superfice en l'eau, de maniere que le refroidissement en est plus fort, et passe à travers toute l'eau : c'est pourquoy l'hyver les rivieres sont plus froides que la mer, par ce que l'air froid a plus de puissance en elles, estant rebatu du fond, là où en la mer il se dissoult, à cause de la

(1) Enclumes. Lisez avec le traducteur anglois, et sur les pièces de cuivre.

grande profondeur, ne rencontrant rien sur quoy il se puisse appuyer.

Mais encore par un autre moyen il est vraysemblable, que les eaux tant plus elles sont deliées et subtiles, plus elles sont aisées à refroidir par le froid, qui en vient plus aisément au dessus, à cause qu'elle est plus debile. Or les cueux et les petits cailloux subtilisent et extenuent l'eau, en amassant et tirant au fond tout ce qu'il y a de brouillé et de substance terrestre meslé parmy, de sorte que l'eau devenant ainsi plus deliée, et consequemment moins forte, en est plus tost vaincue et surmontée par la refrigeration. Or le plomb est de sa nature froid, attendu qu'estant trempé dedans du vinaigre, il rend et fait le plus froid qui soit entre les poisons mortels, la ceruse. Et les cailloux, à cause de leur solidité conçoivent le froid jusques au cœur, car toute pierre est une congelation de terre refroidie et pressée par la vehemence du froid, et plus est pierre celle qui plus est constipée : au moyen dequoy il ne se faut pas esbahir, si et le plomb et les cailloux rebattans la froideur augmentent celle de l'eau.

QUESTION VI.

Pourquoy est-ce que la neige se conserve dedans de la paille et des habillemens.

Cest hoste aiant icy fait un peu de pause : Les

amoureux, dit il, desirent principalement deviser avec leurs amours, ou pour le moins parler d'eux, comme je fais de la neige (1). Car pour ce qu'il n'y en a point icy, et que nous n'en avons point, je desire sçavoir pour quelle cause c'est qu'elle se conserve par choses qui sont fort chaudes : car on l'enveloppe dedans de la paille et dedans des draps non tondus (2), et la conserve lon en ceste sorte bien long temps. Si me semble bien estrange, comment ce qui est fort chaud peut conserver ce qui est très-froid. Vrayement aussi est il, dis-je, s'il est vray : mais il n'est pas ainsi, ains nous abusons nous mesmes estimans que ce qui eschauffe soit incontinent chaud, attendu mesmement que nous disons qu'un mesme vestement en hyver nous eschauffe, et au soleil nous refraischit, comme la nourrice tragique qui allaicte les petits enfans de Niobé,

Les eschauffant et les refraischissant
Avec petits mantelets de texture,
Bien deliée usée couverture.

Les Allemans n'usent d'habillemens que pour se defendre du froid, et les Æthiopiens du chaud seulement, et nous de l'un et de l'autre : parquoy il ne les faut point juger chauds plus tost pource qu'ils eschauffent, que froids pource qu'ils refraischissent. Et s'il en faut tirer conjecture par le sentiment ex-

(1) Grec : or j'ai beaucoup de goût pour la neige.

(2) Dedans de grosses toiles, ou qui n'ont point passé entre les mains du foulon. « That has never been at the fuller. »

terieur, on les devra plus tost reputer froids que chauds : car soudain que nous vestons nostre chemise nous la sentons froide, et les draps aussi quand nous nous couchons dedans le lict, mais puis après ils nous aident à eschauffer, quand ils sont emplis de la chaleur qui sort de nous mesmes, enveloppans et contenans tout ensemble la chaleur qui est en nous, et empeschans que le froid et l'air de dehors n'attaigne jusques à nostre corps. Voylà pourquoy ceux qui ont la fiebvre, et qui bruslent de chaud, changent continuellement de linge et de vestemens, par ce que ce qu'on leur jette sus est tousjours frais : mais aussi tost qu'on l'y a jetté il devient chaud, à cause de l'ardeur du corps.

Tout ainsi doncq comme le vestement eschauffé eschauffe, aussi estant refraischy par la neige, il la refraischit reciproquement, et est refraischy par elle, à cause qu'il en sort un petit vent et esprit delié, lequel demourant dedans, contient la liaison et concretion d'icelle. Et au contraire quand il s'en est allé, ce n'est plus qu'eau qui flue, et coulle et se fond, et la fleur de blancheur s'espand et s'esvanouit, laquelle provenoit de la commixtion de l'esprit avec l'humeur, dont elle estoit devenue escumeuse. Tout ensemble doncq et le froid est enclos et enveloppé de l'habillement, et l'air de dehors empesché d'entrer, ne couppe et n'incise, ny ne fond point la congelation de la neige : joinct que ces draps qui ne sont point encore cardez, ny tondus, ny pressez, pour la longueur et seicheresse du poil velu, le vestement ne

charge pas pesamment, ny ne presse ny n'estraint pas la laxité de la neige, comme aussi la legereté de la paille venant à la toucher mollement et doucement, ne rompt et ne presse point la congelation d'icelle : et si est au demourant assez jointe et serrée, pour empescher que ny la froideur de la neige de dedans n'en sorte, ny la chaleur de l'air n'y entre de dehors. Or que l'excretion et yssue de l'esprit soit ce qui fait fondre et deffaire la neige, il est tout apparent au sentiment exterieur, par ce que la neige se fondant engendre du vent.

QUESTION VII.

S'il faut passer et couler le vin (1).

Niger l'un de noz citoiens retournoit des escholes, aiant esté peu de temps avec un excellent et renommé philosophe, non tant qu'il eust compris ce qu'il y avoit de bon en son maistre, mais bien tant qu'il s'y estoit remply de ce qu'il y avoit de fascheux et odieux, contrefaisant sa coustume de reprendre et de corriger en toutes choses ceux qui estoient en sa compagnie. Parquoy comme Aristion nous eust conviez à soupper chez luy, il reprenoit tout le reste de l'appareil, comme estant trop sumptueux, trop cu-

(1) Pline reproche aux Romains tous les soins qu'ils prenoient pour s'exciter à boire du vin. « *Quin immo ut plus capiamus, sacco* « *frangimus vires :* Pour en boire davantage, nous l'affoiblissons « en le passant à la toile ». Hist. natur. XIV, 28.

rieux, et trop superflu, et mesmement en ce qu'il disoit, qu'il ne falloit point couler ne passer le vin en le versant, ains le boire, ainsi que dit Hesiode, tel comme il vient du tonneau, aiant sa force et puissance naturelle, ainsi que nature l'a produit, là où ceste maniere là d'espuration en le coulant, premierement luy couppe les nerfs de la force naturelle, et luy estraint sa chaleur, car il perd sa vigueur et s'esvente quand il est ainsi souvent passé à descouvert. Et puis cela, dit il, monstre une curiosité, et une delicatesse et volupté, qui consume et perd ce qui est utile pour jouïr de ce qui est plaisant et delectable : car ainsi comme chastrer les coqs, et seigner les porceaux, pour en rendre la chair, contre nature, plus tendre et plus delicate, ne fut jamais invention d'hommes sains de meurs et de jugement, ains depravez et corrompus par gourmandise et friandise : aussi ceux qui coulent et qui passent le vin, le chastrent et l'effeminent, s'il faut ainsi dire en parlant par metaphore, ne le pouvans ny supporter à cause de leur imbecillité, ny le boire par mesure ainsi qu'il le faut, par leur intemperance, ains ont songé ceste invention et cest artifice pour s'aider à beaucoup boire : car ils ostent ce qu'il y a de grave et de ferme au vin, et y laissent ce qu'il y a de lissé et de glissant, ne plus ne moins que ceux qui donnent de l'eau boulue aux malades qui ne se peuvent tenir de boire de l'eau froide : car tout ce qu'il y a de vertu et de force au vin, ils l'ostent et l'espraingnent en le passant et coulant.

Et qu'il soit vray qu'ils le corrompent et le gastent

en ce faisant, cela en est un grand argument, qu'il ne demeure pas en son naturel, ains se tourne incontinent et se passe, comme aiant esté couppé par la racine de dessus sa mere la lie. Et les anciens appelloient manifestement le vin Tryga, c'est à dire, lie : comme nous avons accoustumé, par une maniere de parler, d'appeller l'homme l'ame et la teste, luy donnant la denomination de ces principalles parties : encore disons nous Trygân, cueillir le fruict de la vigne. Et Homere en quelque passage a appellé la vigne Diatrygion (1), et a par tout accoustumé d'appeller le vin Æthopa et Erythron, dont l'un signifie bruslant la face, et l'autre rouge, non pas comme fait Aristion, qui à force de le frelater et espurer, le nous rend pasle et blesme.

Non pas blesme ny decoloré, mon bel amy, dit Aristion, mais doulx et gracieux à le juger premierement à la veuë, là où tu veulx nous en faire gorger d'un noir comme la nuict, gros et obscur, comme une espesse nuée, et blasmes la clarification, qui est par maniere de dire, luy faire vomir (2) sa cholere, et le descharger de ce qu'il y a de pesant qui enyvre l'homme, et qui le dispose à maladies, à fin que plus agile, plus leger et moins cholere il se mesle dedans nous, tel comme Homere dit que les princes demydieux en la guerre de Troye le buvoient, quand il appelle Æthopa, non celuy qui est gros et obscur,

(1) Iliad. XXIV, 341.
(2) Sa bile. *C.*

mais qui est clair, net et transparent et luysant à la veuë : car aiant au paravant nommé le cuyvre evenor et norops, comme clair et luysant, il ne l'eust pas depuis appellé æthops (1).

Tout ainsi donc comme le sage Anacharsis reprenoit quelques autres choses ès façons de faire des Grecs, et louoit l'usage du charbon (2), pour ce que laissans la fumée dehors ils apportoient le feu à la maison : Aussi vous autres, messieurs les sages, vous nous reprendrez, si bon vous semble, en autres choses : mais si rejettans et dissipans ce qu'il y a de turbulent, de cholerique et de furieux au vin, en l'esgayant, et non pas le fardant, non comme retranchans le fil et l'acier du fer, ains plus tost luy ostant ce qu'il y a de rouille et souillure en le desrouillant et fourbissant, nous le baillons ainsi à boire, quelle grande faulte commettons nous? Par ce, me diras tu, qu'il a plus de force quand il n'est point passé: aussi a bien l'homme (3) quand il est en phrenesie, ou qu'il est maniaque, mais après qu'il a esté purgé par l'hellebore ou par quelque bon regime, et est revenu en son sens rassis, ceste vehemence et violence là se perd et s'en va, mais la vraye force naturelle et temperature luy revient au corps : aussi ceste espuration du vin luy ostant ce qu'il a de

(1) Lisez d'après le grec : et on ne voit pas qu'il ait donné au cuivre, qu'il appelle d'ailleurs norops, c'est-à-dire très clair, les épithètes evenor, utile à l'homme, et æthops, clair.

(2) Des charbonniers.

(3) Lisez : de même l'homme a plus de force....

furieux et de battant, le met en un estat paisible et sain.

Et quant à moy, je fais grande difference entre curiosité, et netteté et propreté : car les femmes qui se fardent, qui se parfument et oignent d'huiles de senteurs, qui portent des affiquets d'or et des robbes de pourpre, sont à bon droit tenues pour curieuses, mondaines et affettées, mais de se baigner, laver, coiffer, et agencer ses tresses, il n'y a personne qui les en reprenne, laquelle difference le poëte Homere monstre fort gentilment et plaisamment en la description de la pareure de Juno :

En premier lieu de divine laveure
Elle purgea toute tache et souilleure
De sur son corps immortel, puis l'oignit
De claire et nette huile (1).

Jusques là ce n'est que diligence et propreté, mais quand elle prent ses carquans d'or et ses pendans d'oreille si exquisement ouvrez et labourez, et à la fin qu'elle met la main aux charmes du tyssu de Venus, cela n'est plus que curiosité et affetterie, qui n'est point bien seante ne convenable à une dame d'honneur. Aussi ceux qui avec du bois d'aloës, ou de la cinnamome teignent le vin, ou qui l'addoucissent avec du saffran, ils font comme ceux qui fardent des femmes pour les produire en un festin : mais

(1) Odys. XIV, 179.

ceux qui luy ostent ce qu'il a d'ordure et qui ne sert de rien, ceulx là le purgent et le guarissent.

Autrement vous direz que tout ce qu'il y a icy n'est que curiosité superflue, commanceant à la maison mesme : car quel besoing estoit il qu'elle fust ainsi crespie et enduite? et pourquoy est elle ouverte du costé dont elle peult recevoir l'air et le vent le plus pur, et dont elle peut jouir de la lumiere du soleil baissant vers le couchant? Et pourquoy est-ce que les pots et la vaisselle est nettoyée et frottée, de maniere qu'elle reluit et resplendit de tous costez? Falloit il que le pot fust pur et net de toute ordure et de toute mauvaise senteur, et que le vin que lon boit dedans sentist le moisy, ou eust quelque autre tare? Quel besoing est il que je discoure par tout le reste? La manufacture du bled mesme dont on fait le pain, qui n'est autre chose qu'une purgation, regardez je vous prie avec combien de façons et de labeur elle se fait, car non seulement il le fault battre, vanner, cribler, mouldre et sasser, ains le fault pestrir et fouler pour jetter hors de la paste toute dureté, et incorporer toute la masse ensemble, tant qu'elle soit propre à manger. Quel inconvenient doncques et mal y a il, si la couleure oste au vin ce qu'il y peult avoir de lie ou de limon, comme si c'estoit la bale ou le son, attendu qu'il n'y a point en cela de despense ny de grande occupation?

QUESTION VIII.

Quelle est la cause de la faim canine (1).

Il y a un sacrifice qui se fait en nostre païs, lequel le prevost (2) de la ville fait sur l'autel commun, mais chascun des citoiens le fait à part en sa maison, et appelle lon ce sacrifice, le bannissement de la faim. On prend un esclave et le fouette lon avec dês verges d'osier, et puis le jette lon par les espaules hors de la maison, en luy disant, « Dehors la famine, « et dedans santé et richesse ». L'année doncques que je fus prevost plusieurs furent conviez au festin du sacrifice, et après que nous eusmes fait les cerimonies ordinaires, et que nous fusmes à table, on demanda premierement du nom de Bulimos, ce qu'il signifioit, et puis des mots que lon y dit à celuy que lon chasse, et de ce que lon luy fait. Or quant au mot de bulimos chascun fut bien d'advis qu'il signifioit une grande ou publicque famine, mesmement entre nous Grecs Æoliens qui usons du p. au lieu du b. car nous ne disons pas boulimon, mais poulimon, comme si nous voulions dire polylimon, grande famine: et sembloit neantmoins que ce fust autre chose

(1) Grec : βουλίμου, de la boulimie, espèce de faim canine particulière, occasionée par le froid : et c'est de cette indisposition que parle Hippocrate, lorsqu'il dit que le vin pur apaise la faim. Aphoris. XXI, sect. 2.

(2) Grec : archonte.

que Bubrostis ; dont nous tirions argument des chroniques d'Ionie de Metrodorus, là où il escrit que ceulx de Smyrne qui d'ancienneté sont Æoliens, sacrifient à Bubrostis un taureau, lequel ils taillent en pieces avec sa peau, et le bruslent entierement. Et pour ce que toute faim ressemble à une maladie, principalement ceste canine qui s'appelle bulimos, il semble que elle prenne à l'homme quand le corps se trouve en quelque disposition contre nature, et pourtant à bonne cause oppose lon l'indigence à la richesse, la maladie à la santé. Et comme *ναυτία*, c'est à dire le mal de cœur, qui est un relaschement d'estomach, a proprement esté appellé de ceulx qui sont en une navire, et qui navigent sur la mer, mais par accoustumance de parler, il a obtenu qu'il se prent aussi generallement pour tout mal de cœur de quelque occasion qu'il puisse advenir : aussi ce mot de bulimia, aiant commancé de là est venu jusques icy.

Nous recueillismes doncques cela comme une contribution commune des propos de chascun : mais quand nous vinsmes à toucher la cause de la maladie, en premier lieu on demanda, pourquoy c'est que principalement sont saisis de ceste maladie ceulx qui cheminent parmy de grandes neiges, comme jadis feit Brutus, allant de la ville de Duras (1) à celle d'Apollonie (2), tant qu'il en fut en danger de sa vie. Il

(1) Grec : Dyrrachium, maintenant Durazzo.

(2) Appollonia, dont l'on voit encore des vestiges à *Polina*.

y avoit force neige sur la terre, et nul des sommiers et vivandiers qui portoient les vivres n'avoit suivy : le cœur luy faillit, et estoit près de tomber tout esvanouy, si que les soudars furent contraints de recourir aux ennemis, et accourans aux murailles de la ville, requirent à ceux qui estoient à la garde d'icelles de leur donner un pain : ce qu'ils feirent, et le porterent à Brutus, dont ils luy feirent revenir le cœur : à l'occasion de quoy, depuis quand il eut la ville en sa puissance il en traitta humainement et gracieusement tous les habitants, pour la courtoisie dont avoient usé les gardes. Ce mesme accident advient aussi aux chevaux et aux asnes, mesmement quand ils portent des figues ou des pommes. Et ce qui fait encore plus à esmerveiller, c'est qu'il n'y a rien qui face plus tost revenir non seulement les hommes, mais aussi les bestes de voiture, que de leur donner à manger du pain, tellement que s'ils en mangent, pour peu que ce soit, ils sont aussi tost revenus, et cheminent.

Icy s'estant fait un silence, sçachant bien que les arguments et opinions des anciens font incontinent cesser, et contentent ceulx qui sont paresseux et faillis de cœur, mais à ceulx qui sont studieux, diligents, et qui aiment à bon escient les lettres, cela au contraire leur donne une entrée et une hardiesse de rechercher plus avant et enquerir la verité : Je me souvins d'une doctrine d'Aristote qui dit, que tant plus il y a de refroidissement par le dehors, tant plus le dedans s'eschauffe, et consequemment aussi se fondent plus les humeurs : et si ceste faulte d'hu-

meurs flue sur les cuisses, elle fait des lassitudes et des pesanteurs : et si c'est sur les principaulx organes du mouvement et de la respiration, elle produit des defaillances et foiblesses. Je n'eu pas plus tost dit ce propos, qu'il advint ce qui est coustumier d'advenir, c'est que les uns se prirent à oppugner ceste sentence, les autres à la defendre : mais Soclarus dit, que le commancement du propos estoit très bien posé, par ce que les corps de ceux qui cheminent par la neige sont voirement bien refroidis par dehors et bien comprimez : mais de dire que ceste chaleur face fondre les humeurs, et que ces humeurs ainsi fondues saisissent les principes de la respiration, il luy sembloit que c'estoit une feinte controuvée, et que plus tost luy estoit il advis que la chaleur serrée ensemble, et se trouvant forte et puissante au dedans, elle consume toute la nourriture, laquelle venant à estre consumée, il est force aussi que la chaleur, ne plus ne moins que le feu qui n'a plus de bois, languisse. Voilà pourquoy ils ont une faim si vehemente, et quand ils ont un peu mangé ils se reviennent incontinent, pource que ce peu qu'ils prennent est un entretenement de la chaleur.

Et adonc le medecin Cleomenes dit, que ce mot de limos, qui est à dire faim, estoit venu sans mander temerairement à la composition de ceste diction boulimia, sans qu'il y ait rien de la chose par luy signifiée : ne plus ne moins qu'en ce mot de καταπίνειν, qui est à dire avaller, ce mot πίνειν, qui signifie boire : et en ce mot aussi ἀνακύπτειν, qui signifie se dresser,

κύπτειν, qui est à dire se pancher : par ce que boulimie n'est pas faim, comme il semble à plusieurs, mais est une passion en l'estomach qui par concours d'humeur qui coule dedans tout à coup, engendre une defaillance de cœur. Tout ainsi doncq comme les senteurs remedient aux pasmoisons et defaillances de cœur, aussi le pain fait revenir ceux qui defaillent par ceste boulimie, non pour ce qu'ils aient besoing de nourriture : car qu'il soit vray, pour peu de pain qu'ils prennent, le cœur leur revient, mais c'est pour ce qu'il fait revenir les esprits et la force de nature qui se laissoit aller : et que ce soit une defaillance et non pas une faim, l'accident des bestes de voitture le monstre : car la senteur des figues et des pommes ne leur donne pas une faulte et indigence de nourriture, mais plus tost une morsure et contorsion de l'estomach.

Il me sembloit aussi d'autre costé qu'il y avoit apparence de dire au contraire, que ce n'estoit point par une condensation, mais plus tost par une rarefaction que cela se faisoit : car l'esprit qui sort et flue de la neige, est comme la pointe et espraiute fort deliée, yssant de la concretion d'icelle, laquelle a je ne sçay quoy d'aigu et perçant qui penetre et passe non seulement à travers la chair, mais aussi à travers les vases de cuivre et d'argent : car nous voions que tels vases ne la peuvent pas contenir, ains que se venans à resouldre en esprit elle se consume, et emplit l'exterieure superficie d'iceulx vases d'une moiteur fort subtile et claire comme glace, que cest esprit y

laisse, en passant insensiblement à travers les petits pores et pertuis desdicts vases. Cest esprit doncques ainsi aigu comme un feu delié venant à saisir ceulx qui cheminent par la neige semble brusler l'exterieure superficie du cuir, en l'incisant, et passant à travers la chair, comme du feu, dont il se fait une grande rarefaction au dedans du corps, par le moien de laquelle chaleur interieure s'escoule au dehors, et à cause de la froideur de l'esprit qui s'estaint à l'entour de la superficie, il evapore une sueur deliée et subtile comme rosée, de sorte que la force naturelle se fond et se consume : et si lon ne bouge d'un lieu, il ne s'en va pas tant de chaleur hors du corps : mais quand le mouvement du cheminer a soudainement transmué la nourriture en chaleur, et que ceste chaleur s'enfuit au dehors à travers la chair rarefiée, il est force qu'il se face tout à coup une grande eclipse et defaillance de la force naturelle.

Et qu'il soit vray, que le refroidir ne reserre et n'espessisse pas tousjours les corps, ains les fonde et rarefie, il appert par ce que ès grands hyvers les cueux (1) de plomb se fondent quelquefois en les mettant dedans l'eau : et ce que nous voions que tous ceux qui ont faim ne tombent pas en ceste maladie de boulimie, argue que c'est plus tost un coulement qu'un espessissement des corps, lesquels se rarefient en hyver, comme nous avons desjà dit, par la subtilité de l'esprit, mesmement quand le travail du

(1) Des morceaux de plomb.

cheminer et le mouvement aiguise et subtilise la chaleur qui est dedans le corps : car estant ainsi devenue deliée et lasse, elle flue et se dissipe facilement par le corps. Et est vraysemblable, que les figues et les pommes exhalent et evaporent quelque tel esprit, qui subtilise, aiguise et incise la chaleur des animaulx de voitture : car comme il y a certaines choses qui vivifient les esprits aux uns et d'autres aux autres, aussi y en a il qui les dissipent.

QUESTION IX.

Pourquoy est-ce que le poëte aux autres liqueurs use d'epithetes propres, et appelle l'huile seule humide.

On demanda quelquefois, pourquoy c'est qu'y aiant plusieurs liqueurs, le poëte a accoustumé d'orner et remarquer les autres de propres epithetes et adjectifs, comme d'appeller le laict blanc, le miel jaune, le vin rouge, mais l'huile seule il l'appelle ordinairement, d'un accident qui est commun à toutes, humide. A quoy il fut respondu, que cela est très doulx qui par tout est doulx, et très blanc qui par tout est blanc : or est il par tout tel, quand il n'y a rien meslé parmy qui soit de nature contraire. Aussi fault il appeller humide cela où il n'y a rien qui soit de sec meslé parmy, ce qui convient proprement à l'huile : car premierement ce qu'elle est lissée, et polie monstre que ses parties sont toutes unies, et par tout, aussi s'accorde elle à la veuë, et se baille fort claire aux yeulx

à se mirer dedans, comme en une glace de mirouër, par ce qu'il n'y a rien dedans qui soit rude, ou aspre, en sorte qu'il dissipe la reflexion de lueur, ains de toute part, à cause de l'humidité, toute lueur, pour petite qu'elle soit, se retourne contre la veuë, comme au contraire le laict seul entre les liqueurs ne renvoye point les images comme un mirouër, à cause qu'il y a beaucoup de substance terrestre meslé parmy. Davantage c'est de toutes les choses liquides, celle qui moins fait de bruit quand on la remue, d'autant qu'elle est humide en tout et par tout, là où des autres liquides les parties qui sont dures et terrestres en coulant et se mouvant s'entrechocquent et battent, et par consequent meinent bruit, à cause de leur pesanteur. Qui plus est, elle demeure simple, sans admettre composition ny meslange quelconques, d'autant qu'elle est fort dense et serrée, par ce qu'elle n'a point de pertuis vagues et vuydes entre ses parties dures et terrestres, pour pouvoir recevoir aucune substance dedans. Oultre cela pour la similitude de ses parties, elles se joignent fort bien, et se continuent ensemble, qui est cause que le feu s'en nourrit, lequel ne se nourrit que de l'humidité, et n'y a rien qui soit apte et idoine à brusler que l'humeur, comme lon voit ès bois que lon brusle, que ce qu'il y a d'air s'en va en fumée, ce qu'il y a de terrestre demeure converty en cendre, et n'y a rien que ce qui est liquide et humide qui se consume par le feu, par ce qu'il n'y a rien autre, dont il se nourrisse: parquoy l'eau, le vin, et autres liqueurs tienent fort du trouble et du

terrestre : quand on les jette dedans le feu et sus de la flamme, elles la disgregent par leur aspreté, la suffoquent et l'estaignent par leur pesanteur : mais l'huile d'autant que plus proprement et plus sincerement elle est humide, à cause de sa subtilité elle se change et se gaigne facilement par le feu qui l'enflamme. Et pour un manifeste signe et argument de son humidité, c'est qu'une bien petite partie se peut espandre et diffundre fort amplement : car il n'y a ny miel, ny eau, ny autre liquide quelconque, qui de si peu de jus se puisse dilater et estendre si amplement comme fait l'huile, ains au contraire perissent tout incontinent, et se perdent et consument à cause de leur siccité, là où l'huile se peult tirer par tout, et estant molle elle se laisse mener et conduire par tout le corps quand on s'oingt, et flue et coule bien fort loing à cause de l'humidité de toutes ses parties qui en sont d'autant plus mobiles, de sorte qu'elle demeure fort long temps, sans qu'on la puisse faire en aller. Car un vestement qui sera tout trempé d'eau se seiche facilement, mais les taches d'huile, il fault une grande manufacture pour les nettoyer, d'autant qu'elle perce fort, à cause qu'elle est fort deliée, fort subtile et fort humide : car Aristote mesme dit, que depuis que le vin est embeu dedans un habillement, il est mal aisé de l'en retirer et oster, à cause qu'il est plus delié que l'eau, et penetre plus avant dedans les pores.

QUESTION X.

Pourquoy est-ce que les chairs des victimes que lon pend et attache à un figuier, en devienent plus tendres.

Le cuisinier d'Aristion fut estimé habile homme de son mestier, par ceux qui souppoient chez son maistre, d'autant qu'il avoit au demourant fort bien habillé toutes les autres viandes, et mesmement par ce qu'il nous avoit servi un coq, qui ne faisoit que de venir d'estre tué et immolé à Hercules, tout aussi tendre comme s'il eust esté tué un jour ou deux devant. Aristion respondit que cela estoit facile à faire, et qu'il ne le falloit qu'attacher seulement à un figuier incontinent qu'il avoit la gorge couppée : nous cherchions la cause de cest effect. Or qu'il sorte du figuier un vent et esprit fort agu et vehement, la veuë mesme en porte tesmoignage : et ce que lon recite du taureau, que l'attachant à un figuier, quelque farouche et sauvage qu'il soit, il s'appaise et devient tout quoy, endurant qu'on le touche et le manie, et bref il perd toute sa cholere et fierté, comme si elle s'esvanouissoit : mais la plus part de la cause s'attribuoit à l'acrimonie du bois, par ce que l'arbre est plus succulent que nul autre, tellement que la figue mesme, et le bois et la feuille sont tous pleins de jus : et quand on le brusle il rend une fumée fort acre, et qui fait fort mal aux yeulx, et après qu'il est bruslé,

de la cendre on en fait une lexive qui est forte et detersive à merveilles, qui sont tous signes de chaleur. Et si dit on davantage, que le jus fait prendre le laict (1), non que par son inegalité de figure il tresse et colle les parties du laict, en chassant au dessus à la superfice celles qui sont unies et rondes, ains par ce que de sa chaleur il fond, resoult et consume ce qu'il y a d'humeur eveuse diffluente, et qui ne se peult figer ensemble. Encore est-ce un signe de chaleur ce qu'il est doulx, bien qu'il soit inutile ce jus là, et le plus mauvais bruvage du monde : car ce n'est pas l'inegal et difforme qui fait prendre le lissé et uny, mais le chaud qui fige et coagule le froid, et le crud. Qu'il soit vray, le sel y sert à cela, pour ce qu'il est chaud, combien toutefois qu'il empesche l'entrelassement et liaison pretendus, et que son naturel est plus tost de dissouldre et de deslier. Le figuier doncques rend et jette dehors un esprit acre, perçeant et incisif, lequel attendrit et meurit la chair de l'oiseau (2) : et tout au-

(1) Pline, Hist. nat. XXIII, 63, en donne la vraie raison : c'est parceque le suc laiteux du figuier a la même qualité que le vinaigre. On recueilloit autrefois ce suc avant la maturité des figues, et on s'en servoit pour faire prendre le lait. L'expérience journalière nous apprend que ce suc laiteux fait prendre le lait, comme la présure; qu'il dissout celui qui est caillé, comme le vinaigre, et qu'il enlève la peau lorsqu'on l'applique dessus, tant il est âcre, brûlant et corrosif. Enfin il a les mêmes propriétés que le suc du limon, le vinaigre et les autres acides : on s'en sert avec le même succès pour les écritures invisibles.

(2) Il est certain que les substances exposées à l'air extérieur

tant en feroit il qui le mettroit dedans un tas de bled, ou qui le couvriroit de sal-nitre, pour la chaleur. Et qu'il soit vray, que le bled froment ait de la chaleur, on le preuve par des cruches pleines de vin : car qui les mettroit dedans un monceau de bled, il trouveroit le vin bien tost consumé.

peuvent subir différentes altérations, car tous les physiciens conviennent que la masse de l'air atmosphérique qui enveloppe notre globe n'est point entièrement et à proprement parler, de l'air pur. Cet air est combiné avec quantité de substances étrangères qui s'élèvent dans son sein et qui s'y dissolvent. L'acide nitreux, par exemple, renfermé dans toutes les substances qui abondent en phlogistique, fournit un fluide très expansible, très abondant, que le docteur Priestley appelle *air nitreux*. Cet air se dégage des corps qui le renferment, à l'aide d'un certain degré de chaleur; mais c'est moins cette raison que parceque *le coq*, en question, *ne faisoit que de venir d'être tué*.

SOMMAIRES

DU SEPTIEME LIVRE.

LIVRE SEPTIEME.

LE PROEME.

Les Romains ont communément en la bouche le propos de quelque gentil et honneste personnage, Sossius Senecion, quiconque ait esté celuy là, qui disoit quand il avoit souppé seul, J'ay aujourd'huy devoré, et non pas souppé : monstrant qu'il desiroit tousjours avoir compagnie à manger, comme estant la saulse de la viande. Evenus souloit dire, que le feu estoit la meilleure saulse du monde : et Homere appelle le sel divin, comme les autres le surnomment la grace, pource qu'estant meslé et joinct avec les autres viandes, il les rend fort plaisantes et agreables au goust : mais le plus divin saupicquet d'une table et d'un soupper, à la verité c'est un amy, un familier, un que lon cognoit, non pource qu'il boit et mange avec nous, mais plus tost pource qu'il participe à noz propos, et nous communique les siens, prouveu qu'il y ait quelque chose de bon, utile et pertinent en tels devis, d'autant que le babil que lon tient en buvant et folastrant, met bien souvent les maladvisez en des passions et inconvenients, et les desbauche encore plus qu'ils ne l'estoient, de maniere qu'il ne faudroit pas moins examiner et esprouver les propos, que les amis, que lon voudroit, et devroit recevoir à la table, en pensant et disant tout le contraire de ce que faisoient anciennement les La-

cedæmoniens, lesquels quand ils recevoient un estranger ou un jeune homme en leurs salles, où ils mangeoient ensemble, leur monstroient la porte, et leur disoient, « Il ne sort pas un propos hors de ceste « porte ». Mais nous nous pouvons accoustumer nous mesmes à tenir à table des propos qui pourront estre rapportez à tous et par tous, à cause des matieres, esquelles il n'y a rien de lubricité, rien de medisance ny de detraction, rien de malignité, ne qui soit indigne d'un homme de bien, comme lon pourra juger par les exemples qui sont contenus en la dizaine de ce septieme livre.

QUESTION PREMIERE.

Contre ceulx qui reprennent Platon de ce qu'il a dit, que le boire passe par les poulmons (1).

Il advint un jour d'esté à quelqu'un de la compagnie où j'estois à soupper, de s'escrier tout haut ces vers d'Alcæus,

Trempe de vin tes poulmons, car l'ardente
Caniculaire est au ciel evidente.

Ce n'est pas de merveille, dit adonc Nicias le medecin natif de Nicopolis, si un poëte a ignoré ce que Platon le grand philosophe n'a pas entendu : com-

(1) La proposition de Platon qui est ici discutée se trouve en son Timée.

bien que encore peut on mieux excuser et secourir Alcæus, par ce que lon peut dire, qu'il entendoit que le poulmon estant prochain voisin de l'estomach, sentoit la fraischeur et moitteur de la liqueur quand on buvoit, et pour cela n'est il pas impertinent de dire, qu'il s'en trempe. Là où ce grand philosophe là, en paroles expresses a laissé par escript, que le boire passe par les poulmons, de sorte qu'il ne laisse moien quelconque vraysemblable de le revenger et defendre, quelque bonne volonté que lon en euet, tant l'ignorance et la faulte est lourde et grossiere. Premierement par ce qu'estant necessaire que la nourriture aride se mesle avec la liquide, il est tout apparent, qu'il falloit un commun vase, qui est l'estomach, pour les recevoir ensemble, à fin d'envoyer et transmettre au bas ventre la viande molle et destrempée. Et puis, veu que le poulmon est lissé, et tout d'une piece solide, comment est-ce quand on donne un bruvage où il y a de la farine meslée, qu'il passe, et qu'il n'est arresté? car c'est une question que luy objice Erasistratus fort à propos. Davantage, aiant enquis par raison de plusieurs des parties du corps, pourquoy elles esteient faittes, et voulant sçavoir et entendre, comme il est bien seant à un philosophe, à quel usage nature les avoit produictes, il devoit penser que la luette, autrement l'epiglottide (1), n'estoit pas faitte en vain, pour ne servir de rien, estant ordonnée à cest effect, à fin que comme une soupape

(1) L'épiglotte.

elle bouchast et seellast le conduit du sifflet ou artere (1) aspre, de peur qu'en avallant il ne tombast aucune partie du boire ou du manger sur le poulmon, lequel est fort asprement travaillé et deschiré de la toux, quand il en glisse quelque chose dedans le tuyau, par où l'esprit (2) passe et repasse. Mais la luette estant assize droictement au milieu, quand on parle, elle bousche le conduit de l'estomach, et quand on boit et mange elle estouppe l'artere aspre et canal des poulmons, gardans le passage pur et net au vent et à l'haleine pour la respiration.

Davantage nous sçavons par experience, que ceux qui boivent peu à peu à loisir, ont le ventre plus mol que ceux qui entonnent tout à coup leur boire : car cela chasse et poulse incontinent l'humeur en la vessie, ne faisant que passer, pour l'impetuosité dont on l'y a jetté, là où l'autre demeure plus longuement avec la viande qu'il destrempe, de maniere qu'elle se mesle mieux avec le boire, et y demeure plus longuement. Ce qui n'adviendroit pas si dès le commancement le boire estoit separé et distingué de la viande en avallant, mais nous les lions, et apparions ensemble la viande avec le boire, à fin que la viande se serve de l'humeur, comme d'une voiture pour la porter par tout, ainsi que disoit Erasistratus.

Nicias aiant fait ce discours, Protogenes le grammairien y adjousta, que le poëte Homere avoit le

(1) Trachée-artère : canal par où l'air passe dans les poumons.
(2) L'air.

premier sçeu et cogneu, que l'estomach estoit le vase et receptacle de la viande, et le sifflet du vent de l'haleine, que les anciens appelloient Aspharangos. Voylà pourquoy ils souloient appeller les grands criards et qui avoient forte voix, ἐρισφάραγους qui signifie grand gousier : parquoy aiant dit d'Achilles qui avoit abattu Hector,

Il luy donna dedans la gorge nue (1),
Là où de l'ame est plus prompte l'issue.

Il dit un peu après,

Pas ne couppa sa lance le sifflet (2).

Il ne dit pas là Leucanien, qui est à dire la gorge, mais Aspharagon (3), comme le sifflet, qui est le propre canal et conduict de la voix et de l'esprit.

Après ces paroles dittes, on demoura quelque temps en silence, jusques à ce que Florus se prit à dire : Et comment, laisserons nous doncques ainsi condamner Platon absent par forclusion, à faute de defense? Non pas, dis-je, tout seul, car nous jetterons en avant avec Platon Homere, lequel tant s'en fault qu'il exclue et destourne le boire de l'aspre artere, et qu'il jette le boire et le manger ensemble, qu'il (4) dit,

(1) Λευκανίης.

(2) Ἀσφάραγον. Iliad. XXII, 325 et 328.

(3) Lisez : Il ne se sert pas dans ce dernier vers du mot grec LEUCANIÈS, qui est à dire la gorge, mais du mot ASPHARAGON.

(4) Puisqu'au contraire il dit,...

Le vin sortoit hors de sa gorge pleine (1),
Et les morceaux sanglans de chair humaine.

Si d'adventure lon ne veut maintenir, que ce Cyclops Polyphemus, comme il n'avoit qu'un œil, aussi n'avoit il qu'un mesme canal et conduit de la viande et de la voix : ou bien, si lon ne dit qu'en cest endroit là il appelle pharinx l'estomach, et non pas le sifflet, ainsi qu'il a esté appellé universellement par tous et anciens et modernes: ce que je n'ay pas allegué pour faute de tesmoings, mais pour la verité.

Car il y a assez de bons tesmoings pour Platon: passez, si vous voulez, Eupolis le poëte comique, lequel dit en sa comedie (2) de Colax du flatteur,

Protagoras commandoit de bien boire
Avant le temps de la caniculaire,
A fin qu'on eust les poulmons bien trempez.

Pastez aussi, s'il vous plaist, le gentil Eratosthenes qui dit,

De bon vin pur trempe jusqu'au fond
Tous les destours de ton poulmon profond.

Mais Euripides, qui dit expressément en un passage,

(1) Φάρυγος, le pharynx; c'est la partie supérieure de l'œsophage, le commencement du conduit qui va à l'estomac; ce qu'on appelle communément le gosier. Gallien et d'autres se sont servis du mot φάρυγος, pharynx, pour désigner la trachée-artère.

(2) *Des flatteurs.* Colax est en effet le mot grec qui signifie flatteur. *C.*

Le vin passant (1) les conduits des poulmons.

voyoit à mon advis un peu plus clair que ne faisoit Erasistratus ; car il sçavoit que le poulmon a des cavernes, et qu'il est percé de trous et conduicts, par lesquels l'humeur passe. Car quant à l'haleine, elle n'avoit point de besoing de ces petits trous là pour sortir, ains a esté fait par la nature, ainsi caverneux et pertuisé comme un crible, pour occasion de l'humeur et des autres substances qui tombent dedans quant et l'humeur : et n'y a point plus d'inconvenient, que le poulmon transmette et donne passage à la farine meslée avec l'humeur, et à la boulie, que l'estomach : car nostre estómach n'est point lissé, comme quelques uns nous disent, ne glissant, ains a des asperitez et inegalitez, ausquelles il est vraysemblable, que les menues parcelles de ce que nous prenons, s'attachans et arrestans, evitent d'estre soudain avallées et envoyées à bas. Mais il n'est bien de dire ny l'un ny l'autre, car la nature est si ingenieuse et industrieuse en ses operations, qu'il n'y a eloquence qui le sçeust assez exprimer, et n'est possible de bien suffisamment expliquer (2) l'exquise perfection des outils principaux dont elle se sert, j'entens de la chaleur et des esprits.

Mais j'allegue davantage pour tesmoings en faveur

(1) Grec : passant par les....

(2) Nous avons dans les œuvres du P. André deux discours très bien écrits et très intéressants. Ils forment un traité complet de l'homme, selon les différentes merveilles qui le composent.

de Platon (1), Philistion le Locrien, personnage fort ancien, et fort renommé pour son excellence en vostre art de medecine (2), et Hippocrates de Co, lesquels ne donnent point d'autre voye ne conduit au boire, que celuy que luy donne Platon. Quant à l'epiglottis, c'est à dire la luette, tant prisée, Dioxippus ne l'a point ignorée. Car il dit qu'à l'entour d'icelle, l'humidité, en avallant, se separant se coule dedans l'aspre artere, et que la viande se roulle dedans l'estomach, et que dedans l'artere il ne tombe rien qui soit de la viande, mais que l'estomach parmy la viande reçoit aussi quant et quant quelque partie du boire meslée parmy. Car il est vraysemblable que ceste luette ait esté posée, comme un couvercle et un obstacle au devant de l'embouchure de l'artere, à fin que petit à petit tout bellement le boire s'y coulast dedans, non pas à flot tout à coup, de sorte que l'esprit trop humecté en demourast suffocqué ou empesché. Voylà pourquoy les oyseaux n'ont point de luette, et ne leur en a nature point donné d'autant qu'ils ne boivent pas en attirant l'eau ny en lappant et lechant, ains en baignant leur bec dedans l'eau, et transmettant peu à peu le boire, ils arrosent tout doucement leur artere, et la trempent. Mais quant aux tesmoings et astipulateurs, Platon n'en a que trop.

Au demourant quant à la raison, l'experience du

(1) Voyez Aul. Gel. Noct. Att. XVII, 11.

(2) Lisez : *et Dioxippus le sectateur d'Hippocrate. C.*

sentiment luy en fait foy : car depuis, que ceste artere du sifflet est bleçée, le boire ne s'avalle plus, ains comme estant le tuyau couppé, on voit qu'il sort dehors par la playe, combien que l'estomach demeure sain et en son entier. Et puis savons tous qu'à la maladie de peripneumonie qui est inflammation des poulmons, il suit une soif fort ardente, à cause de la seicheresse ou chaleur, ou quelque autre cause, qui avec l'inflammation apporte ceste grande envie de boire. Et puis un autre signe et argument fort puissant, c'est, que les animaux qui n'ont point de poulmon, ou qui l'ont fort petit, ceux là n'ont aucun besoing de boire, ny ne l'appetent point aussi, par ce que chacune partie du corps a un naturel appetit de faire l'œuvre, à laquelle elle est destinée : et ceux qui n'ont point quelques parties, aussi n'en ont ils point l'usage ny la cupidité de l'operation qui se fait par icelles.

En somme, il sembleroit que la vessie eust esté pour neant donnée aux animaux qui l'ont : car si l'estomach reçoit le boire avec le manger, et le baille, et l'envoye au bas ventre, la superfluité de la nourriture humide n'a point de besoing de particulier receptacle et conduit, ains suffiroit qu'il y en eust un commun pour l'un et pour l'autre, comme un esgoust de la sentine, l'une et l'autre nourriture tendant en un mesme receptacle par un mesme conduit : mais maintenant au contraire la vessie est à part d'un costé, et le boyau de l'autre, d'autant que l'un procede du poulmon, et l'autre de l'estomach, estant divisé l'un

de l'autre dès l'avaller incontinent. Voylà pourquoy en la superfluité humide il n'apparoit rien de la seiche qui luy soit semblable ny en couleur ny en odeur : et neantmoins la raison naturelle voudroit, qu'estant meslée et destrempée avec elle dedans le ventre et les boyaux, elle fust remplie des qualitez d'icelle, et qu'elle n'en fust pas coulée dehors ainsi nette et non contaminée : au contraire, il ne se trouve point qu'il y ait jamais eu pierre concrée dedans les boyaux (1), combien que la raison voudroit que l'humidité s'y congelast et concreast aussi bien en pierre, comme elle fait dedans la vessie, s'il estoit vray que tout ce qui se boit descendist au ventre et aux boyaux, en passant à travers de l'estomach seulement : mais il semble que l'estomach incontinent au commancement du boire, tire à soy de l'humeur qui passe au long de luy, ce qui luy en est necessaire et requis pour mollifier, destremper et convertir en jus nutritif sa viande, et que pour ceste cause il ne laisse rien de superfluité humide, et que le poulmon, comme celuy qui depart et l'esprit et l'humidité de luy mesme à ceux qui en ont besoing, espraint au demourant ce qui luy reste en la vessie. Il y a bien plus d'apparence de verité en ce propos là qu'ès autres, combien que à l'adventure seroit il bien malaisé de comprendre la certaine verité en telles choses : et pourtant ne falloit il pas ainsi temerairement prononcer sa sentence à l'encontre du prince des philosophes, tant à la ve-

(1) Cela est faux. *Amyot.*

rité qu'en l'opinion et reputation de tout le monde, mesmement touchant une chose incertaine, et où il y a tant de moyens et d'argumens pour defendre Platon.

QUESTION II.

Que c'est que Platon appelle κεράσβολος, et pourquoy les grains qui en les semant tombent sur les cornes des bœufs, en deviennent durs et malaisez à cuire.

On a tousjours demandé de Cerasbolus et de Ateramon, non pas que c'est, car il est certain et manifeste que les semences qui tombent sur les cornes des bœufs, selon la commune opinion produisent un fruict qui ne se peut amollir ne cuire. Voylà pourquoy par translation on appelle un homme rebours, dur et farouche, Cerasbolus et Ateramon. Mais on doutoit et demandoit de la cause, pour laquelle ces grains et semences là qui donnoient contre les cornes des bœufs, en prenoient ceste imperfection là : ce que j'ay par plusieurs fois refusé de chercher à mes amis, mesmement pour ce que Theophrastus en fait la raison fort obscure, le mettant entre plusieurs exemples qu'il a recueillis et redigez par escript d'effects merveilleux, et dont la cause est bien malaisée à trouver, comme est celuy des poules (1) qui amassent à l'entour d'elles des pailles et festus après qu'elles ont

(1) Lisez : « qui semblent se purifier avec un fétu de paille, « lorsqu'elles ont pondu. » *C.*

pondu leurs œufs : et le veau marin, qui crache sa presure quand on le prend : et les cerfs, qui cachent en terre leurs cornes : et le chardon à cent testes, que si une chévre le prend en sa bouche, tout le trouppeau incontinent s'arreste. Entre ces effects là il y met aussi les semences tombées sur les cornes des bœufs, chose qui est tenue pour bien certaine qu'elle se fait ainsi, mais dont la cause est impossible ou bien très-difficile à imaginer : toutefois un jour, en la ville de Delphes, quelques uns de noz amis nous assaillirent de ceste question, disans, que non seulement

Le ventre plein on en conseille mieux,

mais aussi on en est plus dispos à souldre des questions, parce que le vin rend les personnes plus promptes et plus hardies à prononcer, et donner resolutions. Si me requirent de vouloir dire quelque chose sur ceste question : ce que je refusois de faire, et avois d'assez bons advocats, qui me defendoient et prenoient ma cause en main. Euthydemus mon collegue et compagnon en la dignité de prestrise, et mon gendre Patroclus, qui alleguoient plusieurs choses telles, tant de l'art de l'agriculture que de la venerie, comme est ce que lon dit, que lon destourne et garde lon de tomber la gresle avec le sang d'une taulpe, ou des linges souillez des purgations d'une femme. Et que qui prendroit des figues d'un figuier sauvage (1),

(1) C'est le caprificus de Pline (Hist. natur. XXIII, 64). Les

et les attacheroit à un figuier franc, il engarderoit que ses figues ne tombassent, en les retenant sur l'arbre, et les feroit meurir : et que les cerfs jettent des larmes sallées, et les sangliers doulces. Car si tu te mets à vouloir rechercher la cause de cela, dit Euthydemus, il faudra incontinent que tu rendes aussi raison et de l'ache et du cumin, dont on foule l'une aux pieds, pource que lon a opinion qu'elle en vient mieux après, et l'autre on le seme en le maudissant et l'injuriant. Florus respondit, que c'estoit toute mocquerie et chose controuvée à plaisir que cela, mais quant à la cause de l'autre, il n'en voudroit pas rejetter l'inquisition, comme si elle estoit incomprehensible (1). J'ai trouvé, dis-je, un remede pour amener cest homme en nostre opinion avec la raison, de maniere que luy mesme soudra quelques unes des questions proposées.

Il me semble doncq que c'est la froideur qui produit ceste dureté revesche, tant aux bleds, comme aux legumages, en les comprimant et estraingnant jusques à les rendre durs, là où la chaleur les amollit et les rend faciles à cuire. Et pourtant ne disent pas

fruits de ce figuier ne sont propres que pour la *caprification*, dont les anciens ont tant parlé : cette opération très curieuse est encore en usage, et a le plus grand succès. Voyez à ce sujet tous les ouvrages d'agriculture. La forme de cette édition nous empêche d'étendre cette note autant que nous le desirerions.

(1) Lisez : « Alors je dis : vous avez trouvé le moyen de m'engager à cette discussion, en consentant vous-même à résoudre « quelques unes des questions proposées. » *C.*

bien ceux qui alleguent ce verset contre le dire d'Homere,

C'est l'an, non pas la terre, qui produit:

car les terres qui sont de nature chauldes, prouveu que l'année soit au demourant de bonne et de gracieuse temperature, produisent les fruicts plus tendres. Parquoy les graines et semences qui incontinent au partir de la main du laboureur tombent droict sur la terre, entrans dedans, et y estans couvertes, se sentent par ceste couverture plus tost de la chaleur et humidité de la terre, pour germer et lever, là où celles qui heurtent contre les cornes des bœufs en tombant, n'ont pas ceste droicture que requiert Hesiode (1), ains allant chancellant et bronchant, elles semblent plus tost estre jettées que semées : par quoy les froidures qui surviennent, ou les gastent et perdent du tout, ou bien elles font un fruict qui devient dur, et qui ne se peut attendrir sans humeur, sec comme bois, n'estant couvert que de sa cotte : car vous voyez mesmes que des pierres les parties qui sont plus avant dedans la terre, et en lieu plus obscur, en sont plus fresles et plus tendres, conservées par la chaleur, que celles qui sont à fleur de terre. Voylà pourquoy les ouvriers enfouissent dedans la terre les pierres de taille qu'ils veullent tailler, comme si elles s'y meurissoient par la chaleur, là où celles qui demeurent dehors à l'air toutes nues, à cause de

(1) *Opera et Dies*, 469.

la froideur deviennent dures et mal aisées à tailler, et à mettre en œuvre : les grains mesmes s'ils demeurent longuement sur l'aire nuds à descouvert, ils en deviennent plus durs et plus revesches que ceux qui en sont bien tost enlevez, et quelquefois le vent mesme qui survient ce pendant qu'on vanne le bled, le rend plus rebours et plus dur, à cause de sa froideur, comme lon raconte qu'il s'experimente en la ville de Philippi (1) en la Macedoine, là où quand on le serre avec sa paille, cela luy sert : ce qu'il ne faut pas trouver estrange, veu ce que lon entend dire aux laboureurs, que de deux sillons et rayons qui sont l'un au long de l'autre, l'un produit le fruict rebelle et dur, et l'autre aisé et tendre. Et qui plus est encore, que ès febves d'une gousse les unes seront d'une sorte, et les autres d'une autre, selon qu'elles auront senty plus ou de vent, ou d'eau froide.

QUESTION III.

Pourquoy est-ce que le milieu du vin, le hault de l'huile, et le bas du miel, est le meilleur.

Mon gendre Alexion se mocquoit un jour du poëte Hesiode, qui conseille de boire à bon escient, quand le tonneau est plein, ou qu'il est au bas, mais de l'espargner quand il est au milieu,

(1) Ville dont il ne reste plus aucun vestige, et qui devoit son nom à Philippe, père d'Alexandre.

Quand le tonneau est plein, ou qu'il est bas,
Boy hardiment, et ne l'espargne pas,
Mais au milieu fais en espargne chiche (1):

là où le vin est le meilleur : car qui est celuy, dit-il, qui ne sçait que le milieu du vin devient le meilleur et le dessus de l'huile, et le dessoubs du miel? Et luy conseille de laisser là le milieu, et attendre jusques à ce qu'il soit esventé, aigre ou bas, quand il n'y en a plus gueres au vaisseau. Après qu'il eut dit ces paroles, nous nous meismes à rechercher les causes de ces differences et diversitez, sans plus nous arrester à Hesiode.

Or quant à la cause et raison du miel, elle nous donna beaucoup plus d'affaires, par ce qu'il n'y a celuy qui ne sache, que ce qui est leger, l'est pour autant que sa substance est rare, et que ce qui est solide, espais et continu, pour sa pesanteur s'affaisse au dessous, de sorte qu'encore que vous renversiez le vaisseau, de rechef en peu de temps chascune partie retourne en sa place, le pesant devalle contre bas, et le leger flotte au dessus : et si n'y eut pas faute d'arguments pour rendre raison du vin. Car premierement sa puissance, qui est la chaleur, à bonne cause s'amasse environ le milieu, et conserve celle partie la meilleure de toutes : et puis le bas à cause du voisinage de la lie est mauvais, et ce qui est au hault en la superfice se gaste à cause de la proximité de l'air : car nous sçavons tous que

(1) *Opera et Dies*, 366.

l'air luy est fort dangereux, d'autant qu'il le tire hors de sa qualité naturelle. C'est pourquoy on enfouit les vaisseaux dedans la terre, et les bousche lon diligemment, à celle fin que tant moins d'air luy touche : et qui plus est, le vin ne se gaste pas tant quand les vaisseaux sont du tout pleins, que quand il s'en faut quelque chose. Car l'air entrant en quantité en l'espace qui est vuide, l'esvente et altere davantage, là où quand les vaisseaux sont tous pleins, le vin s'en entretient de luy mesme, ne recevant pas de dehors beaucoup de ce qui luy est ennemy, et qui le gaste et corrompt.

Mais l'huile nous arresta un petit plus, et nous donna plus d'affaire : car les uns dirent que le bas est le pire, par ce qu'il est troublé et brouillé de la grasse et de la vase qui est au fond, et que le dessus n'est le meilleur, mais qu'il le semble, d'autant qu'il est plus esloigné de ce qui le gaste. Et les autres en attribuerent la cause à la solidité, pour laquelle elle ne se peut mesler ny incorporer avec pas une autre liqueur, si ce n'est que lon la fende à force et par violence, tellement qu'elle ne donne pas à l'air mesme, moien de se mesler avec elle, ains se tient à part d'avec luy, et s'en retire pour la tenuité deliée, et continuité de ses parties : c'est pourquoy elle n'en est point alterée, d'autant qu'il ne la peult vaincre ne gaigner. Toutefois il semble qu'Aristote contredit à ceste raison, aiant, ce dit-il, observé, que l'huile devient meilleure et plus odorante quand elle est gardée en vaisseaux non tout pleins, et puis il attribue la cause

de la melioration à l'air : par ce, dit-il, qu'il entre plus d'air en un vaisseau qui est à demy vuide. N'est-ce point doncques, dis-je, pour une mesme puissance et faculté, que l'air amende l'huile et empire le vin? Par ce que la vieillesse est nuisible à l'huile et profitable au vin, laquelle vieillesse l'air oste à l'huile, d'autant que ce qui est refreschy demeure jeune et frais, et ce qui est estouffé et ne prend point d'air, pour estre tenu reclus s'envieillit incontinent. Il y a doncques de l'apparence vray-semblable à dire, que l'air approchant et touchant à la superfice, tient frais et jeune ce qu'il touche. C'est pourquoy le dessus du vin est la pire partie, et de l'huile la meilleure, par ce que l'envieillissement apporte et engendre en celle cy une très bonne disposition, et en celuy là une très mauvaise.

QUESTION IV.

Pourquoy gardoient anciennement les Romains ceste coustume, de n'oster point la table vuide (1), *ny la lampe estainte.*

Florus amateur de l'antiquité ne vouloit jamais souffrir que lon ostast et enlevast la table vuide, ains y falloit laisser tousjours quelque reste de viandes dessus : et sçay, disoit-il, que mon pere et mon grand pere observoient non seulement cela soigneusement,

(1) Ce même sujet est traité dans Plutarque, Questions rom. LXIV.

mais aussi ne permettoient pas que lon estaingnist la lampe après soupper, pour ne despendre point d'huile inutilement (1). Et Eustrophus Athenien, qui estoit en la compagnie : Hedeà, dit-il, quel avantage avoient ils en cela? Si d'adventure ils n'avoient appris la finesse de nostre citoien Epicharmus, lequel aiant, comme il disoit, longuement pensé, comment il pourroit engarder ses serviteurs de luy desrober son huile, à peine à la fin en avoit il trouvé le moien : car incontinent que lon avoit estaint les lampes, il les remplissoit toutes pleines d'huile, et puis il revenoit le lendemain matin visiter si elles estoient encores pleines. Florus se prenant à rire de ceste habilité : Or bien doncq, dit-il, puis que ceste question est dissoulte, je vous prie cherchons la raison pour laquelle les anciens ont esté si religieux quant à la table, et quant aux lampes.

Lon commança par les lampes, et dist Cesernius son gendre, qu'il estimoit que les anciens eussent en abomination d'esteindre tout feu quel qu'il fust, pour la similitude et parenté qu'il avoit avec le sacré feu que lon garde inextinguible, par ce qu'il y a deux moiens de le faire perir, ne plus ne moins qu'un homme, l'un violent quand on l'estaint à force, l'autre naturel quand il se meurt de luy mesme. Or quant au sainct et sacré feu, on remedie à l'un et l'autre moien, en l'entretenant tousjours et le gardant soigneuse-

(1) Xylander corrige avec raison cet endroit, et lit : quoique d'ailleurs ils fussent très attentifs à ne pas dépenser l'huile inutilement.

ment, mais quant à l'autre feu commun ils le laissoient assopir de soy mesme, et ne le forçoient point, ny ne le faisoient pas mourir, ains comme s'ils eussent osté les vivres à une beste, à fin de ne la nourrir pas en vain, ils ne l'entretenoient point.

Lucius le fils de Florus dit adoncq, que tout le reste luy sembloit estre bien dit, mais quant au sacré feu, que les anciens ne l'avoient point choisi pour le reverer et adorer, à cause qu'ils l'estimassent plus sainct ne meilleur qu'un autre, mais ainsi comme aucuns entre les Ægyptiens adorent et reverent toute l'espece des chiens, et d'autres celle des loups, ou des crocodilles, mais ils n'en nourrissent pourtant qu'un respectivement, les uns un chien, les autres un loup, et les autres un crocodille, par ce qu'il ne seroit pas possible de les nourrir tous. Aussi en ce cas icy, que le soing, la vigilance et la devotion qu'ils employoient à garder le sainct feu, estoit signe et marque de l'observance et religion qu'ils avoient envers le total element du feu, par ce qu'il n'y avoit rien qui resemblast mieux à creature animée et vivante, attendu qu'il se meut et se nourrit de luy mesme, et par sa lueur esclaire, et nous met en evidence toutes choses comme fait l'ame, mais principalement se monstre sa puissance n'estre point sans quelque principe de vie, quand on l'estaint ou qu'on le suffoque à force, car il crie et jette quelque son, et se revanche comme fait un animal que lon tue et que lon fait mourir à force.

Et en disant cela, et jettant les yeux sur moy : n'as

tu rien, dit-il, à dire de meilleur? Je ne sçaurois dis-je, rien reprendre en tout ce qui a esté dit, mais j'y adjousterois volontiers, que ceste façon de faire et coustume là, est comme un exercice et discipline d'humanité: car il ne faut ny perdre et abolir la viande et nourriture, après que lon en a pris à suffisance, ny après que lon s'est bien trempé d'une bonne eau, en cacher ny estoupper la source, ny gaster les marques et enseignes du chemin et de la navigation après que lon en a fait, ains en laisser les marques et instrumens, qui pourront servir à la posterité de ceux qui viendront après nous. Voilà pourquoy il n'est pas honneste d'estaindre la lampe par chicheté, incontinent que nous n'en avons plus que faire, ains la fault garder et laisser, à fin que si quelqu'un avoit affaire de feu, il la trouve encore bruslante et ardente : car ce seroit sainctement faict, qui pourroit, de prester mesme sa propre veuë, son ouye, voire sa prudence mesme, et sa force et vaillance, à quelque autre, quand on s'en va dormir, ou que lon se veult reposer.

Et considerez davantage si les anciens ont point permis ces excessives observations là, pour une discipline et exercice de gratitude, comme en ce qu'ils reveroient les chesnes portans gland, et les Atheniens appelloient un certain figuier sainct, et defend on de coupper les oliviers sacrez à Minerve. Ces observances là ne rendent pas les hommes enclins à la superstition, comme aucuns estiment, ains nous exercent et accoustument à la gratitude et sociable humanité les uns envers les autres, par l'estre envers ces cho-

ses là, qui n'ont ny ame ny sentiment (1). Voilà pourquoy Hesiode (2) fait bien, qui ne veult pas que nous tastions de la chair ny de la viande tirée de la marmite, que nous n'en aions premierement offert les primices, et comme le loyer de son service, au feu: et bien aussi faisoient les Romains qui n'ostoient pas aux lampes la nourriture qu'ils leur avoient baillée, après qu'ils en avoient faict, ains les en laissoient jouir vivantes et ardentes.

Après que j'eus dit cela, Eustrophus prenant la parole: cela, dit il, ne donneroit il point bien un propre passage pour passer de là à parler de la table, que les anciens vouloient qu'il demourast tousjours quelques reliques du soupper pour les esclaves et pour leurs enfans? car ils sont aises d'avoir non seulement dequoy manger, mais aussi de nostre reste, et du relief mesme de nostre table. C'est pourquoy lon dit, que les roys des Perses envoyoient la livraison non seulement à leurs amis, aux princes et capitaines, et aux gardes de leurs corps, ains vouloient que le manger mesme des esclaves, voire des chiens, fust servi sur leur table, voulans que tous ceux dont ils se servoient fussent, autant qu'il estoit possible, leurs commensaux, et vescussent de leur maison: car les plus sauvages, et plus farouches bestes mesmes, s'apprivoisent en leur donnant à manger.

(1) C'est dans cette vue, comme l'observe Xylander, que les Athéniens avoient un édifice public consacré uniquement à l'entretien et à la conservation des chevaux hors de service.

(2) *Opera et Dies*, 748.

Adoncq me prenant à rire : Et pourquoy mon bel amy, dis je, ne tirons nous en avant le poisson serré (1), que lon dit en commun proverbe, avec le picotin de Pythagoras, sur lequel il defendoit de se seoir? nous enseignant de laisser tousjours quelque reste pour le lendemain, et aujourd'hui nous souvenir du demain. Quant à nous autres Bœotiens, nous avons encore ce commun proverbe en la bouche, « Laisse quelque chose pour les Medois » : du temps que les Medois coururent et fourragerent toute la province de la Phocide, et les bords de la Bœoce : mais il fault tousjours avoir en la bouche et à la main ce propos, « Laisse quelque chose aussi pour les hos- « tes et survenans. » Car quant à moy, je trouve mauvaise et blasme la table d'Achilles, qui estoit tousjours vuide et affamée, par ce qu'estant Ajax et Ulysses allez en ambassade devers luy, ils ne trouverent rien de prest, ains furent contraints de cuisiner et appareiller le soupper dès le commancement (2). Et une autrefois voulant traitter et recevoir Priam, en se levant il tue un blanc mouton, le taille en pieces, le rostit, consumant la plus part de la nuict en cela (3): là où Eumæus, comme estant la sage nourriture d'un sage maistre, ne se trouva point estonné ny embesongné quand Telemachus luy survint à l'improuveu, ains le festoya incontinent, le faisant seoir à table,

(1) C'est un proverbe grec qui signifie, qu'il fault avoir soucy du lendemain. *Amyot.*

(2) Iliad. IX, 200 et suiv. (3) *Ibid.* XXIV, 620 et suiv.

Là où en plats il fut soudain servy
De rost, le jour de devant desservy (1).

Et si cela vous semble chose legere et de peu de consideration, pour le moins me confesserez vous que ceste occasion n'est pas de petite importance, de retenir et refrener son appetit, lors qu'il y a encore dequoy l'assouvir : car ceux qui s'accoustument à s'abstenir de ce qu'ils ont present, appetent moins ce qui leur est absent. Lors Lucius y adjousta, qu'il se souvenoit d'avoir ouy dire à sa grand'mere, que la table estoit chose saincte et sacrée. Or fault il qu'il n'y ait rien de sacré qui soit vuide : mais quant à moy, il m'est advis, que la table est une representation et figure de la terre : car oultre ce qu'elle nous nourrit, elle est ferme, ronde et immobile, à l'occasion dequoy elle est pertinemment appellée d'aucuns Estia. Et ainsi que nous voulons que la terre porte et produise tousjours quelque chose à nostre profit, aussi estimons nous qu'il ne fault pas que lon voye la table vuide, et qu'il ne demeure rien dessus.

QUESTION V.

Qu'il se fault donner de garde de prendre plaisir aux mauvaises musiques (2), *et comment il s'en fault garder.*

En la solennité des jeux Pythiques Callistratus

(1) Odys. XVI, 50.
(2) Aux musiques molles, efféminées et lascives.

aiant la charge et superintendence de ceulx qui y devoient jouër à l'envy, pour gaigner le pris, forclut (1) un musicien jouëur de fleustes, qui estoit de son païs, et son amy, pour autant qu'il n'estoit pas venu en temps et lieu se presenter pour se faire enrooller au nombre des contendans selon que portent les loix et status desdicts jeux, mais un soir qu'il nous donnoit à soupper, il l'amena au festin, accoustré de belle robbe et de couronnes et festons magnifiquement, comme la coustume est en tels jeux de pris, avec une danse de baladins accoustrée de mesme : et certainement d'entrée ce fut un assez plaisant et gentil passetemps à ouïr le commancement, mais puis après quand il eut un peu esbranlé et sondé la compagnie du festin, et qu'il sentit que plusieurs estoient enclins à son intention, et se laissoient mener, pour le plaisir qu'ils prenoient à tout ce qu'il vouloit leur sonner, et à toute dissolution qu'il vouloit representer, alors se descouvrant tout à l'ouvert, il nous feit voir clairement que la musique, à ceux qui en abusent impudemment à toutes heures, enyvre plus que ne fait toute sorte de vin que lon pourroit boire : car ceux qui estoient à la table ne se contenterent plus de crier à pleine teste, et de frapper des mains l'une contre l'autre, mais à la fin la plus part d'iceux se leverent de table, et commancerent à se tremousser de mouvements deshonnestes et indignes de gents d'honneur, mais qui convenoient aux sons et chan-

(1) Exclut.

sons qu'il leur sonnoit. Puis après qu'ils se furent appaisez, et que le festin, comme après l'accès d'une fiebvre et fureur, se fut un peu rassis, Lamprias voulut parler, et reprendre à bon escient l'insolence de la jeunesse, mais il craignoit de se rendre trop importun et fascheux, jusques à ce que Callistratus luy mesme luy en donna le ton, qui l'incita à ce faire, par tels propos qu'il dit : Quant à moy, dit il, j'absous du vice d'intemperance la cupidité de voir et d'ouïr, mais pour cela je ne suis pas de l'opinion d'Aristoxenus du tout, quand il dit que ce sont les seules voluptez que lon peult nommer belles et honnestes : car on appelle bien aussi quelquefois les viandes et les parfums honnestes, et dit on que lon a esté traitté honnestement, quand on a souppé plaisamment et magnifiquement. Et me semble qu'Aristote mesme n'exempte pas à bonne occasion du vice d'intemperance les voluptez que lon reçoit du voir et de l'ouïr pour ce, dit il, que ce sont les seules voluptez qui sont propres à l'homme, là où les bestes brutes ont les autres, en usent et en participent : car je voy qu'il y a plusieurs animaulx qui n'ont point d'usage de raison, qui prennent plaisir à la musique, comme les cerfs aux fleustes : et au temps de la monte, quand on fait saillir les juments on leur sonne un certain chant, qui s'appelle Hippothoron : et Pindare dit, qu'il a esté esmeu à chanter,

Comme le daulphin s'achemine
Courant la part de la marine,
Dont il oit le son retentir

Des aubois aimable à sentir,
Quand la haulte mer applanie
Sans vagues est calme et unie.

Et prent on les dues et chats-huans par le plaisir qu'ils sentent à voir danser, car ils taschent à contrefaire les dansans, et remuent les espaules çà et là (1). Je ne voy donques point que ces voluptez là aient rien de propre, pour ce qu'elles sont seules qui appartiennent à l'ame, et les autres au corps, et se terminent dedans le corps, là où le baller, danser, chanter, et sonner des instruments, passans oultre le sentiment naturel, appuyent et fondent leur delectation et leur chatouillement sur la joye de l'ame. C'est pourquoy nulle de ces voluptez là ne se cache, ny n'a besoing de tenebres ny de murailles qui l'environnent, comme des femmes disent, là où pour celles cy on bastit des carrieres et des theatres, et amphitheatres, et est encore plus agreable et plus venerable, tant plus on les peult voir en grande compagnie, par ce que nous desirons avoir grand nombre

(1) Amyot a tout-à-fait changé le sens que présente le texte en cet endroit : il n'y est en effet question ni de *ducs*, ni de *chats-huants*. Plutarque continue à parler des dauphins : « Et quand ils « sont arrivés, dit-il, au son des instruments, on les voit s'élever « au-dessus de la surface de l'eau, se prêter à certains mouve- « ments, se plaire d'être en spectacle, et se balancer de droite et « de gauche à l'instar de ceux qui dansent sur le rivage. » M. Reiske et le traducteur anglois n'ont pas lu autrement. *Brotier*. Si Brotier s'étoit donné la peine de lire la note de Reiske et de consulter Athénée qu'il cite, il auroit vu qu'il indique la leçon qu'Amyot a suivie, et qui est approuvée aussi par M. Wyttembach. *C.*

de tesmoings, non de nostre intemperance ou volupté villaine, mais d'une honneste exercice et gentille occupation.

Après que Callistratus eut achevé son propos, Lamprias appercevant que ceux qui estoient les principaulx fauteurs et introducteurs de tels passe-temps de l'ouye, en devenoient encore plus hardis et plus audacieux, se prit à dire, cela n'est pas la cause, ô fils de Lion, mais il m'est advis que les anciens n'ont pas bien fait de dire que Bacchus estoit fils d'oubliance, car ils devoient plus tost dire qu'il en estoit le pere, attendu que par luy mesme il semble que maintenant tu oublies, que des faultes que lon commet par les voluptez, les unes procedent d'intemperance, les autres d'ignorance ou de nonchalance : car là où il y a perte et dommage tout evident, c'est là où ils pechent, leur raison estant forcée par intemperance et incontinence : mais là où le salaire de l'intemperance n'est pas tout present et contant, aussi tôt que la faulte est commise, ce sont les choses que les hommes font, qu'ils commettent, et qu'ils suivent par faulte de ne cognoistre pas qui leur fait mal et qui les offense. Voylà pourquoy nous appellons dissolus et intemperans ceulx qui se gouvernent mal quant à trop boire et trop manger, et trop user des femmes, lesquels excès sont ordinairement accompagnez de plusieurs maladies, de despenses, pertes de biens, et de mauvaise renommée, comme ce Theodectes, qui combien qu'il eust un grand mal aux

yeulx, aussitôt qu'il apperceut son amie (1), « dieu « te garde, dit-il, la doulce lumiere de mes yeulx » : et Anaxarchus Abderitain,

Qui mal heureux, comme j'oy raconter,
Se confessoit, sçachant que sa nature
A volupté encline oultre mesure,
Dont la plus part de ces sages a peur,
Le retiroit d'où aspiroit son cœur.

Mais ceux qui combattent gaillardement, et se tiennent sur leurs gardes de peur d'estre pris et vaincus des voluptez du ventre, des parties naturelles, du goust et de l'odorement, et ce pendant se laissent environner par derriere et surprendre par celles qui les espient, et qui se cachent en embusche dedans les yeux et dedans les aureilles, ceux-là dis-je, encore qu'ils ne soient pas moins passionnez ne moins dissolus et incontinens que les autres, toutefois nous ne les appellons pas ainsi pourtant, car ils ne s'en apperçoivent pas, et se laissent aller par ignorance, et pensent estre superieurs des voluptez (2), encore qu'ils demeurent tout un jour sans boire et sans manger en un theatre à regarder les jeux, comme si un vase de terre se glorifioit de ce qu'il ne se laisseroit pas prendre par le ventre ou par le fond, et ce pendant se lais-

(1) Il faut lire : *adieu*, *lumière chérie*. C'étoit à ses yeux en effet qu'il disoit adieu, ne pouvant renoncer aux plaisirs de l'amour, quoique contraires à sa maladie. *C.*

(2) *Parcequ'ils demeurent. C.*

soit facilement remuer de lieu à autre par les anses et aureilles. C'est pourquoy Arcesilaus souloit dire, que c'estoit tout un d'abuser du devant ou du derriere : et fault craindre la delicatesse et volupté qui nous chatouille et aux yeulx et aux aureilles, et n'estimer pas la ville imprenable qui aura toutes les autres portes bien fermées de gros courreaux, et fortifiées de barrieres traversantes, et de harses coulisses, si les ennemis sont entrez dedans par une autre porte, ny aussi ne cuider pas que nous soyons invincibles à la volupté, si nous ne nous laissons pas prendre dedans le temple de Venus, mais bien dedans celuy des Muses, ou dedans un theatre : car autant ceste passion desbauche nostre ame, et la baille à mener et entrainner aux voluptez, qui versent en noz esprits des poisons plus aigus, plus perçans et plus divers, des chansons, danses et accords, que ne sont tous ceux des cuisiniers et parfumiers, dont elles nous menent où il leur plaist, et nous corrompent par le propre témoignage que nous en portons à l'encontre de nous mesmes : car comme dit Pindare,

Rien ne fault reprendre ou changer
De ce que pour boire ou manger,
Nous produit la terre sacrée,
Ou la mer des vents deschirée.

Mais il n'y a ny mangeaille, ny viande, ny mesme ce bon vin que nous buvons, qui pour plaisir qu'il nous donne, face jetter de tels cris, comme nagueres le son et le jeu de ces fleustes ont rempli, je ne diray

pas seulement ceste maison, mais toute la ville, je croy, de bruits, de clameurs, de battemens de mains et d'alarmes : pourtant fault-il bien redouter et craindre telles voluptez, car elles sont très fortes et très puissantes, comme celles qui ne se terminent pas ainsi que celles du goust, de l'attouchement et de l'odorement, en la partie irraisonnable de l'ame, sans passer plus oultre, ains touchent jusques au jugement et jusques au discours de la raison. Et puis ès autres plaisirs et voluptez, encore que la raison defaille et succombe en leur resistant, il y a bien souvent d'autres passions qui leur resistent et donnent empeschement : car s'il est question d'acheter des poissons delicieux, la chicheté retiendra quelquefois les doigts du friand et gourmand, qu'il ne mette la main à la bourse pour en avoir. Et l'avarice destournera bien souvent un luxurieux, qui aime les femmes, d'une courtisanne trop chere, et qui se mettra à trop hault pris, comme dit le macquereau en une comédie de Menander, qui avoit amené en quelque banquet de jeunes gens une belle garse, fort bien en poinct pour les allecher et attraire,

Chascun baissant la teste grignotoit
Le fruict de four qui devant luy estoit.

Car quand il fault emprunter de l'argent à usure, c'est un grand chastie-fol de l'incontinence, et n'est pas chose qu'on face fort volontiers, que de mettre la main à la bourse. Là où les yeulx et les aureilles de ceulx qui aiment les chantres et joueurs d'instru-

mens, et ces liberales recreations que lon appelle, assouvissent leur furieuse affection envers la musique, pour neant, et sans qu'il leur couste rien, parce qu'ils peuvent puiser et jouir à plein fond de telles voluptez de plusieurs endroits, ès jeux publiques et sacrez, ès theatres, ès festins aux dépens des autres, dont il est aisé de rencontrer matiere de se perdre et gaster, à ceux qui n'ont pas la raison qui les gouverne et regisse.

Ici s'estant fait un peu de silence : Et que voulez vous, ce dit Callistratus, que die ou face ceste raison pour nous secourir? car elle ne nous attachera pas à l'entour des oreilles les oreillettes de Xenocrates, ny ne nous fera pas lever de la table incontinent que nous entendrons accorder un luth, ou entonner une fluste. Non pas, respondit Lamprias, mais toutes les fois que nous tomberons en danger de telles voluptez, il nous fault invoquer les Muses à nostre aide, et nous enfouir en la montagne de l'Helicon des anciens : car à qui est amoureux d'une femme sumptueuse on ne luy sçauroit donner une Penelope (1), ny le marier à une Panthea (2). Mais un qui prendroit plaisir à des farces impudiques, à des chansons

(1) Fille d'Icare, épouse d'Ulysse, mère de Télémaque. Voyez dans l'Odyssée l'heureux artifice qu'elle employa pour n'être pas forcée à violer la foi jurée à son époux, qui resta dix ans au siége de Troie.

(2) Panthée, femme d'Abradate : elle se tua elle-même sur le corps de son mari, qui fut tué au premier combat où il se trouva. Elle ne put survivre aux reproches qu'elle se faisoit de l'avoir engagé à prendre les armes.

lascives, et danses lubricques, on le peult bien divertir en le mettant à la lecture d'un Euripide, d'un Pindare, d'un Menander, en lavant, comme dit Platon, une ouyë alterée d'un propos bon à boire : car ainsi comme les magiciens commandent à ceux qui sont dæmoniaques et travaillez des mauvais esprits, de reciter à part eulx et prononcer les lettres Ephesiennes : aussi quand nous nous trouverons parmy telles menestreries, saults et gambades de baladins,

En se secouant de furie
Avec forsenée cryerie,
Le col et la teste croulans,

nous nous ramenerons en la memoire les escripts graves, saincts et venerables de ces sages anciens là, et en leur conferant ces belles chansons, poësies et vains propos, nous ne nous forvoyerons pas pour eulx, ny ne leur donnerons pas le flanc pour nous laisser emporter à eulx, comme à une riviere coulante.

QUESTION VI.

De ceulx que lon appelle umbres, et si lon peult aller sans estre conviez chez autruy, estant mené par ceulx qui sont conviez, et quand, et chez qui.

Homere fait que Menelaus vient sans mander au festin que son frere Agamemnon donnoit aux princes de l'armée,

Car il sçavoit qu'en son entendement,
Son frere estoit travaillé grandement :

et ne voulut pas negliger, que l'ignorance ou l'oubliance fust autrement descouverte, et moins encore la voulut il lui mesme descouvrir, en faillant d'y venir, ainsi comme les hommes fascheux et hargneux ont accoustumé de s'attacher à telles oubliances ou nonchalances de leurs amis, estans plus aises d'estre negligez que non pas d'estre honorez, à fin qu'ils aient dequoy se plaindre. Mais ceulx qui ne sont point conviez, que lon appelle maintenant umbres, qui ne sont point semonds, ains sont menez par ceulx qui sont conviez, on demandoit un jour dont ceste coustume avoit pris son commancement : si furent aucuns d'advis qu'elle avoit commancé à Socrates, lequel persuada Aristodemus, qui n'estoit point convié, de venir quant et luy au festin chez Agathon, là où il luy entrevint une chose pour rire : car il ne se prit pas garde que Socrates demeura derriere, et lui entra le premier, estant à la vérité ombre qui precedoit le corps, et avoit la clarté derriere. Mais depuis aux festoyemens des hostes passans, mesmement quand c'estoient princes ou grands seigneurs, par ce que lon ne sçavoit pas ceux qui estoient en leur suitte, et à qui ils faisoient l'honneur de manger à leur table, on avoit accoustumé de les prier eulx mesmes d'amener qui bon leur sembleroit, et d'en déterminer le nombre, de peur qu'il ne leur advint, comme il feit à un qui donna à soupper sur les champs au roy de Macedoine Philippus. Car il y vint avec

une grande suitte, et il n'y avoit pas à soupper apresté pour beaucoup de gens : de quoy s'appercevant que son hoste estoit tout troublé, il envoya, sans faire semblant de rien, dire à l'oreille de ceulx qu'il avoit amenez, qu'ils gardassent place pour la tarte. Parquoy s'attendans qu'on leur deust servir de pastisserie à l'issue, ils espargnerent ce qu'on leur meit devant, de maniere qu'il y eut suffisamment à manger pour tous.

Et comme je deduisois ce propos devant l'assistence, Florus fut d'advis, qu'il falloit traicter ceste question un peu serieusement et à bon esciant, touchant les ombres, s'il estoit honeste de suyvre, et aller ainsi quant et ceulx qui estoient conviez : et quant à son gendre Cæsernius il rejettoit entierement toute la chose. Car il fault, dit il, suyvant le conseil du poëte Hesiode, Sur tous semondre à soupper son amy : sinon, à tous le moins ses familiers, et ceulx de sa cognoissance, pour participer aux libations et actions de graces que lon fait aux dieux à la table, aux propos que lon y tient, et aux caresses que lon s'y entrefait, en beuvant l'un à l'autre : mais maintenant c'est comme ceulx qui louent les navires aux passagers, qui permettent jetter dedans toutes les hardes que lon a quant et soy. Aussi nous donnans le festin à quelques-uns, nous leur permettons de remplir de ceulx qu'ils veulent, soient personnes honnestes et de qualité, ou non : et m'esmerveillerois grandement si une personne d'honneur et de qualité, y venoit arriere mandé ou plus tost non mandé, tel

que bien souvent le festoiant mesme ne cognoit pas, et si le cognoissant et conversant quelquefois avec luy, il ne l'a point convié, encore est ce plus grande honte d'y aller, comme luy reprochant, par maniere de dire, que lon jouyt de ses biens par force et malgré luy : et puis, aller devant ou demourer derriere, apporte quelque vergongne au conviant envers l'autre : et n'est point honneste d'avoir besoing de tesmoings et de garant envers le festoyant, pour luy insinuer que lon n'est pas venu, comme convié au soupper, mais comme l'ombre d'un tel : et puis aller nacquetant après un autre, et observant quand il sera estuvé, oingt et lavé, et l'heure qu'il partira, tost ou tard, cela me semble fort salle, et qui sent fort son boufon Gnathon, si jamais il fut un Gnaton poursuivant de repeües franches aux despens d'autruy, et s'il n'y a ny temps, ny lieu, auquel la langue se puisse permettre de dire,

Si tu te veux un petit bravement
Escarmoucher, parle icy hardiment :

Et s'il est ainsi qu'il y ait une grande liberté et franchise en tout ce qui se fait, et qui se dit à la table, en faisant bonne chere, et que lon y doive prendre tout en jeu, comment se pourra et devra gouverner en tel lieu, un qui n'y sera pas naturel et legitime convié, ains bastard en maniere de dire, venu sans mander, s'estant ingeré de soy mesme à entrer au festin d'autruy? Car soit qu'il y parle librement ou non, l'un et l'autre sera subject à grande calomnie et reprehen-

sion : et si n'est pas un petit inconvenient, de ne se fascher point d'estre but à mocquerie et à traicts de risée, et d'endurer facilement, sans se picquer, d'estre appellé umbre, et respondre à ce brocard là. Car le faire peu de compte des paroles mal-honnestes, achemine et accoustume peu à peu les personnes aux faicts deshonnestes : et pourtant en conviant des autres à venir soupper chez moy, je leur ay bien quelque fois donné des umbres, et permis d'en amener : car la coustume d'une cité a grande puissance, et est bien malaisé de s'en sauver et exempter : mais estant convié par autres, pour aller chez des autres, jusques icy j'y ay tant resisté, que je ne l'ay point encore fait.

Après ces paroles il y eut un peu de silence, jusques à ce que Florus dit, Ce second poinct a plus de doubte et de difficulté : mais quant au premier, il est force de convier ainsi ses hostes, quand on les veult traicter et festoier en passant païs, ainsi qu'il a esté dit au paravant : car il n'est pas raisonnable qu'ils laissent en arriere leurs amis qui leur font compagnie, et n'est pas facile de cognoistre tous ceulx qu'ils amenent. Prens garde doncques, dis-je alors, que ceux qui permettent aux festoians de convier en la sorte que tu dis, ne donnent aussi quant et quant par mesme moien, permission à ceulx que les conviez voudront amener de leur obeir et y venir. Car il n'est point honneste de donner ce qu'il ne seroit pas bien seant de demander, ny totallement de convier à ce que lon ne voudroit pas estre convié de

faire ny de consentir. Or quant aux seigneurs et aux hostes qui passent, il n'y a point en cela de semonce ny d'election : car il fault recevoir ceulx qu'ils amenent quant et eulx. Mais autrement quand un amy festoie l'autre, il est plus cordial que luy mesme le festoiant convie les amis familiers ou parents de son amy, comme les cognoissant bien : car ce luy est faire plus d'honneur et plus de plaisir, en luy monstrant que lon sçait bien qu'il honore le plus ces personnes là, aime leur compagnie, et prend plaisir qu'on les honore pour l'amour de luy, et que lon les prie. Si fault il pourtant quelquefois remettre le tout à luy, comme ceulx qui sacrifient à quelque dieu, sacrifient quant et quant à ceulx qui ont temple et autel commun, encore qu'ils ne les nomment pas chascun par leurs noms : car il n'y a ne vin, ne viande, ny parfum qui tant esjouisse et donne de plaisir en un festin, que fait la personne que lon aime et que lon a agreable, assise à table auprès de soy. Et puis de demander et interroguer celuy mesme que lon veult festoier, quelles viandes et quelles pastisseries il aime mieulx, et l'enquerir de la diversité des vins, et des senteurs et parfums, cela est merveilleusement incivil et impertinent. Mais à celuy qui a plusieurs amis, plusieurs parents et familiers, le prier d'amener quant et luy ceulx dont il aime mieulx la compagnie, et avec lesquels il prend plus de plaisir, il n'est ny mal à propos ny mal plaisant : car ny le naviguer dedans mesme vaisseau, ny habiter en mesme maison, ny plaider en mesme cause avec ceulx que

lon ne vouldroit pas, n'est point si fascheux ne si desplaisant, comme de soupper et manger avec ceulx que lon a à contrecœur : ainsi comme aussi le contraire est agreable et plaisant, car la table est une communication et de jeu et d'affaires, et de faicts et de paroles. Voylà pourquoy il n'est pas besoing si lon veult y estre joyeusement et gayement, que toutes personnes indifferemment y soient, ains seulement ceulx qui ont amitié, privauté et familiarité ensemble, les uns avec les autres. Car quant aux viandes, les cuysiniers les accoustrent de jus differents, en meslant ensemble l'aigre avec le doulx, et le gras parmy le salé : mais un soupper ne sçauroit estre agreable ny plaisant, s'il n'est composé de gens qui soient de mesme humeur et de mesmes affections. Et pour ce que, comme les Peripateticiens disent, le premier mouvant meut seulement, et n'est meu de nul autre, et le dernier est meu seulement, et ne meut rien, mais entre les deux est ce qui meut les uns, et qui est meu des autres : aussi, dis-je, y a il icy mesme proportion entre trois sortes d'hommes, l'une de ceulx qui convient, l'autre qui sont conviez seulement, et la troisieme de ceux qui convient et sont conviez.

Or avons nous desjà parlé du festoiant qui convie : il vaut doncq mieux que je die aussi maintenant ce qu'il me semble des deux autres. Celuy doncques qui est convié, et a loy d'en convier d'autres, en premier lieu il est bien raisonnable qu'il se garde d'en semondre beaucoup, et de manger et fourager, comme païs

de conqueste, la maison de son amy, en y menant à un coup tous ceux de sa compagnie, ou de faire comme ceux qui occupent de nouveau un païs, en menant beaucoup de ses amis, forclorre et mettre hors tous ceux de celuy qui l'a convié, de maniere qu'il advienne à celuy qu'il festoie, ce qu'il fait à ceux qui portent à soupper à Proserpine et aux dieux que lon invocque pour divertir les maux : c'est qu'ils n'en mangent point eux, et n'y participent point, ny tous ceux de la maison, sinon en tant qu'ils en sentent la fumée, et en ont le bruit : car autrement ceux qui nous alleguent ce commun dire,

> Qui sacrifie en Delphes, qu'il s'attende
> S'il veut manger, d'acheter sa viande (1).

Ils nous disent cela en jouant, mais il advient à la verité à bon esciant, à ceux qui festoient des hostes ou des amis mal courtois et incivils, avec un nombre grand d'umbres, comme des harpies qui dissipent et devorent tout leur soupper : en après il ne faut pas qu'ils aillent chez autruy avec toutes sortes de gens, ains qu'ils appellent et menent principalement ceux qu'ils sçauront estre amis et familiers du festoiant, faisant à l'envy avec luy, à luy convier et appeller les

(1) Méziriac explique ce proverbe de cette manière : « Je pense « que ce proverbe prit son origine de la coutume des Delphiens, « de ravir les chairs des bêtes immolées, dont s'ensuivit que celui « qui faisoit le sacrifice n'en pouvoit pas taster; mais estoit con- « traint de faire provision d'autre viande, s'il avoit envie de man- « ger. »

siens mesmes, ou bien s'il en veut mener de ceux qu'il a en sa compagnie, qu'il en choisisse ceux que le festoiant luy mesme choisiroit. S'il est modeste, gens modestes : s'il est studieux et docte, gens aussi doctes et studieux : s'il a eu autrefois authorité, hommes qui presentement soient en authorité, et ausquels il entendra qu'il desireroit bien parler, les saluer, et communicquer avec eux. Car c'est une prudente courtoisie et civilité grande, de donner à un personnage tel, occasion et moien de les saluer et les caresser. Mais celuy qui amene des gens qui n'ont rien de convenable ny de conforme, comme à un homme sobre de grands yvrongnes : à un homme retenu et reglé en despense, des hommes dissolus et superflus en toute profusion : ou bien à un jeune homme qui aime à boire, rire, gaudir, et faire bonne chere, des vieillards severes, parlans gravement, sages par la barbe, celuy là est importun et impertinent, recompensant une caresse hospitale d'une importunité fascheuse : car il faut que le convié mette aussi grand peine de complaire au conviant, comme le conviant, et festoiant au convié. Or sera il le bien venu et agreable, s'il rend non seulement luy, mais aussi ceux qui viennent avec luy, et pour l'amour de luy, courtois et gracieux.

Le troisieme qui nous reste, est celuy qui est convié et mené par un autre chez un autre, lequel s'il se fasche et prend à desplaisir, que lon l'appelle umbre, sans point de doubte il craint son umbre, mais il a besoing d'y aller bien retenu, et avec grande cir-

conspection. Car il n'est pas honneste de suivre facilement tous ceux qui convient indifferemment, et si ne faut pas legerement considerer, qui est celuy qui l'appelle et convie : car s'il n'est bien son familier, ains quelqu'un de ces riches magnifiques et pompeux qui veulent, comme sur un eschaffault, monstrer grand nombre de suitte et de satellites après eux, ou qui pense faire beaucoup pour luy, et grandement l'honorer en l'y menant, il le faut refuser du tout. Mais encore qu'il soit bien amy et familier, il ne luy fault pas pourtant incontinent obtemperer, mais ouy bien si lon voit qu'il ait besoing necessairement de parler et de communiquer avec le festoiant, ét qu'il ne puisse pas recouvrer occasion plus opportune pour ce faire : ou qu'il vienne de quelque loingtain voyage, où il ait longuement esté : ou qu'il soit prest de s'en aller, et que pour amitié qu'il porte, il appete et desire d'entretenir celuy qu'il appelle, et qu'il n'y en mene pas plusieurs, ny gens estrangers et incogneus, ains ou luy seul, ou avec peu et d'amis familiers : ou, après toutes ces considerations là, qu'il pratique de contracter par son entremise quelque commancement de familiarité, de cognoissance et d'amitié de celuy qu'il veut mener avec celuy qui le festoie, qui soit homme de bien et d'honneur et digne d'estre aimé. Car quant aux meschans, tant plus ils nous retiennent et ambrassent comme des ronces, d'autant plus les faut il arracher, ou bien passer par dessus, encore que ceux qui nous y voudroient mener, fussent honnestes,

mais non pas chez un honneste homme, il ne faut pas les y accompagner, ny endurer que lon nous face prendre du poison parmy du miel, c'est à dire, l'accointance d'un meschant par l'entremise d'un bon amy. Aussi n'y a il point d'apparence d'aller chez un homme que lon ne cognoit du tout point, et avec lequel on n'a familiarité quelconque, si d'adventure ce n'estoit quelque personne d'excellente vertu, comme nous avons desjà dit, et que cela puisse servir à donner commancement à quelque bonne amitié et dilection, d'aller franchement et sans cerimonie devers luy, soubs l'aile et l'ombre d'un autre : et quant à ceux qui nous sont familiers, vers ceux là pouvons nous principalement aller à la semonce d'un autre, ausquels nous donnons reciproquement licence de venir chez nous à l'ombre et au convy d'un autre. Car un bouffon plaisant nommé Philippus disoit, que ceux qui alloient à un festin sans mander estoient plus ridicules, et faisoient plus rire que ceux qui y estoient conviez. Mais je dis qu'il est plus honorable et plus agreable aux gens de bien et bons amis, d'aller chez leurs amis, gens de bien et d'honneur aussi, quand ils y viennent opportunement sans estre conviez ny attendus avec d'autres amis : car tout ensemble ils resjouissent ceux qui les recueillent, et honorent ceux qui les y menent. Mais bien se faut il garder d'aller chez les princes, grands seigneurs et riches hommes, que lon n'y soit appellé par eux mesmes, ains menez par autres, si nous

nous voulons garder qu'à bon droict lon ne nous puisse imputer d'estre sans propos effrontez, impertinents et ambitieux importunement.

QUESTION VII.

S'il est honneste d'introduire des menestrieres et baladines en un festin.

En nostre ville de Cheronée il se tint un jour propos à table où estoit Diogenianus Pergamenien, touchant les choses que lon doit ouir en banquetant, et eusmes beaucoup d'affaires à nous defendre d'un sophiste à longue barbe de la secte stoïque, qui nous alleguoit Platon blasmant et condamnant ceux qui introduisoient en leurs festins, durant que lon souppoit, des menestrieres, pour les faire ouir, comme s'ils ne pouvoient pas s'entretenir de bons propos les uns les autres : combien que toutefois fust aussi là present Philippus le Prusien (1) de la mesme eschole, qui disoit qu'il ne falloit point alleguer, ains laisser là ces personnages qui sont introduits parlans au festin d'Agathon, lesquels sonnoient et parloient plus doucement et plus plaisamment, que toutes les fleustes et toutes les cithres du monde. Car ce n'eust pas esté grande merveille si des menestrieres n'eussent

(1) De Prusa, ou Prusias. Il y a eu deux villes de ce nom dans la Bithynie, dont l'une au pied du mont Olympe, et nommée par les Turcs Bussa.

point eu d'audience en un tel convive, mais si les conviez n'oublioient pas tous à boire et à manger pour le grand plaisir et contentement qu'ils avoient d'ouir de tels propos : combien que Xenophon n'ait point eu de honte d'endurer en la presence de Socrates, d'Antisthenes et autres tels personnages, un bouffon plaisant : Philippus, non plus qu'Homere n'a point eu de honte d'enseigner en passant aux hommes, que l'oignon estoit la saulse du vin. Et Platon a jetté comme un entremets de comædie en son convive, le propos d'Aristophanes touchant l'amour, et à la fin ouvrant la salle à portes arriere ouvertes, encore y introduit il une farse la plus bisarre de toutes, c'est Alcybiades aient bien beu, et estant couronné de chappeaux et festons de fleurs, qui vient en masque faire une mommerie. Et puis les altercations qu'il a à l'encontre de Socrates touchant Agathon, et la louange de Socrates : ô sainctes graces, je croy, s'il est loysible d'ainsi dire, que si Apollon luy mesme fust entré, aiant sa lyre toute preste et accordée pour jouer, les assistans l'eussent supplié d'arrester jusques à ce que le propos eust esté achevé et conduit à sa fin : et puis ces personnages là qui avoient tant de graces en leurs propos, usoient neantmoins encore de ces entremises là, et diversifioient leurs festins de ces jeux là, pour faire rire et pour esgayer la compagnie : et nous qui sommes meslez de gens manians affaires, de marchands, et de plusieurs, telle fois est, ignorans de toutes lettres, et rustiques, nous chasserons une telle grace et tels passe temps hors de noz

convives, ou nous nous en irons fuyans de telles sirenes, quand nous les verrons arriver.

On trouvoit estrange de ce que Clitomachus qui faisoit profession de combattre ès jeux de pris, incontinent que lon mettoit en avant des propos de l'amour, se levoit de la compagnie, et s'en alloit. Et un grave philosophe fuyant d'ouïr un jeu de fleustes s'en yra d'un festin,et comme s'il avoit peur d'une menestriere qui s'apprestast pour sonner ou chanter, il criera incontinent à son vallet, qu'il allume la torche: ne sera il pas en ce faisant digne d'estre sifflé, mocqué de tout le monde, s'il se scandalise des plaisirs innocens, qui ne portent dommage à personne, comme les escharbots fuient les parfums et doulces senteurs? Car s'il y a jamais temps ne lieu où il se faille jouër de tels jeux, c'est principalement ce pendant que lon est à table, et faut donner son esprit à cela ce pendant que lon sacrifie à Bacchus. Car quant à moy, Euripides, encore qu'il me plaise grandement au demourant, ne me satisfait point quand il ordonne de la musique, qu'il la fault transferer des convives aux deuils, aux douleurs et tristesses. Car là il faut donner comme le medecin, une bonne, sobre et sage remonstrance, et au demourant mesler ces voluptez icy de la musique parmy les dons de Bacchus, en maniere de jeu: car je treuve de bonne grace, ce que dit quelquefois un Lacedæmonien estant à Athenes, lors que les jeux des tragædies et des danses se faisoient, quand il veit le grand et somptueux appareil des danses, le grand travail et sollicitude que prenoient à

l'envy les uns des autres ceux qui faisoient jouër leurs tragædies et comædies, et qui mettoient en ordre leurs danses, car il dit que la ville estoit devenue folle, de jouër si à bon esciant, c'est à dire de prendre tant de travail pour un jeu seulement. Car à la verité dire, il faut jouër en jouant, et n'achetter pas si cherement avec tant de frais et de despense, et de temps qui seroit mieux employé à autres bons affaires, un oisif passe-temps : mais à la table, ce pendant que lon a l'esprit relasché d'affaires, gouster un petit en passant de tels esbattemens, et quant et quant considerer si lon en pourroit point tirer quelque profit.

QUESTION VIII.

Quelles choses sont bonnes à ouïr durant que lon est à table.

Quand cela eut esté dit, le sophiste voulut repliquer : mais pour l'entrerompre, je me pris à dire, Il vaudroit mieux, Diogenian, considerer quelle sorte d'esbatement, entre plusieurs qu'il y en a, seroit plus propre et plus convenable à ouïr, durant que lon est à table, et prions ce sage homme icy d'en vouloir donner son jugement. Car estant, comme il est, inflexible, et homme qui ne se laisse point mener aux voluptez et delices, il ne s'abusera jamais à preferer ce qui sera plus plaisant à ce qui sera meilleur. Comme doncq Diogenian l'en priast et nous aussi, luy ne s'en faisant pas beaucoup prier, sans attendre dit inconti-

nent, qu'il chassoit et renvoyoit tous autres passetemps de l'ouïe au theatre, et à l'eschaffault des baladins, et qu'il introduisoit une sorte de plaisir d'ouïr, qui depuis n'agueres estoit venu en usage à Rome. Car vous sçavez, dit-il, qu'entre les dialogues de Platon, il y en a aucuns qui contiennent une narration continuelle de quelque chose qui a esté ou faitte ou ditte, les autres sont à personnages qui devisent ensemble. De ceux là doncques qui sont à personnages, on en fait apprendre à des jeunes enfans les plus legers, qui les recitent par cœur, et y adjouste lon les gestes convenables aux meurs et au naturel des personnes introduittes, une conformation de voix, une contenance et disposition qui accompagne les paroles : ceste façon de passe-temps a esté merveilleusement bien receuë des gens d'honneur et graves, mais ceux qui ont les aureilles effeminées et trop delicates, pour estre ignorants et ne sçavoir que c'est de bien et d'honneur, qui, comme souloit dire Aristoxenus, vomissent (1) la cholere et rendent leur gorge, quand ils oyent quelque bonne armonie, ceux-là la rejettoient et ne la vouloient point ouïr, et ne m'esbahis point s'ils la rejettoient et condamnoient du tout, car ils sont plus enervez que femmes.

Adonc Philippus voiant que quelques uns oyoient cela mal volontiers : Attens mon amy, dit-il, et dilaye de nous dire injure : car nous mesmes fusmes les premiers qui reprouvasmes ceste maniere de faire

(1) La bile.

à Rome, et qui reprismes ceux qui vouloient faire servir Platon de farce et d'esbatement à la table, et pretendoient ouïr reciter les dialogues de Platon parmy les tartes, les confitures et les parfums, attendu que si on y admettoit seulement les œuvres de Sapho, ou les odes d'Anacreon, j'en aurois si grande honte, que j'en mettrois à bas la couppe, et laisserois à en boire. Il y a beaucoup d'autres choses qui me viennent en l'entendement, lesquelles je crains de dire de peur qu'il ne semble que je dispute à bon escient à l'encontre de toy : parquoy je donne avec la couppe à ce mien amy, comme tu vois, la charge de laver une aureille alterée d'un propos qui soit bon à boire.

Diogenianus adonç recevant la couppe : Mais je voy, dit-il, icy tous bons propos et sobres, tellement qu'il semble que le vin ne nous fait point de tort ny ne nous gaigne point. Mais je crains que je ne sois moy-mesme chapitré, toutefois je suis d'advis qu'il faut retrencher plusieurs des matieres que lon oyt par plaisir, et la premiere tragædie entre autres, comme chose qui ne siet pas gueres bien en un festin, par ce qu'elle crie trop gravement, et represente des subjects et argumens qui esmeuvent à pitié et à compassion. Je renvoye aussi et rejette entre les danses celles de Pylades, comme estant trop pompeuse, trop passionnée, et où il faut trop jouër de personnages (1) : mais bien reçois je ces especes là villa-

(1) Lisez : « Mais par respect pour les éloges que Socrate a

geoises, que Socrates parlant de la dance raconte comme la Bathylliene, tenant du son de celle qui s'appelle Cordax à la rustique, où il y a parmy les saults de quelque Pan ou de quelque Satyre faisant de l'amoureux. Quant à la comædie, celle qui s'appelle l'ancienne n'est point bien sortable pour reciter pendant que lon est à table, à cause de son inegalité, par ce que sa gravité et liberté de parler en ses digressions, que lon appelle παραβάσεις, est trop franche et trop vehemente, et sa facilité de brocarder, picquer, gaudir et mocquer est trop frequente, trop ouverte, pleine de paroles deshonnestes, lascives et dissoluës : et davantage ainsi comme ès festins des princes et grands seigneurs, il y a tousjours auprès de chascun de ceux qui sont assis à table, un eschanson pour luy donner à boire, aussi faudroit il qu'il y eust tousjours un grammairien qui leur exposast à chasque coup, que veut dire ce mot læsmodias, dont use Eupolis, et Cinesias ès comædies, du poëte Platon, et Lampon en Cratinus, et qui leur donne aussi à cognoistre chascun de ceux qui y sont mocquez, de maniere que nostre festin deviendra une eschole de grammaire, ou bien que les brocards et traicts picquans de mocquerie, seront jettez et s'en yront en vain, sourds et muets, sans estre de personne entendus. Mais quant à la nouvelle comædie, qu'en pour-

« donnés à la danse, j'admets cette danse terre à terre inventée « par Bathylle, qui tient un peu de la cordace et qui représente « Écho, ou quelque Pan, ou quelque satyre faisant la débauche « avec l'Amour. » *C.*

roit on dire sinon, qu'elle est si fort incorporée, avec les festins, qu'il seroit plus aisé de dresser un festin sans vin, par maniere de dire, que sans Menander? Car le langage en est doulx et familier, et la matiere telle, que ny elle ne peut estre mesprisée des sobres, ny fascher les yvres : et puis de belles et bonnes sentences en simples termes, qui coulent parmy si à propos, qu'elles amollissent et plient les plus dures meurs et natures dedans le vin, comme le fer dedans le feu, et les amenent à toute humanité. Brief la meslange qu'il y a par tout de jeu et de gravité ensemble, est telle, qu'elle semble n'avoir esté inventée pour autre chose que pour plaire et proffiter à ceux qui auroient bien beu, et en auroient pris au cœur joye : et puis les amourettes qui y sont demenées, sont merveilleusement à propos pour gens qui ont beu, et qui s'en vont au partir de là trouver leurs femmes. Et ne se trouvera point en tant de comædies qu'il a escrites, qu'il y ait amour de garson : encore les violemens des filles qui y sont depucellées se terminent ordinairement en mariages. Quant aux amours des courtisanes, si elles sont fieres et presumptueuses, il entrerompt ceste affection là par quelque chastiement ou quelque repentence des jeunes hommes qui se reviennent et se recognoissent : et quant à celles qui sont bien conditionnées, et qui respondent à l'amour qu'on leur porte, ou il leur fait retrouver leur pere legitime, ou il leur mesure le temps de l'amour qui à la fin se tourne en une honneste honte. Je sçay bien que toutes ces observations

là à ceux qui sont embesongnez et occupez en quelques affaires, ne sont d'aucune importance : mais à la table en faisant bonne chere, je m'esbahirois si leur delectation, leur dexterité et leur bonne grace obliquement n'apportoit aussi quant et quant quelque amendement et ornement aux meurs de ceux qui y prennent garde, pour leur imprimer envie de ressembler et se conformer à ceux qui sont gentils et honnestes.

Icy se teut un peu Diogenian, fust ou pour ce qu'il eust achevé son propos, ou qu'il voulust reprendre son haleine. Et comme le sophiste derechef s'attachast à luy, et luy dist, qu'il y falloit bien reciter quelques endroits et passages d'Aristophanes, Philippus en me nommant : Cestui-cy, dit-il, a son desir satisfait, puis que lon a si bien recommandé son Menander, auquel il prent tant de plaisir, et ne se soucie plus du demourant : mais il reste encore beaucoup d'autres matieres que lon a accoustumé d'ouïr, dont on n'a point encore fait d'examen, et toutefois je serois bien aise d'en ouir parler. Quant à juger des ouvrages des imagers et statuaires, s'il plaist à cest estranger icy et à Diogenian, nous en deciderons demain la querelle à jeun. Adoncq je me pris à dire, Il y a d'autres jeux qui s'appellent mimes, dont les uns se nomment hypotheses, comme moralitez et representations d'histoires, et les autres pægmes, follastreries, comme farces : mais selon mon jugement, ny l'une ny l'autre sorte n'est bien convenable à un convive. La premiere pour sa longueur, et la mal-aisance de l'equipage qui

y est necessaire, et les farceries par ce qu'elles sont pleines de gaudisseries, et de sales et ordes paroles, qui ne seroient pas bien seantes mesmes en la bouche de laquais portans les mules, prouveu qu'ils fussent à des sages et honnestes maistres. Et neantmoins plusieurs font representer en leurs convives où sont leurs femmes et leurs enfans n'aians encore point de barbe, des folies et des propos qui troublent plus les esprits et les embrouillent de passions, que ne feroient toutes les yvrongneries du monde.

Mais le jeu de la cithre, qui de si grande ancienneté, et jusques au temps mesme d'Homere, est familiere amie des convives, il ne seroit pas honneste de dissouldre une si longue et si ancienne amitié et familiarité, mais bien faudra il prier les joueurs qui en sonnent, qu'ils ostent de leurs chants leurs ordinaires complaintes et lamentations, et qu'ils ne chantent dessus que chansons et matieres guayes et convenables à gens qui sont assemblez pour faire bonne chere. Au demourant quant à la fluste, qui voudroit mesme on ne sçauroit la debouter et repoulser arriere de la table, quand ce ne seroit que pour les libations, lors que lon espand du vin en l'honneur des dieux, et que lon prend les couronnes des chappeaux sur les testes, cela necessairement la requiert, et semble que les dieux mesmes chantent quant et quant : et puis elle adoulcit les esprits, et penetre dedans les aureilles avec un si gracieux son, qu'elle porte une tranquillité et pacification de tous mouvemens jusques dedans l'ame, tellement que s'il est en-

core demouré en l'entendement quelque ennuy, quelque cure et solicitude que le vin n'ait peu effacer et dechasser, par la grace amiable et doulceur de son chant, elle l'endort et assopit, prouveu qu'elle se maintiene aussi en la mediocrité, et qu'elle ne meuve et ne passionne point l'ame de trop de tons et de passages, lors qu'elle est destrempée et facile à glisser à cause du vin. Car ainsi comme les moutons n'entendent point le langage articulé qui ait quelque substance, mais avec quelques sifflemens, quelques flattemens des lévres ou des mains, ou au son d'un flageolet, les bergers les font lever ou coucher : aussi la partie de l'ame qui est brutale, tenant de la beste paissante, et qui n'entend ny n'est pas capable de la raison, on l'appaise, on la renge, et la dispose lon comme il faut par chants et par sons que lon luy chante et que lon luy sonne.

Toutefois à fin que j'en die ce qui m'en semble, j'estime que ny le son de la fluste, ny le son de la lyre à part soy, sans parole et voix d'homme chantant dessus, ne sçauroit resjouïr une assemblée de convive, comme fera une parole bien appropriée et accommodée au son : car il faut ainsi s'accoustumer de prendre la volupté principale de la parole, et s'arrester à la parole : et quant au chant et à l'harmonie en faire comme la saulse de la parole et non pas la manger et avaller toute seule. Car tout ainsi qu'il n'y a personne qui repoulse la volupté qui entre avec le vin et la viande que lon prend pour la necessité de la nourriture, mais celle qui entre avec les senteurs et

parfums, comme non necessaire, ains trop delicate et superflue, Socrates en la souffletant la chassoit : aussi ne devons nous point ouïr le son d'une fluste, ny d'un psalterion qui nous vienne battre les oreilles tout seul, mais bien s'il suit et accompagne une parole qui festoye et resjouisse la raison qui est en nostre ame, nous le pourrons bien alors introduire : et pense quant à moy, que ce pourquoy Appollon anciennement punit le presumptueux Marsyas, fut pour ce qu'avec sa museliere et sa fluste s'estant estouppé la bouche, il presuma de contendre et estriver avec le seul son de sa fluste tout nud, à l'encontre du son de la cithre et du chant de la parole et de la voix ensemble.

Prenons doncques garde qu'en compagnie de gens, qui par la parole et docte devis se peuvent entretenir et donner du plaisir les uns aux autres, nous n'introduisons je ne say quoy de tel, qu'il soit plus tost empeschement de plaisir que plaisir aucun : car non seulement ceux là sont fols et mal conseillez, comme dit Euripides, qui aians chez eux et de leur propre, dequoy se sauver, en vont chercher et emprunter d'ailleurs, mais aussi ceux qui ayans dedans eux mesmes assez dequoy se recréer et se resjouir, s'efforcent de mendier des delectations peregrines au dehors : car la magnificence du grand roy de Perse, dont il cuida user envers Antalcidas le Lacedæmonien, fut fort impertinente, lourde et grossiere, quand il trempa dedans de l'huile de parfum un chappeau de roses et de fleurs odorantes, et

le luy envoya, en corrompant et estaignant la naïfve beauté et naturelle suavité d'odeur de ces fleurs là. Ce seroit doncques tout un d'aller enchanter et enfluster un convive au dehors, qui au dedans auroit et grace et musique, en luy ostant par l'estranger le propre, et par l'accessoire le principal. Parquoy je conclus, que le plus opportun temps de tels amusemens d'oreilles seroit, quand un festin commanceroit un petit à se troubler et se tourmenter de contention opiniastre, pour l'estaindre et assopir qu'elle ne sortist hors des gonds, jusques à injures, pour reprimer une dispute se desbordant en altercation fascheuse et debat sophistique, ou pour arrester des plaideries d'avocats, et animositez de harengueurs plaidants les uns contre les autres en un conseil de ville, jusques à ce que le convive retournast de rechef en son calme et sa tranquillité premiere.

QUESTION IX.

Que le tenir conseil à table estoit aussi bien anciennement coustume des Grecs, comme des Perses.

Nicostratus nous donnoit un jour à soupper, là où on commança à parler de quelque matiere, dont les Atheniens devoient le lendemain tenir assemblée de peuple et conseil de ville. Si y eut quelqu'un de la compagnie qui dit, seigneurs, nous faisons icy une chose Persienne, de tenir conseil à table. Et pour-

quoy Persienne, ce dit Glaucias, plus tost que Grecque? Car ce fut un Grec qui dit,

Le ventre plein on en consulte mieulx.

Et les Grecs avec Agamemnon tenoient Troye assiegée, ausquels ainsi qu'ils buvoient et mangeoient ensemble, le bon vieillard Nestor commança à donner ce conseil, mettant en avant au roy Agamemnon, de les assembler en conseil pour ce mesme effect,

Donne à disner aux seigneurs capitaines,
Quand assemblé plusieurs tu en auras,
L'opinion de celuy tu suyvras,
Qui conseillé t'aura plus sagement.

Parquoy les nations de la Grece qui ont eu de meilleurs statuts et de meilleures loix, et qui plus constamment ont retenu leurs ancienes façons de faire, tenoient leurs conseils à la table : car ce que lon appelloit en Candie Andria, et en Sparte Phiditia, tenoient lieu de conseils secrets et de seance de senateurs, comme aussi en ceste ville mesme le palais et l'hostel de ville : et n'est pas loing de là l'assemblée nocturne des plus gents de bien et des plus entendus au gouvernement de la chose publique que Platon met en ses livres, là où il renvoye les principaulx affaires, et de plus grande importance, et ceulx qui offrent des libations à Mercure dernier, lors qu'ils sont prests de s'en aller au lict, n'assemblent ils pas le vin avec la parole? Et se retirant doncques ils font

prieres et libation de vin au plus advisé des dieux, comme estant present et aiant l'œil sur eulx : mais les plus anciens appelloient Bacchus luy mesme Eubulus, c'est à dire, donnant sage conseil, comme n'aiant point besoing en cela de Mercure : et la nuict, à cause de luy, Euphrone, qui est à dire, sage.

QUESTION X.

S'ils faisoient bien de consulter à table (1).

Quand Glaucias eut dit ces paroles, il nous sembla bien que ces propos là turbulents estoient appaisez et assoupis, mais à celle fin qu'ils fussent du tout plus oubliez, Nicostratus meit en avant une autre question, disant que paravant il ne luy en challoit pas beaucoup, quand il sembloit que ce fust une usance Persienne, mais puis que maintenant il a esté descouvert qu'elle est aussi bien Grecque, elle a besoing de raison pour la soustenir à l'encontre de l'absurdité, qui de prime face se presente, par ce que le discours de la raison, aussi bien comme l'œil, est bien mal-aisé à regir et manier en grande quantité

(1) Cette question est traitée et décidée avec tout l'art, toute la finesse, et tout l'esprit possible. Plutarque y fait voir les bons effets du vin, et prouve très bien qu'on rejette souvent sur cette liqueur, des effets que l'on ne doit attribuer qu'aux mauvaises inclinations ou aux caractères fâcheux de ceux qui en boivent. Car on se montre dans le vin tel que l'on est : suivant le proverbe, la vérité dans le vin.

d'humeur et encore agitée, là où toutes choses odieuses de tous costez viennent en evidence et sortent au dehors au vin, ne plus ne moins que les serpenteaux, lisards, et reptiles, au soleil, rendans l'opinion vacillante et mal asseurée. Parquoy ainsi comme le lict est meilleur que la chaire à ceulx qui boivent, d'autant qu'il contient tout le corps et l'exempte de tout travail de mouvement, aussi est il meilleur de tenir l'ame à requoy du tout, où sinon, comme lon donne aux petits enfans qui ne peuvent arrester, non une espée, ny une javeline, mais des sonnettes ou des boulles, ne plus ne moins que Bacchus a donné en main aux yvrognes la ferule, baston fort leger, et arme fort gracieuse, à fin que pour ce qu'ils frappent volontiers, ils blecent et offensent moins, par ce qu'il convient que les faultes qui sont commises par yvrongnerie passent legerement en risée, et ne soient pas atroces ne tragiques, en amenant de grands inconveniens. Et puis ce qui est le principal, quand on delibere et consulte de bien grands affaires, que celuy qui a faulte de sens ou d'experience suyve en son opinion ceulx qui ont grand entendement, et aille après ceulx qui sont experimentez : le vin oste le moien de le faire, de sorte que le nom de Oinos, c'est à dire vin, comme Platon escrit, en a pris sa denomination, par ce qu'il fait que ceux qui ont bien beu estiment beaucoup de soy, et pensent avoir grand sens : car encore qu'ils s'estiment eloquents, beaux et riches, ils s'estiment encore plus sages et prudents, et pourtant est le vin fort plein de grand

langage, et nous emplit de babil importun, et d'opinion grande de nous mesmes en toutes sortes, comme meritans plus tost d'estre ouys que d'ouïr, et de mener plus tost que de suivre.

Mais, ce dit Glaucias, il est bien aisé de ramasser et alleguer ce qui fait à ce poinct là, par ce que c'est chose assez claire et notoire : mais il faudroit ouïr discourir au contraire, s'il y avoit quelqu'un ou jeune ou vieil qui se voulust opposer à cela, à la defense du vin. Et comment, dit alors mon frere, malicieusement et finement : Et pensez vous qu'il y ait homme qui sceust presentement inventer et alleguer sur ceste question là tout ce qui s'en pourroit dire? Pourquoi non, dit Nicostratus, ne le penserois-je, veu qu'il y a ici de gents doctes et qui aiment bien le bon vin? L'autre se soubriant : Et puis, dit il, tu cuides que tu sois assez suffisant pour discourir de cela devant nous, et neantmoins que tu sois indisposé et inhabile à deviser d'affaires de gouvernement, pour ce que tu as bien beu, n'est-ce pas proprement tout un, comme si quelqu'un estimoit, que celuy qui a beu ne voit pas bien de ses yeulx, ny aussi n'oit pas bien de ses oreilles ceulx qui parlent et qui devisent avec lui, mais qu'il entend et oyt parfaittement bien ceulx qui chantent ou qui jouent des fleustes? Car comme il est vraysemblable, que les choses utiles retiennent et affectionnent plus les sens icy, que les belles et gentilles, aussi là rendent elles l'entendement plus attentif : et si pour avoir bien beu il ne peult à l'adventure pas bien comprendre quelque dif-

ficulté et subtilité des plus ardus poincts de la philosophie, je ne m'en esbahis pas : mais s'il est question de matieres et d'affaires d'estat, il est vraysemblable qu'il se recueille et reserre en vigueur de sens, comme Philippus de Macedoine, après la battaille qu'il gaigna à Cheronée, faisant et disant plusieurs follies dignes de grande mocquerie pour ce qu'il avoit bien beu, incontinent qu'on luy vint parler de paix et d'appointement, il rassit son visage, fronça ses sourcils, et chassant arriere toute vaine resverie, et toute insolence et dissolution, il rendit aux Atheniens une fort sobre et bien advisée responsе (1).

Mais aussi y a il difference entre bien boire et s'enyvrer (2) : car ceulx qui sont yvres, de maniere qu'ils ne sçavent ce qu'ils font ne ce qu'ils disent, nous estimons qu'il les faut envoyer dormir : et ceux qui se sont un peu donné au cœur joye en buvant à bon escient, prouveu qu'ils soient au demourant gents de cervelle, il ne fault pas craindre que pour

(1) Léon X, Charles-Quint, François I, Henri VIII, se sont sans doute souvent trouvés dans le même cas que Philippe. « Ils « avoient tous, dit S. Évremond, leur propre maison dans Aï « (excellent vignoble de Champagne), ou proche d'Aï, pour y « faire plus curieusement leurs provisions. Parmi les plus grandes « affaires du monde qu'eurent ces grands princes à démêler, avoir « du vin d'Aï ne fut pas le moindre de leurs soins ». Lettre au comte d'Olonne, t. III, p. 69, véritable édition de Londres, 1708.

(2) « Les plus farouches de nos philosophes n'ont point dé« daigné l'usage du vin ; ils se sont contentés d'en condamner « l'excès, et ont, pour ainsi dire, soumis leurs plus austères ver« tus aux charmes de ce doux plaisir. » S. Évrem. *Ibid.*

cela l'entendement leur varie, ne qu'ils perdent ou oublient leur experience, attendu que nous voions les baladins, et les joueurs de cithres, qui pour avoir bien beu n'en font de rien moins bien en leur mestier, ès festins et ès theatres : car l'experience leur demourant tousjours presente avec eulx, leur rend le corps adroit, et se mouvant et maniant souplement et seurement, comme il fault. Et y en a plusieurs à qui le vin adjouste une asseurance et hardiesse guaye et deliberée qui leur aide à bien faire leurs actions, non fascheuse ny insolente, mais gracieuse et plaisante, comme lon dit qu'Æschylus escrivoit ses tragædies en buvant à bon esciant, de sorte que toutes estoyent de l'influence du bon Bacchus, non pas comme disoit Gorgias, qu'il y en avoit une de Mars, celle qui est intitulée Les sept Princes de devant Thebes: car aiant le vin vertu d'eschauffer non le corps tant seulement, mais aussi l'ame, comme dit Platon, il rend le corps penetrable et ouvre tous les pores, de sorte que les imaginations le courent facilement, attirans quant et l'asseurance la raison : car il y en a qui ont bien l'invention bonne, mais quand ils sont sobres ou à jeun, elle est froide, craintive et figée, et quand ils ont beu, ils evaporent comme fait l'encens par la chaleur du feu : et puis le vin chasse la peur qui est autant contraire à ceux qui consultent, comme chose qui soit, et estaint plusieurs autres passions basses et viles, comme la malignité. Il desploye les plis de l'ame, et fait une descouverture de toutes mœurs et de toute nature par

les propos, et si a vertu de donner une franchise de librement parler, et conséquemment de dire vérité, sans laquelle rien ne serviroit ny l'experience, ni la profondité d'entendement, (1) mais plusieurs tenans et suyvans l'advis de celui qui a beu, rencontrent mieulx que ceulx qui finement et cauteleusement cachent leur opinion. Il ne fault doncques point craindre que le vin ne remue les passions, car il n'en remue point des plus mauvaises, si ce n'est aux plus meschans hommes, desquels le conseil n'est jamais sobre : ains, comme Theophrastus souloit appeller les bouticques des barbiers, des banquets sans vin: aussi y a il une yvresse sans vin, triste et malheureuse, qui demeure tousjours dedans les hommes vicieux et ignorants, tousjours tourmentée de quelque cholere, de quelque malignité, opiniastreté ou avarice, dont le vin esmoussant la plus part, et non pas les aiguisant, les rend non pas fols ne sots, mais simples, ronds et non pas cauts, ny mesprisants ce qui est utile, ains elisants ce qui est honneste. Mais ceux qui estiment que finesse soit bon entendement, et que tacquinerie mechanique ou faulse opinion soit sagesse et prudence, à bon droit afferment que ceux qui en buvant à la table disent rondement et franchement ce qui leur semble, sont fols et ecervelez : mais au contraire les anciens appelloient le Dieu Bacchus Eleutherea et Lysion, c'est à dire, délivreur et

(1) Lisez : « Il y en a beaucoup en effet qui en se livrant à leur « premier mouvement, rencontrent mieux que ceux qui fine- « ment. »... *C.*

deslieur, et maintenoient qu'il avoit bonne partie de la divination, non pour ce qu'il fust furieux et insensé, comme dit Euripides, mais pour ce que nous ostant toute crainte servile, defiance et couardise de l'ame, il nous fait user de vérité et de liberté les uns avec les autres.

SOMMAIRES

DU HUITIEME LIVRE.

Question I. Des jours esquels sont nez quelques uns des hommes illustres, et parmy de la generation que lon dit descendant des dieux.

Question II. Comment est-ce que Platon dit, que dieu exerce tousjours la geometrie.

Question III. Pourquoy est-ce que la nuict est plus resonante que le jour.

Question IV. Pourquoy est-ce que des jeux sacrez les uns ont une sorte de couronne, les autres une autre, mais tous ont la branche de palmier, et pourquoy lon appelle les grandes dattes Nicolas.

Question V. Pourquoy est-ce que ceux qui naviguent sur le Nil, en puisent l'eau pour leur usage avant le jour.

Question VI. De ceux qui viennent tard au soupper : et parmy cela, d'où sont appellez ces mots ἀκράτισμα, ἄριστον δεῖπνον.

Question VII. Des preceptes pythagoriques, par lesquels ils commandoient de ne recevoir point d'arondelles en sa maison, et de brouiller le lict incontinent que lon estoit levé.

Question VIII. Pourquoy est-ce que les Pythagoriens entre

tous animaulx s'abstenoient le plus de manger des poissons.

Question IX. S'il est possible qu'il s'engendre de nouvelles maladies.

Question X. Pourquoy est-ce que lon ne croit point aux songes de l'automne.

LIVRE HUITIEME.

QUESTION PREMIERE.

Des jours esquels sont nez quelques uns des hommes illustres, et parmy de la generation que lon dit descendant des dieux.

CEULX qui chassent la philosophie hors des convives et banquets, Sossius Senecion, ne font pas comme ceux qui en ostent la lumiere, mais bien pis, parce que la lampe ostée, les hommes bien conditionez et honestes n'en deviendront point plus mauvais pour cela, d'autant qu'ils ont le reverer qui est bien plus puissant que le voir l'un l'autre : là où quand l'ignorance et la desbauche se joignent avec le vin, la lampe mesme dorée de Minerve, si elle y estoit, ne pourroit jamais rendre le convive modeste, de bonne grace ne bien ordonné : car de se remplir et saouler les uns avec les autres en silence sans mot dire, cela sent par trop son pourceau, et à l'adventure est-il du tout impossible, et celuy qui laisse la parole au convive, et n'y reçoit pas le sagement et utilement en user, est plus digne de mocquer que celuy qui penseroit estre necessaire que lon boive et mange tousjours en un soupper, mais que lon ny serve que le vin tout pur et sans eau, et la viande sans sel ny saulse, et sans estre nettement accoustrée, parce qu'il n'y a bruvage ny viande qui soit si fascheuse ny

si pernicieuse, n'estant pas accoustrée ainsi comme il appartient, que la parole errante importunément et indiscrettement parmy un banquet. C'est pourquoy les philosophes blasmans l'yvresse disent, que c'est un follastrer en buvant, et ce follastrer là n'est autre chose que l'user de parole vaine, folle et indiscrette. Or quand un caquet desordonné et un fol parler entre en un banquet, il est force qu'insolence et vilainie en soit la très laide et très deplaisante yssue. Parquoy il y a bien de la raison en ce que les femmes observent en nostre païs, ès cerimonies de la feste que nous appellons Agronia, là où elles font semblant de chercher Bacchus, et puis cessent, disans qu'il s'en est fouy devers les Muses, et qu'il est caché chez elles. Et peu après sur la fin du soupper elles se proposent les unes aux autres des enigmes et questions obscures à souldre, voulant le mystere de ceste cerimonie nous donner à entendre, qu'il fault à la table user de propos où il y ait quelque bonne doctrine et quelque grace. Et quand tels propos sont conjoints avec le vin, alors ce sont les Muses qui cachent ce qu'il y a de farouche et de furieux, estant gracieusement retenu par elles.

Ce livre doncques, qui est le huitieme de noz propos de table, contiendra pour la premiere question, ce que nous dismes et ouysmes dire n'a gueres au jour que nous celebrions la feste de la nativité de Platon. Car ayant le sixieme jour de febvrier (1) so-

(1) Grec : Thargelion, mois athénien qui répond au mois d'avril.

lennizé la feste de la nativité de Socrates, le septieme nous feismes celle de Platon : et ce fut ce qui nous donna argument d'entrer en propos convenable à l'occurrence de ces deux nativitez, parce que Diogenian de Pergame dit, que le poëte Ion ne disoit pas mal de la fortune, qu'estant differente de la sagesse en beaucoup de choses, elle produisoit neantmoins beaucoup d'effects semblables à elle : pour le moins semble il qu'elle ait fait succeder cela fort à propos et dextrement, non seulement que ces deux nativitez se sont rencontrées fort près l'une de l'autre, mais aussi que celle du plus ancien et du maistre est arrivée la premiere en ordre : et j'alleguay aussi plusieurs exemples de choses arrivées ainsi à mesme temps, comme fut celuy de la mort et nativité d'Euripides, qui nasquit le propre jour que les Grecs combattoient le roy de Perse, en la bataille de Salamine, et mourut le mesme jour que nasquit Dionysius l'aisné, tyran de la Sicile, Fortune aiant, ce dit Timeus, tiré hors de ce monde le poëte representateur des maulx et miseres tragiques, au mesme jour qu'elle en faisoit naistre l'executeur : aussi mentionna lon que la mort d'Alexandre le grand se rencontra au mesme jour que celle de Diogenes le Cynique, et fut on d'accord que le ròy Attalus estoit mort le propre jour de sa nativité, et dirent aussi quelques uns que Pompeius le grand estoit mort en Egypte au mesme jour de sa nativité, toutefois d'autres disoient que çavoit esté un jour devant : aussi vint en avant Pindare estant né durant la feste des jeux pithiques, qui depuis

composa maint hymne à l'honneur du dieu à qui se celebroient lesdits jeux. Florus aussi dit que Carneades n'estoit point indigne d'estre mentionné au jour de la naissance de Platon, aiant esté l'un des plus illustres supposts de l'Academie, et que l'un et l'autre avoient esté nez en la feste d'Appollon, l'un à Athenes en celle qui se nomme Thargelia, et l'autre le jour que les Cyreniens solennisent celle qu'ils appellent Carnia, qui sont toutes deux le séptieme de febvrier, auquel jour vous autres messieurs les presbtres d'Appollon dittes qu'il nasquit, et pour ce l'appellez Hebdomagène : c'est pourquoy il m'est advis, que ceulx qui attribuent à ce dieu, la generation de ce personnage, ne luy font point de deshonneur, nous ayant engendré un medecin qui nous a par le moyen de la doctrine de Socrates guary, comme un autre Chiron, de très griefves passions et maladies de l'ame. Aussi n'oublia lon pas à dire, ce que lon tient pour chose certaine, qu'Appollon s'apparut en vision la nuict à son pere Ariston; qui luy defendit de toucher à sa femme de dix mois : et Tyndares Lacedæmonien prenant la parole, adjouta que lon pouvoit bien chanter et dire de Platon,

Pas ne sembloit estre d'homme mortel
Fils engendré, mais d'un dieu immortel.

Mais j'ay peur que l'engendrer ne contredise à l'immortalité de la divinité, autant comme l'estre engendré, car cest acte là est une mutation et passion aussi bien, comme Alexandre mesme donna bien à

entendre quelquefois, quand il dit, qu'il se cognoissoit mortel et corruptible, principalement au dormir, et au cognoistre la femme : par ce que le dormir se fait d'une relaxation procedant de foiblesse , et que toute generation soit un passer du sien propre en l'autruy. Mais d'autre costé je m'asseure de rechef, quand j'entens que Platon luy mesme appelle Dieu eternel et non engendré, pere et facteur du monde et de toutes choses generables, non que Dieu engendre humainement par semence, mais par une autre puissance qui imprime en la matiere une vertu generative qui l'altere et transmue :

Car le vent mesme en passant de ses ailes
Va remplissant des oyseaux les femelles,
Avant leur temps prefix à engendrer.

Et me semble qu'il n'y a point d'inconvenient, que dieu s'approchant des femmes, non pas comme homme, mais par autre sorte d'attouchement et d'approche, n'altere et n'emplisse de semence divine une femme mortelle : et cela, dit il, n'est pas de mon invention : car les Ægyptiens tienent que leur Apis est ainsi engendré par la lumiere de la lune qui engrossa sa mere : et brief ils admettent bien qu'un dieu masle puisse habiter avec une femme mortelle, mais au revers ils ne cuident pas qu'un homme mortel puisse donner à une deesse aucun principe de grossesse et de generation, parce qu'ils estiment que la substance des deesses consiste en quelque air, quelques esprits, ou en quelques chaleurs et humeurs.

QUESTION II.

Comment est-ce que Platon dit, que dieu exerce tousjours la geometrie.

Après ces propos s'estant fait un peu de silence, Diogenian recommançant à parler : Voulez vous, dit il, puis que nous avons parlé des dieux au jour de la naissance de Platon, que nous le prenions lui mesme pour argument de noz devis? en recherchant à quelle intention, et selon quelle intelligence, il a dit, que dieu exerce tousjours la geometrie, au moins si vous voulez supposer que ceste sentence soit de Platon. Je dis adonc, qu'elle n'estoit escripte en pas un de ses livres, mais on la tenoit pour certainement sienne, et sentoit bien son stile et sa façon de parler. Tyndares adonc prenant incontinent la parole : Estimez doncq, dit il, Diogenian, que ceste sentence couvertement nous signifie quelque grande et obscure subtilité, et non pas ce que luy mesme a plusieurs fois dit et escrit en loüant et magnifiant la geometrie, comme celle qui arrache ceulx qui s'attachent aux choses sensibles, et les destourne à penser aux intelligibles et eternelles, dont la contemplation est la fin et le but dernier de toute la philosophie, comme la veüe des secrets est la fin de la religion mysticque, car le clou de volupté et de douleur qui attache l'ame au corps entre les autres maulx qu'il fait à l'homme, le plus grand est, qu'il luy rend les choses sensibles plus evi-

dentes que les intelligibles, et contrainct l'entendement de juger par passion plus que par raison. Car estant accoustumé par le sentiment du travail, ou du plaisir d'entendre à la nature vagabonde, incertaine et muable des corps, comme chose subsistente, il est aveuglé, et perd la cognoissance de ce qui veritablement est et subsiste, la lumiere et instrument de l'ame, qui vault mieulx que dix mille yeulx corporels, par lequel organe seul se peut voir la divinité. Or est il qu'en toutes les autres sciences mathematicques, comme en miroüers non raboteux, mais également par tout unis, apparoissent les images et vestiges de la verité des choses intelligibles: mais la geometrie principalement, comme la mere et maistresse de toutes les autres, retire et destourne la pensée purifiée et deliée tout doulcement de la cogitation des choses sensuelles. C'est pourquoy Platon lui mesme reprenoit Eudoxus, Archytas et Menæchmus, qui taschoient à reduire la duplication du solide quarré (1) des manufactures d'instruments (2), comme

(1) Du cube.

(2) Qui tâchoient d'opérer la duplication du cube à l'aide d'opérations et d'instruments mécaniques. Voyez l'observation sur le chap. XXI de la Vie de Marcellus, t. III des Vies, p. 479. La duplication du cube est un problême qui a exercé les plus grands géomètres. Eutochius, dans ses commentaires sur Archimède, rapporte différentes manières très ingénieuses de résoudre ce problême. On a celles de Platon, d'Architas de Tarente, de Menœchme, d'Ératosthène, de Philon le Byzantin, d'Héron, d'Apollonius de Perge, de Nicomède, etc. Descartes a aussi donné sa méthode. Tacquet présente les plus aisées de ces méthodes. *Ele-*

s'il n'estoit pas possible par demonstration de raison, quoy que l'on y taschast, de trouver deux lignes moyennes proportionnelles. Car il leur objiceoit que cela estoit perdre et gaster tout ce que la geometrie avoit de meilleur, en la faisant retourner en arriere aux choses maniables et sensibles en la gardant de monter à mont, et d'embrasser ces eternelles et incorporelles images, ausquelles dieu estant tousjours ententif, en estoit aussi tousjours dieu.

Après Tyndares, Florus qui estoit son familier, et faisoit semblant par maniere de jeu d'en estre amoureux : Tu m'as fais grand plaisir, dit il, de dire que ce propos n'est pas tien, ains le commun dire d'un chascun : car tu m'as, par ce moyen, donné licence de refuter ceste opinion là en monstrant que la geometrie n'est point necessaire aux dieux, mais aux hommes. Car dieu n'a point besoing d'aucune science mathematique, comme d'un instrument et machine qui le destourne des choses engendrées, et conduise son entendement et sa pensée à la cogitation de celles qui sont tousjours : car elles sont toutes en luy, et avec luy, et autour de luy. Mais prens garde que Platon n'ait couvertement voulu signifier une chose qui compete et appartient proprement à toy, qui mesles Socrates avec Lycurgus, non moins que faisoit Dicæarchus Pythagoras. Car tu sçais bien que Lycurgus chassa hors de Lacedæmone, la proportion arith-

menta geomet. VI, propos. XIII, 2ᵉ édit. donnée à Cambridge par le célèbre Whiston en 1710.

metique, comme turbulente et populaire, et y introduisit la geometrique, comme plus convenable à un petit nombre de sages gouverneurs et à une royauté legitime : car celle là attribue au nombre l'egalité, et celle cy à la raison selon la dignité, et ne confond pas toutes choses ensemble, ains y a en elle une apparente et remarquable discretion et distinction entre les bons et les meschans qui ne partagent pas entre eulx, ce qui est propre à chascun à la balance ny aux lots, mais à la difference du vice et de la vertu. Dieu donc, dit il, amy Tyndares, applique ceste proportion là aux choses humaines, et est ce qui s'appelle equité et justice, nous enseignans qu'il fault faire justice egale, et non pas égalité, justice : car ce que le vulgaire recherche d'egalité qui est la plus grande injustice qui soit, dieu l'oste du monde le plus qu'il est possible ; et observe la dignité et le merite geometriquement, le terminant et definissant selon la raison.

Nous autres loüasmes ceste interpretation, mais Tyndares dit, qu'il luy portoit envie, et pria Autobulus de s'en attacher à luy, et de corriger son plaidoyer, lequel s'en excusa, mais il amena et meit en avant une autre sienne intelligence et propre opinion. C'est qu'il dit, que la Geometrie n'estoit point speculative des meurs, ny d'autre subject quelconque, sinon des passions et accidents des termes qui terminent les corps, et que dieu n'avoit point par autre moien fait et fabriqué ce monde, sinon en finissant et terminant la matiere qui estoit infinie, non

en quantité ny en grandeur, mais pour son inconstance vague et desordonnée, aians les anciens accoustumé d'ainsi parler, appellans infiny ce qui n'estoit point arresté ny determiné. Car la forme et la figure est le terme de chasque chose formée et figurée, la privation dequoy la rend à par elle informe et defigurée. Mais depuis que les nombres et proportions y viennent à estre imprimez, la matiere alors liée et serrée de lignes, et après les lignes de superfices et de profondeurs, a produit les premieres especes et differences des corps, comme le fondement pour la generation de l'air, de la terre, de l'eau, et du feu. Car il estoit impossible que de la matiere vague, errante et desordonnée sortissent les egalitez des costez, et similitudes des angles, des corps premiers octaedres, icosaedres, pyramides et cubes, sans un ouvrier qui les ordonnast et disposast geometriquement. Ainsi fin estant donnée à l'infiny, l'univers bien composé, ordonné et contemperé, a esté fait et se fait tous les jours : la matiere s'efforçant et taschant de retourner tousjours à son infiny, et refuyant d'estre geometrisée, c'est à dire definie et determinée : et la raison, au contraire, la reserrant et estraignant, et la distribuant en diverses et differentes especes, dont toutes choses qui naissent et viennent en estre ont leur generation et constitution: après qu'il eut dit cela, il me pria de contribuer aussi quelque chose du mien à ce propos.

Quant à moy, je louay grandement leurs opinions, comme estans naïfvement propres à eux, et de leur

invention, et où il y avoit bien grande apparence. Mais à fin que vous ne vous mesprisiez vous mesmes, et ne regardiez du tout au dehors, escoutez l'intelligence et interpretation de ceste sentence qui plaisoit le plus à noz precepteurs et maistres. Car il y a entre les propositions ou plus tost positions et theroriques geometriques, une la plus notable, plus ingenieuse et plus geometrique de toutes (1), deux especes ou figures données, en comparer (2) une troisieme, qui soit egale à l'une, et semblable à l'autre (3): pour l'invention de laquelle on dit que Pythagoras feit un sacrifice aux dieux. Car ceste proposition est bien plus galante, plus gentille et plus ingenieuse que celle, par laquelle il prouva et demonstra que la soubtendue pouvoit autant que les deux laterales, qui font l'angle droict d'un triangle.

Vous dittes bien, respondit Diogenian, mais que sert cela au propos dont il est question? Vous l'en-

(1) Grec : voici un des plus beaux théorêmes ou plutot problêmes géométriques.... Amyot auroit besoin, suivant l'observation très juste de Méziriac, d'un commentaire perpétuel, toutes les fois qu'il traite de ce qui a rapport aux mathématiques. Heureusement que Plutarque n'a consacré à cette science que de très courtes observations dans ses différents traités, qui sont d'ailleurs si intéressants, si utiles, et si fort à la portée de tout le monde, grace au langage naïf et inimitable d'Amyot.

(2) En appliquer une troisième. *Méziriac.*

(3) Voyez dans l'ouvrage du savant géomètre que je viens de citer la solution de cette proposition qui est la 25e du VIe livre d'Euclide, où elle est ainsi énoncée : « Ayant deux polygones don- « nés, en trouver un troisième qui soit semblable à l'un de ces « deux polygones et égal à l'autre. »

tendrez facilement, dis je, prouveu que vous vouliez vous reduire en memoire la division de laquelle il a divisé en trois, en son livre du Timæe, les principes par lesquels le monde a eu sa generation, dont il a appellé l'un de très juste nom dieu, l'autre la matiere, et le troisieme l'idée. Si est la matiere des subjects le plus desordonné, l'idée des moules et patrons le plus beau : et dieu, des causes la meilleure. Or vouloit il, autant comme il est possible, ne laisser rien finy et infiny, ains orner la nature de proportion, de mesure, et de nombre, composant un de ces deux ensemble, qui fust semblable à l'idée, et aussi grand que la matiere. Parquoy se proposant à luy mesme ceste proposition, y aiant desjà les deux, il en fait la troisieme, et le fait et conserve egal à la matiere, et semblable à l'idée: c'est le monde, lequel estant tousjours pour la necessité de la nature corporelle, née avec luy, en generation, alteration et passions de toutes sortes, est secouru par son pere et son facteur terminant et finissant la substance par raison et proportion à l'image de son patron : voylà pourquoy le pourpris de l'univers est plus beau d'estre ainsi vaste et grand, que s'il estoit moindre.

QUESTION III.

Pourquoy est-ce que la nuict est plus resonante que le jour (1).

Comme nous souppions un soir à Athenes chez Ammonius, nous entendismes un bruiçt, qui feit retentir toute la maison, de gens qui de la rue crioient capitaine, capitaine, car Ammonius estoit lors pour la troisieme fois capitaine. Il envoya incontinent de ses gens veoir que c'estoit, lesquels appaiserent aussi tost le tumulte, et convoyerent ceux qui avoient crié. Ce pendant nous nous meismes à enquerir, pourquoy c'est que ceux qui sont dedans la maison entendent bien ceux qui crient dehors, et ceux qui sont dehors n'entendent pas tant ceux de dedans. Ammonius dit incontinent que ceste question avoit esté soulué par Aristote, par ce que la voix de ceux

(1) Plutarque dans toute cette question approche souvent de la vérité; il la dit même, mais il ne s'y fixe pas. Pour résoudre cette question il faut se rappeler ce principe de physique : à savoir, que l'intensité du son est toujours proportionnelle à la gravité de l'air : c'est-à-dire que l'intensité du son croît ou diminue dans la même proportion que la colonne de *mercure*, qui est en équilibre avec le poids de l'atmosphère. Ainsi une cloche, renfermée dans un air condensé, rendra un son beaucoup plus fort et plus intense que dans un air libre. C'est ce qui fait qu'en été l'intensité du son est moindre qu'en hiver, et plus forte la nuit que le jour. De plus, pendant le jour, la chaleur du soleil facilite la propagation du son qui est d'autant moins intense, qu'il se répand avec plus de vélocité.

de dedans, sortant dehors en un air grand et ouvert s'esvanouïssoit et se dissipoit incontinent, mais celle de dehors entrant dedans, ne faisoit pas le semblable, ains estoit retenue enfermée, et consequemment plus aisée à entendre, mais que cela avoit plus de besoing de trouver la raison pourquoy de nuict les voix estoient plus sonantes, et qu'avec la grandeur elles avoient purement la clarté articulée et distincte. Quant à moy, dit-il, il m'est advis, que la providence divine a bien sagement ordonné la clarté vive à l'ouïe, lors que la veuë ne pouvoit rien du tout ou bien peu servir : car l'air de la nuict solitaire, comme dit Empedocles, qui est tenebreux et obscur, autant qu'il oste aux yeux de presentiment, autant en rend il aux oreilles.

Mais pour autant que des choses qui se font necessairement par contraincte de nature, encore en faut il rechercher les causes, et cela est le propre et peculier office du philosophe naturel, de s'empescher (1) après les principes et causes instrumentales et materielles, lequel sera ce de vous qui premier mettra en avant une raison où il y ait de l'apparence? Là s'estant fait un peu de silence, Boëthus dit, quand j'estois encore jeune estudiant, j'usois quelquefois des principes que lon appelle positions (2) en geometrie, et supposois quelques propositions, sans les demonstrer : mais maintenant j'en useray de quelques unes

(1) De s'attacher à la recherche des....

(2) Hypothèses.

qui par cy devant ont esté prouvées et demonstrées par Epicurus, ce qui est se meut en ce qui n'est pas: car il y a beaucoup de vuyde semé et meslé par entre les atomes et menus corps indivisibles de l'air. Quand doncques il est bien espandu en laxité spacieuse à discourir çà et là pour la rarité, il y a beaucoup de petits et menus vuydes parmy ces menues parcelles qui occupent toute la place: mais au contraire, quand ils sont reserrez, et qu'il se fait une compression et estraincte d'iceux en peu de place, ces petits corpuscules s'entassans par force les uns sur les autres laissent une large place et grande espace à vaguer au dehors: cela se fait la nuict par le moien de la froideur, par ce que la chaleur lasche, disgrege et dissoult les espessissemens : c'est pourquoy les corps qui bouillent, qui s'amollissent, et qui se fondent, occupent plus de lieu, et au contraire ceux qui se prennent, qui se figent et se gelent, se restraingnent et amassent ensemble, et laissent des places vuydes ès vaisseaux et lieux où ils sont contenus, et dont ils se sont retirez. Et la voix venant à donner dedans ces plusieurs petits corps là, ainsi semez et drus, ou elle s'assourdit de tout point, ou elle se disgrege, ou trouve de grandes resistences et empeschemens qui l'arrestent. Mais en une espace vuyde où il n'y a point de corps, aiant un cours libre, plein, continué et non entrerompu, elle parvient tant plus tost à l'ouïe, retenant et gardant encore à la parole la clarté toute expresse, articulée et distincte. Car tu vois mesmement que les vaisseaux vuydes, quand on les frappe, respondent

mieux aux coups, et rendent le retentissement jusques bien loing, et bien souvent sortant à l'environ, s'estend et se dilate beaucoup, là où un vaisseau qui sera plein ou d'un corps solide, ou bien de quelque liqueur, est du tout sourd, et ne rend son quelconque, n'aiant pas la voix place ne voye par où passer. Et entre les corps solides l'or et la pierre, pource qu'ils sont fort pleins, ont bien peu de son foible, ne resonnant comme point, et encore ce peu qu'ils en rendent s'estaint incontinent. Au contraire le cuyvre est criard et sonant, d'autant qu'il a beaucoup de vuyde, et sa masse en est legere et deliée, n'estant pas estrainct de plusieurs corps entassez les uns sur les autres, ains aiant foison de celle substance molle qui ne resiste point à l'attouchement, meslée parmy, laquelle donne aisance à tous autres mouvemens, et recueillant la voix gracieusement, la convoye jusques à ce que quelque chose la trouvant, et par maniere de dire, la rencontrant par le chemin, bousche le vuyde, et là elle s'arreste et cesse de penetrer plus oultre, à cause de l'estouppement qu'elle treuve. C'est cela, dit-il, qui me semble rendre la nuict plus sonante, et le jour moins, d'autant que la chaleur qui dissoult l'air, fait les intervalles des atomes de tant plus petits. Seulement requiers-je, que personne ne s'oppose et contredise à mes premises et premieres suppositions.

Et me commandant Ammonius que je disse quelque chose à l'encontre : Quant à tes premieres suppositions, dis-je, amy Boëthus, qui supposent qu'il

y ait beaucoup de vuide, qu'elles demeurent, puis qu'il te plaist ainsi : mais quant au vuyde, il n'est pas bien supposé pour l'aisance du passage et du mouvement de la voix. Car ceste qualité de ne pouvoir estre touché ny frappé, est plus tost propre au silence et à la taciturnité quoye : là où la voix est un battement et percussion de corps sonant, et le corps sonant est celuy qui est accordant et correspondant à soy-mesme, mobile, leger, uny, soupple, comme est nostre air. Car l'eau, la terre et le feu sont muets, et sans voix d'eux mesmes, mais ils sonnent tous quand il y entre dedans de l'esprit et de l'air et rendent du bruit. Et quant au cuyvre, il n'y a rien de vuyde dedans, mais d'autant qu'il est mixtionné d'un esprit égal et uny, pour cela est il respondant aux coups et sonant. Et s'il falloit conjecturer par ce qu'il s'en voit à l'œil, il semble que le fer est plus vermoulu, plus troué, et plus tenant de la goffre (1), et toutefois c'est le metal de tous qui a le moins de voix, et qui est le plus sourd. Parquoy il n'estoit point besoing de donner tant d'affaire à la nuict, en estraignant son air et le comprimant, et laissant ailleurs des places et espaces vuydes, comme si l'air empeschoit la voix, et luy gastoit sa substance, luy qui est toute sa substance, sa forme et sa puissance : et oultre cela il faudroit que les nuicts inegales, comme celles où il fait grand brouillard, ou qui sont fort froides, fussent

(1) Grec : et plus tenant d'un rayon de miel....

plus sonantes que les claires et sereines, par ce que icy s'entrepressent les atomes, et là dont ils viennent ils laissent la place vuyde de corps : et; ce qui est aisé et prompt à veoir, il faudroit que la nuict froide d'hyver fust plus vocale et resonnante que la chaude de l'esté, dont ny l'un ny l'autre n'est veritable.

Parquoy laissant là ceste raison pour telle qu'elle est, je mets en avant Anaxagoras qui dit, que le soleil remuë l'air d'un mouvement tremblant et plein de battement, comme il appert par ces petites limeures et petits loppins de poulsiere qui volettent par les trous où passe la lumiere du soleil, que quelques uns appellent tiles : lesquelles ce dit-il, sifflans et murmurans le jour, rendent par le bruit qu'elles font les voix plus malaisées à ouïr le jour, mais que la nuict leur branlement cesse, et par consequent leur son aussi.

Après que j'eus dit cela, Ammonius dit, On nous jugera à l'adventure ridicules de cuider refuter Democritus, ou vouloir corriger Anaxagoras, mais toutefois si faut il oster à ces petits corps d'Anaxagoras le sifflement : car il n'est ny vraysemblable, ny necessaire, et suffit d'admettre le branlement, et le mouvement d'iceux dansans en la lumiere du soleil, qui disgregent et jettent çà et là la voix. Car l'air, comme il a esté dit, estant le corps et la substance propre de la voix, s'il est rassis, donne voye toute droicte, unie et continuée aux petites parcelles et aux mouvemens de la voix de tout loing. Car le cal-

me et la bonace tranquille est resonante, et au contraire la tourmente est sourde, comme dit Simonides :

Car alors ny vent ny haleine
Feuilles des arbres ne próméne,
Qui la voix doulce disgregeant
La garde de s'aller rengeant
De près aux oreilles des hommes.

Car bien souvent l'agitation de l'air ne permet pas que la forme de la voix bien expresse et articulée arrive jusques au sentiment (1), mais tousjours en oste et emporte elle quelque chose de la force et de la grandeur. Or la nuict, quant à elle, n'a rien qui remue et agite l'air, et le jour une grande cause, à sçavoir le soleil, comme Anaxagoras luy mesme a dit.

Adonc Thrasyllus fils d'Ammonius prenant la parole : Hé dea, dit-il, pourquoy, je vous prie au nom de Jupiter, allons nous attribuans ceste cause à un invisible mouvement de l'air, et laissons là son agitation et laceration toute evidente et manifeste à noz yeux? Car ce grand gouverneur et capitaine du ciel, le soleil, ne remue pas imperceptiblement ny peu à peu, jusques aux moindres parcelles de l'air, ains tout aussi tost qu'il se monstre excite et remue toutes choses,

Donnant le signe, auquel apparoissant
Le peuple va ses œuvres commenceant,

(1) Grec : jusques aux oreilles.

et tout le monde le suit, comme si au nouveau jour les hommes estoient ressuscitez à une autre vie, ce dit Democritus, et se mettent à besongnes qui ne se font pas sans bruit et sans crys, à raison dequoy Ibycus appelloit le matin, non mal à propos, Clytus, pource que lon y commence à ouir bruire et crier : là où l'air de la nuit, estant le plus souvent sans aucune tourmente ne vague quelconque, parce que toutes choses sont en repos, il est vraysemblable qu'il envoye la voix toute entiere, non rompue ny diminuée jusques à nous.

Lors Aristodemus de Cypre estant en la compagnie : Mais prens toi garde, dit il, Thrasyllus, que cela que tu dis ne soit convaincu et refuté par les combats et le marcher des grands exercites la nuict, parce que lors les voix n'en sont pas moins sonantes, encore que l'air soit bien agité et bien troublé, et à l'adventure y a il partie de la cause qui procede de nous. Car la plus part de ce que nous parlons la nuict, ou nous le commandons à quelques uns en tumulte, et avec passion qui nous presse, ou demandans et enquerans quelque chose, nous crions tant que nous pouvons, pour ce que ce qui nous esveille et fait lever au temps que nous deussions dormir et reposer, pour faire ou dire aucune chose, n'est pas petit ny paisible, ains grand, et qui nous haste pour la nécessité de quelque affaire d'importance, de maniere que les voix et paroles en sortent plus vehementes et plus fortes.

QUESTION IV.

Pourquoy est-ce que des Jeus sacrez les uns ont une sorte de couronne, les autres une autre, mais tous ont la branche de palmier, et pourquoy lon appelle les grandes dattes Nicolas.

Comme les jeus Isthmiques se celebroient, Sospis en estant juge et directeur pour la seconde fois, je m'estois sauvé de ses festins là où il festoyoit quelquefois plusieurs estrangers ensemble, et quelquefois qu'il n'y avoit que de ses citoiens. Mais comme il eust une fois convié seulement ceux qui luy estoient plus grands amis, et tous gens de lettres, j'y fus aussi semond entre les autres. Comme doncques les premieres tables furent levées, il y vint un qui apporta à l'orateur Herodes de la part d'un sien familier, qui avoit emporté le pris de la louange, un rameau de palme avec une couronne tressée : et luy l'aiant acceptée, la luy renvoya puis après et dit, qu'il s'esbahissoit que de ces jeus sacrez les uns avoient pour le pris une certaine couronne, et les autres une autre, mais tous en commun avoient le rameau de la palme. Car quant à moi, je ne me sçaurois persuader que ce soit pour la cause que quelques uns alleguent, disans que c'est pour l'égalité des feuilles qui sourdent et croissent tousjours également vis à vis l'une de l'autre, et semble qu'elles combattent et estrivent à

l'envy les unes des autres, et que ce mot de νίκη, c'est à dire victoire, a esté appellé de ne ceder point. Car il y a plusieurs autres plantes qui distribuent également presque au pois et à la mesure (1), la nourriture aux branches et rameaux opposites, et qui observent en cela exactement un ordre et une égalité merveilleuse, et m'est advis qu'il y a plus de vraysemblable apparence en ceux qui soupçonnent que les anciens ont aimé la beauté, haulteur et droicture de cest arbre, mesmement Homere, qui accompare la beauté de Nausicaa (2) au tronc et tige d'un beau palmier. Car vous sçavez qu'anciennement on jettoit aux victorieux qui avoient gaigné le pris, des roses, de la chandeliere (3), et quelquefois des pommes et des grenades, cuidans les bien remunerer : mais il n'y a rien qui soit manifestement plus excellent qu'aux autres arbres en la palme, attendu qu'elle ne porte point en la Grece de fruict qui soit bon à manger, car il est imparfaict et non assez cuit. Car si elle produisoit les dattes comme elle fait en la Syrie ou en Ægypte, ce seroit bien le plus beau fruict que lon sçauroit veoir, et le plus doulx que l'on sçauroit savourer, et n'y en auroit point d'autre qui fust digne de luy estre comparé. C'est pourquoi l'Empereur Au-

(1) Il faut lire, avec M. Reiske, καὶ σταθμαῖς, et traduire : et comme d'après certaines régles.

(2) Odys. VI.

(3) Λυχνίσιν. C'est la rose grecque de Pline, Hist. nat. XXI, 10. Ce rosier porte une fleur double sans odeur, et n'est point armé de pointes comme les autres.

guste aimant singulierement Nicolas (1) le philosophe Peripatetique, qui estoit de fort doulce nature, long et gresle de stature, et aiant plusieurs rougeurs au visage, appella les plus belles et plus grandes dattes Nicolas, et jusques aujourd'huy encore les appelle lon ainsi. Herodes aiant deduit cela, resjouit autant l'assistance de ce qu'il avoit dit du philosophe Nicolas, que de la question proposée.

Et pourtant, dit Sospis, il faut que chascun de tant plus s'esvertue de conferer sur ceste question proposée ce qu'il s'en persuade. Quant à moi j'y apporte, qu'il me semble que c'est pour ce qu'il faut que la gloire des vainqueurs dure et demeure sans se passer, et sans vieillir, autant comme il est possible : car la palme est d'aussi longue durée qu'autre plante quelle qu'elle soit, comme mesme tesmoignent ces vers icy d'Orpheus,

Vivant autant que la palme sublime,
Laquelle espand ses feuilles à la cyme.

Et est le seul arbre de tous presque à qui veritablement advient et appartient ce qui se dit de plusieurs : c'est qu'elle a la feuille ferme, et qui dure et demeure tousjours, car nous ne voions point que ny le laurier, ny l'olivier, ny le meurthe, ny aucuns des autres, dont on dit que les feuilles ne tombent point, conservent tousjours leurs premieres feuilles, ains après que les unes sont escoulées ils en rejettent d'autres,

(1) Voyez Pline, Hist. nat. XIII, 8.

et par ce moien demeurent tousjours ainsi vifs, et mesmes comme les villes : là où la palme ne perdant jamais rien des feuilles qui sont une fois sorties d'elle, demeure certainement tousjours feuillue de mesmes feuilles. Et c'est, comme je croy, ceste vigueur là qu'ils approprient principalement à la force de la victoire.

Après que Sospis eut achevé de parler, Protogenes le grammairien appellant par son nom Praxiteles l'historien : Laissons, dit-il, faire à ces orateurs et rhetoriciens icy ce qui est de leur mestier, arguants par conjectures et par verisimilitudes. Mais nous, ne sçaurions nous apporter de l'histoire rien qui soit bien à propos de ceste matiere? Si est-ce qu'il me semble que j'ay leu n'agueres ès annales de l'Attique, que Theseus le premier faisant un jeu de pris en l'isle de Delos, arracha un rameau de palme sacrée, dont il fut appellé Spadix, pour ce qu'il estoit arraché, et non pas couppé. (1) Autant en dit Praxiteles, mais ils demanderent à Theseus mesme qui fut le directeur et gouverneur de ce jeu là, pourquoy il arracha un rameau de palme plus tost que d'olivier ou de laurier. Et pourtant regarde que ce ne soit un pris Pithique, par ce que les Amphictyons (2) honorerent là en Delphes premierement les vainqueurs de branche

(1) Lisez, d'après la correction de M. Wyttembach : « mais ils « diront, répondit Praxitèle, que cela est obscur, et qu'il faudroit « demander à Thésée lui-même, etc. » *C.*

(2) Il faut lire, avec M. Reiske, *ὡς Ἀμφικτυόνων νομισάντων. κἀκεῖνοι πρῶτοι*.... et traduire : et pourtant regarde, si ce n'est pas un prix

de palme et de laurier, attendu que lon ne consacre pas au dieu Pithique les lauriers et les oliviers seulement, mais aussi les palmes, comme feit Nicias quand il defraya en Delos la danse des Atheniens et les Atheniens mesmes en Delphes, et paravant eux Cypselus Corinthien : car autrement nostre dieu a aimé tousjours les combats et jeux de pris et la victoire d'iceux, aiant combattu luy mesme au jeu de la cithre, à chanter, et lancer la plaque de cuyvre (1), et comme aucuns disent, jusques au jeu de l'escrime des poings, et pour le moins favorisant et secourant ceux qui y combattent, ainsi comme Homere mesme le tesmoigne, faisant dire à Achilles :

Deux champions en tout l'ost faut chercher
Qui sachent mieux des poings escarmoucher,
Et celuy d'eux à qui Phebus en gloire
De bien frapper donnera la victoire.

Et des archers il fait que celuy qui invoqua l'aide d'Appollo emporta le pris, et l'autre superbe, qui n'avoit point fait de priere, faillit l'oiseau où ils tiroient: et si n'est pas croyable que les Atheniens aient sacré et dedié le parc des exercices du corps à Apollo pour neant et sans occasion, ains ont estimé que le mesme

pythique, comme ayant été institué par les Amphictyons : ne furent-ils pas en effet les premiers qui couronnèrent, en l'honneur d'Apollon, les vainqueurs aux jeux pythiques, avec des branches de laurier et de palmier?

(1) Grec : et ayant lancé le disque. Cette espèce de palet étoit de pierre, de plomb, ou d'autre métal, Voyez Ovid. Métam. X, 175.

dieu qui nous donne la santé, nous donne aussi la force et disposition de la personne pour tels jeux et combats : et y aiant aucuns d'iceux combats legers, les autres graves, on treuve par escript, que les Delphiens sacrifient à Apollo surnommé l'escrimeur des poings, ceux de Candie et les Lacedæmoniens aussi, à Apollo coureur. Et ce que nous voyons que lon envoye jusques à son temple en la ville de Delphes, les primices des despouilles et du butin gaigné en guerre sur les ennemis, et que lon luy dedie les trophées, n'est-ce point tesmoignage et argument qu'il a grande puissance d'aider à gaigner la victoire et emporter le pris?

Ainsi comme il parloit encore, Cephisus le fils de Theon prenant la parole : Voire mais, dit-il, cela ne sent point son histoire, ny les livres de geographie, ains estans tiré du milieu des lieux des Peripatetiques, dont oultre les argumens ils tendent fort bien à preuves apparentes et non necessaires, et puis encore dressans une feinte, comme lon fait ès tragædies, vous voulez intimider ceux qui vous contredisent, en les menassant d'Apollo, combien que le bon dieu, ainsi qu'il est convenable à sa bonté, soit à tous egal en clemence et benignité : mais nous suivans la trace et le chemin que Sospis nous a fort bien monstré, tenons nous à la palme, laquelle nous donne matiere assez ample de discourir et d'en parler : car les Babyloniens chantent et magnifient hautement cest arbre, comme celuy qui leur apporte trois cents soixante sortes de diverses utilitez. Quant à nous au-

tres Grecs, il ne nous est point utile, mais pour instruire et prescher les champions des jeux sacrez encore pourroit on tirer quelque profit de ce qu'il ne porte point de fruit : car estant un très beau et très grand arbre, il n'engendre point, au moins en nostre païs, tant il est gaillard et bien dispost, ains par ceste bonne disposition emploiant et consumant toute sa nourriture à grossir et fortifier le corps, comme feroit un bon champion à se bien exerciter, il luy en demeure bien peu, et qui ne vaut gueres pour emploier en semence. Mais outre tout cela il a une proprieté qui luy est peculiere à luy seul, et qui n'advient à nul autre, que je vous vais dire : car si vous mettez dessus et le chargez de quelque pesant fardeau, il ne plie point soubs le fais, ains se courbe et se voulte à l'encontre, comme resistant à ce qui le charge et le presse. Autant en est il des combats des jeux sacrez, car ceux qui par foiblesse du corps ou lascheté de cœur leur cedent, ils les plient : mais ceux qui robustement et magnanimement supportent l'exercice, non seulement du corps, mais aussi du courage, ce sont ceux qui en sont elevez et haulsez en tout honneur.

QUESTION V.

Pourquoy est-ce que ceux qui naviguent sur le Nil, en puisent l'eau pour leur usage avant le jour.

Quelqu'un demanda la cause, pourquoy les batteliers qui naviguent sur la riviere du Nil prennent et

puisent l'eau pour leur boire, non de jour, mais de nuict. Si y en avoit qui disoient, que c'estoit pour ce qu'ils craignoient le soleil, qui en eschauffant l'eau la rend plus aisée à s'empuantir, et se corrompre : car tout ce qui est attiedi et eschauffé est tousjours plus prompt et plus disposé à mutation, et s'altere facilement par la relaxation de sa propre qualité, là où la froideur restraingnant semble conserver et contenir chasque chose en son naturel, mesmement l'eau : et qu'il soit ainsi que la froideur de l'eau ait vertu de conserver, la neige le tesmoigne, qui garde long temps la chair de se corrompre, là où la chaleur fait sortir toute chose hors de son naturel estre, mesmement le miel, car il se perd quand il bouilt, et s'il demeure crud, non seulement il se conserve, mais il aide à conserver les autres choses. A quoy font très grande foy les eaux des lacs, lesquelles sont aussi bonnes à boire l'hyver comme les autres, et l'esté deviennent fort mauvaises et maladives. Parquoy la nuict respondant à l'hyver, et le jour à l'esté, ils ont opinion que l'eau demeure plus longuement sans se tourner ny gaster quand on la prend la nuict.

A ce propos, qui de soy-mesme est assez vraysemblable, encline la raison, comme preuve non artificielle confirmant ceste observation des batteliers : car ils disent qu'ils puisent l'eau estant encore la riviere quoye et rassise, là où de jour elle devient bien tost toute trouble et terreuse, par ce que beaucoup d'hommes en prennent, beaucoup de bestes y courent çà et là, et ce qui est tel est aisé à pourrir : car tout ce qui

est meslé est plus en danger de se tourner que ce qui est simple, par ce que la mixtion et meslange fait un combat, et le combat apporte l'alteration. Or la putrefaction est une espece d'alteration : c'est pourquoy les peintres appellent les mixtions de couleurs phthoras, c'est à dire, corruptions : et le teindre, le poëte l'appelle μιῆναι, infecter : et le commun usage de parler appelle ce qui est simple et pur ἄφθαρτον καὶ ἀκήρατον. Mais principalement la terre meslée avec l'eau altere et gaste sa qualité et son naturel d'estre bonne à boire. Voilà pourquoy les eaux croupies et dormantes sont plus aisées à se corrompre, d'autant qu'elles se remplissent plus de terre, là où celles qui courent, fuyent et eschappent ceste meslange. Et pour ceste cause à bonnes enseignes a loué Hesiode,

> Vive fontaine à val tousjours coulante,
> Que rien ne trouble et ne rend turbulente.

Car ce qui n'est point corrompu est plus salubre, et n'est point corrompu ce qui est tout simple, non meslé et pur, à quoy font grande foy les diversitez et differences de la terre : car celles qui passent par terre de montagne et pierreuse sont plus fermes et plus crues que celles des marets et des plaines, d'autant qu'elles ne tirent pas quant et elles beaucoup de terre. Et la riviere du Nil coulant par païs plains, ou pour mieulx dire, estant comme un sang meslé avec la chair, en est bien doulce, et se remplit de jus qui ont une force pesante et nutritive, mais elle est ordinairement meslée et trouble, et de tant plus encore si

elle est remuée, par ce que le mouvement et agitation mesle la substance terrestre avec l'humeur, là où quand elle est reposée elle s'en va à bas, à cause de sa pesanteur. Voilà pourquoy ils puisent leur eau la nuict, joinct qu'ils previennent le soleil, lequel enléve ordinairement et corrompt ce qu'il y a de plus leger et de plus delié ès eaux.

QUESTION VI.

De ceux qui viennent tard au soupper : et parmy cela, d'où sont appellez ces mots ἀκράτισμα, ἄριστον et δεῖπνον.

Mes plus jeunes enfans estoient demourez un peu plus qu'il ne falloit au theatre, à voir et ouir les esbattemens que lon y faisoit, et estoient à ceste cause venus tard au soupper, à l'occasion dequoy ceulx de Theon se jouans à eulx les appelloient κωλυσιδείπνους, c'est à dire, empeschans le soupper : et ζοφοδορπίδας, comme qui diroit, souppans de nuict : et eulx se revenchans les appelloient reciproquement τρεχιδείπνους, c'est à dire, courans au soupper. Et y eut quelqu'un des plus aagez qui dit que c'estoit celuy qui arrivoit tard qui se devoit appeller τρεχίδειπνος, car il se haste de venir plus viste que le pas, quand il sent qu'il a demeuré à venir. A propos dequoy il allegua une plaisanterie de Battus le bouffon de Cæsar, lequel appelloit Epithymodipnos, c'est à dire, desirans soup-

per, ceulx qui y venoient tard : car, dit il, combien qu'ils eussent des affaires, ils aiment tant les bons morceaux, qu'ils n'ont pas refusé quand on les a conviez. Mais j'alleguay que Polycharmus jadis un des orateurs qui se mesloient du gouvernement à Athenes, en une sienne harengue, où il rend raison au peuple de sa maniere de vivre, met entre autres choses, « Voilà, Seigneurs Atheniens, comment j'ay vescu : mais oultre cela, jamais estant appellé à soupper je n'y vins le dernier ». Car cela semble estre fort populaire, et au contraire lon hait ceux que lon est contraint d'attendre, comme fascheux, et voulans faire des graves et des seigneurs.

Et Soclarus voulant defendre mes jeunes gens : mais Alcæus, dit il, n'appelle point Pittacus, Zophodorpidas, pour ce qu'il souppoit tard, mais pour ce qu'il n'avoit ordinairement que des petites, basses et viles personnes à soupper chez luy : car de soupper plus tost, c'estoit anciennement un reproche : et dit on que ce mot Acratisma, qui signifie desjeuner, vient de Acratia, c'est à dire intemperance. Adonc Theon prenant la parole : Il ne fault pas, dit il, adjouster foy à ceulx qui nous ramenent la façon de vivre des anciens en jeu, car ils disent qu'estans hommes laborieux, et moderez en leur vivre, ils prenoient le matin un peu de pain trempé dedans du vin dès le poinct du jour, et non autre chose, et qu'ils appelloient cela Acratisma, à cause d'Acratos, qui signifie le vin pur : et ὄψον, la viande que lon appareilloit pour le soupper

facilement entrée à ceulx qui rongnent et retranchent ainsi des parties des noms, ne plus ne moins que si c'estoient des cheveux.

QUESTION VII.

Des preceptes pythagoriques, par lesquels ils commandoient de ne recevoir point d'arondelles (1) *en sa maison, et de brouiller le lict incontinent que lon estoit levé.*

Sylla de Carthage, comme je fusse arrivé à Rome, où il y avoit bien long temps que je n'avois esté, m'envoya prier qu'il me donnast le banquet de la bien venue, comme disent les Romains, et y convia quelques autres amis non en grand nombre, et entre autres un Lucius de la Thoscane, disciple du philosophe Pythagorique Moderatus. Cestuy appercevant que nostre Philinus ne mangeoit point de chose qui eust eu vie, comme il est assez ordinaire, il se meit en propos de Pythagoras, et maintint qu'il estoit de la Thoscane non jà de par son pere, comme quelques autres ont voulu dire, mais affermant qu'il y avoit esté et né et nourry et enseigné. Ce qu'il prouvoit principalement par ces preceptes allegoriques et symboliques. Comme entre autres qu'il commandoit, que lon brouillast les draps incontinent que lon estoit levé du lict : et que lon ne laissast point la forme

(1) Hirondelles.

du cul de pot en la cendre quand on l'en ostoit, ains que lon remuast la cendre : que lon ne receust point d'arondelles en sa maison, de ne passer point (1) la balance, ne nourrir point en sa maison bestes qui eussent les ongles crochues : par ce, dit il, que toutes choses là que les Pythagoriques disent et escrivent de paroles, les Thoscans seuls l'observent de faict, et s'en gardent.

Ce que Lucius aiant dit, on en trouva estrange celuy des arondelles, de chasser de sa maison un animal innocent et humain, tout autant comme ceulx qui ont les ongles crochues, qui sont les plus cruels et les plus sanguinaires : car Lucius mesme n'approuvoit pas la solution et interpretation que les anciens luy donnoient, que cela couvertement designoit les familiers qui sont rapporteurs et detracteurs, qui parlent en l'oreille, car l'arondelle n'en tient rien du monde, bien parle elle et crie beaucoup, mais non pas plus que les pies, les perdris et les poules. Ne seroit-ce point doncques, ce dit Sylla, à cause de la fable que Progné tua ses enfans, qu'ils abominent ainsi les arondelles, à fin de nous faire de loing detester ces cas là, pour lesquels et Tereus et les femmes feirent et souffrirent choses illicites et horribles, dont jusques au jourd'huy on les appelle les oiseaux Daulides (2)? Et Gorgias le Sophiste, comme une arondelle

(1) Lisez : *par dessus les balançoires*. Voyez les Questions romaines, question 112. *C.*

(2) Daulides, du nom d'une petite ville Daulus où le cas fut commis. *Amyot.*

eust jetté de son esmeut (1) sur luy, regardant à mont; cela, dit il, n'est pas beau, Philomele, ou bien, cela est commun : car ils ne chassent pas de la maison le rossignol qui est de la mesme Tragœdie, et ne l'en bannissent pas. Tout autant, dis-je, seroit il raisonnable de l'un que de l'autre : mais considere si c'est point pour la mesme raison qu'ils ne reçoivent point les animaulx aux serres crochues, qu'ils reprennent aussi l'arondelle, d'autant qu'elle mange chair, tue et devore principalement les cigales qui sont sacrées, et musiciennes. Et puis elle vole tout contre terre pour prendre les petits animaulx, comme dit Aristote : et puis elle est seule de tous les animaulx qui sont soubs nostre toict, qui y loge sans rien payer, et y vit sans rien contribuer et apporter. Car la cicogne qui n'a ny couverture ny retraitte, ny secours aucun de nous, nous baille toutefois tribut de ce qu'elle marche seulement sur la terre, car elle va çà et là tuant les serpents et les crapaux qui sont ennemis mortels de l'homme : Et elle aiant toutes ces choses là de nous, incontinent qu'elle a achevé de nourrir ses petits s'en va que lon ne la voit plus, tant elle est ingrate et desloyale. Et, ce qui est encore plus estrange, seule de tous les animaulx domestiques elle ne s'apprivoise jamais, ny jamais ne se laisse toucher et manier à l'homme, ny n'a conversation ny communication quelconque, ny d'œuvre ny de jeu, avec luy : ce que

(1) De son ordure. Émeuter se trouve dans Marot pour éternuer

la mousche fait de peur qu'elle a d'en recevoir mal, par ce qu'on la dechasse si souvent : mais l'arondelle le faict pour ce que de sa nature elle hait l'homme, et qu'elle ne se fie point en luy, elle demeure tousjours sauvage et souspeçonneuse. S'il fault donc prendre cela, non pas de droit fil, ce que les paroles disent, mais par reflexion comme des apparitions de choses qui apparoissent en d'autres, Pythagoras nous proposant cela comme le moule et patron d'un ingrat et desloyal, il nous admoneste de ne recevoir point en nostre familiarité et amitié ceux qui pour un temps s'approchent de nous, et se retirent dessous nostre toict, ny ne leur donner point de communication de nostre maison, de l'autel domestique, et des plus sainctes obligations.

Aiant dit cela, il sembla que j'eusse donné à la compagnie asseurance de parler : car ils commancerent d'appliquer hardiment aux autres symboles des interpretations morales. Car Philinus dit, qu'ils commandoient que lon troublast la forme de la marmite qui estoit empreinte dedans la cendre, nous enseignants qu'il ne falloit laisser aucune marque ne vestige apparent de cholere, ains après qu'elle estoit esboulue et rassise, effacer toute rancune. Et la confusion des draps au sortir du lict, à aucuns sembloit n'avoir rien de caché dessous, ains seulement designoit qu'il n'estoit pas honneste que lon veist la place et la forme empreinte comme le mary avoit couché avec sa femme : mais Sylla conjecturoit, que c'estoit plus tost une dehortation et divertissement d'y cou-

cher sus jour, quand on plie dès le matin le preparatif qu'il faut pour dormir, par ce qu'il faut reposer la nuict, et le jour se lever pour travailler, et ne laisser pas au lict seulement la trace de son corps : car à rien ne sert un homme qui dort, non plus que quand il est mort. A quoy sembloit aussi que se raportoit ce que les Pythagoriens commandoient, N'aider point à ses amis à descharger un fardeau, mais bien à le charger et le mettre sus leurs espaules : comme n'approuvans aucune paresse ny aucune oysiveté.

QUESTION VIII.

Pourquoy est-ce que les Pythagoriens entre tous animaulx s'abstenoient le plus de manger des poissons.

Et pour ce que pendant que ces choses se disoient, Lucius ne les approuvant ny reprouvant, ains se tenant tout quoy, escoutoit sans mot dire, et pensoit en soy mesme, Empedocles appellant Sylla par son nom (1) : Si d'adventure l'amy Lucius s'offense et ne prent pas plaisir à ce que nous disons, il seroit temps desormais que nous nous deportissions de plus en parler, mais si cela est du precepte de leur silence, à tout le moins m'est il advis que cela se peust bien

(1) J'ai un peu changé ici l'ordre d'Amyot, qui dans toutes les éditions commence la question VIII au mot *si d'adventure*, qui est dépendant de la phrase précédente, et qui en est la suite nécessaire. Xylander, H. Étienne et le traducteur anglois n'ont pas cru qu'on pût autrement diviser ces deux questions.

dire et communiquer aux autres, pourquoy c'est qu'ils s'abstenoient principalement de manger du poisson : car on trouve cela par escript des anciens Pythagoriens, et ay parlé à quelques disciples d'Alexicrates, qui est de nostre temps, lesquels mangent bien un peu quelquefois des autres animaulx, voire et en sacrifient aussi, mais pour rien ils ne tasteroient pas seulement du poisson : non comme je croy, pour la cause que disoit Tyndares Lacedæmonien, qui estimoit que ce fust pour l'honneur qu'ils portoient au silence, à raison duquel celuy qui portoit mon nom, Empedocles, qui le premier a cessé d'enseigner Pythagoriquement, c'est à dire de

Regles donner de sagesse cachée,

appelle les poissons ellopas, comme aiant la voix attachée et enfermée au dedans : mais pour ce qu'ils estimoient que la taciturnité estoit chose singuliere et entierement divine, attendu mesmement que les dieux monstrent par œuvres et par effects, sans voix ny parole, aux sages, ce qu'ils veulent : Lucius respondit doulcement et simplement, que quant à la vraye cause, peult estre, demoureroit elle encore cachée et non divulguée : mais il n'y a rien qui empesche de tascher d'en rendre quelqu'une, où il y ait pour le moins de l'apparence et verisimilitude.

Theon le grammairien a esté le premier qui a dit, qu'il seroit bien difficile de pouvoir monstrer et prouver que Pythagoras ait esté Thoscan, mais que pour certain il avoit long temps conversé et habité avec les

sages d'Ægypte, là où il avoit approuvé, ambrassé et loüé grandement plusieurs de leurs religieuses cerimonies, mesmement celles des febves, parce que Herodote escrit, qu'ils n'en mangent ny n'en sement point, ny ne peuvent pas seulement les regarder : et quant aux poissons, nous sçavons certainement que jusques icy ils s'en abstiennent, et vivans chastement sans estre mariez, ils refuyent aussi l'usage du sel de la mer, tellement qu'ils n'en mangent ny à part ny meslé avec les autres viandes, dont on amene plusieurs occasions, les uns d'une sorte, les autres d'une autre. Mais il y en a une vraye, c'est l'inimitié qu'ils portent à la mer, comme element sauvage, estrange de nous, ou pour mieulx dire ennemy mortel de la nature humaine. Car les dieux ne se nourrissent point d'elle, comme les Stoïques estiment que les astres s'en nourrissent, ains au contraire se perd en elle le pere et le sauveur du païs de l'Ægypte, qu'ils appellent le decoulement d'Osiris, et en lamentant celuy qui naist à la main droicte, et perit à la gauche, couvertement ils donnent à entendre la fin et perdition du Nil, qui se fait en la mer, à l'occasion dequoy ils estiment, qu'il ne soit pas loisible de boire de son eau, ne qu'il y ait rien de tout ce qu'elle engendre, produit, ou nourrit, qui soit munde ny propre à l'homme, attendu qu'ils n'ont ny le respirer commun avec nous, ny pasture et nourriture approchante de la nostre, ains l'air qui nourrit et entretient tous autres animaulx, leur est à eulx mortel et pernicieux, comme s'ils estoient nez et vivans en ce monde con-

tre la nature et contre toute commodité : et ne se fault pas esbahir si pour la haine de la mer, ils tiennent les animaulx d'icelle estranges, et non idoines ne dignes d'estre meslez avec leur sang et leurs esprits, veu qu'ils ne daignent pas seulement salüer les pilotes et mariniers, quand ils les rencontrent, pource qu'ils gaignent leur vie sur la mer. Sylla loüant ce discours y adjousta des (1) Pythagoriens, que quand on faisoit sacrifice aux dieux, ils tastoient bien des primices de ce qui leur estoit immolé, mais qu'il n'y avoit poisson quelconque que lon sacrifiast ny que lon offrist aux dieux.

Après qu'ils eurent achevé, je me pris à dire : Quant à ces Ægyptiens là, dis je, il y aura plusieurs, et doctes hommes et ignorans, qui combattront contre eulx pour la defense de la mer, en reputant de combien de commoditez elle rend nostre vie plus abondante, plus heureuse et plus doulce. Mais quant à ces trefves et surseance de guerre des Pythagoriens avec les poissons, pour autant qu'ils sont estranges de nous, elle est merveilleusement impertinente et ridicule, ou, pour mieux dire, inhumaine et cruelle, attendu qu'ils rendent aux autres animaulx un guerdon (2) et recompense de leur cousinage, et de leur parenté, qui sent merveilleusement sa barbarie du Cyclops, en les tuant, consumant et mangeant. Et toutefois lon dit, que Pythagoras quelquefois achetta un traict de filé

(1) Touchant les....

(2) Un bienfait. *Guerdonneur*, bienfaiteur.

de pescheurs, et puis qu'il commanda que lon laissast aller en la mer tout ce qui estoit dedans la sienne, qui n'estoit pas un acte d'homme qui haist ou mesprisast les poissons comme ses ennemis, ou comme des estrangers, puis qu'il paya leur rançon les trouvant prisonniers, comme s'ils eussent esté ses parents et bons amis : Et pourtant l'humanité, equité et doulceur de ces gents là nous donne à penser et soupçonner tout le contraire, que ce fust plus tost pour un exercice de la justice, et une accoustumance, qu'ils pardonnoient aux animaulx de la mer, par ce que tous les autres donnent aucunement cause à l'homme de leur mal faire, là où les poissons ne nous offensent en aucune maniere, et quand bien ils en auroient la nature et la volonté, encore ne la pourroient ils pas executer.

Or peult on conjecturer par les memoires et par les sacrifices des anciens, qu'ils estimoient un cas abominable et detestable, non seulement de manger, mais aussi de tuer une beste qui ne feist point de dommage et de tort. Mais à la fin se voians reserrez, pour le grand nombre des bestes qui s'estendoient par tout : et davantage aiants eu un oracle d'Apollo en Delphes, comme lon dit, qui leur commandoit de secourir les fruicts de la terre qui perissoient, ils commancerent à les immoler aux dieux : tremblans neantmoins encore de peur et redoutants, ils appelloient cela ἔρδειν et ῥέζειν, qui signifient faire, pensans faire une grande chose que de tuer une creature qui eust vie : et jusques au jourd'huy encore gardent ils ceste

cerimonie fort religieusement, de jamais ne la massacrer qu'elle n'ait fait signe de la teste, après que lon a fait les libations et effusions de vin dessus, comme si elle le consentoit, tant ils estoient retenus et reservez à commettre tout acte d'injustice : combien que si tout le monde s'abstenoit de tuer et manger des poules et des connins (1), à fin que je ne parle point des autres bestiaux, dedans brief temps on ne pourroit ny habiter dedans les villes, ny jouïr d'aucuns fruicts de la terre.

Et pourtant la necessité aiant du commancement introduit l'usage de manger la chair, maintenant il seroit bien malaisé pour la volupté de l'oster et faire cesser : là où le genre des animaulx maritimes n'usants ny de mesme air, ny de mesme eau que nous, ny s'approchants de noz fruicts, ains estants, par maniere de dire, compris en un autre monde, et aiant ses bornes et limites propres et distinctes, lesquelles ils ne sçauroient passer, qu'incontinent il ne leur couste la vie pour la punition, ne laisse à nostre ventre occasion quelconque, ne petite ny grande, de leur courir sus : et est toute chasse, toute prise et pescherie de poisson, manifestement œuvre de gourmandise et de friandise, qui sans aucune occasion juste ne legitime trouble les mers, et descend jusques au fond des abysmes. Car on ne sçauroit appeller le rouget barbé, ληιβοτείραν, paisseur de blé, ny le scare τρυγηφάγον, mangeur de vendange, ny les mulets ou les lubins,

(1) Des lapins.

σπερμολόγους, cueille-semences, comme nous surnommons les bestes terrestres, les accusants des maulx qu'elles nous font : et ne sçaurions imputer au plus grand poisson qui soit en toute la mer, la moindre injure dont nous nous plaignons tacquinement d'un chat, ou d'une souris. Au moien dequoy se retenans, non par la crainte de la loy seule, de faire tort et injure à l'homme, mais aussi par instinct de nature, à toute chose qui ne nous fait ny desplaisir ny dommage, ils usoient moins de poisson, que de toute autre viande. Car sans injustice, toute la negotiation et entremise des hommes, en cela estant fort curieuse et superflue, monstre une grande intemperance de gourmandise et de friandise.

Parquoy Homere fait que non seulement les Grecs, estans campez sur le destroict de l'Hellespont, s'abstiennent de manger poisson, mais ny les delicats Pheaciens, ny les ribaux poursuivans de Penelopé, quoy qu'ils fussent bien dissolus, et tous habitans en des isles, ne se sont jamais servis en leurs tables de viandes venues de la mer : ny les compagnons d'Ulysses en tout ce grand et long voyage qu'ils feirent par la mer, ne jetterent oncques hameçon ne filé en mer pour pescher, tant qu'ils eurent du pain,

Sinon après qu'ils se veirent à chef
Entierement des vivres de leur nef.

Un peu au paravant qu'ils meissent les mains sur les vaches du Soleil, lors ils commancerent à pescher

des poissons, non pour friandise, mais pour nourriture necessaire,

> Avec courbez hameçons ils peschoient
> Tant leurs boyaux de la faim se trenchoient.

De maniere que par mesme necessité ils mangeoient des poissons, et tuoient les bœufs du Soleil : tellement que c'estoit partie de saincteté, non seulement entre les Ægyptiens et les Syriens, mais aussi entre les Grecs, que de s'abstenir de manger des poissons, par ce que oultre l'injustice encore abominoient ils la curiosité de telle mangeaille.

En cest endroit Nestor prenant la parole : Et quoy, dit il, ne fera lon donques point de compte de mes citoiens, non plus que des Megariens? Si m'avez vous toutefois ouy souvent dire, que les presbtres de Neptune, que nous appellons Hieramnemones, ne mangent jamais poisson. Car ce dieu là se surnomme Phytalmios, comme qui diroit nourrissant les plantes. Et les descendans de l'ancien Hellen sacrifient à Neptune Patrogenien, c'est à dire progeniteur, aiants opinion que l'homme estoit né d'une substance humide, comme les Syriens. Et c'est pourquoy ils adorent le poisson, comme estant de mesme generation et de mesme nourriture qu'eulx, philosophants en cela avec plus d'apparence et de raison, que ne fait Anaximander, lequel n'afferme pas que les hommes et les poissons aient esté nez en mesmes lieux, ains dit que les hommes ont premierement esté nez dedans les poissons

mesmes, et nourris comme les petits, et puis quand ils furent devenus suffisans de s'aider, alors ils en furent jettez dehors, et se prirent à la terre. Tout ainsi doncq comme le feu mange le bois auquel il est allumé, encore que ce soit son pere et sa mere, ainsi comme dit celuy qui a inseré les nopces de Ceyx entre les œuvres d'Hesiode : aussi Anaximander en prononceant que le poisson soit le pere et la mere des hommes, il en blasme et condamne le manger.

QUESTION IX.

S'il est possible qu'il s'engendre de nouvelles maladies.

Philon le medecin asseuroit, que la maladie de ladrerie (1) avoit esté cogneuë de bien peu de temps en ça, par ce qu'il n'y a aucun des anciens medecins qui en face mention, combien qu'ils se travaillassent à traicter de je ne sçay quelles autres menuës subtilitez difficiles à comprendre au vulgaire. Mais je luy alleguay un tesmoing de la philosophie, Athenodorus, lequel en son premier livre des maladies populaires escrit, que non seulement la ladrerie, mais aussi la rage qui fait craindre l'eau, vindrent premierement en evidence du temps d'Asclepiades. Si s'esmerveillerent tous les assistans, que ces maladies là

(1) Grec : Élephantiasis, lèpre, farcin, ladrerie. Pline (Hist. nat. XXVI, 5), dit que cette maladie, qu'il décrit avec soin, n'étoit connue en Italie que depuis le grand Pompée.

eussent lors tout nouvellement pris leur naissance et consistence en la nature : et ne trouvoient pas moins estrange d'autre costé, que si grandes et si griefves maladies eussent esté cachées et incogneues aux hommes par un si long temps, mais toutefois la plus part inclinoit plus en ceste seconde opinion, par ce qu'ils ne se pouvoient persuader que la nature en telles choses fust dedans le corps humain, comme dedans une ville amatrice et inventrice de nouvelleté.

Diogenian mesme discourut, que les passions et maladies de l'ame alloient leur grand chemin ordinaire et accoustumé, combien que la meschanceté soit fort copieuse en toutes sortes, et fort audacieuse à tout entreprendre, et que l'ame soit en son liberal arbitre et maistresse de se pouvoir tourner et changer facilement si bon luy semble, et a son desordre quelque chose d'ordonné, gardant les bornes de ses passions, comme fait la mer de ses flots et de ses flux et reflux, de maniere qu'elle ne produit aucune espece nouvelle de vice, ne qui ait esté incogneuë aux anciens, et dont ils n'aient point escrit : et bien qu'il y ait plusieurs differences de cupiditez, infinis mouvemens de peur, et tant d'especes de douleur, et de formes de volupté, que lon auroit bien à faire à les compter, neantmoins il n'y en a pas une qui soit venue en estre depuis hier et devant-hier, ains y sont de toute ancienneté (1) : et n'y a homme qui

(1) Le texte grec a conservé la forme des vers de l'Antigone de Sophocle (vers 462), d'où cette pensée est tirée. Le poëte tragique y fait dire à Antigone que les décrets de la nature sont im-

sçeust dire, depuis quel temps, et d'où est venue une nouvelle maladie au corps, ny une moderne passion, mesmement qu'il n'a pas chez soy ny en soy le principe de mouvement, comme a l'ame, ains est attaché de communes causes à la nature universelle, et composé d'une temperature dont l'infinie varieté vague neantmoins dedans le pourpris de certaines bornes comme feroit un vaisseau qui flotteroit et bransleroit tousjours dedans un circuit renfermé. Car l'establissement d'une maladie ne peut estre sans cause, introduisant au monde irregulierement et contre toute loy de nature, une production et puissance procedant de ce qui n'est point. Or est il impossible de trouver une nouvelle cause, car il n'y a point de nouvel air, il n'y a point d'eau estrangere, ny de peregrine nourriture, dont noz predecesseurs n'aient jamais gousté, qui de quelque monde nouveau, ou bien d'aucuns entremondes soit en noz jours tout freschement icy decoulée. Car nous sommes malades des mesmes choses dont nous vivons : et n'y a point de propres et peculieres semences de maladies, ains les corruptions d'icelles choses dont nous vivons, envers nous, et les fautes et erreurs que nous commettons envers elles troublent nostre nature : et ces troubles et tumultes là, ont des differences eternelles, lesquelles prennent souvent de nouveaux noms, mais les noms sont de l'institution et usage

muables et éternels, *et qu'ils ne sont point venus en estre depuis hier et devant hier*..... C'est ce que Plutarque applique fort improprement aux maladies.

des hommes, et les passions en soy sont de la nature : ainsi celles là qui sont finies, estans diversifiées par ceux cy qui sont infinis, c'est cela qui nous a deceus et abusez. Et comme il est impossible qu'il se commette à l'improuveu soudainement quelque nouveau barbarisme ou incongruité ès parties d'oraison à part, ou bien en la liaison d'icelles ensemble : aussi les temperatures des corps humains ont leurs fourvoyemens et leurs transgressions certaines et determinées, estant compris en nombre certain tout ce qui est selon et contre nature. C'est ce qu'ont voulu signifier les ingenieux inventeurs et compositeurs des fables, qui disent que lors que les geans feirent la guerre aux dieux, il nasquit des animaux fort estranges et monstrueux, estant la lune desvoyée, et se levant d'autre costé que dont elle avoit accoustumé : et ceux cy veulent que la nature produise des maladies nouvelles, comme des monstres, sans inventer cause quelconque ny vraysemblable ny incroyable d'un tel desbauchement, ains prononçans et affermans que le plus ou moins d'aucunes maladies en soient des nouveautez et diversitez : en quoy ils font mal, mon bon amy Philon. Car la tension et augmentation adjouste bien nombre et grandeur, mais pour cela elle ne transporte point le subject hors du premier genre : comme je pense que ceste Elephantie, lepre ou ladrerie, n'est qu'une vehemence de galle, et la rage craignant l'eau, une augmentation des passions d'estomach et de melancholie. Et m'esmerveille comment nous avons oublié que Homere

mesme ne l'a point ignoré : car il est certain qu'il a appellé le chien λυσσητῆρα, à cause de cest accident là de la rage, à laquelle il est subject, dont on dit que les hommes qui enragent, ont le mal de Lyssé (1).

Diogenian aiant ainsi parlé, Philon mesme luy respondit un peu en refutant ses raisons, et me pria de secourir les anciens medecins que lon condamnoit ainsi d'ignorance ou de nonchalance des choses principales, s'il est vray que ces maladies là ne soient pas plus recentes et plus modernes que leur aage. Premierement doncques il semble que Diogenian n'ait pas bien supposé, que les tensions et relaxations, augmentations et diminutions ne facent point de differences, et ne transportent point les subjects hors de leurs genres. Car par ce moien il faudra doncques dire, que le vin ne soit point different du vinaigre, ny l'amertume de l'astriction (2), ny le froment de l'yvraye, ny la mente sauvage de la cultivée. Et toutefois ce sont toutes sorties et mutations de leurs qualitez, aux unes relaxations et affoiblissemens, quand elles se passent : et aux autres tensions et roidissemens, quand elles se renforcent, et prennent vigueur. Où il faudra que nous dissions que le vent clair et blanc, ne differe point de la flamme, ny la flamme de la lueur, ny la gelée de la rosée, ny la gresle de la pluye, ains que toutes ces choses ne sont que roidissemens et renforcemens : et par consequent faudra aussi dire, que la cecité et aveuglement ne differera

(1) De rage. (2) Aigreur.

en rien de la veuë basse et ternie, ne le baillement de la nausée de la maladie cholere, et qu'elles ne sont distantes que du plus et du moins : et toutefois encore ne feroit cela rien à propos contre ce qui est dit : car s'ils confessent que ceste tension et augmentation de vehemence soit venue premierement en ce temps, estant la nouveauté en la quantité, non en la qualité, l'absurdité estrange demourera tousjours. Et puis Sophocles aiant bien dit touchant les choses que lon mescroit estre de present, parce qu'elles n'ont pas esté par le passé,

Tous cas jadis ensemblément
Advindrent du commancement :

il semble aussi qu'il y ait raison de dire, que n'estant pas le cours ouvert, comme la barriere levée, les maladies ne coururent pas toutes ensemble pour sortir en estre, mais que l'une venant tousjours après l'autre, queuë à queuë, chascune a pris sa premiere naissance en quelque temps.

Bien pourroit on, dis-je, par conjecture estimer, que les unes sont venues de faute et d'indigence, comme celles que nous engendre la chaleur, quand elle nous donne, ou la froidure, et que ce ont esté les premiers : et que les repletions, les delicatesses et les voluptez sont venues puis après avec oysiveté et paresse, qui pour l'abondance de vivre, ont fait beaucoup et de mauvaises superfluitez, dont sont procedées plusieurs diverses sortes de maladies, les meslanges et entrelasseures desquelles, les unes avec les

autres, amenent tousjours quelque chose de nouveau. Car ce qui est selon nature est ordonné et determiné, par ce que nature n'est autre chose que l'ordre, ou bien l'effect de l'ordre : mais le desordre, comme le sable de Pindare, ne se peut comprendre en nombre certain, et ce qui est contre nature est incontinent indeterminé et infiny. Car dire verité ne se peut qu'en une sorte, et de mentir, les affaires nous en donnent moien en infinies sortes, et les accords, consonances et convenances, ont leurs raisons certaines, mais les erreurs que les hommes font en la lyre, au chant, et en la danse, on ne les sçauroit comprendre, combien que Phrynichus poëte tragicque die de soy mesme,

J'ai de baller des sortes differentes,
Autant que fait de vagues violentes,
En la marine agitée, lever
Toute une nuict perilleuse d'hyver.

Et Chrysippus escrit, que les diverses complications (1) et entrelasseures de dix propositions seulement, surmontent le nombre d'un million : mais Hipparchus l'en reprent, et prouve que l'affirmative monte cent quarante et neuf mille, et la negative des mesmes propositions, trois cents dix mille, neuf cents cinquante et deux. Et Xenocrates a asseuré que le nombre des syllabes que font les lettres joinctes et meslées ensemble, monte à la somme de cent millions

(1) Combinaisons.

et deux cens mille (1). Pourquoy doncques trouvera lon estrange que le corps aiant en soy tant de diverses facultez, et acquerant encor tous les jours, par ce qu'il boit et qu'il mange, tant de differentes qualitez, attendu mesmement qu'il use et de mouvemens et de mutations qui n'ont ny temps ny ordre tousjours un et certain. Si les complications et entrelasseures de tant de choses ensemble apportent de nouvelles, et inusitées sortes de maladies, comme Thucydides escrit que fut la pestilence à Athenes, conjecturant que ce n'estoit pas maladie ordinaire en ces païs, par ce que les bestes de proye qui mangent chair, ne vouloient pas toucher aux corps qui en estoient morts. Et ceux qui furent malades à l'entour de la mer rouge, ainsi comme Agatharchides escrit, eurent des accidens estranges, que personne n'avoit jamais ne leus ne veus : et entre autres, qu'il leur sortoit de petits serpenteaux, qui leur mangeoient le gras des jambes, et les souris des bras. Et quand on leur cuidoit toucher, ils rentroient au dedans, et s'enveloppans parmy les muscles engendroient des bosses et apostumes qui faisoient des douleurs intolerables : cest inconvenient n'avoit jamais esté veu devant, et jamais n'a esté reveu depuis, ny à d'autres qu'à ceux là, comme plusieurs autres accidents.

(1) Les algébristes modernes ont poussé très loin la doctrine des combinaisons. On est étonné du nombre des combinaisons possibles des 24 lettres de l'alphabet. Voici celui que Prestet a démontré dans son algèbre, 1,391,721,658,311,264,960,263,919,398,102,100. Voyez *the universal Dictionary of arts and sciences*, *by Harris*.

Car il y a eu homme qui aiant esté bien longuement travaillé d'une retention d'urine, jetta à la fin par la verge un festu d'orge avec ses neuds (1): et nous sçavons que un nostre amy et hoste, jeune adolescent, rendit avec grande quantité de semence une petite bestiole veluë, qui avec plusieurs pieds marchoit bien vistement : Et Aristote escrit que la nourrice d'un Timon en la Cilicie se retiroit à part deux moys durant, tous les ans, sans boire ny manger, ny donner autre apparence de vie, sinon qu'elle respiroit. Et certes il est escript ès livres Meloniens (2), qu'un certain signe de ceux qui ont le foye gasté est, quand ils espient diligemment par la maison les souris domestiques, et qu'ils courent après, ce qui ne se voit maintenant nulle part. Et pourtant ne nous esmerveillons point, si nous voions venir en estre quelque chose qui paravant n'ait point esté, ny aussi s'il vient puis après à defaillir. Car la cause en est la nature des corps, qui prennent tantost une et tantost une autre temperature : et si Diogenian nous veut introduire un air nouveau, une eau peregrine, lais-

(1) Un bourgeois de Mons ayant été taillé, on lui trouva une pierre oblongue faite comme une grappe, et qui avoit pour base un épi de blé incrusté de la matière pierreuse : il avoit pénétré dans la vessie, parceque le malade s'étoit trouvé un jour si cruellement tourmenté de la gravelle, qu'il avoit essayé de se sonder avec un épi de blé, qu'il n'avoit pu ensuite retirer de l'urètre, où il s'étoit perdu. Histoire de l'Académie des Sciences, t. IV, p. 190, édit. in-12. Amsterdam, Schreuder, 1762.

(2) Lisez : Menoniens. Voyez au sujet de cet ouvrage et de son auteur Reines. Vari. Lect. I, 10, Reiske.

sons les là, combien que nous sçavons bien que les sectateurs de Democritus disent et escrivent, que des mondes qui perissent hors de cestui cy, et des corps estranges qui de celle infinité de mondes influent en cestui cy, bien souvent il naist des principes de pestilences et d'accidents extraordinaires. Laissons aussi les particulieres corruptions qui adviennent en divers païs, ou par tremblemens de terre, ou par ardeurs et seicheresses excessives, ou par pluies extraordinaires, desquelles causes il est force et que les vents, et que les rivieres et ruisseaux se resentent, attendu qu'ils naissent de la terre, qu'ils en deviennent malades et s'en alterent.

Mais il ne faut pas omettre les alterations et changemens qui adviennent en noz corps des choses que nous mangeons et beuvons, et du reste du traictement de la personne : car plusieurs choses, dont les anciens n'ont jamais tasté ne gousté, sont maintenant en delices, estimées très savoureuses, comme le breuvage du miel et de vin, et la sommade. Quant à la cervelle, on dit qu'ils ne la nommoient pas seulement, ains la jettoient, aiant en horreur de l'ouir nommer seulement (1). Et quant au concombre, au melon, au citron et au poivre, je cognois encore

(1) Il y a ici une lacune, comme l'observe Xylander. Mais on peut aisément rétablir le texte en son entier, d'après Eusthatius qui cite ce passage dans ses commentaires sur l'Iliade. On lira donc : les anciens ne mangeoient point de cervelle, ils la rejetoient et en avoient horreur : d'où est venu une espèce de pro-

beaucoup de vieilles gens qui n'en sçauroient gouster. Parquoy il est croyable que noz corps reçoivent un estrange changement, et alterent leur temperature, acquerans peu à peu une qualité toute autre, et une superfluité d'excremens toute différente qu'au paravant. Et si est encore à croire, que la mutation de l'ordre des viandes y fait beaucoup : car les froides tables que l'on appelloit au paravant d'huytres, de herissons de mer, d'œufs durs, de salades et herbages cruds, estans comme des pietons dispos et legers, que lon a transferez de la queuë à la teste de l'armée, ont maintenant le premier lieu, là où elles souloient anciennement avoir le dernier.

Aussi fait grande diversité ce que nous appellons Propoma, comme qui diroit, l'avant boire : car les anciens ne beuvoient pas seulement de l'eau devant que de manger (1) : et maintenant à jeun avant que manger, estans presque yvres, après qu'ils ont bien trempé leurs corps, ils commancent alors à manger, et leur estomach bouillant desjà, ils y fourrent toutes choses incisives et aigues pour irriter et provocquer l'appetit, et puis s'emplissent encore d'autres viandes.

Mais il n'y a rien qui ait eu plus de pouvoir d'apporter mutation, et engendrer des nouvelles mala-

verbe, par lequel, sous la dénomination de cervelle, on désignoit un homme ou une chose dont on ne faisoit pas de cas.

(1) L'usage de boire le matin de l'eau à jeun, pour balayer, pour ainsi dire, les restes de la digestion de la veille, est recommandé par tout ce qu'il y a eu de médecins habiles.

dies, que tant de façons que lon donne à la chair de nostre corps ès baings, car on l'amollist premierement et la fond on, comme le fer au feu, et puis on luy donne la trempe avec l'eau froide.

Là Phlegeton et Acheron ardents
De rouge feu se coulent au dedans.

Il me semble que si quelqu'un de ceux qui ont vescu un peu devant nous, voyoit la porte ouverte de noz estuves, il pourroit dire cela (1). Là où les anciens usoient d'estuves si temperées et si doulces, que le roy Alexandre aiant la fiebvre couchoit et dormoit dedans, et les femmes des Gaulois y portans les pleins pots de boulie, là mangeoient avec leurs enfans qui se lavoient quant et elles. Mais maintenant il semble que ceux qui sont dedans les estuves soient aux gros sanglots, tant ils halettent et palpitent, comme ceux qui estouffent : et l'air que lon y respire estant meslé de feu et d'humidité, ne laisse pas un endroit du corps à repos, ains croulle, secouë, et remuë de son lieu jusques à la moindre parcelle, tant que nous venions à les esteindre ainsi enflammez et brouillans (2). Il n'est doncques point besoing, Diogenian, de causes peregrines venants de dehors, ny des entremondes, ains, sans aller plus loing que nous mesmes, le

(1) Ce vers d'Homère, Odys. X, 513 : il faut le traduire autrement qu'Amyot, pour conserver le sens du poëte, qui dit seulement que le brûlant Phlégéton réunit ses eaux à l'Achéron.

(2) Voyez sur les bains le Traité de la Santé, t. XVII, dans les Morales.

changement de la façon de vivre est suffisante cause pour pouvoir et engendrer et faire cesser en nous des maladies.

QUESTION X.

Pourquoy est-ce que lon ne croit point aux songes de l'automne.

Florus s'estant mis sur les problemes et questions naturelles d'Aristote, que lon avoit portées pour passer le temps aux Thermopyles, se remplit luy mesme de plusieurs doubtes, et en remplit encore les autres, comme font ordinairement les hommes studieux, rendans en cela tesmoignage à Aristote qui dit, que le beaucoup sçavoir apporte beaucoup d'occasions de douter. Si nous donnoient les autres questions agreable passetemps et entretien en nous promenant sur jour, mais ce que lon dit des songes, qu'ils sont plus mal asseurez et incertains principalement ès mois que les feuilles tombent des arbres, Phavorinus aiant vacqué le reste du jour à autres lettres, le remeit sus après soupper : si sembloit à tes familiers, qui sont mes enfans, qu'Aristote avoit suffisamment solu la question, et pensoient qu'il n'en falloit rien enquerir ne dire davantage, sinon en attribuer, comme il fait, la cause aux fruicts nouveaux : car estans encore frais en leur vigueur ils engendrent en noz corps beaucoup de vents et de brouillemens : car il n'est pas vraysemblable que le vin seul brouille et se courrouce, ny que l'huile estant frais faitte face du bruit

en bruslant dedans les lampes, faisant la chaleur evaporer ce qu'il y a de ventosité, ains nous voyons que et les bleds, et les fruicts des arbres nouveaux, sont enflez et tenduz, jusques à ce qu'ils aient exhalé tout ce qu'il y a de crud, et de flatueux en eux. Or qu'il y ait des viandes qui facent songer, et qui engendrent des visions turbulentes en dormant, on en allegue le tesmoignage des febves, et la teste du poulpe, desquelles viandes on commande de s'abstenir à ceulx qui veulent deviner les choses à advenir par leurs songes.

Or estoit Phavorinus merveilleusement grand amateur d'Aristote, et attribuoit à l'eschole peripatetique ceste louange, que leur doctrine estoit plus vraysemblable que de nuls autres philosophes : mais lors il tira un ancien propos de Democritus hors de la fumée, dont il estoit tout obscurcy, pour le fourbir et esclarcir. Supposant ceste vulgaire opinion que dit Democritus, que les images se profondent dedans noz corps à travers les pores, et que revenans du fond elles nous causent les visions que nous avons en dormant, et qu'elles viennent de tous costez, sortans des utensiles, des habillemens, des plantes, mais principalement des animaux, à cause qu'ils se meuvent beaucoup, et ont de la chaleur, aians non seulement les similitudes et formes empraintes des corps, comme Epicurus pense, qui suit jusques icy l'opinion de Democritus (1) et puis la laisse là, mais aussi

(1) Il a déja été question de cette opinion de Démocrite. Cet

tirans après soy les apparences des mouvemens de l'ame, et des conseils, des mœurs, et des passions, et que entrans avec cela elles parlent comme si c'estoient choses animées, et distinctement apportent à ceux qui les reçoivent, les opinions, les paroles, les discours, les affections de ceux qui les transmettent, quand en entrant elles retienent encores les figures bien expresses et non confuses, ce qu'elles font quand leur cours et cheminement se fait viste par l'air bien uny, sans trouver empeschement quelconque. Or l'air de l'automne, auquel les arbres perdent leurs feuilles, aiant beaucoup d'inegalitez et aspretez, divertit et destourne en plusieurs pars les images, et rend leur evidence foible et fuyante, estant obscurcie par la tardité et demeure de leur cheminement : comme au contraire quand elles saultent hors des choses qui en sont grosses, et qui bruslent d'ardeur de les enfanter, qu'elles sont beaucoup, et passans vistement leur chemin, elles rendent alors les apparences toutes fraisches et fort signifiantes.

Et puis jettant son regard sur Autobulus, et se prenant à rire : il me semble, dit-il, que je vous voy appareiller de combattre les umbres de ces images içy, et passans l'attouchement de la main sur une vieille opinion, comme sur une peinture, vous y pen-

endroit-ci de Plutarque la développe parfaitement. Voyez page 255. Non seulement Démocrite croyoit voir en l'air des images sensibes de tout ce qui tombe sous nos sens, mais encore des images même sensibles des passions et affections de l'ame.

sez faire quelque chose (1). Ne faittes point le fin avec nous, ce respondit adoncq Autobulus : car nous sçavons bien que vous tenez et approuvez l'opinion d'Aristote, mais pour luy donner lustre, vous luy comparez celle de Democritus, pour luy servir d'umbre et de feuille. Nous renverserons doncq celle là, et combattrons ceste cy qui accuse les nouveaux fruits, et blasme ce que nous aimons tant, sans propos : car et l'esté et l'automne porteront tesmoignage, que lors que nous mangeons les fruits les plus frais, et aiant plus belle cotte (2), comme dit Antimachus, c'est lors que nous avons les songes moins trompeurs et moins menteurs. Mais ces mois là qui font tomber les feuilles des arbres, estans assis et logez aux fauxbours de l'hyver, ont desjà reduits les grains et les fruits des arbres à leur parfaitte concoction, et rendus flestriz, ridez, gresles, et aians perdu tout ce qu'il y avoit de violent et de furieux. Et quant au vin nouveau, ceux qui le boivent le plus recent, c'est ordinairement au mois de febvrier (3) après l'hyver, et ce jour là auquel on commance, nous autres en nostre païs l'appellons, le jour de la bonne fortune : et les

(1) Grec : vous vous proposez de rendre avec de nouvelles couleurs toute leur fraîcheur à des traits surannés.

(2) Grec : Et étant plus succulents. Le mot *cottir* ne se dit plus actuellement que parmi le peuple, pour désigner les fruits meurtris. Une pomme *cottie*.

(3) Les autres suyvans Theodorus Gaza lisent, au mois de novembre, devant l'hyver. *Amyot.* Grec : Anthestérion. Voyez les Observations sur le t. III, p. 483.

Atheniens l'appellent Pithœgia, pour ce que lon y ouvre les tonneaux. Mais quant au moust qui bouilt encore, nous voions que jusques aux manœuvres mesmes craignent d'en boire.

Cessans doncq de calomnier les dons des dieux, prenons un autre chemin, auquel nous conduit le nom mesme de la saison, et des songes venteux et trompeurs : car la saison (1) s'appelle φυλλοχόος, à cause que les feuilles des arbres tombent pour la froideur et seicheresse du temps, si ce n'est de quelque arbre qui soit de temperature chaulde et grasse, comme l'olivier, le laurier, et la palme, ou bien humide, comme le lierre, et le meurthe : car à ceux là leur temperature leur sert, et aux autres non, par ce que ceste proprieté collante et retenante ne leur demeure pas estant leur humidité naturelle ou gelée de froid, ou deseichée, pour ce qu'elle est foible, et qu'il y en a peu : le florir doncques et le croistre et verdoyer aux plantes, et encore plus aux animaux, vient de l'humidité et de la chaleur, et au contraire la froideur et la seicheresse leur sont mortelles. Voilà pourquoy Homere appelle de bonne grace les hommes verds et gaillards διεροὺς, c'est à dire humides, et se resjouir ἰαίνεσθαι comme qui diroit, s'humecter et arroser : et au contraire, ce qui est espouventable et douloureux, ῥιγεδανὸν, et κρυερὸν, comme qui diroit, roide et transsi de froid, et un corps mort et seiché comme une mommie s'appelle ἀλίβας, sans humeur, et

(1) L'automne.

σκιλιτὸς une anatomie seichée au soleil ou à la fumée, qui sont tous mots tendans à injurier et diffamer la seicheresse. Davantage le sang, qui est la principale force et vertu qui soit en nous, est ensemble et chaud et humide, et la vieillesse est defectueuse de l'un et de l'autre. Or semble il que l'automne soit comme la vieillesse de l'année achevant sa revolution : car l'humidité n'est pas encore venue, et la chaleur s'en est desjà allée, ou n'est plus forte, et qui est un signe de froideur et de seicheresse, il rend les corps enclins et disposez aux maladies. Or est il necessaire que l'ame compatisse et se sente des indispositions du corps, et que les esprits estans figez et engrossis, la vertu divinatrice s'offusque et se ternisse, ne plus ne moins qu'un mirouer qui est tout espris de brouillas : voilà pourquoy il ne rend et ne renvoye rien qui soit bien exprimé ne bien apparent, d'autant qu'il est mal poly et ridé, non reluysant et lissé.

SOMMAIRES

DU NEUVIEME LIVRE.

Question I. Des vers qui ont esté autrefois opportunément ou importunément escriez.

Question II et III. Pour quelle cause a esté A mise la premiere des lettres : et en quelle proportion a esté composé le nombre des voyelles et demy-voyelles.

Question IV. Quelle main de Vénus bleça Diomedes.

Question V. Pourquoy est-ce que Platon dit, que l'ame d'Ajax estoit venue la vingtiesme au sort.

Question VI. Que signifie la fable, en laquelle on feint que Neptune fut vaincu : et pourquoy les Athéniens effacent et ostent le deuxiesme jour du mois d'aoust.

Question VII. Pourquoy est-ce que les accords sont divisez et distribuez en trois.

Question VIII. En quoy different les intervalles mélodieux et accordants.

Question IX. Quelle est la cause qui fait l'accord, et pourquoy est-ce que quand on touche ensemble deux cordes accordées, la mélodie est au bas.

Question X. Pourquoy est-ce que les revolutions du soleil et de la lune, estants égales en nombre, neantmoins on voit que la lune eclipse plus souvent que ne fait le soleil.

Question XI. Que nous ne demourons pas tousjours mesmes et uns, d'autant que notre substance coule tousjours.

Question XII. Lequel est plus vraisemblable, que les estoilles soient en nombre pair.

Question XIII. Une question de loix contraires tirée du troisieme de l'Iliade d'Homere.

Question XIV. Du nombre des Muses, ce qui s'en dit non vulgairement.

Question XV. Qu'il y a trois parties au bal, mouvement, geste, et monstre : et que c'est que chascune d'icelles parties : et ce qu'il y a de commun entre l'art de la poësie et celle de baller.

LIVRE NEUVIEME.

QUESTION PREMIERE.

Des vers qui ont esté autrefois opportunément ou importunément escriez (1).

Ce neufieme livre des propos de table, Sossius Senecion, contient les propos qui furent tenus à Athenes en la feste et solemnité des Muses, par ce que le nombre novenaire convient et est fort bienseant aux Muses : et si le nombre des questions surmonte la dizaine ordinaire des autres livres, il ne s'en fault point esbahir, par ce qu'il falloit rendre aux Muses tout ce qui appartient aux Muses sans leur rien oster ny retenir, non plus qu'aux choses sacrées, attendu que nous leur devons plus de choses et de plus belles, que celles là. Ammonius estant capitaine de la ville d'Athenes (2), en faveur de Diogenianus (3) voulut sçavoir comment profitoient les jeunes hommes qui estudioient aux lettres, en la geometrie, en la rheto-

(1) Bien ou mal appliqués.

(2) Lisez : « fut avec Diogenianus chargé d'examiner et de faire « concourir ensemble les jeunes hommes qui étudioient », etc. *C.*

(3) *En faveur de Diogenianus*, c'est-à-dire POUR RENDRE UN HOMMAGE PUBLIC AUX SOINS DE DIOGENIANUS POUR L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE. Chose sacrée et précieuse dans tous les états bien administrés.

rique, et en la musique : (1) et pour ce faire, il convia à soupper les plus fameux regents et maistres qui fussent en la ville. Il y avoit encore plusieurs autres gents doctes et studieux, et presque tous ses familiers et amis. Or Achilles ès jeux des funerailles de Patroclus ne convia à soupper avec luy que seulement ceux qui avoient combattu teste à teste à oultrance, voulant, ainsi comme lon dit, que si les armes d'aventure les avoient allumez de cholere, ou d'appetit de vengeance l'un encontre de l'autre, qu'ils la deposassent et quittassent en buvant et mangeant à mesme table ensemble. Mais il advint lors tout le contraire à Ammonius, car la jalousie, contention et emulation de ces regents s'eschauffa davantage quand ils eurent bien beu, et desjà commançoient à s'entrearguer et defier les uns les autres sans ordre ny jugement : parquoy il commanda premierement au musicien Eraton de chanter sur la lyre. Si commança son chant par ces vers,

Il n'y a doncq pas une seule sorte
De quereller (2).

Et fut loüé d'avoir sceu bien à propos accommoder et appliquer les paroles de son chant à ce qui se presentoit.

Et puis il meit en avant ce subject et argument de deviser des vers opportunément proferez, disant que

(1) Lisez : « et il convia ensuite à souper ceux des maîtres qui « s'étoient le plus distingués. » *C.*

(2) Hesiod. *Opera et Dies*, 11.

cela non seulement avoit bonne grace, mais aussi quelquefois apportoit grande utilité. Si fut incontinent en la bouche d'un chascun, le poëte qui aux nopces du roy Ptolomeus, lequel espousoit sa propre sœur, et estoit estimé faire en cela un acte estrange et illicite, commança son chant par ces vers,

Lors Jupiter deité souveraine,
Manda Juno sa femme et sœur germaine.

Et celuy qui s'appareillant pour chanter après soupper devant le roy Demetrius, comme le roy luy eust envoyé son fils Philippus, qui estoit encore un petit enfant, adjousta sur le champ,

Nourry le moy ce fils en discipline
Qui d'Hercules et de moy soit bien digne.

Et Anaxarchus, comme Alexandre en un soupper luy jettast des pommes, en se levant de table dit ce vers,

Un dieu sera par un homme blecé (1).

Et un très gentil enfant de Corinthe, estant mené prisonnier entre les autres, quand la ville fut prise, comme Mummius pour esprouver ceulx qui estoient de libre condition les feist escrire, il escrivit ces vers,

O bien heureux et trois et quatre fois,
Ceulx qui sont morts cy devant des Grejois (2).

(1) Anaxarque renvoya les pommes à Alexandre en prononçant ce vers.

(2) Odys. V, 306. Gréjois, Grecs.

On dit qu'il feit si grand'pitié à Mummius, qu'il s'en prit à pleurer, et qu'il remeit pour l'amour de luy en liberté tous ceux qui estoient de sa parenté. Aussi feit on mention de la femme d'un Theodorus joüeur de tragædies, laquelle estant le jour prochain qu'ils devoient faire à l'envy à qui gaigneroit le pris, ne le voulut pas recevoir à coucher avec elle : mais comme il fut retourné du theatre où il avoit gaigné et emporté le pris, elle le baisa, et luy dit ce vers,

D'Agamemnon le noble fils, il t'est
Ores permis faire ce qu'il te plaist.

Aussi y en eut il qui en alleguerent plusieurs autres importunément proferez (1), et qu'il estoit bon de sçavoir comment pour s'en garder, comme de Pompée le grand, après qu'il fut de retour de sa grande expedition, le maistre qui monstroit à sa fille, luy voulant faire voir comment elle avoit profité, aiant fait apporter un livre pour la faire lire, luy ouvrit en un tel endroit,

Tu es venu sain et sauf de la guerre,
Que pleust à dieu qu'on t'y eust mis en terre.

Et comme une nouvelle incertaine sans auteur eust esté apportée à Cassius Longinus, que son fils estoit mort en païs estrange, n'en pouvant sçavoir la verité, ny aussi en oster la suspicion de sa fantasie, il y eut un senateur desjà homme d'aage, qui le venant

(1) Cités mal à propos.

visiter, luy dit, ne mespriseras tu point, Longinus, ce vain bruit de ville incertain, et ceste nouvelle qui a esté semée par quelque homme malin? Comme si tu ne sçavois pas bien, et que tu n'eusses pas leu ceste sentence,

Jamais en vain publique renommée,
Ne se trouva avoir esté semée (1).

Et celuy qui en l'isle de Rhodes en plein theatre à un grammairien qui luy demandoit un carme, pour là dessus faire monstre de son sçavoir devant le peuple, bailla cestuy cy,

Va t'en dehors ceste isle vistement,
Va des vivans le pire garniment.

Et ne sçait on s'il le feit de propos deliberé, pour faire injure à ce pauvre grammairien, ou si ce fut envis qu'il rencontra à propos. Tant y a que ce devis appaisa gentilment et dextrement le tumulte.

QUESTION II ET III.

Pour quelle cause a esté A *mise la premiere des lettres : et, en quelle proportion a esté composé le nombre des voyelles et demy-voyelles.*

Estant la coustume à Athenes durant les festes des Muses, que lon portoit par la ville des sorts, et que

(1) Hesiod. *Opera et Dies*, 761.

ceux qui se rencontroient tiroient au sort, à qui demanderoit le premier quelque question de lettres à son compagnon. Ammonius craignant que gents de mesme profession se rencontrassent ensemble, ordonna que sans tirer au sort, le geometrien proposeroit une question au grammairien, et le rhetoricien au musicien, et reciproquement aussi qu'ils respondroient. Parquoy Hermias le geometrien, proposa à Protogenes le grammairien, qu'il luy dist la cause pour laquelle A estoit mise la premiere de toutes les lettres. Il luy rendit la cause qui se dit par les escholes, car il est certain qu'à très juste tiltre les voyelles precedent toutes les muettes et demy-voyelles, et entre icelles y en aiant aucunes longues, les autres breves, les autres ambiguës, et de deux temps que lon appelle, ces dernieres à bon droit doivent estre jugées de plus grande dignité et puissance, et entre elles doit avoir et tenir le rang de capitaine celle qui va tousjours devant, et jamais derriere les deux autres, comme est alpha, laquelle ne veult jamais seconder iota, ny aller après ipsilon, de maniere que des deux il s'en face une syllabe, ains comme s'en courrouçant et s'ostant de là, elle veult avoir sa propre place : et au contraire mettez la avec laquelle vous voudrez des deux autres, prouveu qu'elle aille devant, elle s'accordera et fera des syllabes comme nous voions en ces mots, ἄυριον, et αὐλεῖν, et en ces autres Αἴας et αἰδεῖσθαι, et innumerables autres tels, ainsi va elle devant toutes les autres, et l'emporte, comme font ceux qui combattent à toutes les cinq sortes de jeux sacrez

devant les communes, par ce qu'elle est voyelle devant les autres voyelles, par ce qu'elle est de deux temps, et devant celles de deux temps, par ce qu'elle marche tousjours la premiere, et jamais ne va après ny ne suit les autres.

Quand Protogenes eut achevé, Ammonius m'appella et me dit, ne veulx tu point secourir Cadmus, toy qui es Bœotien? car on dit qu'il meit Alpha la premiere, devant toutes les autres, par ce que Alpha en langage Phenicien signifie un bœuf, qu'il reputoit non le second, ny le troisieme, comme fait Hesiode, mais le premier entre les meubles necessaires à l'homme. Non pas moy, dis je, car je suis plus tenu de secourir plus tost mon grand pere, si je puis, que non pas celuy de Bacchus : Car Lamprias mon grand pere disoit, que la premiere voix distincte et articulée que l'homme prononce c'est par la puissance de l'alpha: car le vent et l'esprit qui sort de la bouche se forme principalement par le mouvement des levres, lesquels estans ouverts, de la simple ouverture il en sort ce premier son là, qui est le plus simple de tous, et qui a le moins de besoing de manufacture, n'appellant pas mesme la langue à son secours, ny ne l'attendant pas, ains sort dehors, elle demourant immobile en sa place. Aussi est-ce la premiere voix que les petits enfans jettent, et appelle lon ἀΐειν qui signifie ouïr quelque voix, pour ce que tousjours s'entend celle voix, et plusieurs autres semblables dictions, comme ᾄδειν, αὐλεῖν, ἀλαλάζειν, et croy aussi que αἴρειν et ἀνοίγειν non sans cause ont ainsi esté nommez de

l'entrebaillure et ouverture des levres, par laquelle ce son là en sort : et pourtant tous les noms des autres lettres muettes se servent de l'alpha, comme d'une lumiere pour esclairer leur aveuglement, excepté une. Car il n'y a que le pi où la puissance de ce son là ne soit employée : car quant au phi et au chi, l'un est le cappa mué en aspre son, et l'autre le pi.

A quoy Hermias respondit qu'il approuvoit l'une et l'autre raison. Et que ne nous dis tu doncques, s'il y a quelque raison et proportion du nombre des lettres? comme il me semble qu'il y en a, dont je prens argument, par ce que la multitude des muettes et des demy-voyelles n'est point fortuite ny des unes envers les autres, ny envers les voyelles aussi, ains se trouve estre selon la premiere proportion et medieté que nous appellons arithmetique, par ce que estans les unes neuf, et les autres huit, le nombre du milieu vient à surmonter egallement, comme il est surmonté, et les deux bouts estans assemblez ensemble, le plus grand au regard du plus petit est en proportion telle que le nombre des Muses à celuy d'Apollo, par ce que le neuf est attribué aux Muses, et le sept à Apollo, lesquels deux conjoincts ensemble font le double de celuy du milieu, à bonne raison, par ce que les demy-voyelles qui sont entre les deux extremitez, participent de la puissance et efficace des deux bouts.

Mercure, dit il, fut celuy qui premierement trouva les lettres en Ægypte, et pourtant les Ægyptiens pour

representer la premiere lettre peignent Ibis, d'autant qu'elle est dediée à Mercure : et mal, selon mon jugement, donnant la precedence de toutes les lettres à une beste qui n'a ny voix, ny son quelconque. Et attribue lon à Mercure le quatre principalement entre les nombres : et y a plusieurs qui escrivent qu'il nasquit aussi au quatrieme jour du mois : et puis le quatre multiplié par quatre, fait les premieres que lon appelle Pheniciennes, à cause de Cadmus. Et des autres qui ont depuis esté inventées, Palamedes le premier en inventa les quatre, et Simonides y en adjousta autres quatre (1). Or est le premier parfait de tous les nombres le trois, comme aiant commancement, milieu, et fin : et puis le six, comme estant egal à toutes ses parties ensemble De ces deux là le six multiplié par le quatre, et le trois multipliant le premier cube, font le nombre de vingt et quatre (2).

Comme il parloit encore, le grammairien Zopyrion s'en mocquoit tout apparemment, et parloit entre ses dents : mais si tost qu'il eut achevé, il dit, que tout cela n'estoit qu'un babil frivole, pour autant que ce n'avoit esté par raison quelconque, ains par adventure et cas fortuit, que les lettres s'estoient trouvées en tel nombre et en tel ordre. Comme que le

(1) Voyez sur l'invention des lettres Pline, Hist. nat. VII, 57.

(2) Tout cet endroit est très défectueux dans le texte. Amyot l'a un peu corrigé : il n'y a que 8 qui, multiplié par 3, puisse donner 24. Mais ces subtilités numériques ne méritent pas qu'on s'y arrête, eu égard à l'usage que Plutarque en fait ici.

premier carme de l'Iliade se soit rencontré d'autant de syllabes, comme le premier de l'Odyssée, et derechef que le dernier de l'une ait suivy de mesme le dernier de l'autre, tout est advenu fortuitement et casuellement.

QUESTION IV.

Quelle main de Venus bleça Diomedes.

Après cela Hermias voulut proposer quelque question à ce Zopyrion, mais le rhetoricien Maximus luy demanda sus Homere, quelle main de Venus Diomedes avoit blecé. Et Zopyrion tout soudain luy contre demanda, de quelle cuisse Philippus estoit boiteux. Ce n'est pas de mesme, respondit Maximus, car Demosthenes n'a point laissé de moien de pouvoir respondre de cela : mais si tu confesses ne le sçavoir pas, d'autres te monstreront là où Homere dit à ceulx qui ont entendement de le cognoistre, quelle main fut blecée. Il sembla que Zopyrion fust un peu estonné de ce propos, parquoy luy se taisant, nous priasmes Maximus de nous le monstrer. Premierement, dit Maximus, les vers estants ainsi,

De Tydeus adonc le fils vaillant
Par grand' ardeur à costé tressaillant,
Du fer trenchant qu'avoit sa javeline
Perça le hault de sa main feminine (1).

(1) Iliad. V, 335.

Il est tout evident que s'il l'eust voulu frapper à la main gauche, il n'eust point eu de besoing de saulter à costé, car il avoit vis à vis de sa droitte la gauche d'elle, luy courant sus de front : et si est plus vraysemblable qu'il ait voulu bleçer la plus forte main, et celle dont elle emportoit son fils Æneas, et dont elle se sentant blecée lascha prise du corps qu'elle enlevoit. Secondement quand elle s'en fut retournée au ciel, Minerve en se riant, dit ainsi à Jupiter :

Certes Venus subornant quelque dame
Grecque de suivre en amoureuse flamme
L'un des Troyens que son cœur aime tant,
Assise auprès d'icelle en la flattant,
A quelque agraffe ou espingle ensaignée
Elle a un peu sa main égratignée (1).

Or je croy que toy mesme, très suffisant regent, quand pour le caresser tu touches quelqu'un de tes disciples et que tu le flattes, que tu ne le fais pas de la main gauche, ains de la droicte, comme il est vraysemblable que Venus, qui estoit la plus gracieuse et adroicte de toutes les Deesses, caressoit ainsi les Princesses Grecques.

(1) Iliad. V, 421.

QUESTION V.

Pourquoy est-ce que Platon dit, que l'ame d'Ajax estoit venue la vingtiesme au sort.

Cela resjouit tous ceux de la compagnie, excepté un grammairien nommé Hylas, lequel Sospis le rhetoricien voiant morne, taciturne et tout engrongné, à cause qu'il ne luy estoit pas gueres bien succedé en la preuve qu'il avoit monstrée du profit que faisoient à l'estude ses escholiers, il luy cria,

Tout' seule estoit l'ame d'Ajax le fils
De Telamon :

et puis luy acheva le reste en parole plus haute que quand on devise familierement ensemble,

Approche toy, je te prie, beau sire,
A fin que mieulx tu entendes mon dire,
Et domte un peu la cholere et courroux,
Que ton courage a conceu contre nous.

Et Hylas grommelant encore en cholere, qu'on luy avoit fait tort, respondit sottement et impertinemment, que l'ame d'Ajax estoit venue aux enfers la vingtiesme au sort, selon Platon (1), et qu'elle s'estoit tournée en nature de lion, mais que plusieurs fois il luy estoit venu en pensée ce que le vieillard

(1) Sur la fin du dixième livre de la République.

de la comedie disoit, qu'il valoit mieulx devenir asne, que de voir, que ceulx qui valoient moins que soy fussent plus honorez et preferez. Dequoy Sospis se prenant à rire : mais je te prie devant que tu entres en ceste peau de baudet, si tu as aucun soing de l'honneur de Platon, enseigne nous pour quelle raison il dit, que l'ame d'Ajax Telamonien vient la vingtiesme par le sort à faire son option : ce que Hylas refusant de faire, par ce qu'il pensoit qu'on se mocquast de luy, à cause qu'il luy estoit fort mal succedé en sa dispute, mon frere Lamprias, prenant la parole : N'est-ce point, dit-il, pour ce que Ajax emporte tousjours le second lieu de beauté, de grandeur et de vaillance,

Après le fils de Peleus parfait?

et le vingt est la seconde dizaine, et le dix entre les nombres le plus puissant, comme Achilles l'estoit entre tous les princes Grecs : dequoy nous nous prismes tous à rire. Et Ammonius, C'est assez, dit il, joüé avec Hylas, en disant cela, Lamprias : mais je te prie de nous discourir à bon esciant et sans rire, puis que tu as volontairement pris la parole, touchant la cause. Lamprias se trouva un peu estonné de prime face pour ceste demande : toutefois y aiant pensé un peu, à la fin il dit, que Platon se joüe bien souvent avec nous par les noms dont il use, mais là où il mesle quelque fable en parlant de l'ame il use fort de l'entendement. Car il appelle la nature intelligente du ciel, chariot volant, le mouve-

ment armonieux du monde : et au lieu dont il est question, qui est à la fin du dixieme livre de la republique, il fait venir un messager des enfers, qui vient apporter les nouvelles de ce qu'il y a veu, et l'appelle Er en son nom, Pamphylien de nation, et fils de Harmonius, nous donnant couvertement à entendre par cela, que noz ames s'engendrent par armonie, et sont conjoinctes au corps, et que quand elles en sont dejoinctes et separées, elles accourent de tous costez en l'air, et de là de rechef elles retournent à secondes generations. Qui gardera (1) donc, que cest εἴκοστον, quasi εἴκαστον, c'est à dire, vingtiesme, ne soit dit pour monstrer, que ce n'est pas à la verité qu'il parle, ains plus tost par conjecture et fiction, ou pour ce que c'est un mort qui parle, comme chose dicte en l'air à l'adventure ? Car il touche tousjours ces trois causes, comme celuy qui premierement ou principalement a cogneu et entendu comment la fatale destinée se joinct et se mesle avec la fortune, et avec nostre liberal arbitre, et maintenant au lieu preallegué, il monstre singulierement bien, quelle puissance ès choses humaines a chascune de ces causes là, attribuant le chois et election de la vie au liberal arbitre : car le vice et la vertu n'ont point de maistre qui les domine, et attachent à la necessité de la fatale destinée, l'estre religieux envers les dieux, à ceux qui ont fait bonne option, ou le contraire à ceux qui l'ont fait mauvaise. Et les cheutes

(1) Empêchera.

des sorts, qui estants à l'adventure jettez et semez çà et là sans ordre, arrivent à chascun de nous, introduisent la fortune, et previennent beaucoup de ce qui est nostre, par les nourritures et gouvernements de republique où chascun de nous se rencontre. Car il n'est pas raisonnable de rechercher la cause de ce qui se fait fortuitement et casuellement, par ce que s'il y avoit raison au sort, ce ne seroit plus fortune ou cas d'adventure, ains quelque providence ou quelque fatale destinée. Comme Lamprias parloit encore, on appercevoit bien que Marcus le grammairien comptoit sur ses doigts à par soy quelque chose : puis quand il eut achevé, il nomma tout hault toutes les ames qui sont evoquées en Homere, entre lesquelles celle de Elpenor vaguoit encore sur les confins, n'estant pas assemblée avec celles qui estoient aux enfers en l'autre monde, par ce que le corps n'en estoit pas encore inhumé. Quant à celle de Tiresias, il semble n'estre pas raisonnable de la compter au nombre des autres,

Auquel encor qu'il soit mort seulement
Proserpine a donné entendement (1)

et puissance de parler et d'entendre les vivants encore avant qu'il ait beu du sang des victimes immolées. Si doncques, Lamprias, tu ostes celles là et comptes les autres, il se trouvera que l'ame d'Ajax fut la vingtiesme de celles qui vindrent devant Ulys-

(1) Odys. X, 194.

ses : et à cela fait allusion Platon en se joüant, et conjoingnant sa fable avec l'evocation des morts qui est en l'Odyssée d'Homere.

QUESTION VI.

Que signifie la fable, en laquelle on feint que Neptune fut vaincu : et pourquoy les Atheniens effacent et ostent le deuxiesme jour du mois d'Aoust (1).

Ici s'estant eslevé un bruit, Menephyllus philosophe peripatetique appellant nomméement Hylas : Tu vois, dit il, que la question n'estoit point une mocquerie ny gaudisserie : mais laisse moy là, mon bel amy, ce mal plaisant Ajax là, et duquel le nom est de mauvais presage, comme dit Sophocles : et te renge du costé de Neptune que luy mesme nous raconte avoir esté plusieurs fois vaincu, en ceste ville par Minerve, en Delphes par Apollo, en Argos par Juno, en Ægine par Jupiter, en Naxe par Bacchus, et neantmoins par tout en ses rebuts et defaveurs, s'est tousjours monstré doulx et gracieux, sans tenir son cœur. Qu'il soit vray, il a en ceste ville temple commun avec Minerve, auquel encore y a il un autel dedié à l'oubliance. Et lors Hylas semblant un peu plus resjouy : Tu oublies, dit il, Menephyllus, à dire, que nous avons osté le deuxiesme jour du mois d'aoust (2), non pour cause de la lune, mais pource

(1) Grec : Boëdromion. (2) *Ibid.*

que ce fut le jour que ces deux dieux là plaiderent de la seigneurie de ce païs. Neptune, dit Lamprias, en tout s'est monstré plus civil et equitable que Thrasybulus, si non vainqueur, comme l'autre, mais vaincu, il a oublié son mal-talent.

. . . . (1).

QUESTION XII.

Lequel est plus vraysemblable, que les estoilles soient en nombre pair, ou en nombre non pair.

. . . .

Lysander (2) souloit dire, qu'il fault tromper les enfants avec des osselets, et les hommes avec les jurements. J'ay, dit Glaucias, ouy dire ce propos là de Polycrates le tyran, et encore à l'adventure s'attribue il à d'autres. Mais pourquoy est-ce que tu le me demandes? Pource, dit Sospis, que je voy que les enfants ravissent les osselets, et les academicques prennent les paroles. Car il me semble que ces estomachs là ne different rien de ceux qui tendants le poing, demandent s'ils tiennent nombre pair ou non pair en leur main close. Protogenes doncques se levant m'appelle par mon nom, et me dit: que voulons nous dire, de laisser ces rhetoriciens icy ainsi braver et se mocquer des autres, et qu'on ne leur demande rien cependant,

(1) Icy y a une breche grande de defectuosité en l'original grec où defaillent les six questions qui ensuivent. *Amyot.*

(2) Ce qui ensuit est la fin de la douzieme question. *Amyot.*

et qu'ils ne contribuent point leur cotte partie à ces propos icy? si ce n'est qu'ils veuillent dire qu'ils n'ont part ny communication aucune aux devis de table en buvant, attendu qu'ils sont admirateurs et sectateurs de Demosthenes qui jamais en sa vie ne but vin. Cela n'en est pas cause, dis je, ains c'est que nous ne leur avons rien demandé: mais si vous n'avez quelque chose de meilleur, je leur proposeray un faict de repugnance de loix contraires tiré d'Homere.

QUESTION XIII.

Une question de loix contraires tirée du troisieme de l'Iliade d'Homere.

Quelle? me demanda il. Je te la diray, dis je, et leur proposeray quant et quant, et pourtant qu'ils prestent l'oreille attentivement : car Alexandre Paris au troisieme de l'Iliade deffie Menelaus à certaines conditions en ceste maniere,

Assemblez nous au milieu des deux osts,
Menelaus et moy, en un camp clos.
Pour teste à teste esprouver sur la plaine
A qui des deux appartiendra Heleine
Avec ses biens: et qui demourera
Victorieux et plus vaillant sera,
Pour son butin que la dame il emmène,
Et ses joyaux avec en son domaine.

Et de rechef Hector faisant entendre à tous, et declarant aux uns et aux autres le deffy de son frere, use presque des mesmes paroles en disant,

Il veut que tous Troyens et Grecs gendarmes
Posent à terre et surséent les armes,
Pendant que seuls Menelaus et luy
Se combattront teste à teste : et celuy
Qui restera le vainqueur, qu'il emmène
La dame avec ses biens en son domaine.

Menelaus aiant accepté les conditions, ils jurent les articles accordez, et dit ainsi Agamemnon,

Si Alexandre est au combat si fort
Que de renger Menelaus à mort,
Qu'il gaigne Heleine avec tout son bagage :
Si au rebours Menelaus saccage
Mort Alexandre, il ait en son pouvoir
Incontinent sa femme et son avoir.

Or pour autant que Menelaus vainquit bien, mais il ne desfit pas Alexandre, chascune des parties soustenant sa demande s'oppose à celle des ennemis. Les Grecs la pretendent, comme aiant Paris esté vaincu, et les Troyens la leur denient, pour ce qu'il n'estoit pas mort. Comment doncq est-ce qu'il fault sententier et juger en ce different? C'est affaire non aux philosophes, ny aux grammairiens, mais aux rhetoriciens qui sont sçavans et en droict et en philosophie comme vous. Sospis adonc respondit, que la cause du defendant estoit meilleure, comme si c'estoit loy. Car l'assaillant luy a denoncé soubs quelles conditions le combat se devoit faire, et le defendant les aiant acceptées et receuës, il n'est pas en eulx d'y pouvoir rien adjouster. Or le cartel du deffy n'a pas porté ces mots, Qui tueroit et massacreroit : mais,

Qui vaincroit et qui gaigneroit : et avec grande raison, car il falloit que la dame appartint au plus vaillant, et le plus vaillant est le vainqueur. Car il advient bien souvent que les plus vaillants sont tuez des meschants, comme depuis Achilles d'un coup de flesche fut tué par Paris : et ne croy pas que pour avoir esté ainsi tué, personne voulust dire qu'Achilles en fust moins vaillant, ny appeller cela victoire, mais plus tost une malheureuse et injuste rencontre de celuy qui tira si droict : mais Hector au contraire fut vaincu par Achilles premier que tué, ne l'aiant pas attendu, ains en aiant eu peur, et s'en estant fuy devant luy. Car celuy qui refuse la lice et s'en fuit, il est vaincu tout à plat, sans avoir dequoy couvrir ou excuser sa desfaitte, et confesse que son ennemy vault mieux que luy : et pourtant premierement Iris en venant dire la nouvelle à Heleine, luy dit,

Ils combattront de long bois à outrance,
A qui des deux t'aura en sa puissance,
Et du vainqueur l'espouse tu seras :

Et puis Jupiter mesme adjuge le pris de la victoire à Menelaus,

Menelaus comme il est tout notoire,
De ce combat gaignera la victoire.

Car ce seroit une mocquerie de dire qu'il eust vaincu Achilles, pour luy avoir tiré de loing par derriere un coup de flesche, et donné au talon qu'il n'y pensoit pas, n'y ne s'en donnoit point de garde : et que luy

maintenant s'en estant fuy, comme lasche et meschant, et s'estant allé cacher entre les bras de sa femme, aiant esté par maniere de dire, vif despouillé de ses armes, son compagnon n'eust pas merité d'emporter contre luy le pris de la victoire s'estant à sa defiance monstré plus vaillant que luy, et estant demouré sur le champ vainqueur.

Glaucias adonc prenant la parole dit premierement, qu'en toutes loix, edicts, transactions et contraux, les subsequens sont tousjours reputez plus valides et de plus d'efficace que ne sont les precedents, et les secondes et dernieres pactions furent celles qui par Agamemnon furent faittes, là où pour la fin la mort expressement est prescripte et non pas l'estre vaincu. Et puis la premiere paction n'est faitte que de paroles simplement, et celle cy qui est venue après a esté faitte avec jurement, en y adjoustant maledictions et execrations à l'encontre de ceux qui la transgresseroient, et ne fut pas approuvée et ratiffiée par un homme seul, mais par toute l'armée ensemble, de maniere que ceste seconde est celle qui proprement et veritablement se doit appeller paction et contract, là où la seconde n'est seulement qu'un cartel et une defiance. Ce que confirme le roy Priam, qui après avoir juré les articles du combat, se retire en disant,

Jupiter sçait, si font les autres dieux
Qui sont au ciel immortels glorieux,
A qui des deux fatale destinée
A ce jourd'huy la mort determinée.

Car il sçavoit que le combat estoit accordé à ceste condition là, et pourtant un peu après Hector luy mesme dit,

> Le haut tonnant en son throsne elevé
> N'a le serment du combat achevé.

Car le combat demoura imparfait, et n'y eut point de conclusion certaine, n'y aiant ny l'un ny l'autre des combattans esté tué, de maniere que quant à moy il m'est advis qu'il n'y a aucune contrarieté, par ce que la premiere paction est comprise en la seconde, où il est dit, Qui tuera, aura vaincu : non pas, Qui aura vaincu, tuera. Car à la verité dire, Agamemnon ne renversa pas la proposition du deffy d'Hector, ains seulement la declara : ne n'y mua pas rien, ains y adjousta ce qui estoit le principal, constituant le vaincre au tuer. Car celle là est totale et complette victoire, les autres ont tousjours des oppositions et des excuses, comme celle cy de Menelaus, qui ne bleça ny ne poursuivit pas son ennemy. Comme doncques, là où il y a vraye contrarieté de loix, les juges ont accoustumé de prononcer selon celle qui est plus expresse et plus claire, et laisser celle où il y a de la doubte et de l'obscurité : aussi en ce faict icy la paction qui a la conclusion la plus évidente, et où il y a moins de tergiversation, il la faut estimer la plus vallable et la plus certaine. Et qui est le principal, celuy mesme qui sembloit avoir gaigné, il ne se retire pas, et ne cesse pas de courir après le fuyant, ains va çà et là parmy les trouppes cherchant s'il pourroit point

appercevoir le beau Paris : en quoy faisant il portoit luy mesme tesmoignage, que sa victoire estoit imparfaitte et de nulle valleur, puis que son ennemy s'estoit sauvé : et se devoit souvenir de ce que luy mesme avoit un peu au paravant dit,

Celuy de nous dont l'heure de la mort
Arrivera, qu'il y demeure mort
Dessus le champ, et que tout d'une tire
Chascun de vous chez soy puis se retire:

pourtant falloit il necessairement qu'il cherchast par tout Alexandre, à fin que l'aiant tué il accomplist entierement l'execution du combat, mais ne l'aiant ne pris ne tué, à tort demande il le pris de la victoire. Car il n'a pas vaincu, s'il le faut conjecturer, et prendre droict par ses paroles mesmes se plaignant de Jupiter, et se lamentant de ce qu'il avoit failly à son attente,

O Jupiter, autre dieu plus que toy
Pernicieux n'est ores envers moy :
J'avois pensé de punir Alexandre
Du meschant tour qu'il m'a fait et esclandre,
Et mon espée est rompue en ma main,
Ma javeline à terre cheute en vain,
Sans l'assener ny aucun mal luy faire.

Il confesse luy mesme que ce n'est rien fait de luy avoir couppé son escu, ny luy avoir osté l'armet de la teste, s'il ne blece et ne tue son ennemy.

QUESTION XIV.

Du nombre des Muses, ce qui s'en dit non vulgairement.

Après (1) ces propos nous feismes offrandes et libations aux Muses et au conducteur des Muses Apollo, en chantant des hymnes à leur louange : et chantasmes aussi sur la lyre d'Eraton les vers que Hesiode escrit sur la naissance des Muses : et après la chanson Herodes se prit à dire, Escoutez vous autres qui voulez separer et distraire d'avec nous Calliope, escoutez ces vers qui disent qu'elle converse avec les roys non pas avec ceux qui plient et deplient des syllogismes, et qui proposent de grandes et ardues questions à ceux qui s'adressent à eux, mais bien à ceux qui font les œuvres, lesquelles sont propres aux orateurs et aux hommes de gouvernement. Et quant aux autres Muses, Clio reçoit et advouë les oraisons où sont contenues les louanges, par ce que les anciens appelloient Clea, les louanges : Et Polymnia reçoit aussi les histoires, car ce n'est autre chose que la memoire de plusieurs antiquitez : et dit on qu'en quelques lieux, comme en Lion (2), on appelle toutes les Muses memoires :

(1) J'ai suivi la division indiquée par Xylander, et observée par le traducteur anglois, qui commence ici la quatorzième question. Voyez plus bas, page 461.

(2) Grec : λείω : mais que signifie ce mot? comme le remarque Xylander. Amyot l'a interprété sans se gêner pour en trouver la

et si m'attribue encore quelque chose d'Euterpe, s'il est vray ce que dit Chrysippus, que c'est elle qui donne l'entretien agreable et l'entregent gracieux. Car l'orateur n'est pas moins affable en familiere conversation, qu'eloquent en jugement à plaider, ou en conseil à deliberer. Car toutes ces parties et facultez là d'orateur contiennent des humanitez, des defenses, des responses et justifications : et puis nous usons beaucoup de l'art de louer et de blasmer, et en venons à bout de belles et grandes choses quand nous le sçavons bien ingenieusement faire : comme aussi si nous le faisons lourdement et impertinemment., nous faillons à venir au dessus de ce que nous pretendons, tellement que ce tiltre,

O dieux combien cest homme est agréable
A tout le monde, et qu'il est venerable!

convient, à mon jugement, plus aux orateurs qu'à nuls autres, comme à ceux qui ont la grace de bien dire et de persuader, qui est la partie la plus requise, mieux seante, et plus convenable pour converser entre gens. Ammonius adonc reprit, Il ne te fault point, dit-il, porter d'envie Herodes, encore que tu empongnes en ta main toutes les Muses ensemble, par ce que toutes choses sont communes entre amis. Et c'est pourquoy Jupiter a engendré plusieurs Muses, à fin que chascun peust abondamment puiser des

vraie signification, si toutefois ce mot en peut avoir une. Au reste il y a ici beaucoup de lacunes.

choses qui sont bonnes et honnestes. Car nous n'avons pas tous besoing d'entendre la venerie, ny l'art militaire, ny la navigation, ny les mestiers des artisans mechanicques, mais tous avons besoing de lettres et de sçavoir,

Tant qu'il y a d'hommes mangeans le fruict,
Que de son sein large terre produit.

Voilà pourquoy lon n'a fait qu'une Minerve, une Diane, et un Vulcain, mais plusieurs Muses.

Mais (1) qu'il y en ait neuf, et non plus ne moins, je pense que tu le nous monstrerois bien, par ce que j'estime que tu ayes bien estudié cela, estant si amy des Muses que tu es, et en aiant tant comme tu en as. Et quelle grande doctrine, respondit Herodes, y auroit il en cela? Car il n'y a celuy qui ne sçache et qui ne chante le nombre de neuf, comme estant le premier quarré procedant du premier non-pair, et non pairement non pair, comme celuy qui se divise en trois non pairs egaux. Et Ammonius s'en prenant à rire : Tu as, dit-il, vaillamment retenu et recité par cœur cela, mais adjouste y encore ce petit corollaire, que c'est un nombre composé de deux premiers cubes, de l'unité et du huit, et par une sorte de composition de deux triangles, c'est à sçavoir du trois et du six, dont l'un et l'autre encore est nombre parfait. Mais comment et pourquoy est-ce qu'il convient mieux aux Muses qu'il ne fait aux autres dieux, et

(1) C'est ici que commence la questiou XIV, suivant la division adoptée dans l'édition de Vascosan.

que nous avons neuf Muses, et non pas neuf Ceres, ny Minerves, ny Dianes : car je croy que tu ne te persuades pas que ce soit pour autant que le nom de leur mere μνημοσύνη, soit composé d'autant de lettres.

Herodes se riant de cela, et s'estant fait une pause de silence, Ammonius me sollicita de prendre le propos : Et mon frere dit adoncq, que les anciens n'en cognoissoient que trois, mais que de le vouloir prouver en compagnie, où il y avoit tant de sages hommes et de si sçavans, ce seroit une lourderie et une vaine ostentation, et la cause de cela n'est pas, comme quelques uns disent, à raison des trois especes de musique, la chromatique, la diatonique, et l'armonique, ny à l'occasion des trois bornes qui font l'intervalle de l'octave, c'est à sçavoir la nete, qui est la haute voix, la mese la moyenne, et l'hypate la basse: combien que les Delphiens appelloient ainsi les Muses, et mal, à mon advis, d'autant qu'ils les attachoient toutes à une science, ou plus tost à une seule partie d'une science, qui est l'armonique en la musique : mais les anciens entendans bien que tous les arts et sciences qui se traittent avec raison se reduisent à trois genres principaux, philosophie, rhetorique et mathematique, estimerent que c'estoient dons et benefices de trois deitez qu'ils appelloient Muses. Depuis et environ le temps d'Hesiode, les facultez d'icelles generalles sciences, venans à se plus reveler et descouvrir, ils s'apperceurent que chascune d'icelles avoit trois differences, et les soubsdiviserent en autres trois parties et especes, la mathematique

en l'arithmetique, la musique, et la geometrie : la philosophie en la logique, la morale, et la physique. La rhetorique eut du commancement pour sa premiere partie, la demonstrative qui s'employe aux louanges : la seconde, la deliberative aux consultations : la troisieme, la judicielle qui verse aux jugemens et plaidoiries : de toutes lesquelles facultez ils n'estimoient pas qu'il y en eust pas une qui eust esté inventée, ne qui se peust apprendre sans dieu ny sans les Muses, c'est à dire, sans la conduitte et faveur de quelque puissance superieure. A l'occasion dequoy ils ne feirent pas autant de Muses, mais ils trouverent qu'il y en avoit autant. Tout ainsi doncq, comme le neuf se divise en trois ternaires, desquels chascun se soubs divise en trois unitez : Aussi la rectitude de la raison en l'entendement est une seule et commune puissance, mais chasque genre de ces trois se soubs divise en trois especes, chascune desquelles prent à disposer, orner et accoustrer particulierement une desdittes facultez : car je ne pense pas qu'en ceste division les poëtes ny astrologues se puissent à bon droit plaindre, comme si nous avions laissé en arriere leur science, car ils sçavent aussi bien comme nous que l'astrologie est contribuée à la geometrie, et la poëtique à la musique.

Comme cela eut esté dit, le medecin Tryphon se prit à dire, He dea, que vous a fait nostre pauvre faculté de Medecine, que vous luy fermez le Temple des Muses? Et lors Dionysius Melitien respondit, Tu en provoques beaucoup d'autres à se plaindre sem-

blablement : car nous autres jardiniers et laboureurs nous approprions la Muse Thalia, qui est à dire florissante, pour ce que nous luy attribuons la cure et solicitude de faire croistre et de preserver les semences et les plantes qui florissent, et qui reverdissent. Mais en cela, dis-je, vous avez tort, car vous avez pour vostre patrone Ceres, surnommée ἀνησιδῶρα, pour ce qu'elle nous baille ses dons, qui sont les fruicts de la terre : et Bacchus, lequel, comme dit Pindare,

Fait hors de la terre paroistre
Les plantes, reverdir et croistre,
Et la saincte beauté des fruicts
En beauté parfaitte produits.

Et puis nous sçavons que les medecins ont Æsculapius pour leur guide, et dieu tutelaire, et qu'ils se servent d'Apollo Pean, appaisant la douleur en toutes choses, mais de Musagetes en rien : car, comme dit Homere,

Tous les humains ont affaire des dieux (1),

mais non pas tous de tous.

Et m'esbahis comment Lamprias a oublié ou ignoré ce que disent les Delphiens : car ils disent, que les Muses ne portent point les noms de sons ou de chordes envers eux, ains que le monde univers estant divisé en trois principales parties, la premiere celle

(1) Odys. III, 48.

des natures (1) non errantes, la seconde des errantes, et la tierce celles qui sont soubs la sphere de la lune, et qu'elles sont toutes distantes les unes des autres par proportions armoniques, de chascune desquelles ils tiennent qu'il y a une des Muses qui en a la garde : de la premiere celle qu'ils nomment Hypate, de la derniere Nete, et Mese celle du milieu, qui contient et dirige autant comme il est possible les choses mortelles aux divines, et terrestres aux celestes, comme Platon mesme nous l'a couvertement donné à entendre par les noms des fées ou des parques, aiant appellé l'une Atropos, l'autre Lachesis, et la tierce Clotho : car quant aux mouvemens des huit cieux, ils leur ont attribué autant de Sirenes, non pas de Muses. Menephyllus le peripateticien adonc prenant la parole, Il y a, dit-il, quelque apparence vraysemblable en ceste sentence des Delphiens, mais Platon est impertinent, qui à ces eternelles et divines revolutions des cieux assigne au lieu de Muses des Sirenes, qui ne sont pas gueres bons ny benins demons, en delaissant de tout poinct les Muses, ou bien les appellant des noms des parques, et disant qu'elles sont filles de la Necessité : car la necessité est chose rude et violente, là où la persuasion est doulce et gentile, qui par le moien des Muses domte amiablement ce qu'elle veut, haissant la contrainte de necessité beaucoup plus que ne fait la grace d'Empedocles,

(1) Grec : des étoiles.

Qui hait de mort la force (1) intolérable.

Il est bien vray, ce dit Ammonius, celle qui en nous est cause forcée et non volontaire, mais la necessité qui est ès dieux n'est point insupportable, ny mal aisée à obeïr, ny violente, sinon aux mauvais : ne plus ne moins que la loy en une cité est aux bons la meilleure chose qui y soit, laquelle ils ne sçauroient ny tordre, ny transgresser, non pour ce qu'il leur soit impossible, mais pour ce qu'ils ne veulent pas la changer.

Au demourant quant aux Sirenes de Platon, la fable nous en espouvente sans raison : car il nous a bien couvertement voulu donner à entendre la force et puissance de leur chant et musique, qui n'est point inhumaine ny mortelle, ains imprime ès ames, qui partent de ce monde et s'en vont là, et errent vagabondes après la mort, une affection vehemente envers les choses celestes et divines, et oubliance des mortelles et terrestres, les arrestant et enchantant du plaisir qu'elles leur donnent, de maniere que pour la joye qu'elles en reçoivent, elles les suivent, et tournent quant et elles : de laquelle armonie une bien petite et obscure resonance, arrivant jusques icy à nous par les discours que lon nous en fait, appelle nostre ame, et la remet en memoire de ce qu'elle y oit alors, dont la plus part est estouppée, bouchée et plastrée de farcissemens de chair et passions non

(1) La nécessité.

sinceres : et neantmoins nostre ame pour la generosité dont elle est douée, la sent et s'en ressouvient, et en est esprise de si vehemente affection, que sa passion ressemble proprement aux plus furieuses amours, tant elle appete et desire, et ne peut neantmoins se deslier d'avec le corps.

Toutefois je n'accorde pas du tout à cela, ains me semble que comme Platon en ce lieu a un peu estrangement appellé les aixieux du monde et des cieux, quenouilles et fuseaux, et tournillons ou pesons les astres : aussi a il un peu trop extraordinairement appellé les Muses Sirenes, qui exposent et declarent aux enfers les choses divines et celestes, comme Ulysses en Sophocles dit, que les Sirenes filles de Phorcus sont venues, lesquelles recitent les loix et statuts des enfers, et les Muses sont les huict spheres des cieux, et une qui a pour sa portion les lieux prochains de la terre. Celles doncq qui president aux revolutions des huit spheres, entretiennent et conservent l'armonie et consonance des estoiles errantes envers les estoiles fixes, et aussi entre elles mesmes, et l'une qui a la surintendance de l'espace qui est entre le ciel de la lune et la terre, en se promenant parmy les choses temporelles et mortelles, y imprime et introduit la persuasion des graces de la convenance, accord et armonie par le moien de sa parole et de son chant, autant qu'elles sont capables d'en sentir et d'en recevoir. Ce qui sert et aide grandement à maintenir la police civile et societé humaine, en adoulcissant et appaisant ce qu'il a de

turbulent et de devoyé en nous : et le remettant doulcement en la bonne voye, mais comme dit Pindare,

Ceux qui ne sont point des esleus
Du haut Jupiter bien voulus,
Fuyent la voix melodieuse
Des Muses, et l'ont odieuse.

A quoy Ammonius aiant acclamé, comme il avoit accoustumé, ces vers de Xenophanes,

Cela tenu soit en quelque creance,
De verité il y a apparence.

Et sollicitant encore chascun à en dire son advis, après avoir fait un peu de silence, je recommançay à dire : Que comme Platon mesme par l'etymologie des noms, ne plus ne moins que par la trace, pense trouver les proprietez et facultez des dieux, aussi nous de mesme mettons en une des Muses au ciel et parmy les choses celestes, qui semble estre Urania, c'est à dire celeste. Car il est vray semblable que les choses celestes n'ont pas grand besoing de beaucoup de divers gouvernemens, n'aiant qu'une simple et seule cause qui est la nature, mais là où il y a beaucoup d'erreurs, excès et transgressions, c'est là où il faut transferer et loger les huit, l'une pour corriger une sorte de faute et de desordre, et l'autre pour en rhabiller une autre. Et pour ce que de toute nostre vie une partie est jeu, et une partie affaire grave et serieux, et en tout y a besoing d'une temperature re-

glée et moderée, ce qu'il y aura de grave et de serieux en nous, sera reglé, modéré et conduit par Calliope, Clio, et Thalia, estans noz guides en la science et speculation des dieux : Et les autres Muses auront le soing et l'office de conduire ce qui panche et qui est enclin à la volupté et à jouer, ne souffrant pas que par son imbecillité il se lasche et se laisse aller trop dissoluëment et trop bestialement, ains le recueillans et accompagnans honnestement et en bon ordre, avec bal, chant, et danse, où il y ait bien seance temperée et meslée de raison et d'armonie.

Quant est de moy, mettant Platon en toutes choses deux principes de noz actions, l'un la cupidité naturelle et née avec nous des voluptez, et l'autre l'opinion venue d'ailleurs, appetant ce qui est très bon, et appellant aucunefois l'un la raison, et l'autre la passion, l'une et l'autre aiant derechef d'autres diversitez et differences, je voy certainement que toutes deux ont besoing de grande et veritablement divine regle, discipline et conduite. Premierement quant à la raison, il y en a une partie civile et royale, c'est à dire, qui s'entremet du gouvernement et des matieres d'estat, et sur cela est ordonnée, ce dit Hesiode, Calliope : l'estat de Clio puis après est de poulser en avant, honorer et esgayer l'ambition : Polymnia conserve et regit la vertu memorative et le desir d'apprendre et de sçavoir, qui est en l'ame : c'est pourquoy les Sicyoniens, des trois muses qu'ils mettent, ils en appellent l'une Polymathia, qui est à dire grand

sçavoir. Euterpe, tout homme de bon jugement, luy attribuera la speculation et contemplation de la verité de nature, n'estimant point qu'il y ait autres delectations ny recreations plus belles, plus pures, ny plus honnestes que celles là. Mais quant aux cupiditez, ce qui concerne le boire et le manger, Thalia est celle qui le rend sociable, compagnable, civil et honneste, au lieu qu'il seroit autrement inhumain, bestial et desordonné. C'est pourquoy nous appellons θαλιάζειν, s'assembler honnestement et gayement ensemble pour faire bonne chere, non pas ceux qui convienent pour yvrongner et faire excès de manger et de boire. Et quant aux accords de l'amour, c'est Erato qui y assiste avec grace de persuasion, avec raison et opportunité, ostant et estraignant la villanie et ardeur furieuse de la volupté, la faisant terminer en foy et amitié, non pas en dissolution ny intemperance de lubricité. Il reste le plaisir des yeux et des aureilles, soit qu'il appartienne à la raison, ou bien à la passion, ou qu'il soit commun à toutes les deux. Les deux autres Muses, c'est à sçavoir Melpomene et Terpsicore, le regentent et l'ordonnent en telle sorte, que l'un soit honneste resjouissance, et non pas chatouillement attraiant, et l'autre recreation et non pas enchantement.

(1) QUESTION XV.

Qu'il y a trois parties au bal, mouvement, geste, et monstre : et que c'est que chascune d'icelles parties : et qu'il y a de commun entre l'art de la poësie et celle de baller.

Après cela on esleva les tartes et gasteaux, car c'est le pris de la victoire proposée aux enfans qui ont le mieulx ballé : et avoit on esleu pour juges Meniscus le maistre d'eschole, et mon frere Lamprias, par ce qu'il avoit autrefois gentilment dansé la morisque armée, qui se nomme Pyrriche, et estoit tenu aux escholes des exercices pour celuy qui avoit meilleure grace à jouër des mains en ballant que nul autre des jeunes garsons. Et comme plusieurs se meissent à danser plus affectionnément qu'artificiellement, et avec plus d'ardeur que d'art, il y eut quelques uns de la compagnie qui en aiant choisy deux des plus experts, et qui vouloient observer les regles de l'art, les prierent de danser boutée après boutée, et mouvement après mouvement. Si demanda lors Thrasibulus le fils d'Ammonius, que signifioit ce mot de boutée et de mouvement en cela. Cela donna matiere et occasion à Ammonius de discourir un peu au long des parties du bal. Car il dit, qu'il y avoit trois parties du

(1) Tout ce chapitre est si fort depravé et défectueux en l'original que l'on ne sçait quelle conjecture y asseoir. *Amyot.*

bal, le mouvement, le geste, et la monstre, par ce, dit il, que le baller est composé de remuement et de contenances, comme le chant est composé de sons et d'intervalles, car les pauses et arrests icy sont les fins des mouvements. Ils appellent doncques mouvement les remuemens et gestes, les dispositions et contenances de la personne, esquelles se terminent les mouvements quands ils s'arrestent, representant à la forme de leur corps ou Apollo, ou Pan, ou une Bacchante, de manière qu'on le cognoisse à voir leur port. Quant à la troisième partie qui est la monstre, laquelle n'est pas une imitation, mais une demonstration et indication à la verité du subject de la danse: car comme les poëtes usent des noms propres pour designer quand ils nomment Achilles, Ulysses, la terre, le ciel, ainsi comme le commun les nomme: mais pour plus grande expression et représentation plus au vif de ce qu'ils veulent donner à entendre, ils usent aucunefois de mots qu'ils inventent expressément eux mesmes, comme quand ils disent, κελαρύζειν et καχλάζειν, pour exprimer le bruit des eaux courantes : et pour dire que les flesches volent,

De chair et sang desirans se saouler (1),

Et pour dire une battaille ambigue, où lon ne sçait qui a du meilleur,

(1) Amyot a traduit tous ces mots grecs, que l'on doit conserver pour rendre l'idée de Plutarque : λιλαιόμενα χροὸς ἆσαι.

Les fronts égaux la battaille y avoit (1).

Ils forment aussi en leurs vers plusieurs compositions de noms, pour representer ce qu'ils veulent dire, comme Euripides de Perseus :

Le meurtrier tueur de la Gorgonne,
Volant par l'air là où Jupiter tonne (2).

Et Pindarus parlant du cheval,

Quand, sans picquer, d'ardent courage
Ton corps couroit sur le rivage
D'Alpheus, par grande roideur (3).

Et Homere parlant de la course des chevaux,

Les chars d'estain et de cuyvre parez,
Par les chevaux aux vistes pieds tirez,
Couroient volans (4).

Ainsi est il au bal, par ce que le geste represente la forme et le visage, et le mouvement donne à entendre quelque affection, ou action, ou puissance : mais par les demonstrations on monstre promptement les choses, comme la terre, le ciel, les assistants, ce qu'estant fait par ordre, nombre et mesure, ressemble à ce que les poëtes usent aucunefois des propres noms

(1) Ἴσας ὑσμίνη κεφαλὰς ἔχεν.
(2) Ὁ πετάμενος ἱερὸν ἀνὰ Διὸς αἰθέρα Γοργοφόνος.
(3) Ὅτε παρ' Ἀλφεῷ σὺ τὸ δέμας
Ἀκέντητον ἐν δρόμοισι παρεχόμενος.
(4) Ἅρματα δ' αὖ χαλκῷ πεπυκασμένα κασσιτέρῳ τε,
Ἵπποις ὠκυπόδεσσιν ἐπέτρεχον.

coulans uniement avec quelque ornement, comme sont,

> Venus aux yeux noirs, Themis venerable,
> Juno la riche, et Dioné la belle (1).

Et ces autres,

> Les roys des Grecs Xuthus le Dorien,
> Hippiocharme aussi Æolien.

Autrement le style seroit trop bas, et les carmes mauvais, comme seroit qui diroit, de l'un nasquit Hercules, et de l'autre Iphytus : ou de ceste dame le pere, le mary, le fils, ses freres et progeniteurs ont esté roys : la Grece l'appelle Olympiade (2). Les mesmes faultes se commettent en ballant ès monstres, si elles n'ont grace et elegance avec bienseance et naïveté. Brief il faudroit transferer le dire de Simonides de la peinture au bal, pource que le bal est une poësie

(1) Καὶ Θέμιν αἰδοίην, ἑλικοβλέφαρόν τ' Ἀφροδίτην,
Ἥρην τε χρυσοστέφανον, καλήν τε Διώνην.

Et ceux-ci :

Ἕλληνες δ' ἐγένοντο θεμιστοπόλοι βασιλῆες,
Δῶρός τε, Ξοῦθός τε, καὶ Αἴολος ἱππιοχάρμης. *

(2) Amyot traduit en mauvaise prose les vers du texte, que voici, et qu'il faut conserver :

Ἐγένοντο τοῦ μὲν Ἡρακλῆς, τοῦ δὲ Ἴφιτος.
Τῆς δὲ πατὴρ, καὶ ἀνὴρ, καὶ παῖς, βασιλῆες, καὶ ἀδελφοὶ,
Καὶ πρόγονοι· καλεῖ δ' Ἑλλὰς Ὀλυμπιάδα.

* D'*Hellen naquirent trois sages rois*, *Dorus*, *Xutus*, *et Æole l'habile cavalier*. L'erreur d'Amyot a déja été relevée par Bachet de Méziriac, et il est étonnant que Brotier l'ait laissé subsister. *C.*

muette, et la poësie un bal parlant, dont vient que ny la peinture ne depend de la poësie, ny la poësie de la peinture, ny ne se servent aucunement l'une de l'autre. Là où entre le bal et la poësie toutes choses sont communes, et participent en tout l'une de l'autre, toutes deux représentans une mesme chose, mesmement ès chansons à danser, qui s'appellent Hyporchemes, où la representation se fait plus efficacement de l'une par les gestes et mines, et de l'autre par les paroles : et resemblent les poëmes, comme aux lignes et aux traicts de la peinture, dont se trassent les visages. Si monstre bien celuy qui aura heureusement rencontré en ces chansons à baller, et y aura esté trouvé excellent, que l'une de ces deux arts a necessairement affaire de l'autre : car celuy qui entonne ceste chanson, Je jouë le cheval de Thessalie, ou le chien d'Amycle, poursuivant d'un pied imitateur son chant tortu (1) : comme (2) par la campagne Dotienne, ou en la plaine d'Anthémiunte : Il vole pour haster la mort du cerf ramé, prest d'attacher au collet

(1) Ἀπέλαστον ἵππον, ἢ κύνα Ἀμυκλαίαν ἀγωνίῳ
Ἐλελιζόμενος ποδὶ μίμεο καμπύλον μέλος διώκων.

(2) Ou ceux-ci, comme par là....
Οἷος ἀνὰ Δώτιον ἀνθεμόεν τε πεδίου πέταται
Θάνατον κεράσσασα εὑρέμεν μανύων ἐλάφῳ.
Τὰν δ' ἐπ' αὐχένι στρέφοισαν ἕτερον κάρα πάντα ἕτοιμον.

Amyot eût pu et eût dû se dispenser de traduire tous ces vers, qui sont des exemples d'harmonie imitative propres à la langue grecque, et qui ne peuvent être goûtés dans une langue étrangère. C'est ce qui nous a déterminés à les rétablir dans leur véritable idiome.

toute autre beste, ... et ce qui suit après. Il semble proprement que le poëme provocque les gestes et les mines de la danse, et qu'il tire avec ces vers, comme avec je ne sçay quelles cordes, les pieds et les mains, voire tout le corps, et qu'il le roidisse tellement, que quand cela se prononce et se chante, il n'y a membre qui puisse demourer quoy sans se remuer : à l'occasion dequoy il n'a point de honte de se louër soy-mesme, non moins pour sa suffisance en l'art de baller qu'en l'art de poësie : Tout vieil que je suis, encore sçay je de pied leger saulter et baller. Ils appellent ceste sorte de bal, à la Candiote. Mais il n'y a maintenant chose qui soit si mal entendue, ne si mal pratiquée, et corrompue, que celle art du bal : et pourtant luy est il advenu ce que redoubtant Ibycus dit de luy mesme en ces vers,

Aiant peché contre les dieux, je crains
Que je n'en sois puny par les humains.

Car s'estant associée à je ne sçay quelle poësie triviale et vulgaire, et aiant abandonné l'ancienne, divine et celeste, elle retient les pleins théatres fols et estourdis, aiant asservy, comme un tyran, à elle un peu de musique, mais envers les sages hommes et divins, elle est à la vérité decheute de tout honneur. Voilà presque Sossius Senecion (1), les derniers pro-

(1) Voyez le tome I des Vies, p. 3. Sosius Senecion étoit l'ami intime de Plutarque. Celui-ci rappelle par-tout un ami qui lui est si cher. Les vertus et le goût des lettres les avoient réunis; les honneurs et l'ambition ne purent jamais affoiblir cette étroite

pos de lettres qui furent tenus chez le bon Ammonius devant les festes des Muses.

union. Ils jouissoient l'un et l'autre de l'amitié de Trajan, le modèle des princes, qui eut le rare avantage d'avoir à sa cour de grands personnages étroitement liés ensemble, et qui lui étoient d'autant plus véritablement attachés, qu'ils avoient un seul et même intérêt, celui de sa gloire. « Aussi Rome, dit le continua« teur de Tacite, vit avec satisfaction que les vertus et l'amitié, « plutôt que la fortune et les richesses, distinguoient les citoyens « que le prince daignoit honorer, et auxquels il faisoit ériger des « statues au milieu des places publiques ». *Append. chronolog. in Trajan.* a. u. c. 864.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR LES SYMPOSIAQUES DE PLUTARQUE.

Les Symposiaques (si l'on ne veut point remonter à l'étymologie de ce mot) sont des entretiens ou propos de table. L'ouvrage de Plutarque sur cette matière nous prouve que les Grecs aimoient la conversation et ne cherchoient la société que pour le plaisir de s'entretenir les uns avec les autres. Chacun, avant d'aller dans les cercles dont il est ici question, s'y préparoit d'avance, et ne négligeoit rien de ce qui pouvoit lui assurer quelques succès. La frivolité en étoit exclue, parceque l'on s'y faisoit un devoir de ne parler que d'objets utiles et agréables; la légèreté des femmes, qui n'y étoient point admises, n'obligeoit pas de changer de conversation à chaque instant; et de plus on n'y voyoit pas de ces gens qui ne sont présentés que par leurs titres et leurs qualités: l'amitié seule y introduisoit et inspiroit la confiance au petit nombre de ceux qui composoient ces sortes de sociétés. On y parloit librement, sans crainte, sans gêne et sans contrainte. La curiosité et l'oisiveté n'y trouvoient aucun accès. C'est ainsi que Gallet, Piron et Collé passoient ensemble les jours les plus agréables, et ne se quittoient qu'avec peine, bien avant dans la nuit. Cicéron comprenoit tout l'avantage de ces entretiens entre amis choisis, lorsqu'il écrivoit à Papirius Pœtus (*Epist. famil.* IX, 24). « Je vois, « avec peine que vous vous abstenez d'aller souper en ville: c'est « vous priver de beaucoup de plaisir et d'une grande jouissance: « de plus, je crains (à vous parler franchement) que vous ne per« diez de vue la bonne coutume que vous aviez de donner de pe« tits soupers. Car que dois-je penser que vous ferez maintenant, « puisque vous vous circonscriviez si fort lorsque le luxe se per« mettoit tout chez les Hirtius et les Dolabella, que vous pouviez « vous proposer d'imiter? Notre ami Spurina, à qui j'ai fait part « dernièrement de votre nouveau genre de vie, prétend que tout « est perdu si, au retour du printemps, vous ne reprenez vos an« ciens errements, puisque probablement le froid seul de la saison

« vous empêche de sortir. Mais, raillerie à part, mon cher Pœtus, « je sais ce qui peut faire le bonheur de la vie; je vous déclare « donc qu'il n'y a rien de plus propre à la rendre douce et heu- « reuse, que le commerce des gens honnêtes, agréables, et qui « nous sont attachés; et j'en trouve la raison, moins dans les jouis- « sances qu'on s'y procure, que dans le plaisir de vivre et de man- « ger ensemble, et dans ce charmant abandon de l'esprit qui ne « manque jamais de se détendre par les propos familiers, si déli- « cieux à table. C'est ce que nous exprimons, dans notre langue, « plus heureusement que les Grecs : leurs mots *συμπόσια*, ou *σύν-* « *δειπνα*, ne signifient que boire ou manger ensemble, tandis que « le mot *convivia* signifie proprement *vivre ensemble*. Jugerez-vous, « d'après cette lettre, du plaisir que j'aurois à vous donner du « goût pour les repas? Adieu; faites en sorte de vous bien porter; « mais vous n'y réussirez qu'en allant souper souvent chez vos « amis. »

Mais, outre que Plutarque dans cet ouvrage nous fait connoître les matières qu'on agitoit à table (1), il nous donne aussi les règles les plus sages pour nous y conduire de manière à nous y procurer tout le plaisir possible, en nous y rendant agréables aux autres. On a pu s'en convaincre aisément par la lecture des quatre *premières questions* du *premier livre*, et sur-tout de la *première question* du *second livre* : il développe dans ce dernier endroit, avec le goût le plus exquis, les règles de la bienséance sur les choses dont l'on peut desirer d'être interrogé et félicité à table : il montre le même goût dans la *cinquième question* du *cinquième livre*, dans les *six*, *sept* et *huitième questions* du *septième livre* et dans la *sixième* du *huitième*. Mais tous ces préceptes deviendroient inutiles si le Symposiarque ou maître du festin ne savoit pas mettre des bornes au nombre de ses convives. Il faut, suivant les sages conseils de Plutarque, laisser à l'opulence étaler son luxe, en multipliant des convives qui, par la diversité de sentiments, d'opinions et de caractères, ne peuvent être réunis à la même table que comme autant de témoins authentiques de la richesse du maître qui fournit à tant de bouches. Aulu-Gelle (2) nous dit, d'après Varron, que

(1) Voyez *Aul. Gell. Noct. Att.* VI, 13. (2) *Noct. Attic.* XII, 11.

le nombre des convives ne doit pas être moindre que le nombre des Graces, ni passer celui des Muses. Au reste il étoit fort aisé, dans les mœurs des Grecs, de circonscrire le nombre de ceux qu'ils invitoient; les femmes en étoient exclues. On ne voit pas que Plutarque, dans ses *neuf livres* des Symposiaques, introduise aucune femme comme interlocutrice : et en effet il n'eût pas été décent qu'une femme eût pris place à table parmi des hommes qui s'y tenoient couchés sur des lits, disposés avec toute sorte d'art, pour flatter la mollesse : celles qui s'y montroient dans quelques occasions de débauche, déclaroient par là qu'elles avoient déposé toute pudeur et toute retenue, vu d'ailleurs que les hommes étoient accoutumés à y parler très librement, et qu'il étoit bien difficile qu'il ne leur échappât souvent beaucoup de paroles opposées à la décence. Ils auroient donc offensé les oreilles chastes du sexe, et, en voulant les ménager, ils eussent perdu la majeure partie de cette gaieté douce et non bruyante qu'ils cherchoient à table : et après tout il n'est personne qui n'ait éprouvé et qui n'éprouve tous les jours que, dans la société, une femme attire tout l'intérêt de son côté : jeune, elle enivre votre cœur; dans le moyen âge, elle captive votre esprit; sur le retour, elle enflamme votre ambition, et toujours elle met quelque passion en mouvement, et ne laisse aucun calme. Quel moyen avec cela de discuter d'une manière suivie des questions semblables à celles qui font le sujet des Symposiaques de Plutarque?

Liv. I, question, I, page 7. Il faut traduire : *Si nous devions souper dans le palais des Thesmothètes, sans dire mot, comme on le fit dans le repas qu'on donna à Oreste.* Oreste, après avoir tué sa mère, étant venu à Athènes pendant la féte nommée *Anthesteria*, Démophoon, qui étoit alors roi d'Athènes, voulant éviter que personne fût souillé en mangeant avec lui, et ne voulant cependant pas le lui faire sentir, imagina de faire servir chacun des convives à part. C'est à ce repas, qui fut très silencieux, que Plutarque fait allusion. Voyez Suidas, au mot χόες.

Liv. IV, p. 173. Voici les titres des autres questions qui se sont perdues.

Question VI. Quel est le dieu des Juifs?

Question VII. Pourquoi les jours qui portent les noms des Planètes ne sont pas placés dans le même ordre qu'elles, mais dans un ordre inverse, et, de l'ordre où est placé le Soleil.

Question VIII. Pourquoi les anneaux se portent principalement au doigt du milieu.

Question IX. Ce qu'il faut mettre de préférence sur les cachets, des images des dieux, ou de celles des sages.

Question X. Pourquoi les femmes ne mangent pas le milieu des laitues.

La sixième question se trouve confondue avec la cinquième, comme je l'ai observé, d'après M. Wyttembach, page 214.

FIN DU TOME DIX-HUITIÈME.